

# **La résurgence**

**Tome 1 : De mémoire Atlante**

**Auteur : Colm MAC NA SIDHE**

Copyright 2019 Philippe Chevetzoff  
[philippe.chevetzoff@icloud.com](mailto:philippe.chevetzoff@icloud.com)



## Note de l'auteur

Retrouver un ami d'enfance perdu de vue est toujours déconcertant. Outre la peur d'être déçu ou de décevoir se joue le fait de rencontrer un parfait étranger qui bizarrement est en même temps familier. Dans une telle situation, on se sent étranger à soi-même. Pourtant, cette situation produisit sur moi un effet improbable.

L'aventure de ce livre a donc commencé un soir d'octobre 2017. J'avais revu un ami d'enfance, perdu de vue de très longue date et je décidais soudain d'écrire les images mentales qui remontaient en moi comme elles le firent lors de notre première rencontre. La première scène écrite fut la communion autour du cristal à la fin de l'histoire. Cette scène précise me hantait depuis l'enfance, aussi loin que mes souvenirs remontent. Puis vinrent les autres tableaux sans ordre chronologique. Pour moi ces scènes étaient disjointes mais curieusement, en les rédigeant, elles s'assemblèrent pour former un récit continu, un peu comme les pièces d'un puzzle venant s'encaster les unes dans les autres sans que j'ai besoin de les modifier. C'est ainsi qu'émergea tout un monde étrange dont je fus le premier surpris. Je devenais spectateur puis explorateur de cet univers fascinant et me mis à le dépeindre comme je le pouvais. Plus j'écrivais et plus de nouvelles scènes arrivaient, mais aussi des noms et parfois des sons. C'est ainsi que pendant un an je fus pris par une rage d'écrire que je n'avais jamais éprouvé. C'était quelque chose d'aussi irrésistible qu'un fleuve en

crue. Dans ce flot apparurent des personnages de plus en plus solides et incarnés. Leurs noms s'imposèrent à moi sans que j'aie besoin de faire l'effort de les chercher. Pendant l'incandescence de la phase d'écriture, sitôt que je fermais les yeux je pouvais visiter les immensités des édifices du Nahkron avec ses salles à puissantes colonnes. La silhouette majestueuse du Nahkron était aussi reconnaissable pour moi que celle du Taj-Mahal. De même pouvais-je me promener en barque sur les canaux de Poseidia. C'était comme visiter par l'esprit la maison de son enfance ou évoluer au milieu d'un jeu en 3D. Souvent je voyais défiler les cimes de la Cordillère, les fjords de la Corne, la multitude des îles côtières... De jour comme de nuit, éveillé ou endormi, je pouvais voir ces paysages merveilleux, une architecture d'une élégance majestueuse dans ses moindres détails. Comme j'aurais aimé savoir peindre ou seulement dessiner pour partager avec d'autres autant de beauté. Un jour dans le train, m'est venu l'image d'une procession de la fête du solstice. La mélodie me hantait et je l'ai chanté dans mon portable pour la garder. Peu m'importait ce que mes voisins en pensaient.

Ainsi pendant toute une année je menais deux vies distinctes ; mon quotidien et une aventure fascinante qui telle la mélodie du solstice me hantait jour et nuit, me faisant parfois craindre pour ma santé mentale. Désormais, le charme a cessé et je n'ai plus toutes ces images. Puis assez soudainement, la décrue se produisit et le récit se tarit.

C'était une nuit d'octobre 2018, exactement un an après l'irruption du flot d'écriture qu'ils sont partis. Je les ai tous senti me quitter ; sans un adieu, ils sont partis. Comment pourrais-je le dire autrement ? Oui, ils s'en sont allés... Pendant un an, j'ai vécu avec eux, je les voyais, je les entendais, je les aimais. J'ai ri avec eux, j'ai souvent pleuré. Désormais leur souvenir fait partie de ma vie. Ils vivront toujours dans ma mémoire. Désormais, j'ai seulement le souvenir d'avoir eu ces images mentales. Je me sens bien incapable désormais d'une telle précision et d'autant de détails. C'est un grand soulagement mais aussi un grand vide dans mon quotidien et même un deuil à faire.

Mais au fond, qu'est-ce que ce livre ? Qu'ai-je écrit ? Une fiction étrange ? Un dérivatif venant mettre du piment dans une existence fade ? Une allégorie de notre époque et de ses périls ? Une authentique réminiscence d'un passé dont j'ignore tout ? En toute sincérité, je n'en ai aucune idée. Je dirais simplement que dans l'écriture, je n'ai pas eu le choix ; les choses se sont imposées d'elles-mêmes. Je suis parti de l'idée d'écrire tout ce qui me passait par la tête sans rien censurer ni soucis de réalisme. J'ai écrit ce qui venait sans discernement. J'aurais aimé une autre fin ; mais je n'ai pas eu le choix d'écrire autre chose que ce qui est là. Nous vivons aujourd'hui dans un univers où la violence et le sexe sont omniprésents et je j'étais réticent à écrire certaines scènes violentes ou érotiques mais là encore, elles se sont imposées d'elles même et j'ai décidé de ne pas les censurer. Je n'ai pas non plus

cherché à glisser un message ou une quelconque idéologie. Je n'ai pas eu l'impression de maîtriser grand-chose mais plutôt la sensation d'être emporté sur le dos d'un cheval au galop.

Quand ce récit a été assez avancé, j'ai cherché à lire ce qui avait été écrit sur le sujet. Je n'y trouvais en général pas de résonances avec ce qui me venait sauf chez Edgard Cayce auquel j'ai emprunté des noms de lieux et de personnes qui faisaient écho pour moi, quand les noms ne venaient pas spontanément.

Je me suis bien sûr interrogé sur la véracité des faits décrits mais à vrai dire, j'ai renoncé à savoir ce qu'il peut y avoir d'historique dans cette histoire. Tout ce que je puis attester, c'est que je l'ai vécu en l'écrivant avec une intensité éprouvante. L'écriture de certains passages étaient difficilement supportable. Par moments, j'ai pensé à ce que peuvent éprouver les survivants des grands drames de l'histoire dans leur besoin de témoigner tant je me sentais dépositaire de tout ce qui est écrit. Pour moi, l'écriture de ce livre a été une expérience initiatique avec une plongée dans les enfers et une rédemption à la fin. Ayant renoncé à établir la réalité de quoi que ce soit et ignorant même si l'Atlantide a jamais existé, j'invite le lecteur à laisser venir ses propres images en lisant comme je l'ai fait en écrivant. Ce sera son Atlantide comme ce fut la mienne.

*Que ce soit pour la joie.*

*Is maith an scáthán súil charad.*

*L'œil d'un ami est un bon miroir. Proverbe Irlandais.*





## Préambule

C'était une agréable après-midi d'été. Nous étions à côté de Courmayeur, dans la haute vallée d'Aoste. Je nous revois ; deux adolescents filiformes assis en tailleur sur la plaque métallique d'une conduite d'eau. Juste en dessous, une partie de base-ball venait de se terminer mais la discussion entre les deux garçons était loin d'être finie. Derrière nous, comme suspendu dans l'espace s'élevait la masse écrasante du mont blanc, forme presque menaçante avec ses surplombs monstrueux comme une vague géante pétrifiée en pleine tempête et prête à fondre en contrebas. Tout autour un étai de hautes montagnes toutes proches, barrant le paysage, créant une sensation à la fois de vertige et d'enfermement assez pesante. Tout au fond de la profonde vallée encaissée et ravinée rebondissait la Doire qui descendant des glaciers courrait vers Aoste et au-delà vers la plaine du Pô. Ce site était vraiment impressionnant pour nous.

C'était la première fois que nous nous parlions et sans nous en rendre compte, une bulle mentale se forma autour de nous. Nous continuions à percevoir l'environnement et le paysage spectaculaire de la haute Vallée d'Aoste mais une autre réalité émergea des brumes de l'oubli. Ainsi, sans faire de bruit, d'autres scènes reprenaient vie. A mesure que les images faisaient résurgence comme une rivière souterraine qui affleure soudain tel un oued qui emporte tout sur son passage. Puis il fut temps de rentrer à notre hôtel Kinderheim à Palesieux.

Il y eut les jours suivants d'autres discussions et d'autres émergences de bribes de vies passées. A chaque fois se formait comme une bulle autour de nous et curieusement, les autres jeunes semblaient ne plus nous voir, sauf deux qui réagissant à l'inverse semblaient attirés et cherchaient justement à nous rejoindre à ce moment-là. Tels deux miroirs mis en abîme, les deux gamins que nous étions voyaient s'ouvrir entre eux et en eux des mondes perdus dans toute leur immensité, telles des galaxies lointaines dans l'espace infini. C'était comme si le mont blanc lui-même se déversait sur nous en avalanche, et derrière lui un autre mont blanc encore plus massif puis d'autres encore...

Comment aurions-nous pu à l'époque comprendre ce qui nous arrivait ? Comment aurions-nous pu en supporter la charge émotionnelle ? Nous aurions pu nous croire amoureux mais c'était encore bien différent. Derrière tout cela, il y avait des histoires et d'autres encore bien avant... Nous avions à l'époque la naïveté de croire qu'il pouvait y avoir un début.

Alors que ce flux puissant nous emportait, James me demanda :

- *Où penses-tu que nous nous sommes connus ?* Sans réfléchir, je répondis du tac au tac avec un aplomb qui me surprit moi-même :

- *C'était en Atlantide.*

-*Tu crois qu'on s'est connu là-haut ?* L'espace d'un éclair, ses yeux s'allumèrent en prenant l'intensité des braises d'un feu sur lequel on souffle.

*-Mais oui, regarde !* Nous partagions alors les mêmes images mentales et elles étaient d'une netteté incroyable.

C'était en juillet 1981. Trente-sept ans après, l'heure est venue d'écrire l'histoire d'où venaient ces images.



## La fête du solstice d'hiver

La nuit s'éternisait sur la haute terrasse, pourtant à l'est, une vague clarté commençait à poindre : le soleil nouveau allait enfin arriver. Il faisait froid sous le vent, nos capes courtes sur nos uniformes blancs ne nous protégeaient guère et nous attendions en silence depuis longtemps déjà.

Nous étions en nombre là-haut, tous les membres de mon « collègue » et ceux de bien d'autres « collègues » de la cité et d'au-delà. Des milliers d'adolescents et encore plus d'adultes rassemblés, chacun assis par terre à une place prédéterminée. Nul ne parlait et un calme impressionnant régnait.

Ce n'était pas n'importe quelle nuit mais bien celle du solstice d'hiver, la plus grande fête Atlante.

Le lieu où nous étions n'était pas n'importe lequel. Nous étions sur le faite de la colline sacrée du Nahkron<sup>1</sup>, elle-même recouverte d'un gigantesque complexe d'édifices colossaux. Il y avait trois rangées concentriques d'édifices à étages aussi imposants et massifs que ceux du Po-ta-la de Lha-sa. Chaque rangée était espacée de la suivante de plus d'une centaine de mètres et le toit plat en terrasse de chaque rangée formait le spacieux parvis de la rangée suivante. Le tout avait la forme d'un mandala formant une pyramide à degrés de presque un kilomètre de diamètre à la base très étendue dont

---

<sup>1</sup>Le H prononcé ici comme la jota en espagnol. Ce mot désigne un centre cérémoniel et politique. Il y en existait plusieurs en Atlantide.

chaque marche aurait été une rangée d'édifices grandioses d'une géométrie implacable.

Sur cette sorte de pyramide géante, poussaient une pépinière de dizaines de hautes pyramides à degrés<sup>2</sup>. Certaines étaient de base carrée et d'autres de base circulaire mais toutes étaient coiffées de petits temples dédiés chacun à une déité<sup>3</sup> spécifique. Bien que construites autrement, les pyramides mayas de Tikal ou d'Uxmal donnent une idée de la silhouette et de la taille de toutes ces pyramides qui ici étaient disposées en cercles concentriques, formant trois couronnes disposées sur les trois terrasses successives. Chaque niveau en comportait un grand nombre. Isolément, chacune serait apparue comme un édifice majestueux de dizaines de mètres de hauteur. Prises ici dans la masse du complexe, elles ressemblaient à des motifs décoratifs secondaires. En somme, il y avait une montagne édifiée sur une colline naturelle. Tout ceci était relié par de majestueuses rampes d'escaliers qui convergeaient vers le sommet à partir des quatre orient. Couronnant le tout, un immense dôme luminescent produisait une clarté diffuse, irradiant un halo semblable à une aurore boréale. Ce dôme hémisphérique parfait, aussi lisse que de la porcelaine n'était pas directement posé sur la haute terrasse mais était juché sur un édifice puissant en forme de croix aux

---

2Les pyramides lisses existaient en Atlantide mais étaient exceptionnelles. La plupart étaient à degrés et couronnées de temples.

3Le mot déité pose ici problème car il induit un polythéisme éloigné des conceptions Atlantes. On pourrait aussi dire un aspect du divin.

quatre branches égales<sup>4</sup>. Le dôme mesurait plus de cent-vingt mètres de diamètre sans jointures visibles. C'était à la fois le centre et le point le plus haut du Nahkron et de la cité tout entière. Ce dôme couvrait une salle circulaire sans colonnes, au volume vraiment gigantesque et du fait de la luminescence, on s'y sentait en plein air. En temps normal, cette salle très particulière était interdite au public.

Autour de nous s'étendait la splendide capitale circulaire avec ses deux millions d'habitants. Dans les ténèbres finissantes, nous pouvions à peine deviner l'alternance des anneaux de terre à peine visibles (les quartiers) et d'eau, (les canaux) plongés dans l'obscurité presque totale. Le lieu où nous étions était le centre et le sommet de tout cela. Nous avions notre monde silencieux et immobile à nos pieds. La métropole d'ordinaire si animée et si lumineuse de jour comme de nuit était absolument muette et obscure. Seule des myriades de petites lumières posées sur les rebords des fenêtres et sur les toits-terrasses luisaient dans la ville. Ces lumières avaient un sens puissant au cœur de la plus longue nuit de l'année car c'est lorsque les ténèbres sont à leur maximum que la lumière prend toute sa valeur. Quelques heures avant, à la tombée de la nuit avait eu lieu une première offrande des lumières. Chaque habitant de la cité et chaque visiteur avait alors déposé un petit radeau portant une chandelle sur le fil

---

<sup>4</sup>Chaque branche de la croix était aussi massive que le « Palais rouge » formant le centre du POTALA de LHA-SA ».

de l'eau<sup>5</sup>. Les enfants les premiers déposaient leur lumière en signe de renouveau puis les adultes suivaient et cela simultanément dans tous les quartiers de la ville. Quand j'étais petit, mon père m'avait ainsi porté au-dessus de l'eau mouvante pour que je pose le petit radeau au fil du courant. Il s'était engagé jusqu'aux genoux dans l'eau froide et me tenait fermement au-dessus de l'eau. Il me fit réciter la traditionnelle offrande de lumière : *Puisse l'offrande de cette lumière être la graine du soleil de demain pour éclairer le monde.*

Puis, je posais le lumignon au fil de l'eau, le laissant dériver et il s'éloigna lentement. Ainsi, ces myriades d'offrandes lumineuses se reflétaient à la surface obscure des canaux et avançaient en masse compacte au fil du courant. La magie de l'hydraulique faisait que toutes ces petites lumières finissaient par converger dans le canal central et tel un flot de lave incandescent dans la nuit, ce fleuve lumineux avançait majestueusement vers la mer avant de disparaître enfin. C'était un beau spectacle et les enfants allaient se coucher émerveillés par toute cette magie.

Par contraste, les lumières habituelles de la ville étaient toutes éteintes. Même les voies rapides suspendues sur des hauts ponts haubanés étaient inertes et sombres. Juste derrière nous se trouvait l'immense dôme ; telle une demi-lune vivante posée sur les hautes terrasses. C'était splendide au-delà des mots, presque effrayant.

---

<sup>5</sup>Une coutume très comparable existe encore en Asie.



A peine visible dans l'obscurité, une foule nombreuse venait de se mettre en marche depuis une immense prairie située à la périphérie de Poseidia et entamait une marche silencieuse de plusieurs kilomètres le long de la grande avenue axiale de la ville. Cette artère était de loin la plus large avenue de la ville et menait jusqu'à la monumentale porte terrestre du Nahkron. Depuis les avenues circulaires adjacentes, d'autres foules convergeaient et formaient une masse lumineuse mouvante de plus en plus grande. De là haute terrasse où nous étions, nous pouvions suivre sur des kilomètres, la progression de cette masse silencieuse et scintillante qui par endroit se reflétait sur l'eau des canaux. Chacun portant un lumignon de sorte qu'un fleuve scintillant se déployait lentement dans la pénombre en cheminant vers le cœur de la cité. Cette marée humaine dont nous ne pouvions voir que le mouvement scintillant finit par atteindre les portes triomphales du Nahkron avec les premières lueurs de l'aube. Derrière nous, sur la troisième terrasse se trouvaient ceux qui présidaient la cérémonie : le grand prêtre du Nahkron, divers maîtres renommés venus à Poseidia pour l'occasion. Avec eux, divers personnages officiels dont la représentante du gouvernement central, les autorités de la cité ainsi que le roi.

Au signal donné par des roulements de tambour, dans un même mouvement général, nous nous levâmes tous. Puis nous restâmes debout immobiles et toujours silencieux, les bras tendus vers le sol. Je sentis en même temps monter une tension et une émotion comme si quelque chose de puissant était à l'œuvre.

La clarté s'accroît à l'horizon et les premiers rayons du soleil commencèrent à effleurer le dôme et les terrasses les plus hautes. A la base du dôme, une ouverture faisait face à l'est exactement dans l'axe de l'avenue axiale, mais aussi celle du solstice d'hiver. Comme tous les ans, les rayons du soleil pénétrèrent dans le dôme, coururent sur le sol dallé de mica jusqu'à atteindre le socle monumental en granite sculpté en forme de lotus géant. Sur ce socle se trouvait un cristal luminescent de plusieurs mètres de haut. C'était le maître-cristal de la cité de Poseidia et au-delà, de toutes les terres Atlantiques. A l'extérieur, pas très loin de nous, sur une petite pyramide à degrés se trouvait une cloche en forme de bulbe, un peu plus grande qu'une yourte Mongole, le plus grand objet métallique, d'un seul bloc sans soudures, que j'avais jamais vu.

A l'instant où le soleil l'atteignait, la luminescence du cristal augmenta brusquement, comme une lampe à halogène dont on pousse l'intensité. La clarté ressemblait alors à celle du métal en fusion qui jaillit d'un haut fourneau. Étant à l'extérieur, je ne pouvais pas voir les gerbes de lumières qui formaient des petites aurores boréales emplissant le dôme. Ce dernier fonctionnait en sympathie avec le grand cristal et s'anima en même temps. De l'extérieur, la coupole changea de couleur et sembla s'éveiller.

Bon sang, me dis-je, cette chose est vivante ! J'avais déjà, dès l'enfance, vu sur écran les cérémonies du solstice à Poseidia et j'en connaissais bien le déroulement mais je réalisais tout autre chose. Non, ce

n'était pas simple spectacle « son et lumière » particulièrement réussi. Nous étions en présence de quelque chose d'animé, tel un grand fauve paisible qui ouvre soudainement les yeux et nous regarde fixement. Mais il y avait bien plus : cette chose dégageait de l'amour...

C'est alors que vent s'intensifia brusquement en bourrasque, faisant flotter nos capes comme des drapeaux, comme s'il participait à l'événement. Il me vint alors à l'esprit un vieux chant d'invocation au vent.

*Lèves toi vent de la liberté, vent qui nous mènera vers notre terre à venir...*

A cet instant, le bulbe métallique géant fut frappé une première fois. Il fallait deux fois huit hommes pour actionner le lourd bélier, suspendu à une potence qui percutait le bulbe. Le son était tellement grave qu'il était au seuil de l'audition humaine mais les harmoniques bien plus hautes et très fortes se répandirent dans l'espace avec une puissance phénoménale. Cette « cloche » était le diapason de tout ce qui devait suivre. L'ensemble des foules rassemblées sur les terrasses en escalier émit un bourdon grave très doux et enveloppant. Les voix de dizaines de milliers d'hommes et de femmes se mêlaient en un formidable tapis sonore qui emplissait l'espace tout entier.

Au second coup, l'ensemble des personnes présentes tendirent les bras vers la clarté qui apparaissait à l'horizon. Un chantre entonna l'hymne du « salut au soleil levant ». Cet hymne, à la mélodie pentatonique venait des origines de l'histoire Atlante. Nul ne pouvait

l'entendre sans être saisi par la grande majesté de cet air mais aussi par sa force à émouvoir. La voix amplifiée se détachait sur le bourdon grave des choristes. Dans le même temps, la luminescence du dôme se mit à pulser comme un cœur vivant. Traversant l'espace, des rayons de lumière partirent du grand dôme pour atteindre les dômes des principaux sanctuaires de la ville, à des kilomètres de distance. Ces sanctuaires, s'illuminèrent au loin tous ensembles, comme pour prêter allégeance au temple central.

Au troisième coup, des milliers de choristes entonnèrent l'hymne au soleil à l'unisson alors que les autres prolongeaient le bourdon grave. L'effet était incroyablement émouvant et je me trouvais là, la gorge serrée au milieu de cette symphonie inoubliable. Au même moment, l'ensemble des cloches tubulaires<sup>6</sup> de tous les temples de Poseidia furent percutées et produisirent un extraordinaire carillon ou se mêlèrent le son grave des plus grandes et le son clair des plus aiguës. Le son se répercutait sur des kilomètres.

A ce signal, les foules qui avaient envahies en silence les vastes galeries qui faisaient le tour du Nahkron entamèrent la circumambulation, et cela à tous les étages en même temps. Ces galeries avaient la hauteur et la largeur d'une nef de cathédrale, la plus longue faisait le tour complet de l'ensemble sur trois kilomètres, ce qui donne une idée de la taille du complexe. Nous-même nous mêmes en mouvement, suivant le tracé au sol. Au signal, nous accélérâmes le rythme pour

---

<sup>6</sup>Les cloches à battant étaient inconnues mais il existait de longs tubes métalliques creux suspendus à de hautes potences et percutés par des maillets.

exécuter de concert la danse du soleil levant. Toute l'année écoulée, nous nous étions exercés à parcourir tous ensemble le tracé au sol complexe sur la cour de notre « collège ». Tous nos mouvements devaient se synchroniser à la perfection pour produire un effet d'ensemble.

Cela se termina en faisant le tour du dôme central puis on nous demanda d'évacuer les terrasses pour que puisse arriver les flots de pèlerins. Comme tous les ans, la gigantesque procession venue la périphérie de la ville se déversait dans le complexe du Nahkron. Un fleuve humain qui semblait infini se mettait en mouvement et venait tourner autour du grand cristal, à l'image des foules autour de la Qaaba. Cela devait durer toute la journée. Il y avait du génie dans la conception de la double circulation des flux humains, ceux qui arrivaient parcouraient le labyrinthe de pérégrination sans croiser ceux qui sortaient. Sous nos pieds, dans des salles hypostyles vastes comme des hangars d'avions et hautes comme des nefs de cathédrales les offices religieux se succédaient toute la journée. Pas moins d'un million de personnes alimentaient cet interminable fleuve humain.

Le reste de la journée se déroula de manière plus profane avec des spectacles en public, concerts, danses, pièces de théâtre et autres festivités marquant le soleil nouveau.

Cette fois encore la lumière avait triomphé des ténèbres, l'amour et la vie étaient vainqueur. Du haut

de mes quinze ans, cette nuit était inoubliable. Telle  
était Poseidia, la sainte.

## Une enfance à Poseidia

Je naquis à Poseidia d'une famille proche de la cour. Mes grands-parents paternels étaient nés dans la Cordillère<sup>7</sup>, la branche maternelle était originaire de la Corne nord<sup>8</sup>, c'est là-bas que ma mère était née. Mes parents ayant des langues maternelles sensiblement différentes l'une de l'autre (comme l'espagnol de l'Italien), je fus élevé en Atlante standard qui était compris partout. La langue de la cité de Poseidia était aussi éloignée de ces langues archaïsantes que l'Anglais peut l'être du Russe, à titre de comparaison. Je reçus en partie l'éducation d'un petit citoyen issu d'une haute caste même si nous n'étions pas particulièrement riches ni puissants. En principe, du fait de notre origine communautaire, nous étions en dehors du système des castes mais du fait de la situation de mon père, nous étions en relation avec des castes élevées et donc assimilés à elles.

Selon l'usage, on me donna un nom provisoire puis en fonction de mes prédispositions, on me nomma Asraan, c'est à dire le lion-gardien. Les atlantes avaient trois noms, un prénom, le nom du lignage maternel, le nom du lignage paternel. Ainsi, j'étais Asraan, de la lignée

---

7Chaîne montagneuse barrant l'île de POSEIDIA du nord au sud. La cordillère formait la côte ouest de POSEIDIA en plongeant dans la mer de manière très spectaculaire, à la manière de la côte Norvégienne. C'étaient les plus hautes montagnes d'Atlantide.

8Prolongement septentrional de la cordillère formant une presqu'île montagneuse comparable aux hautes terres d'Écosse ou à la Patagonie Chilienne. Il existait symétriquement une Corne sud à l'opposé de la grande île.

maternelle des Shelka, de la lignée paternelle des Aalaya. On se contentera ici d'Asraan.

Tout enfant, j'étais habitué à faire des séjours dans ces contrées reculées tellement éloignées de la vie de la capitale. C'était l'occasion de voir mes grands-parents et arrière grands parents qui pour la branche paternelle vivaient à la montagne et pour la branche maternelle dans un hameau près de la mer pour la branche maternelle. Dans les deux cas, je me retrouvais parmi mes cousins d'âges différents qui pour la plupart vivaient là et pour certains revenaient au village pour l'occasion. Je faisais donc partie des rares enfants de la capitale à savoir jouer à cache-cache dans les hautes fougères, construire des barrages sur les ruisseaux, monter des cabanes dans les bois... Je savais ce qu'était courir dans l'herbe sans chaussures, se jeter tout nu dans la vasque d'un torrent de montagne, se gaver de mures et de baies sauvages. Tout cela avec les autres enfants du même village. Bref, être un joyeux petit animal ravi de passer ses journées à jouer dehors avec les autres et de rentrer le soir plein de terre et les vêtements lacérés par les ronces et les ajoncs. Nul ne m'en faisait grief car tous les enfants de ces communautés rurales faisaient de même, gage d'une bonne santé physique et morale. Nous étions habitués à résider lors de ces séjours dans ces maisons rondes au confort rustique. Le retour dans l'univers technicisé et aseptisé de la cité de Poseidia était vraiment difficile pour moi.



La cité de Poseidia était le plus grand centre administratif, culturel, cultuel et marchand d'Atlantide tout entière et sans doute du monde. La ville ouverte sur le monde qui dépassait les deux millions d'habitants à l'époque, ce qui en faisait de loin la plus grande ville de la planète. Il est vrai que la terre n'avait pas le vingtième de sa population actuelle, même s'il existait en quelques points du globe des régions d'une densité démographique surprenante largement espacées dans des immensités presque vides<sup>9</sup>.

La cité de Poseidia se trouvait à l'ouverture de la plaine centrale de l'île du même nom, proche de l'embouchure d'un fleuve dont le débit était comparable à celui du Rhin. Il descendait des montagnes, traversait la plaine centrale en prenant des affluents et longeait le cercle de Poseidia avant de se jeter dans la baie de Parfa. Une dérivation du fleuve était canalisée dans la ville et drainait tous les canaux, même les plus infimes, à l'image du sang irriguant tous les organes du corps. Il n'y avait ainsi pas d'eaux stagnantes et tout était évacué vers la mer.

La plaine centrale était une région d'agriculture intensive bien que diversifiée, la plus importante région agricole de toute l'Atlantide. La fertilité des sols était extrême et l'efficacité des techniques agricoles garantissait des rendements très élevés. On y faisait deux récoltes par

---

<sup>9</sup>La plus grande partie des terres était peuplée de chasseurs-cueilleurs largement disséminés, à l'image des aborigènes d'Australie avant l'arrivée des Anglais. Il existait des zones de peuplement sédentaire dont l'Atlantide était le plus important.

an. Poseidia était la seule très grande ville de la plaine centrale mais un dense réseau de petites villes et de villages qui vus depuis un aéronef haut formaient une voie lactée de taches blanches parsemant la vaste plaine d'un vert émeraude seulement rythmée par le carroyage des canaux et les rideaux d'arbres cloisonnant l'infini des champs.

Depuis le sommet du NAHKRON, on ne voyait de toute part la monotonie de la plaine centrale sauf au sud-est où la mer était visible et à l'est où une chaîne de collines boisées apparaissait à l'horizon.

Le plan de la cité est exactement rendu par Platon, c'est à dire des cercles concentriques alternant terre et eau. C'était un cas presque unique ; les autres cités Atlantes s'ordonnaient à partir d'un axe majeur et se développaient autour de centres cérémoniels composés d'une ou de trois grandes pyramides alignées le long de l'avenue principale. Le tout obéissait à un plan en damier rigoureusement orthogonal. La cité de Poseidia était à l'époque d'une splendeur inimaginable.

Ainsi tel qu'on me l'avait appris à l'école, à l'origine, il y avait plusieurs dizaines de milliers d'années, le site de Poseidia était une mangrove littorale, c'est à dire une forêt de palétuviers, noyée à marée haute et une vasière à marée basse. A l'époque le climat était clairement tropical. Au milieu de cette mangrove hostile envahie de moustiques et de crocodiles. Parmi les lagunes saumâtres se dressait une belle colline rocheuse en forme de tortue. A la base de cette colline volcanique plus ou moins ronde jaillissait une source

d'eau pure. D'après la légende, c'est là que se réfugièrent des fugitifs non-violents persécutés parce que refusant la guerre. Ils fondèrent un « Crannog<sup>10</sup> » sur cette colline longée par un bras du fleuve navigable et proche de la mer. Le site idéal pour s'établir et commercer. Une pierre levée fut érigée au sommet ainsi qu'un petit temple rustique sur un tertre primitif. Ce fut l'origine de tout. Il y eut ensuite, tout autour de la colline, une cité en bois construite sur pilotis. Ensuite, quand la ville devint capitale, on creusa d'immenses canaux circulaires plus le grand canal axial<sup>11</sup> déterminant des îles concentriques autour de la colline primordiale. Les masses énormes de sédiments extraits servirent à réhausser le niveau des plateformes comblées sur les marais. Des quantités industrielles d'enrochements colossaux furent utilisées pour tout encadrer de digues. De larges et profonds canaux de navigation furent aménagés sur des kilomètres de longueur ainsi qu'un incroyable labyrinthe de canaux secondaires. C'est sur les îles ainsi créées qu'une grande ville maçonnée aux belles façades fut bâtie. Il vint ensuite une époque bien plus tardive où tout fut reconstruit sur une dalle reposant sur des piliers. A l'époque finale, Poseidia était une superbe métropole dotée de tous les services et d'une technologie très avancée.

---

10Le mot Gaélique Crannog n'était bien sûr pas utilisé mais il s'agissait bien d'un hameau circulaire composé de quelques maisons rondes ; Le tout était entouré d'une haie vive et d'un fossé, (en Irlande, il s'agissait d'une palissade de bois).

11Le canal axial était véritablement une large avenue nautique traversant la cité sur des kilomètres de la périphérie jusqu'au Nahkron. Remonter ce canal jusqu'au centre était la plus belle vue de la ville.

Mon père était un cadre employé par l'administration fédérale et ma mère était, on dirait aujourd'hui enseignante dans un « collège géré par une association ». Ma mère était aussi élue locale et représentante d'un quartier.

Ma mère avait grandi dans une communauté agricole et était venue étudier dans la métropole Atlante. Elle y avait rencontré mon père, petit-fils de paysan des montagnes de l'ouest de l'île. Mon père avait été élevé à Poseidia, et y avait fait carrière en montant les échelons des concours administratifs. Les carrières administratives étaient ouvertes aux citoyens de toute origine sociale, aussi attiraient-elles des enfants issus de castes inférieures ainsi que des ruraux qui y voyaient une promotion sociale impossible autrement.

L'un comme l'autre gardait des liens forts avec leurs communautés d'origine de « d'hommes libres<sup>12</sup> » mais ma mère, bien qu'adaptée à la vie en ville, était restée assez largement une paysanne dans sa mentalité alors que mon père, né à la capitale, avait largement intégré les codes sociaux de la capitale et de l'administration. Cependant, le paradoxe était que c'était du côté de ma mère que nous étions directement apparentés à la dynastie royale.

L'appartement de ma famille à Poseidia était typique d'un logement de la bourgeoisie urbaine. C'était un agréable duplex aux deux derniers niveaux d'un immeuble. Un niveau était destiné à recevoir (séjour,

---

12 Voir "hommes libres" dans l'abécédaire à la fin.

salon, cuisine) et un étage plus petit était réservé au repos et à l'étude (chambres, bureau, espace de méditation). Un petit escalier extérieur reliait les deux par les terrasses. A chaque étage se trouvait une terrasse végétalisée où proliféraient des fleurs et des plantes aromatiques. Mon père était fier d'avoir installé sur des potences des bacs suspendus en forme de corbeilles d'où cascadaient abondamment des plantes à fleurs, ce qui donnait à la terrasse une luxuriance tropicale. De tels jardins suspendus couvraient les toitures de la plupart des bâtiments de la ville. Des portes vitrées coulissantes faisait communiquer ces véritables jardins suspendus exubérants avec les diverses pièces d'habitation. L'ensemble était lumineux et très agréable à vivre. Les terrasses végétalisées étaient aussi un lieu où les gens discutaient entre voisins, se passant par-dessus la clôture des outils, voire des boissons ou des denrées alimentaires. Par beau temps, on y vivait plus qu'à l'intérieur. Mes parents étaient très satisfaits de leur « jardin suspendu » qui bénéficiait du compost familial et des soins de chacun. Nous arrivions à avoir des aromates et quelques légumes. Ma mère aurait rêvé d'une maison indépendante avec un véritable jardin mais dans le centre-ville, ce genre de chose était complètement hors de portée. Par contre, nous disposions d'un jardin familial dans la zone verte séparant la zone urbanisée de l'enceinte extérieure. Par les chaudes journées d'été, c'était un havre de fraîcheur bien agréable<sup>13</sup>. Chaque

---

<sup>13</sup>C'était exactement le système des jardins ouvriers. Ces jardins étaient mis à disposition de ceux qui en faisaient la demande.

famille pouvait disposer d'un petit lopin permettant d'avoir petit abri de bois, un potager, un coin de pelouse, un ou deux arbres et une tonnelle pour se reposer à l'ombre. Pour une famille issue de la campagne comme la nôtre, c'était un moyen de garder un contact avec les origines. Pour moi ce besoin de nature était presque vital.

Comme presque tous les immeubles du centre-ville, il avait sur la rue une façade en pierre de taille ouvragée et assez massive sur 6 niveaux<sup>14</sup> d'un seul trait. Du reste, il était interdit de construire des immeubles plus hauts de sorte que les rues étaient d'une grande unité de hauteur et de style. Par contre, l'intérieur et l'arrière réalisé en matériaux composites étaient bien plus légers et ajourés. Autrement dit, les façades sur rue avaient un aspect minéral massif et les arrières un aspect de jardins suspendus sur cour.

Les arrière-cours étaient par excellence des lieux de vie. On y accédait en passant par des porches sous les immeubles de façade et débouchant sur les cours. Par de belles journées, ces espaces intimes servaient de salon en plein air où les gens se reposaient et se recevaient. Les rues étaient avant tout des lieux de circulation pour aller d'un point à l'autre de la cité mais la vie se passait bien plus dans les cours. Elles étaient en enfilade et communiquaient de l'une à l'autre jusqu'à

---

<sup>14</sup>Cinq étages sur un rez-de-chaussée. Les rez-de-chaussée étaient rarement habités et servaient pour les commerces, les bureaux, des tavernes et divers lieux publics.

déboucher sur une autre rue. Certaines étaient des atriums majestueux encadrés de colonnades, d'autres étaient plus modestes mais c'étaient toujours des espaces soignés et investis. Les cours avaient toutes quelques arbres dont systématiquement un figuier emblématique. Autour des cours, les immeubles s'élevaient graduellement en terrasses successives étagées en escalier. L'ensemble, hormis la façade sur rue, reposait sur des piliers. Il y avait de grandes baies vitrées largement ouvertes sur des terrasses. Les trois derniers niveaux côté jardin étaient en retrait successif par rapport à la base, formant des degrés. Ce contraste en l'austérité minérale de la rue et la luminosité sur des jardins en étages en retrait était très représentatif de l'urbanisme Atlante. Certains immeubles avaient des parties arrière réalisées en bois qui était alors sculpté de manière très fine. Poseidia n'avait pas de hautes tours d'habitations ni de tours de bureaux. Il n'y avait pas plus de clochers ni de minarets ; seuls les chapelles au pinnacule des pyramides et les coupoles des temples et des bâtiments publics émergeaient superbement d'un tissu urbain très homogène. Les immeubles de Poseidia étaient parfois très anciens et avaient été copiés, voire complètement remontés lors de la surélévation de la ville tout en respectant pieusement le style d'origine de façades et des rez-de-chaussée très ouvragés. Vus de loin, les façades des immeubles d'habitation comme des bâtiments publics ressemblaient furieusement aux grands édifices du Tibet actuel : murs à fruit inclinés vers l'intérieur, toits plats en terrasse, portes et fenêtres trapézoïdales, étages multiples couronnés au sommet

d'une frise ornementale. Une autre ressemblance troublante se trouve avec les grands palais Minoens de la Crète antique. Si on peut imaginer une combinaison des deux, on est proche de l'aspect des immeubles de l'Atlantide. La grande différence était l'incomparable maçonnerie en pierre de taille qui caractérisait les façades des édifices atlantes. Bien sûr, l'existence de panneaux et de structures métalliques à l'intérieur rappelait qu'il s'agissait d'une civilisation à technologie avancée .

Les décors sculptés se trouvaient concentrés sur les encadrements des portes et des fenêtres ainsi que sur les frises du sommet. Les murs externes eux-mêmes étaient lisses et blancs et d'une géométrie implacable. Bien sûr les aménagements intérieurs ne ressemblaient à rien de connu aujourd'hui. L'intérieur et l'arrière avaient souvent été très modifiés au fil des millénaires. La beauté du bâti de Poseidia, même pour de simples logements ordinaires, était stupéfiante et ne se retrouvait pas à ce point dans les autres villes atlantes. Nulle part n'existaient de taudis, de ruines ou des bidonvilles. Pas plus de bâtisses industrielles disgracieuses ou de terrains vagues. Rien qui ne soit propre et élégant. Les aménagements internes étaient par contre souvent complètement fonctionnels ce qui pouvait décevoir, hormis les temples et bâtiments de prestiges dont la splendeur interne était égale à la beauté des façades.

Il existait néanmoins de vieilles maisons dont l'aménagement interne reposait sur des piliers de pierre



et de bois avec des décors sculptés et peints qui en faisaient des palais féeriques. C'était très surprenant dans une cité de haute technologie mais Poseidia n'était pas à un contraste près.

Les rues elles-mêmes étaient très silencieuses, on y circulait qu'à pied (hormis les tramways), y compris sur les grandes avenues. On y entendait seulement la rumeur des foules aux heures d'affluence, les véhicules individuels n'avaient pas le droit de circuler en ville, à l'exception de sortes de scooters électriques (et encore pas partout). Les véhicules étaient tous électriques et donc silencieux (le moteur à explosion était inconnu en Atlantide) et ne pouvaient circuler qu'autour des villes et les traverser sur des autostrades suspendues sur des ponts à haubans. Les voies de circulation des véhicules et des piétons étaient donc complètement séparées et la voirie était massivement réservée à ces derniers.

Il n'y avait pas de ceinture de banlieue ni d'agglomération tentaculaire. La seule banlieue était l'avant-port qui se trouvait sur la côte à quelques kilomètres de l'enceinte extérieure. Le large canal maritime, une voie ferrée enterrée et une autostrade suspendue par de hauts câbles reliait l'avant-port à la cité. Entre les deux agglomérations s'étendait sur plusieurs kilomètres la campagne volontairement préservée. D'une manière générale, les villes Atlantes avaient des contours nets, un parc, un canal, une avenue ou un bois en délimitaient le périmètre et il n'y avait pas d'étalement urbain ni de mitage des campagnes. On entrait et on sortait des villes de

manière très évidente. Systématiquement, des portes monumentales marquaient les entrées de villes, grandes ou petites. Ces portes étaient démontées et déplacées si la ville grandissait ou parfois conservées comme témoin et un nouvel arc triomphant était élevé sur la nouvelle limite urbaine. En tout cas, personne ne voulait vivre en banlieue ; on était en ville où à la campagne.

La totalité de la population de Poseidia vivait donc dans l'immense enceinte formée par le large canal extérieur longeant la digue de clôture. Cette digue était constituée d'une muraille de pierre cyclopéenne s'élevant à plus de 10 mètres au-dessus du canal et adossée à l'intérieur à un talus boisé. Cette enceinte était couronnée d'un large chemin de promenade faisait le tour complet de la métropole, soit une soixantaine de kilomètres. Une galerie enterrée dans l'épaisseur du talus encerclait la cité et permettait la circulation de véhicules électriques utilitaires.

La seule utilité pratique de l'ouvrage était de protéger la ville des tsunamis. C'était surtout l'affirmation de la puissance invincible de la cité et de l'état Atlante. Toute une chaîne d'arcs de triomphe aussi gigantesques que celui de Paris dominait à intervalle régulier l'enceinte et marquaient de manière spectaculaire les entrées dans la vaste cité<sup>15</sup> et le départ des artères. Ils enjambaient majestueusement des avenues et l'un d'eux encadrait la porte marine du canal axial. Il était assez grand pour que d'imposants voiliers passent dessous toutes voiles

---

<sup>15</sup>La silhouette de ces arcs triomphants ressemblait à des pylônes de temples égyptiens mais à une tout autre échelle.

dehors. Il existait par contre dans l'immense enceinte des espaces considérables de parcs, des bois, des étangs et même des zones cultivées. Il y avait donc de la campagne dans la ville. Les quartiers s'organisaient autour des temples. Certains se touchaient, d'autres étaient séparés par des espaces verts. Les zones se trouvant en bordure de l'enceinte de la ville étaient le règne du maraîchage et des vergers alternant avec des quartiers bien délimités. Une des raisons pour lesquelles les habitants de Poseidia refusaient l'exode rural vers la capitale était la préservation de tous ces espaces verts et la crainte d'un entassement urbain. Pour les autorités, s'était surtout la peur de troubles sociaux dans une métropole qui serait alors devenue ingérable.

Tous les quartiers étaient reliés par des transports publics, des tramways en surface et une sorte de métro enterré qui courrait sous les canaux. La ville était d'une propreté surprenante, même les arrière-cours et les parties utilitaires. On retrouvait ici le côté obsessionnel des Atlantes, phobiques du désordre et de la saleté. Même les vastes sous-sols étaient maintenus propres par des capteurs de poussières et divers systèmes de nettoyage automatisés.

L'eau des canaux était assez propre pour s'y baigner et il n'existait pas de système d'égout centralisé. Les eaux usées de chaque îlot d'habitation étaient canalisées et filtrées dans des étangs où les roseaux et les plantes aquatiques (notamment des jacinthes d'eau) purifiaient l'eau avant qu'elle ne soit renvoyée dans les canaux.

Autrement dit les espaces verts de chaque quartier avaient aussi cette fonction, tout comme de permettre le compostage de la plus grande partie des déchets ménagers.

Toutes les infrastructures étaient enterrées, ne laissant apparaître que les immeubles d'habitation, les temples, écoles, entreprises et édifices publics. Les seules infrastructures techniques visibles étaient des voies de circulation vertigineusement suspendues sur des ponts haubanés particulièrement impressionnants. Ces ouvrages audacieux, d'aspect « tressés », traversaient la cité de part en part, enjambant les canaux, les avenues et les divers quartiers et se prolongeaient parfois au-delà des murs externes.

Chaque grande avenue et chaque canal majeur étaient bordés d'arbres volontairement espacés que l'on laissait se développer en fonction de son espèce<sup>16</sup>. Chaque rue était bordée de deux rangées majestueuses de façades en pierre alignées. Il n'y en avait pas deux façades identiques même si les styles étaient assez harmonisés. De ce fait, Poseidia avait unité dans le bâti comparable à celle du centre de Paris ou de Saint Petersburg. Bien sûr la comparaison s'arrête là car les styles architecturaux de Poseidia n'avaient vraiment rien en commun avec le Paris Haussmannien ou les palais des bords de la Néva. Le réseau de train urbain était entièrement souterrain. De ce point de vue, Poseidia

---

<sup>16</sup>L'espèce était sélectionnée en fonction de l'espace disponible pour éviter les tailles intempestives.

était à la fois une ville dense et verte, en tout cas, très agréable à vivre. Il n'y avait ni bruit intense, ni pollution notable ni dans l'air ni dans l'eau des innombrables canaux<sup>17</sup>. Les plus grands canaux avaient la largeur des plans d'eau que l'on trouve à Sidney ou à New-York. Cependant, ils se ramifiaient presque à l'infini en une trame de voies d'eau étroites qui desservaient chaque immeuble par les sous-sols.

De quoi vivaient les habitants de la capitale ? Les fonctions administratives nécessitaient assez peu de main d'œuvre, vu le degré d'informatisation à l'époque et la relative simplicité de la bureaucratie de l'état. Le commerce de gros et de détail employait pas mal de monde, ainsi que les services. Il y avait bien sûr de nombreuses industries mais là encore le degré d'automatisation limitait la main d'œuvre à la conception, au contrôle, à la maintenance et à l'entretien. Un bon tiers de la population était sans profession et dépendait de l'état.

Pour la plupart des gens, le travail productif se limitait à quelques heures par jour (si on excepte les personnes passionnées de leur travail qui faisaient le choix de travailler beaucoup plus).

Les loisirs étaient donc importants dans la vie des Atlantes. En tête venaient les activités sportives. On peut dire qu'en Atlantide, tout le monde faisait du sport

---

<sup>17</sup>L'ensemble du réseau hydraulique était étudié pour maintenir partout un courant suffisant pour éviter les eaux stagnantes. Tout finissait à la mer via le canal axial.

d'une manière ou d'une autre. La pratique des sports d'équipe remportait un vif succès dans cette société où on ne jurait que par le groupe. La liste des sports d'équipe était à peu près infinie, certains s'apparentaient beaucoup à des jeux modernes comme la pelote ou le volley.

Le sport le plus universel était la natation, il ne manquait aux Atlantes que des branchies. Aussi les corps étaient-ils modelés en conséquence. Le type de sport dépendait des classes sociales. Par exemple, la pratique de la voile était un attribut des classes sociales élevées. Il y avait tout de même une dominante des sports nautiques comme l'aviron, la voile, la plongée, les plongeurs acrobatiques, il existait aussi un équivalent du water-polo. Bref, les Atlantes aimaient tout ce qui avait à voir avec l'eau. D'une certaine manière, ils étaient une civilisation aquatique plus que tout autre.

Périodiquement, avaient lieu des régates de superbes voiliers somptueusement parés de voiles aux tissus splendides. Chaque quartier avait son ou ses navires, mais aussi les corporations professionnelles et un certain nombre d'associations. Les régates de voiliers avaient lieu dans le canal axial ainsi que dans les canaux annulaires. Elles se prolongeaient bien au-delà de la porte marine dans la baie de Parfa et plus loin encore en mer.

Ma famille n'avait pas de voilier en propre mais il m'arrivait souvent de participer à des sorties en mer

avec des amis. Devenu grand, j'appris à manœuvrer un voilier même si je n'étais pas un expert.

Il y avait des courses de vitesse mais aussi des exhibitions de grands voiliers d'apparat évoluant avec majesté, en particulier des reconstitutions de navires historiques remontant à de lointaines époques. Les courses d'aviron étaient aussi organisées sur les grands canaux, en particulier sur la véritable avenue nautique qu'était le canal axial. Ces régates et courses étaient surtout un magnifique spectacle très prisé de nombreux spectateurs qui encourageaient leurs équipages.

Au-delà de cela, la majorité des gens avait son embarcation, au moins un canot à rame à deux places. Les barques à moteur électriques étaient le moyen de transport le plus agréable pour se déplacer en ville et la plupart des immeubles de la cité étaient accessibles par ce moyen (en passant par les sous-sols). Aussi les barques étaient aussi communes que les vélos de nos jours. Il y avait souvent des embouteillages d'embarcations, voire des collisions mais le plus grave qui pouvait arriver était d'être éjecté par-dessus bord<sup>18</sup>... pour le plus grand amusement des badauds.

Il existait à Poseidia plusieurs marchés flottants où vendeurs et acheteurs circulaient en barque. Au petit matin, les maraîchers des campagnes avoisinantes venaient avec leurs barques chargées de produits agricoles. Ils franchissaient les portes aquatiques de

---

<sup>18</sup>Les bateaux électriques avaient une vitesse volontairement limitée pour éviter les accidents, mais aussi pour protéger les quais de l'érosion des vagues produites par des bateaux rapides.

l'enceinte externe et venaient s'installer sur les emplacements prévus sur des plans d'eau réservés au commerce de détail. Les pêcheurs de la baie faisaient de même avec les produits de la mer et remontaient le canal maritime. Les acheteurs, eux aussi en barque, passaient d'un marchand à l'autre pour faire leurs courses. C'était extrêmement pittoresque. Il faut aussi parler des ruelles du centre-ville ; il existait plusieurs bazars, c'est à dire des réseaux de ruelles commerçantes très animées dont le fameux marché aux épices et aux parfums, le marché aux fleurs et des marchés de tissus précieux. Il y avait aussi des zones dédiées au commerce des bijoux et des pierres précieuses et semi-précieuses. Les pierres semi-précieuses comme le jade ou la turquoise étaient importantes car absolument tout le monde en portait sur la peau, hommes et femmes. En fait, on pouvait trouver à peu près n'importe quoi dans les bazars de Poseidia. Il existait dans ces ruelles quantités de vieilles maisons pittoresques associant parfois la pierre, la brique et le bois. Certaines étaient d'une antiquité prodigieuse malgré de multiples restaurations et des déplacements.

Une partie minoritaire mais très active de la population s'adonnait avec passion à la littérature et à des activités artistiques comme la littérature, la musique, le théâtre ou la danse ainsi que les combinaisons entre ces arts. Là aussi les spectacles étaient très nombreux et diversifiés à Poseidia et sans doute partout en Atlantide. L'Atlantide était une civilisation du spectacle et de la mise en scène.



Le frère de ma mère et son épouse, elle aussi native de la Corne, venaient souvent à la maison. Elle était dépositaire d'un fabuleux répertoire de chants anciens, cycle mythologiques, épopées héroïques, chants d'amour, chants de mort. Un peu à l'image de l'Iliade ou de l'odyssée, la mythologie atlante avait été mise en vers et chantée dans des poèmes interminables. Il fallait plusieurs jours pour venir à bout des grands cycles épiques et les Atlantes des montagnes ne s'en lassaient pas. Ils étaient capables d'écouter imperturbablement pendant des jours parce que complètement captivés par le récit. Contrairement à ma mère, je comprenais mal le sens de ces chants mais la magie de ces antiques mélodies me fascinait. Une d'entre elle particulièrement me semblait particulièrement envoûtante. C'était un extrait d'une vaste épopée se déroulant dans une époque très éloignée où régnait le chaos. Un groupe de gens refusent de combattre pour le compte d'un chef de guerre qui pour les châtier veut les anéantir. Guidés par un maître spirituel, ils s'enfuient en quête d'une terre où ils pourront vivre en paix. Dans cet épisode ils se retrouvent embarqués sur un grand voilier immobilisé par l'absence de vent et du coup en grand danger. Ils invoquent alors le vent pour qu'il vienne gonfler leur voile et les mener en lieu sûr. C'est alors que le vent se lève soudainement, les menant au loin.

Complètement envoûté par cette mélodie, je demandais à ma tante de m'en donner le sens. Cela donnait à peu près :

*« Lève-toi vent de la liberté, vent qui nous mènera vers  
notre terre à venir.*

*Lève-toi vent d'espoir, toi qui gonfleras nos voiles  
inertes pour mener le navire au nouveau port.*

*Lève-toi, vent de la vie, souffle vital qui jamais ne cesse  
et qui ravivera nos braises ;*

*Lève-toi, vent qui nous tiens dans sa main ferme,  
pauvres feuilles que l'automne emportera toujours plus  
loin ;*

*Je t'invoque, vent du devenir qui nous mènera vers le  
refuge de demain ».*

Elle fit ensuite mieux, elle m'en donna une version versifiée et donc chantable en Atlante standard que j'appris aussitôt par cœur. Elle m'enseignait ensuite la version originelle en veillant à ce que je respecte parfaitement la prononciation. Ce devint pour moi un air emblématique que je gardais toujours à l'esprit même si je ne le chantais que lorsque je marchais seul en forêt.

L'histoire même de cette épopée me faisait énormément rêver et je m'identifiais fortement à ces pacifiques fugitifs persécutés contraints de fuir en des contrées inconnues.

Le frère de ma mère jouait d'une cithare sur table aux cordes frappées par des baguettes. C'était en tout point semblable au santour Persan actuel ou du kanun Turc. Ce son me catapultait directement dans les forêts de cèdres majestueux de la Cordillère où cet instrument était aussi très populaire. Je me souviens qu'un jour au

retour d'une randonnée dans la montagne, nous entendions le son magique du santour résonner entre les troncs puissants des cèdres. Intrigués, nous en avons cherchés la source. Et ce fut en vain que nous courrions entre les arbres persuadés de surprendre le mystérieux musicien caché. Nul musicien en vue mais la mélodie qui se répercutait à l'infini entre les piliers vivants. La nuit tombante nous contraignit à abandonner cette quête pour rentrer à la maison.

Mon oncle maternel disait que le santour n'était qu'un ersatz, l'instrument suprême restait la harpe. Le santour, plus facile à jouer n'était pour lui qu'un pâle substitut. Par contre rares étaient celles et ceux qui avaient la maîtrise de la harpe.

Je ne pense pas que mes parents s'entendaient bien ensemble ; ils étaient trop différents dans leurs aspirations. Jamais ils ne se disputaient mais je sentais bien que ma mère s'ennuyait avec mon père. Par rapport à elle, il était trop sérieux et trop policé. Son travail l'absorbait énormément et surtout déteignait sur son rapport aux autres. Mon père était très imprégné de la morale civique. Il existait en Atlantide, en parallèle de la religion une forte morale civique que l'on pourrait comparer au confucianisme. Cette morale laïque était caractérisée par le sens du devoir, le sentiment de dette envers la société toute entière et envers l'état en particulier. En tant que fils de paysans, il se sentait redevable à l'état de sa promotion sociale. Par conséquent, mon père était d'une intégrité scrupuleuse, il se vivait comme dévoué plus que tout au service

public. Il prenait son rôle de père avec le même sérieux et attendait de chacun de tenir son rôle dans la famille. Il n'y avait pas de patriarcat en Atlantide et mon père n'était donc pas un chef de famille et il devait donc composer avec ma mère. Quant à elle, elle avait besoin de plus de fantaisie et de spontanéité. Son côté artiste très développé échappait complètement à mon père plus rationnel. Elle était passionnée de théâtre et son rêve aurait été de devenir comédienne, ce qui à Poseidia était plus un loisir qu'une profession véritable. Elle appartenait à une troupe d'amateurs et nous emmenait souvent assister à des spectacles.

Sans doute le fait d'avoir des enfants et la force de l'habitude était ce qui faisait durer ce couple peu assorti mais sans doute complémentaire. Peut-être que c'était justement cette complémentarité les faisait aussi tenir ensemble. Ils étaient tous les deux des parents extrêmement aimants et joueurs avec leurs enfants. De la part de mon père, par ailleurs si sérieux, la chose pouvait surprendre mais il adorait ses enfants et jouait facilement avec nous, du moins quand nous étions en bas âge. Cela faisait partie des contrastes du personnage. Peut-être étions nous sa seule fantaisie. En grandissant il devint plus distant et plus altier.

Cette première enfance Atlante fut pour moi heureuse et insouciante parmi des adultes doux et attentionnés à mon égard. J'avais aussi une sœur et un frère plus jeune avec qui je m'entendais bien. Le rôle de grand frère protecteur me convenait bien. Je reçus de ma famille beaucoup d'amour, ce qui me permis d'en donner ensuite beaucoup aussi.



## **Les années de collège**

Quand j'eus 7 ans, comme la plupart des enfants Atlantes, je fus envoyé au « collège ». Ce n'était pas simplement des écoles mais aussi de véritables communautés de vie. En fait c'était la combinaison d'une école avec internat, d'un camp scout et d'une aumônerie. C'était par excellence le lieu de socialisation des petits atlantes, cela devait les suivre toute leur vie. On pourrait faire un parallèle très juste avec les collèges Anglais, de par le côté communautaire très poussé et l'esprit de corps qui y régnait. Par contre, c'était un lieu mixte d'emblée et filles et garçons étaient élevés ensemble.

Mes deux parents avaient connu une éducation de collège mais dans un cursus plus classique. Ce fut le frère de ma mère qui insista au vu de mes prédispositions pour que je sois élevé dans un collège à orientation initiatique, là où lui-même avait été formé. Mon père n'était pas très enclin à cette idée mais voyant mes propres attitudes, il se rallia à l'idée de mon parrain. Ma mère était plutôt enthousiaste à l'idée que je me tourne vers les choses de l'esprit. Elle même était passé par un collège à orientation artistique, c'était tellement plus drôle que les ennuyeux collèges techniques ou juridiques comme ceux qui avaient formé mon père.

La séparation de ma famille fut au début difficile à vivre mais très vite, je m'adaptais à ce nouvel environnement. Bien sûr, la séparation n'était pas totale, nous rentrions souvent dans nos familles pour quelques jours et à

certaines périodes de l'année pour des congés plus longs.

Le collège où je vivais dépendait d'un des temples majeurs de la capitale.

Notre collège était une antenne de ce temple majeur mais se trouvait à environ 80 kilomètres à l'est/nord-est de la cité de Poseidia, en pleine campagne.

Ce n'était déjà plus la plaine centrale et ses cultures infinies mais un paysage de plateaux volcaniques verts à la saison des pluies mais qui devenaient jaunes à la saison sèche car cette partie de l'Atlantide était la seule à connaître des périodes sèches. Les pentes raides étaient couvertes de forêts. Les plateaux et les vallées qui les séparaient étaient cultivés ou mis en pâturage. La mer était à quelques kilomètres et nous y allions souvent. L'habitat était plus dispersé que dans la plaine centrale.

Les maisons rurales d'Atlantide avaient de loin l'aspect des maisons des îles Grecques et formaient des villages d'un blanc éclatant. Les maisons se composaient de plusieurs volumes cubiques blanchis à la chaux. Ces modules étaient encastés les uns dans les autres, parfois superposés où juxtaposés pour former un L, voire un U, ou encore des formes plus complexes. Les maisons avaient systématiquement une cour dallée avec une treille. Les grandes maisons rurales avaient une cour intérieure autour d'une pièce d'eau. En général, les maisons avaient deux, voire trois niveaux mais qui décroissaient vers le haut. Les toits étaient

plats en terrasse à des niveaux différents. Vu la forte pluviométrie à certaines saisons, l'étanchéité des toits-terrasses était une performance technique rendue possible par l'utilisation discrète de matériaux synthétiques pour les rendre hermétiques. Ces toits étaient en soi des pièces à vivre très appréciées. Les murs étaient le plus souvent réalisés en terre damée, souvent habillée d'un parement de pierre à l'extérieur pour protéger de la pluie. La pierre de taille était en principe réservée aux temples et aux édifices publics. Dans le cas du granit c'était même une loi car pour éviter de saccager les montagnes<sup>19</sup>, il fut décidé d'interdire de construire des maisons entièrement en granit taillé<sup>20</sup>. Du reste, la terre damée était un excellent isolant et était bien plus économique et une fois enduits de chaux les murs étaient superbes. Les charpentes étaient bien sûr réalisées en bois. Le béton était connu mais réservé aux infrastructures et aux constructions utilitaires, le plus souvent enterrées. Le béton ne faisait donc pas partie du paysage des campagnes. Du reste son aspect le faisait davantage ressembler à de la pierre qu'à du béton moderne. La plupart des maisons avaient des tonnelles où courraient des plantes grimpantes. Fréquemment comme en ville, ces tonnelles se trouvaient sur les toits aménagés en terrasses.

---

<sup>19</sup>Les roches granitiques étaient plutôt rares en Atlantide et se trouvaient concentrées dans des régions de montagne très pittoresques.

<sup>20</sup>Le granit était choisi pour les bâtiments sacrés en raison de sa beauté, sa résistance mais aussi en raison de ses propriétés énergétiques bien spécifiques.



Cela n'empêchait pas les maisons rurales de posséder de grands panneaux vitrés coulissant tout comme les appartements en ville. Les maisons étaient aussi équipées du confort moderne comme l'eau courante, l'électricité et éventuellement le chauffage dans les régions plus froides.

Seules les maisons des communautés des « hommes libres » la Corne et de la cordillère avaient des formes rondes ou arrondies en rupture totale avec les villages du reste d'Atlantide. On distinguait ainsi leurs villages du premier coup d'œil à des kilomètres de distance comme si elles appartenaient à une autre civilisation.

Dans la partie de l'Atlantide où se trouvait le collège, les encadrements de portes et de fenêtres étaient réalisés en blocs de basalte noir qui contrastaient fortement avec les murs d'une blancheur éclatante. Les portes et fenêtres en bois étaient peintes en bleu azur<sup>21</sup>. Le tout était très gai. La beauté des villages d'Atlantide tenait beaucoup dans l'unité que produisaient les ensembles de maisons et leur intégration dans le paysage. A part POSEIDIA, et certains quartiers historiques ailleurs, les villes n'avaient pas cette unité.

Ce collège n'était pas dans un village mais il était situé dans une large vallée dominée par des plateaux bordés de falaises. Il y avait là, au milieu de la campagne

---

21 En principe, le blanc était la couleur de base comme pour les vêtements. Selon les régions, le blanc pouvait être encadré de bleu ou de rouge.

vallonnée, un quadrilatère blanc autour d'une cour intérieure, un peu comme un monastère chrétien. C'est là que se trouvaient nos salles de cours, des ateliers, un oratoire, des communs, ainsi que bien d'autres installations. Le complexe comportait aussi plusieurs bâtiments de pierre éparpillés dans un parc avec des cultures et des bois. Nous dormions dans de petites maisons de bois disséminées dans le parc, chaque maison correspondant à une « fratrie de vie ». Le nom de ces maisons devenait de fait notre nom de famille en usage. C'était un cadre magnifique qui nous faisait oublier la ville pourtant proche. Nous n'étions pas cloîtrés dans le collège. Nous avions le droit de nous promener dans les bois, d'y faire des cabanes. Nous jouions énormément, que ce soit dans des jeux organisés ou dans des jeux spontanés entre nous. Nous ne savions pas ce qu'était l'ennui ou la solitude.

Ces « collèges » étaient véritablement des lieux de vie mixtes. Chaque enfant qui y arrivait était accueilli et suivi par un tuteur, un autre enfant un peu plus âgé et surtout bien intégré au collège.

C'est ainsi que je fus accueilli dès mon arrivée par une enfant de deux ans mon aînée que je considérais vite comme une grande sœur bienveillante. Dès les premiers jours, je me liais à Khea, une petite fille de mon âge qui devint bien vite une inépuisable camarade de jeu. Quelques mois après, j'eus l'honneur d'accueillir Ushtar, un nouvel arrivant de 7 ans. Je fus désigné comme son « parrain » et je pris ce rôle très à cœur. La première nuit, il se réveilla et se mit à pleurer. Que faire

dans ce cas-là ? Appeler un adulte à la rescousse ? Non, il faut faire ce que l'on avait fait avec moi. Avec beaucoup de sérieux, je pris la petite couverture que chaque enfant avait ramené de sa maison et je l'enveloppais avec. Bon, cela ne suffisait pas. Que faire ensuite ? Ah oui, je me souviens, il faut le prendre dans les bras pour lui faire un câlin. Je le fis donc et ouf, il se calma. Puis je retournais me coucher avec la certitude d'avoir fait mon devoir de « bon parrain ». Cette anecdote sema les graines d'une relation d'une immense bienveillance mutuelle. Au delà d'Ushtar, je devins vite un consolateur d'enfants que l'on venait voir en cas de bobo ou d'accès de tristesse. Implicitement, cela faisait partie de mon rôle attendu auprès des autres enfants. Cela devait me suivre même une fois adulte.

Ce trio que nous formions Khea, Ushtar et moi devait rester lié toute notre vie.

Khea et moi avions pour jeu favori la construction de cabanes. C'était vraiment très sommaire, ensuite nous nous mettions dedans pour imiter nos parents ou jouer à des familles imaginaires. Nous nous créâmes ainsi tout un monde irréel qui nous captivait totalement. Certains enfants comme Ushtar avec son imagination foisonnante y avait accès mais les autres n'arrivaient pas à y rester. Ce n'est pas que nous les rejetions mais notre complicité dans le jeu entre nous était tellement rapide et foisonnante que nous les perdions en route. C'est comme si nous allions trop vite pour eux dans la création permanente de notre monde partagé. Khea comme moi (et comme Ushtar) avait la passion de la

nature et nous percevions la présence des animaux comme celle d'autres êtres dont les arbres. Nous pensions que tout le monde percevait tout cela aussi et une de nos surprises en grandissant fut de découvrir que non. Par contre, dans nos collèges, ce genre de chose n'était pas niée ni combattue. On nous laissait vivre nos jeux et nos perceptions sans les encourager non plus du reste.

De ces années de collègue, je tirai un esprit ludique infatigable qui ne devait pas me quitter en devenant adulte. Outre les jeux de plein air et des piques niques étaient organisés ainsi que des excursions en groupe. Parfois le soir, nous allumions des feux de camps et nous avions des veillées autour du feu. C'était l'occasion de quelques chants, de faire des mimes ou de raconter quelques histoires avant de rentrer dormir dans nos chalets respectifs en groupe.

Je me souviens d'une de ces fins de veillée autour du feu mourant. L'obscurité avait tout envahi et les braises ne la dissipaient plus. Il régnait un calme impressionnant sans un souffle de vent. Nos éducateurs étaient sur le point de donner le signal de l'extinction des feux et donc du coucher quand un enfant m'interpella devant tout le monde : *Asraan, chantes-nous l'invocation du vent ?* L'éducateur accepta : *Allez, une dernière chanson et au lit tout le monde !*

Je me lançais donc : « *Salut à toi, vent de la liberté...* » Ushtar et deux autres camarades firent le bourdon en tenant un accord de quinte pour m'accompagner dans cette mélodie hiératique. C'est alors que je réalisais que

ces petits sagouins s'étaient concertés à l'avance. Je continuais donc et alors que je prolongeais la dernière note selon l'usage, une énorme bourrasque se leva, soulevant la cendre du feu et ravivant les tisons puis le vent tomba aussi soudainement, nous laissant tous stupéfaits.

Selon les périodes de l'année et les âges, nous nous rendions en divers endroits dont la capitale, mais aussi la montagne ou le bord de mer. Il y avait parfois des rencontres avec des enfants et des adolescents d'autres collèges, en particulier pour les grandes célébrations religieuses ou des rencontres sportives. L'idée n'était pas de nous élever en vase clôt mais de nous ouvrir aussi sur l'extérieur.

Une des excursions les plus marquante fut la visite du planétarium de Poseidia. Il s'agissait de quelque chose d'absolument unique au monde. Dans une vaste salle hémisphérique se trouvait reproduit en miniature le système solaire entier par projection holographique en trois dimensions. Bien sûr, les proportions des distances entre les planètes avaient dû être modifiées pour que l'ensemble puisse rentrer dans la salle pourtant immense. De même, le soleil avait dû être diminué de proportion pour que les planètes soient visibles. Quoiqu'il en soit, le visiteur rentrait dans cette hémisphère sombre et pouvait évoluer librement dans cet immense volume en voyant passer au-dessus de sa tête les planètes dont la rotation était reproduite fidèlement, y compris leurs lunes. Il était possible de se mettre sous le soleil (qui ne produisait aucune chaleur) et d'observer

les flux de sa surface, y compris les éruptions solaires. De même étaient parfaitement rendues les tempêtes de Jupiter ainsi que les anneaux de saturne ou d'Uranus. Cela valait tous les cours d'astronomie !

L'enseignant qui nous faisait le commentaire nous parla des convergences planétaires. Dans certaines circonstances, les planètes s'alignaient dans l'axe du soleil mais il pouvait s'écouler des millénaires avant que cette configuration se renouvelle.

- *Ainsi, nos existences forment des cycles en fonction des actes accumulés. Il peut parfois s'écouler des durées faramineuses avant que certaines personnes se retrouvent et que certains évènements puissent se rejouer. Ainsi l'histoire forme aussi des cycles.*
- *Mais les planètes elles, elles sont immuables ?*  
Demanda un enfant
- *Il n'est rien d'immuable dans l'univers ; fut la réponse. C'est ce jour-là que je compris la relative insignifiance de la terre, surtout quand le guide nous expliqua que les autres étoiles avaient l'équivalent de ce qui nous entourait. J'eus alors la conviction, comme on nous l'avait appris, que la vie foisonnait ailleurs, même si les Atlantes n'avaient pas les moyens de sortir du système solaire par des moyens conventionnels. Seuls quelques vortex permettaient de tricher mais de tels déplacements relevaient des secrets d'état bien gardés. Cette image du planétarium de Poseidia devait rester gravée en moi tant elle*

m'impressionna, et plus que tout, l'image des cycles et des cycles de cycles...

Le choix d'établir le collège « hors la ville » n'était pas un hasard. L'idée était de nous protéger de l'agitation de la cité, de favoriser l'épanouissement de nos esprits et de nos corps dans un environnement « pur ». Certes, l'environnement de Poseidia était à peu près dépourvu de substances polluantes. La production d'énergie faisait l'économie de rejets de carbone ou de particules fines et l'agriculture se passait des poisons actuels. Non, il s'agissait là plus subtilement de pollutions psychiques liées à l'agitation mentale et aux pensées perturbées qui à l'époque montaient dans la société Atlante. Nous faire grandir dans un environnement calme dépourvu des sollicitations de la ville était une des conditions nécessaires au développement du calme mental. Ainsi, nous pouvions rentrer dans les apprentissages, y compris l'entraînement psychique. Cela explique aussi pourquoi les Atlantes qui avaient été élevés dans ces collèges cultivaient des capacités psychiques perdues ailleurs. En effet, les Atlantes d'époques éloignées avaient possédé la télépathie, la vision à distance et de nombreuses capacités devenues rares à l'époque finale. Le développement des technologies comme le téléphone, la télévision et l'informatique vint alors suppléer les possibilités que le mental n'avait plus et cette substitution elle-même contribua à accélérer la disparition des capacités mentales. De même, le recours systématique à l'écrit participa à l'érosion des capacités de mémorisation. Les

collèges Atlantes étaient donc des lieux assez exceptionnels de ce point de vue. Les jeunes qui en sortaient étaient en apparence des jeunes ordinaires sauf qu'à divers degrés, ils développaient des aptitudes psychiques inconnues chez la plupart des gens. Principalement, cette éducation avait pour but de nous socialiser et sociabiliser d'une manière à devenir des hommes et des femmes solidaires et altruistes. On peut dire que l'éducation se déployait dans toutes les directions et sur tous les plans de la vie.

Alors que je me spécialisais dans les instruments à vent, Ushtar apprenait à jouer de la viole Atlante dont le son s'apparentait au violoncelle, nous avons souvent l'occasion de jouer ensemble avec d'autres musiciens. Cet instrument était fabuleux car il permettait à la fois de jouer des airs avec une agilité surprenante et une amplitude extrême, mais aussi de faire un bourdon grave qui servait de fond sonore à d'autres instruments ou au chant. Le son chaleureux de cet instrument évoquait parfois tellement la voix humaine. Parfois cela m'émouvait aux larmes. C'était aussi ce qu' Ushtar y mettait qui produisait cet effet pathétique. Cela faisait tellement écho à sa grande sensibilité.

Pour ma part, je jouais de différents types de flûtes, en particulier une grande flûte traversière en bois. Nous avons souvent l'occasion de jouer ensemble ainsi bien sûr qu'avec, Khea qui jouait de la cithare sur table dont les cordes étaient percutées par des petits maillets. Quand les cordes étaient à peine effleurées, elles produisaient un halo sonore très subtil qui enveloppait la



mélodie. Lorsqu'elles étaient percutées avec force, le son résonnait à des dizaines de mètres et était assez puissant pour être associé à des tambours et des hautbois, en particulier pour les musiques de marche. Curieusement, quand nous jouions de la musique ensemble, nous entrions fréquemment dans un état second et des images mentales nous arrivaient sans prévenir. Un jour, nous étions en train de jouer un hymne dédié au « serpent de guérison » quand fit irruption en mon esprit l'image très nette d'une île montagneuse couverte de forêt. Cette image nous vint à l'esprit simultanément, nous laissant très perplexe. D'où venait cette image si précise ? Cette île existait-elle ? Était-ce dans notre passé ? Notre avenir ? C'était là pour nous un mystère. Mon impression était qu'il s'agissait là d'un symbole, peut-être d'un refuge pour le futur. Ushtar fut catégorique :

*- Non, ce lieu existe réellement, notre image était trop précise et trop détaillée. Il y avait des roches claires, elle n'était donc pas volcanique, ce qui est rare. Mais quel rapport avec le dieu-serpent ?* Nous formulâmes alors tous les trois le vœu solennel de trouver cette île un jour et de nous y installer. Rêverie innocente d'enfants imaginatifs... Cette quête devait nous suivre pendant toutes nos années de collège. Le problème était que de telles îles montagneuses et boisées existaient par milliers en Atlantide, surtout sur la frange ouest de l'île de Poseidia, autant chercher une aiguille dans une botte de foin... Mais nous ne désespérions pas de trouver ce lieu un jour.

On ne peut pas comprendre la société atlante sans prendre en compte l'importance centrale du groupe de vie et de la vie en groupe en général. L'enfant Atlante était donc inclus dans un « cercle de vie », un petit groupe d'une douzaine de filles et de garçons mélangés qui devait se suivre pour ainsi dire à vie et devenir véritablement une seconde famille parfois plus importante que la famille d'origine. Arrivé à l'adolescence, les relations sexuelles étaient interdites à des jeunes d'un même cercle de vie, au même titre qu'à des frères et sœurs consanguins.

Le « cercle de vie » était suivi par un adulte qui pouvait le réguler. Par exemple, les conflits entre enfants étaient parlés et dépassés par l'échange entre enfants. La pédagogie était fondée sur l'entraide entre pairs (enfants de même âge) mais aussi une entraide entre aînés et cadets.

Les enfants se co-éduquaient autant entre eux qu'ils n'étaient éduqués par les adultes. C'était presque plus facile à faire que dans de véritables fratries du fait de la rivalité moins présente. Ainsi les petits atlantes qui fréquentaient ces collègues apprenaient à s'entraider, à coopérer et à exprimer leurs désaccords et mécontentements de manière non-violente. La coopération se jouait aussi dans les sports d'équipe, le fait de jouer de la musique ensemble ou d'exécuter des figures de danse en commun.

Au quotidien, nous devons organiser notre vie quotidienne tous ensemble. Nous étions en charge de l'entretien des locaux et de diverses tâches matérielles

concernant notre quotidien. La maison que nous occupions était réellement la nôtre et nous en prenions soin à ce titre. Nous avons une marge de liberté sur son aménagement et ce que nous y faisons. Par contre, c'était à nous de prendre soin de ce bien commun. Chaque semaine, nous nous répartissions l'organisation de notre quotidien. Nous avons aussi des réunions pour recadrer les débordements, les éventuelles bêtises et les manquements aux engagements. Notre collectif devait décider ensemble de tout cela, y compris pour fixer les éventuelles sanctions et dépasser les conflits et désaccords. Les adultes n'intervenaient qu'en deuxième ligne. Ils nous laissaient le plus souvent résoudre les problèmes entre nous mais nous devions les informer de toutes les décisions prises. En fait, ils intervenaient surtout pour atténuer les sanctions car nous avions tendance à être bien plus sévères qu'eux. Ces collègues étaient un véritable apprentissage de la démocratie réelle qui valaient tous les discours et cours d'instruction civique. Nous n'aurions pas su définir ce qu'était la démocratie mais nous la vivions au quotidien, ce qui était le plus important. Ce type de collège était en principe ouvert à des enfants et des jeunes de toute condition et nous ne nous préoccupions pas des castes des uns et des autres dans nos affinités. Je dis en principe car dans les faits, les hautes castes étaient plus représentées que les castes inférieures de la société.

Bien sûr, nous étions suivis par plusieurs adultes, femmes et hommes qui étaient à la fois nos enseignants et nos éducateurs. Il y avait beaucoup de sentiment

dans ces relations éducatives, en dépit du respect très marqué que nous leur témoignons.

Les « collèges » atlantes ne connaissaient pas les brimades et violences diverses qui de tous temps ont caractérisées bien des institutions collectives. Je n'y ai connu de conduites sadiques sur enfants ni de réelles violences entre enfants, au-delà de chamailleries inévitables. Les conflits entre groupes de vie étaient plus fréquents et plus virulents. Nous avions tendance à sur-réagir par exemple si un de nous était bousculé par un enfant d'une autre maison de vie. C'était souvent là que les adultes devaient arbitrer pour nous empêcher de rejouer la « guerre des boutons ». Il arrivait toutefois que les choses dérapent. Un jour, un garçon d'une autre maison de vie se conduisit de manière humiliante envers mon copain Ushtar. Ce dernier ne répondit pas tant il était presque dépourvu d'agressivité. Voyant cela, mon sang ne fit qu'un tour et j'envoyais mon poing dans la figure du garçon de manière tellement soudaine qu'il ne put esquiver ni répliquer. Ce fut la seule fois que je me battis au collège. Je désapprouvais toute conduite agressive, mais il ne fallait pas s'en prendre aux plus faibles ni aux enfants pacifiques comme Ushtar. Bien sûr, de telles réactions étaient interdites et si nous avions été vu, nous aurions été sanctionnés sans complaisance.

Comment étaient organisées nos journées ? Nous étions levés avant le soleil et la journée commençait par un rassemblement de tous les groupes de vie dans la cour du collège où on nous faisait chanter et danser

tous ensemble pour saluer le lever du soleil. Ensuite, après le repas du matin, nous devions étudier toute la matinée. L'après-midi était consacré aux sports et aux jeux ainsi qu'à des ateliers artistiques ou de travaux manuels. On nous libérait au milieu de l'après-midi pour faire ce que nous voulions. Après le repas du soir, on se retrouvait par groupe de vie pour une veillée avec des chants avant d'aller dormir de bonne heure.

Il y avait dans les « collèges » cinq axes de développement ; la transmission des savoirs, la pratique des sports, la pratique des relations (gérer les conflits, la coopération), l'entraînement à la concentration mentale nécessairement présente dans toute autre activité. Venait enfin la pratique des arts dont la musique était le plus important, mais aussi la danse.... Le développement du calme mental avait plusieurs conséquences dont le développement de la télépathie qui se renforçait au fil des années, surtout à partir de la puberté. Nous apprenions aussi à faire des massages doublés de soins énergétiques sur divers points du corps, ce qui conduisait certains à développer des aptitudes de soin par le contact, voire à distance. J'acquis la réputation d'exceller dans ce type de soin, de sorte que mes camarades, amis ou pas me sollicitaient facilement pour des massages et des passes énergétiques. Pour moi, c'était aussi un entraînement.

L'apprentissage de l'écriture était toute une affaire car les Atlantes en avaient trois formes :

- Pour la vie quotidienne, le commerce et l'administration, nous utilisons un alphabet simplifié comparable aux alphabets modernes. Tous les atlantes avaient accès à cet alphabet basique.
- Pour la religion et les traités philosophiques, existait une écriture logographique qui fonctionnait à partir de caractères symboliques à l'image de l'écriture chinoise actuelle. Cette écriture extrêmement décorative était utilisée pour les inscriptions sur les édifices monumentaux. Seule une minorité de lettrés connaissaient cette écriture dont l'apprentissage imposait la mémorisation de milliers d'idéogrammes. En gros, les religieux et certains laïcs lettrés, soit moins de 10 pour cent de la population. Les idéogrammes avaient très peu changé au fil des millénaires et des textes très anciens demeuraient intelligibles bien que la langue ait considérablement muté, ce qui n'était pas possible avec le système alphabétique.
- Il existait un système combinant les deux, c'est à dire des signes phonétiques et des idéogrammes. Un même signe pouvait être utilisé en tant que sens comme en tant que son comme dans un rébus. Il y avait donc avec cette combinaison plusieurs manières d'écrire un même texte en produisant des sous-entendus différents. Cette pluralité d'expression était la grande caractéristique de la communication en Atlantide. Ce dernier système était utilisé en poésie mais

aussi pour les écrits intimes et lettres sentimentales. C'était le mode littéraire par excellence. Peut-être le tiers de la population était capable d'utiliser ce système complexe qui toutefois ne nécessitait heureusement pas d'apprendre tous les idéogrammes mais tout de même d'en connaître un certain nombre.

Pour ma part, je ne maîtrisais pas complètement le système idéographique même si je connaissais un nombre assez élevé d'idéogrammes, par contre je jonglais bien volontiers avec le système combinant les deux. Les lettres à des parents et amis et surtout les lettres d'amour, étaient constellées de cette expression écrite qui permettait de transmettre plusieurs messages de concert en jouant sur les connotations des signes, des sons et des sens. Même le graphisme pouvait participer aux connotations. Évidemment, il fallait avoir du temps pour écrire ainsi et surtout que le destinataire soit en mesure de décoder. Il était ainsi possible de faire une brûlante déclaration d'amour en disant des choses apparemment banales ou de tourner en dérision un message sérieux, simplement en jouant sur les signes et les sons. Les atlantes parlaient beaucoup par images et ceux qui le pouvaient écrivaient ainsi aussi.

Autant dire que l'apprentissage de ces systèmes d'écriture prenait du temps dans l'éducation. Tout le monde n'avait pas accès à toutes ces subtilités. A l'époque de ce récit, tout cet héritage était en déclin et de plus en plus de gens ne connaissaient que la

communication sur un seul niveau. Ceci est à croiser avec le déclin de la télépathie qui se retrouvait surtout concentrée chez les gens entraînés par les confréries. Ce n'était plus le lot de tous.

Les apprentissages étaient imbriqués, par exemple les sports d'équipes faisaient intérioriser la coopération, l'intériorisation des savoirs se faisait en mettant l'enfant en situation d'apprendre à l'autre. La méditation s'apprenait aussi dans le chant... Tous les axes étaient travaillés ensemble.

Il n'y avait une continuité entre la physique et la métaphysique. Autrement dit l'éducation religieuse se faisait en même temps que l'initiation aux phénomènes naturels. Par exemple, la loi de causalité était expliquée par le fait de semer des graines et de montrer ce qui en résultait. Rien d'autre ne naissait que ce qui avait été semé. Si les graines ne germaient pas c'est qu'elles avaient été contrées par des conditions défavorables. Rien de magique dans tout cela.

De la même manière, le principe d'Un et du multiple était enseigné à travers un rayon de lumière blanche envoyé dans un prisme transparent. J'étais tout jeune quand je vis cela ; dans une pièce obscure, de cet unique rayon blanc se diffractait en plusieurs rayons de belles couleurs bien nettes, celles de l'arc en ciel. On nous expliquait ainsi les arcs en ciel et surtout la manière dont l'énergie vitale universelle se déclinait en une infinité de divinité, religions et de cultes tous issus de la Vérité ultime. Tous en étaient issus mais aucun ne pouvait prétendre à être cette Vérité ni à la détenir. De



la même manière, on nous enseignait dans la foulée que toutes les formes de vies, humaines ou autres étaient des manifestations multiples d'une nature unique. Tous les êtres sensibles étaient frères non parce que créés par un dieu unique mais parce que possédant la même nature fondamentale. Ce genre d'expérience si simple faisait travailler nos esprits malléables sur plusieurs plans à la fois, scientifique, poétique, éthique et spirituel. Cela nous marquait beaucoup. D'une manière générale, la mise en situation était prioritaire par rapport à l'acquisition d'un savoir purement théorique.

De manière similaire, on nous faisait découvrir la diffraction d'un son en harmoniques qu'au début nous n'entendions pas avant de pouvoir les discerner de plus en plus. La question des fréquences sonores nous était enseignée au moyen d'un instrument à corde unique vibrant sur une table graduée. Nous découvrions ainsi que la corde divisée en deux vibrait à l'octave, que divisée autrement produisait la tierce, la quarte, la quinte et ainsi de suite à l'infini. Autrement dit le rapport entre la musique et les mathématiques devenait une chose concrète que nous pouvions expérimenter, idem pour les rythmes.

Des liens similaires étaient enseignés pour tout, par exemple l'architecture et la musique ou l'architecture et les mathématiques. Autrement dit, on nous entraînait à penser les choses en système interdépendant et non à les « gober » de manière fragmentée. C'est à partir de l'apprentissage de cette capacité à penser les choses

en système global au collège que plus tard, à l'université se faisaient des spécialisations de plus en plus fines.

La mémorisation était néanmoins aussi très importante. Dès le plus jeune âge, notre mémoire était littéralement hypertrophiée. Par exemple, on nous demandait de nous concentrer un temps donné sur un objet, un paysage ou une image puis nous devions la dessiner de mémoire. Grâce à la concentration et à l'entraînement de notre mémoire, nous finissions par littéralement « photographier » mentalement ce que nous voyons. De même, on nous faisait mémoriser des textes ou des mélodies de plus en plus complexes que nous devions reproduire ensuite sans écrit ni partition. Nous étions ainsi capables de réciter avec l'intonation de longs textes avant d'en comprendre complètement le sens. Une autre étape était de nous transmettre mentalement ce que nous mémorisions. Par exemple, l'un de nous enregistrait mentalement une mélodie entendue et la transmettait à distance à un ami qui devait la chanter, ou encore, l'un contemplait une image et se connectait sur un ami qui la restituait aussi fidèlement que possible sous forme de dessin. Je dis ici ami car une telle opération n'était possible qu'entre personnes certes télépathes mais aussi possédant un intense accordage psychique. C'était à peu près impossible pour des personnes indifférentes l'une à l'autre.

Il existait des groupes-classe. La disposition n'était bien évidemment pas en rangs mais en cercle. L'enseignant lui-même en faisant partie à une place particulière.

Cette disposition avait bien sûr un sens et déterminait les échanges.

Les temps de cours magistraux existaient bien sûr mais restaient assez rares. En fait, la plupart du temps les cours étaient réalisés par les élèves eux-mêmes, surtout en grandissant. En effet, nous devions étudier et nous documenter en vue de présenter à nos camarades des exposés et de pouvoir répondre à leurs questions. Beaucoup de sujets étaient travaillés sous forme de débats. En grandissant, il nous arrivait de traiter des sujets qui échappaient à nos enseignants qui eux même nous questionnaient par curiosité. Nous devions aussi étudier avant le débat une théorie ou une notion sous différents angles puis le débat permettait de confronter les points de vue, d'en examiner l'ensemble des aspects. Il ne s'agissait pas forcément de convaincre les autres ni de les battre dans la controverse mais tous ensemble de tracer les contours de la notion et d'en poser les enjeux. D'ailleurs, nous devions parfois défendre un point de vue qui n'était pas forcément le nôtre et trouver des arguments pour l'étayer. Cet apprentissage de la dialectique me passionnait.

Je découvrais ainsi qu'il pouvait y avoir plusieurs versions valables de la vérité. C'était aussi la découverte de la complexité et de la nuance. Sans nous en rendre compte, d'enseignés, nous devenions enseignants les uns pour les autres.

Il y avait un réel plaisir dans tout cela et non simplement de la contrainte. Cela faisait des adultes instruits,

sensibles, toniques, bien dans leur peau et très sociables.

J'avais donc 13 ans et le moment était venu de changer de collège. Il existait en Atlantide plusieurs formes de collèges ; ceux qui avaient une spécialisation scientifique et technique et ceux qui avaient une spécialisation juridique, administrative et sociale. La grande majorité des élèves se répartissaient dans ces collèges. Il existait d'autres sortes, très minoritaire qui formait les prêtres et les artistes : les collèges appartenant à des confréries initiatiques. Je fus formé dans un collège combinant le cursus religieux et le cursus artistique, ce qui n'excluait pas les matières générales.



## La confrérie du Cerf

Les années du premier « collège-internat » couvraient en fait tout l'âge de 7 à 13 ans. C'est l'année de mes 13 ans que je rentrais dans une confrérie comme apprenti. Les confréries étaient des mouvements à la fois sportifs et culturels véhiculant une idéologie bien marquée. Les confréries étaient pour la plupart ouvertes à tous ; hommes ou femmes, Atlantes ou étrangers et quel que soit leur caste. Dans les faits, les hautes castes étaient plus représentées que les castes inférieures mais les confréries étaient néanmoins les institutions les plus transversales de la société Atlante. On pourrait dire un laboratoire de démocratie au milieu d'une société hiérarchisée et élitiste.

Ces mouvements remontaient presque aux origines de l'histoire Atlante et avaient perduré jusqu'à la fin, si ce n'est au-delà en exil. Dans mon cas, je fus socialisé dans la confrérie du cerf dont le fonctionnement et les valeurs ressemblaient beaucoup au scoutisme. Le dieu à bois de cerf représentait les forces et la vitalité de la nature, la régénérescence<sup>22</sup>, mais aussi les forces mystérieuses de la vie. Rappelons aussi que le cerf est un animal puissant mais pacifique avec les autres animaux. Il était donc un symbole de « force tranquille ». Tous les jeunes de collèges ne rentraient pas dans une confrérie. Il fallait le vouloir et poser candidature, ensuite il fallait être accepté.

---

<sup>22</sup>Le bois des cervidés repousse chaque année.

Nous n'étions absolument pas obligés d'entrer dans une confrérie mais la plupart d'entre nous le firent. Comment cela se passait ? La première chose était d'en faire la requête auprès de représentants de la confrérie concernée. Ensuite, existait une sorte de séance de divination pour déterminer si nous avions le « sceau de la confrérie ». On pourrait comparer cela à une sorte de « scanner psychique » permettant d'établir si nous avions les prédispositions pour rentrer dans une confrérie, sans préciser laquelle à moins qu'on ne le lui en face la demande et même là il ne répondait souvent pas directement.

Dans mon cas, l'affaire vu vite vue. Aussitôt en présence du « mentalisme » il ne dit rien d'autre que : *Aurais-tu sur la tête la ramure d'un grand cerf que cela ne serait pas plus évident. Toi c'est le Cerf.* Cela correspondait à mes aspirations et l'affaire était réglée. Jusqu'à mon instrument favori (la flûte) qui était l'un des attributs du dieu cerf.

Par la suite, je n'eus pas l'impression de rentrer dans quelque chose de nouveau mais plutôt de confirmer ce qui était déjà là. Du reste, la confrérie du cerf était discrètement présente dans notre collège, parmi d'autres confréries alliées cela restait « en famille ». En fait, l'affiliation à une confrérie n'était pas si aléatoire que cela, cela suivait beaucoup les affinités. Par exemple, dès qu'il sut que j'avais postulé chez les cerfs, Ushtar fit de même ainsi que Khea, tant il nous était impensable de nous séparer. C'est donc généralement la bande qui se suivait dans ces cas-là.

Le jour venu, le postulant était littéralement embarqué par des confrères et emmené dans un lieu reculé. En fait, nous étions plusieurs postulants à être symboliquement « enlevés ». Concrètement, des confrères vinrent en pleine nuit réveiller certains d'entre nous. Ils entrèrent sans allumer la lumière, marchant simplement à la lampe frontale. Puis, sans brutalité mais avec le plus grand sérieux, ils nous bandèrent les yeux et nous firent monter dans un véhicule. Ils ne parlaient pas et nous devions rester silencieux. Par télépathie, je contactais mes « co-enlevés ». Ushtar et Khea étaient là aussi. Leur présence me rassurait énormément, je connaissais bien les autres aussi, bien sûr. C'est donc avec l'excitation d'un jeu que l'adolescent de treize ans que j'étais se faisait embarquer dans cette aventure.

Quant à nos « ravisseurs » j'en reconnu certains et d'autres m'étaient inconnus mais je percevais leurs pensées amicales. Ils semblaient presque plus inquiets que nous pour que tout se passe bien !

C'est ainsi que nous arrivâmes dans le lieu réservé aux retraites d'initiation et on nous ôta nos bandeaux. C'était un petit campement sommaire sur un plateau isolé cerné de petites falaises dominant de larges vallées cultivées. Nous étions dans des bois que nous ne connaissions pas. Nous devions y passer quelques jours isolés du monde avec interdiction formelle de quitter un périmètre bien précis marqué par des bornes. Bien sûr, nous n'ignorions rien de ce protocole, nos



aînés (qui n'avaient pourtant pas le droit de divulguer comment se passait l'initiation) nous avaient évidemment raconté dans les grandes lignes le déroulement, selon le principe éternel qu'un bon secret fait une bonne rumeur. Néanmoins, ils s'étaient abstenus de divulguer le contenu de l'initiation elle-même.

Du reste, nous avons déjà assisté à « l'enlèvement nocturne » de certains de nos aînés. Nous avons simplement fait semblant de dormir mais rien ne nous avait échappé de ce qui se passait. Nous savions bien que si nous postulions, nous serions enlevés de la sorte une nuit à l'improviste. Cependant, nous ignorions le moment où on viendrait nous chercher. La surprise fut totale et je ne vis rien venir.

Pour nous conférer l'initiation, vint un maître de la confrérie. Une personne ayant reçu tous les degrés de l'initiation et considéré comme spirituellement avancé. Il dirigea la retraite et toutes les étapes de l'initiation. Je me rendis compte que ses assistants le craignaient plus que nous comme si eux même passaient une épreuve. C'est bien des années plus tard que, vivant cela de l'autre côté, je compris qu'ils étaient eux même postulants à une initiation élevée.

On commença par nous réunir dans l'oratoire où on nous retira nos bandeaux. C'était un abri sous roches taillé dans la falaise et fermé par un unique mur de pierre. C'est là dans la pénombre que dissipait à peine des chandelles que l'on nous énonça les règles. Nous avons plusieurs épreuves à passer, nous devons nous

purifier avant de recevoir l'initiation si nous en étions jugés dignes. Je n'étais pas rassuré, je savais que l'on n'allait pas nous maltraiter mais La vraie peur que j'avais était de décevoir et de ne pas être reçu comme membre.

Commencèrent donc les épreuves, rien de bien méchant, ainsi qu'un jeûne de 24h accompagné de pratiques de purification. Nous ne buvions que de l'eau, nous devions nous abstenir de manger pendant le temps du jeûne, de parler (au moins vocalement) et focaliser notre esprit sur la prière en continu. Durant toute cette retraite de plusieurs jours, nous avions chaque jour un temps d'accompagnement spirituel individuel avec un confrère. Nous ne pouvions discuter qu'à ce moment-là. A chaque fois, il nous demandait nos rêves, car les rêves du petit matin étaient pris très au sérieux. Dans l'un de mes rêves, j'étais dans une ronde de danseurs. Puis, nous nous métamorphosions en des créatures fantastiques d'aspect effrayant qui poussaient des rugissements terribles mais nous continuions à danser sans jamais rompre le rythme tout en mettant du coup une énergie phénoménale dans la danse. Bizarrement, ces créatures d'aspect si terribles n'inspiraient aucune crainte malgré leur aspect, c'était même un beau spectacle.

D'habitude, mon accompagnant faisait peu de retours sur ce que je lui disais mais là, il me dit que l'initiation était en train d'activer des forces puissantes en nous, ce n'était ni bon ni mauvais en soi, tout dépendrait de l'usage que nous en ferions après dans notre vie.

J'appris par la suite, alors que nous échangeions entre nous de retour au collège, que nous avions tous fait le même rêve la même nuit, avec des variantes personnelles, ce qui semble-t-il était remarquable.

Venait ensuite la cérémonie d'initiation proprement dite (qui était collective dans l'oratoire). Elle comportait des impositions de main sur le crâne et des passes énergétiques au-dessus de divers points du corps afin d'activer des forces latentes et de les mettre en mouvement. Cela se termina par le serment de loyauté à la confrérie et à son éthique<sup>23</sup> ainsi que de ne pas divulguer ses secrets. Les secrets que l'on nous délivra étaient purement symboliques comme des formules et des aphorismes que nous devons apprendre par cœur sans les délivrer à des non-initiés. Il nous fut aussi donné un nom de confrérie qui devait rester secret, y compris pour nos familles. On nous apprit à le tracer sur du sable que nous devons l'effacer aussitôt car de même que le son ne devait pas être prononcé devant des non-initiés, ils ne devaient pas non plus en voir l'idéogramme.

Ensuite, nous fûmes ramenés au collège et réintroduits dans la vie quotidienne en devant faire comme si de rien n'était. Il s'agissait là bien sûr d'un premier niveau. Dans les autres niveaux étaient délivrés des secrets plus conséquents, y compris sur l'histoire Atlante et

---

<sup>23</sup>Il s'agissait avant tout des préceptes de la Loi d'Un avec en tête la non-nuisance aux êtres, l'entraide la protection des faibles. Les seuls points spécifiques étaient la protection de la nature et la sobriété de vie.

universelle. Les engagements pris étaient aussi plus importants.

On remet à chacun sa « pierre de vie ». Les Atlantes portaient autour du cou une pierre qui leur correspondait en fonction de leur personnalité. Cette pierre était choisie en fonction des caractéristiques de la personne et il en existait une grande variété. La pierre de vie était sensée entrer en phase avec la vitalité de la personne à qui elle était destinée et la renforcer. De manière prosaïque, cette pierre pouvait être utilisée pour identifier les personnes et certains édifices étaient équipés de portiques capable de décoder les pierres au passage et d'identifier les visiteurs. Cela servait parfois de code d'entrée, un peu comme un badge ou une clé<sup>24</sup>. Pour l'initiation, la pierre de vie était chargée au moyen de rituels spécifiques. Cette pierre ne devait jamais être perdue ni vendue ou donnée. A la mort de la personne cette pierre était conservée par la famille ou dans certains cas dans sa confrérie.

Au début, nous nous amusions à échanger nos pierres de vie. Nous prenions dans la main la pierre de d'un camarade et nous disions ce qui nous venait à l'esprit. Nous réalisâmes très vite la puissance de ces pierres et leur capacité à révéler les événements, les actes et les intentions du porteur. Entre frères d'initiation, ce jeu n'était pas interdit et contribuait même à nous lier les uns aux autres. Nous cessâmes de nous-même ce jeu

---

24 Dans ce cas, il y avait une double identification, d'une part la pierre de vie mais aussi une vérification anthropométrique en apposant la main sur une plaque.

avec l'adolescence car cela devenait vraiment très gênant.

Peu de temps après cette initiation qui intervenait en fin de cycle, et à cause d'elle, je demandais à être orienté vers un collège spécifiquement affilié à la confrérie du Cerf. Là encore, ce n'était pas dans le projet familial. De mon côté, j'étais prêt à fuguer pour rejoindre un tel collège si particulier. Il en résultait un blocage avec ma famille, excepté le frère de ma mère qui devint mon avocat dans cette cause comme dans d'autres. En même temps, mes parents (y compris mon père) n'avaient pas l'intention d'entrer en conflit frontal avec moi en m'imposant les choses de force. La solution trouvée fut d'utiliser la médiation d'un moine respecté que ma famille connaissait. Mon père avait le secret espoir qu'il me ramènerait à la raison. Le moine me vit à part puis parla mes parents très franchement. J'étais un cerf et il fallait me laisser faire. Je fus reçu dans la « maison du Cerf » à Poseidia, on me fit passer un entretien oral ainsi que d'autres jeunes postulants. Quelques jours plus tard, je fus prévenu que j'étais admis dans un collège du cerf en province C'est ainsi que je pus intégrer un des fleurons de la confrérie. Ce ne fut pas la dernière couleuvre que je fis avaler à mes parents...

Que me serait-il arrivé autrement ? Les jeunes qui n'entraient pas dans des collèges de confréries rejoignaient alors le régime général de l'éducation de l'état. Ils y recevaient une éducation plus traditionnelle

et plus technique. En effet, seuls les collèges de confrérie formaient des profils littéraires et artistiques, ainsi que des personnes ayant une solide formation spirituelle. La plupart des autres collèges formaient avant tout des techniciens et des scientifiques nourris de sciences dures. A dire vrai, nous avions aussi une formation scientifique mais elle était plus généraliste.

Heureusement pour moi, la plupart de mes amis proches rejoignirent des collèges de confréries et nous restâmes tous en relation sans nous perdre de vue même si nous nous retrouvâmes parfois dans des collèges éloignés géographiquement. Tel fut le cas d'Ashlem affilié à la confrérie du cheval et envoyé dans un collège d'Atlantide méridionale, au sud de la capitale.



## **L'arrivée au collège du dieu-cerf**

Le nouveau collège se trouvait bien plus loin que le précédent de Poseidia C'était à plus de 400 kilomètres au nord de la capitale à vol d'oiseau. Du coup, les occasions de rentrer dans nos familles étaient plus rares. Autre problème, nous étions au plus loin de la mer. Je ne savais pas si je pouvais survivre si loin de la côte. Le paysage était bien différent ; un moutonnement de collines arrondies aux formes très douces couvertes d'un bocage arboré. Imaginez un Morvan boisé, avec tout de même de nombreux prés très verts. Le paysage était tout en rondeur. La campagne était parsemée de fermes saupoudrées un peu partout en formant un habitat très dispersé mais néanmoins assez dense. Les villages importants étaient rares et s'étaient formés autour des gares ferroviaires, car si les véhicules individuels étaient rares en Atlantide, de petites lignes de trains quadrillaient toute l'île de Poseidia sauf les montagnes. Du fait de l'utilisation de l'anti-gravité, les rames lévitaient à 2 ou 3 centimètres du rail et pouvaient monter et descendre des pentes raides qu'un train moderne ne pourrait emprunter. Cela permettait aux trains de passer presque partout sans très gros travaux d'aménagement.

Les maisons de la région étaient semblables à celles des autres régions Atlantes sauf que les murs extérieurs étaient enduits de couleur variant entre l'ocre, le jaune, couleur abricot et le rose saumon. A la chaux des enduits étaient mêlée des pigments minéraux ce qui



donnait des couleurs tendres tout à fait rares en Atlantide où l'usage du blanc éclatant était la règle.

Il s'agissait des premiers contreforts du bord est de la cordillère. Nous étions exactement entre la plaine centrale et les cimes enneigées de la cordillère que nous pouvions apercevoir par temps clair. Si la plaine centrale était nommée le grenier de l'Atlantide, cette région de piémont, très connue, était surnommée le verger de l'Atlantide car il y était cultivé de grandes quantités de fruits, en particulier les pommes, poires, cerises et de nombreux fruits secs venant en tête les châtaignes et les noisettes. Le climat jouissait d'étés d'une fraîcheur appréciée en comparaison des températures torrides de la capitale. Les hivers y restaient tout de même assez doux. Ce piémont était réputé pour sa douceur de vivre. Les saisons y étaient marquées sans excès, contrairement au climat subtropical de la capitale et du sud en général où les températures variaient peu.

L'arrivée au collège fut pour moi très marquante. Nous étions plusieurs nouveaux à faire le voyage ensemble. Notre train nous avait fait quitter la monotonie sans fin de la plaine centrale pour nous enfoncer dans le lacs des collines boisées alternant avec de larges vallées. Nous descendîmes du train (imaginez l'équivalent d'un bus sur rail unique). Là nous attendait une charrette tirée par des animaux, chose assez extraordinaire en Atlantide où les engins à roue étaient rare et la traction animale à peu près disparue. Un adolescent à l'aspect

soigné conduisait la charrette. C'était là le comité d'accueil ! Nous comprîmes tout dès cet instant que nous allions dans un lieu très particulier. Le garçon nous salua poliment et après de sommaires présentations, nous chargeâmes nos sacs dans la charrette. Le garçon jaugea nos bagages en disant :

- *Vous êtes bien chargés.* Une camarade répliqua.
- *Il faut bien puisque nous allons vivre là-bas.*
- *Une fois au collège, vous n'aurez plus besoin de grand-chose. Vous porterez les vêtements du collège comme tout le monde.* Il reprit en riant, *Fini les futilités de la ville.*

Nous montâmes dans la charrette et « *En avant !* » C'était parti vers ce lieu qui m'intriguait de plus en plus. Le paysage de bocage vallonné était charmant et au détour d'un virage nous eûmes le premier regard sur le collège. Le garçon arrêta la charrette et il sortit du silence qu'il tenait jusqu'à lors et que nous n'osions pas rompre.

« *Bienvenue au collège du Cerf, votre nouvelle demeure* ». Je sentis une émotion dans sa voix, il était vraiment fier de nous montrer « sa » maison. Il faut dire que la vue était vraiment superbe.

En face de nous, de l'autre côté de la rivière, s'élevait une vaste prairie plantée de vergers. Cette prairie s'élevait graduellement en pente douce pour monter à l'assaut de la colline en épousant la forme arrondie. En haut de la prairie s'étagaient trois rangées de longs bâtiments aux murs inclinés. Ils étaient disposés comme trois marches d'escalier surplombant la vallée. La

longueur des bâtiments décroissait du premier au troisième ce qui produisait un effet de pyramide à degrés. Chaque bâtiment avait trois niveaux, soit 9 au total, avec des rangées de grandes fenêtres trapézoïdales. Une frise colorée coiffait chaque bâtiment.

Je remarquais que le tout était couronné par une structure brillante à facette qui coiffait le bâtiment le plus élevé. Cette chose singulière ressemblait à un cristal géant.

J'étais en train de me demander comment un cristal aussi gros pouvait se trouver au sommet d'un bâtiment. Notre cochet interrompit mes pensées vivement.

- *Mais non, ce n'est pas un cristal géant ! C'est une simple géode vitrée. Elle se trouve derrière le bâtiment supérieur, au milieu d'un jardin. C'est une illusion d'optique qui te fait croire qu'elle est posée sur le bâtiment.* Interloqué, je regardais le garçon qui se mit à rire.
- *Tu sais, ici, on est tous un peu télépathes, il faut t'y faire, garçon.*

De part et d'autre du collège, la forêt s'étendait avec ses hautes frondaisons. Le tout était remarquablement en harmonie avec le paysage et respirait l'équilibre. La vue était complétée par une large rivière sinueuse qui coulait paisiblement au fond de la large vallée. J'étais habitué à des édifices grandioses mais ici, les bâtiments du collège s'intégraient à merveille dans le paysage. La majesté tranquille de l'ensemble m'impressionna tout de

suite. Je senti dès le premier regard que ce lieu était particulier.

Parvenu à mi-pente, notre guide nous fit descendre pour continuer à pied. Il devait prendre un chemin latéral pour ramener les animaux à l'étable et rentrer la charrette.

Nous terminâmes donc à pied le chemin qui menait vers les trois bâtiments successifs. A mesure que nous approchions, je prenais conscience de la taille des bâtiments et leur caractère impressionnant, massif même, qui n'apparaissait pas de loin. Nous marquâmes un arrêt devant le porche d'entrée monumental sculpté et nous décidâmes de le franchir ensemble de front en nous tenant par l'épaule. C'est ainsi que nous traversâmes de part en part le bâtiment du bas pour entrer dans la première cour. J'eus un frisson en passant sous la spectaculaire ramure de cerf sculptée sur le linteau monumental au-dessus du porche d'entrée. Je sentis que je j'ouvrais une page importante de ma vie. Je m'attendais à me trouver face à une porte fermée ou à être intercepté par un gardien mais rien de tel, personne ne semblait surveiller les allées et venues. En apparence le lieu était totalement ouvert. C'est ainsi que nous entrâmes dans la première cour. Je m'attendais à quelque chose de fonctionnel. Quelle surprise, les façades sur cour étaient entièrement en pierre de taille soigneusement appareillée. Les encadrements de portes et de fenêtres étaient tous sculptés. Dans la façade blanche étaient inclus des blocs de pierre noire et d'autres couleurs formant des motifs comme une

mosaïque ou une marqueterie de pierre. Une merveille peu banale dans un cadre aussi champêtre!

Aussitôt dans la cour, une jeune fille vint au-devant de nous et nous demanda :

- Vous êtes nouveaux ici. Cherchez-vous quelque chose ?
- Oui, le bureau des arrivées. La fille se mit à rire.
- Il n'y a rien de tel ici ; tu n'es pas dans un aéroport. Je vais vous conduire à celui qui reçoit les nouveaux. C'est à peine si on vérifia nos noms. Je compris bien après que dès le porche d'entrée, nos pierres de vies avaient été identifiées et qu'il n'y avait nul besoin de contrôle supplémentaire.

On me présenta à Arkam un garçon un peu plus âgé qui serait mon tuteur. Dès qu'il me vit, il ne put se retenir de lâcher :

- *Ton nom est Asraan? voilà qui promet ! Un lion chez les cerfs !*
- *Je ne suis pas un fauve que je sache, ni un grand prédateur.*
- *Pour l'instant tu as l'air bien innocent mais on en reparlera dans quelques années quand ta crinière aura poussé.* Arkam partit à rire, riant de sa propre plaisanterie mais bien plus encore, de ma naïveté. Il me mena aussitôt à ma chambre pour y déposer mes affaires. Je devais la partager avec un autre garçon plus âgé en dernière années de collège. *Tu verra, ce n'est pas un marrant mais c'est un brave gars.* Me dit-

il. La chambre était une petite pièce comportant pour tous meubles deux couchettes, deux sièges et deux tables de travail. Tout était en ordre. Des placards servaient au rangement. Puis mon « guide » entrepris de me faire faire un tour rapide des lieux : *Demain tu auras droit à une visite complète.* ; me dit-il. en m'expliquant le fonctionnement du collège. Partout régnait une ambiance studieuse et feutrée. Il était clair qu'une discipline très forte régnait sur tout. Tous les gestes semblaient mesurés et tout semblait sous contrôle. Personne ne courrait dans les couloirs, personne ne parlait fort ni ne riait aux éclats. Pourtant, je ne voyais pas de surveillants ni de gardiens. En apparence, les élèves se gardaient eux même. Mon accompagnateur était visiblement un garçon très serviable respirant l'honnêteté et la gentillesse. Je soupçonnais chez lui, à juste titre, une bonne capacité à déconner ce qui me rassura beaucoup. Je sus que je pouvais compter sur lui. Je compris que l'organisation du collège reposait beaucoup sur les élèves. Le collège était bien sûr informé de ma venue mais c'étaient des élèves qui étaient en charge de mon accueil.

Le soir, je rentrais dans ma chambre. En poussant la porte coulissante, je vis mon co-résident, de dos, assis à son bureau. Il m'invita à rentrer sans se retourner en continuant ce qu'il était en train de faire. Je vins à ses côtés, il était occupé à calligraphier un texte en glyphes

de manière très artistique sur une grande feuille. C'était une immense composition richement ornementée de multiples détails. J'étais sincèrement ébloui. Je compris qu'il était très concentré sur ce qu'il faisait.

- *C'est un magnifique travail.* Il daigna lever les yeux pour me regarder. Son regard direct me troubla car sans être hostile il était d'une distance infranchissable.
- *Je suis Shilam-Kar, bienvenue à toi.*
- *Je suis Asraan, le nouveau.* Il me regarda de nouveau d'une façon indéfinissable comme s'il me jugeait.
- *Nous aurons le temps de faire connaissance.* Ajouta-t-il.

Puis il reprit son travail avec une espèce de frénésie. Sa main semblait faire des traits vifs et nerveux, comme s'il griffonnais mais le résultat était d'une précision de détails remarquable. Manifestement, il était dans un état second, comme en pleine inspiration. Je ne savais pas alors ce qu'il lui arrivait mais il était clair que je ne devais pas l'importuner davantage.

En me couchant, je fus pris de doutes. Qu'étais-je venu faire là ? Je sentis que m'habituer à ce collègue serait difficile et que rien n'était gagné. Résisterais-je à la pression intense des études ? Dans le précédent collège, nous vivions presque en famille dans des petites maisons de bois dispersées dans le parc. Ici, tout était impeccable mais nous logions dans des cellules monacales. Qui était ce garçon artiste inspiré

mais si distant ? Je n'allais pas rigoler tous les jours avec lui, pensais-je. Déjà mes copains me manquaient terriblement. A l'évocation de mon groupe de vie je fus pris d'une envie de pleurer. Pourtant, quelque chose en moi me disait que j'étais ici à ma place et que je m'adapterais à cette nouvelle vie. La remarque de mon accompagnateur sur mon nom était lourde de sous-entendus et tournait dans ma tête. Que voulait-il dire ? Etais-je dangereux ? Et si oui, de quelle manière ?

Le jour suivant, en tant que nouveaux, nous fûmes convoqué dans la partie de réception du collège qui se trouvait tout en haut. C'était une enfilade de salons d'apparats qui contrastaient avec l'aspect fonctionnel des autres pièces. Là, nous attendait un petit groupe d'adultes composé de femmes et d'hommes qui dirigeaient collégialement l'établissement. Après les présentations, ils nous souhaitèrent cordialement la bienvenue puis nous expliquèrent succinctement le fonctionnement du collège puis terminèrent en nous rappelant la chance que nous avions d'être admis ici. En fait, tous les nouveaux étaient reçu dans le cadre prestigieux de ces salons. C'était aussi une façon de nous montrer que nous étions pris au sérieux et que notre présence ici avait une valeur. Nous devions revoir ces personnes ensuite en tant qu'enseignants. Ce fut formel mais bref. Je perçu ces personnes comme bien intentionnées. J'étais tout de même rassuré de voir que le collège était tenu par des adultes manifestement solides et sérieux. Après cela, j'intégrais mon groupe-classe. La salle n'était jamais fermée, du reste, à cette



époque les systèmes de fermeture des portes fonctionnaient soit avec des badges, soit avec des pierres (les pierres de vie) soit par reconnaissance anthropométrique (en général en posant la main à plat sur une plaque). Dans les lieux particulièrement sécurisés, l'identification anthropométrique s'ajoutait à la lecture de la pierre de vie pour s'assurer que la pierre n'avait pas été volée.

En tant qu'élèves, nous entrâmes en avance pour nous installer. Cette salle était véritablement notre espace, nous y avons la plupart de nos cours, nous pouvions y aller à tout moment, y laisser des affaires, nous y réunir librement. Il était de notre responsabilité de la garder en état et d'en assurer l'entretien, au même titre que de nos chambres. C'était une question d'honneur, il aurait été honteux de recevoir un enseignant dans notre salle mal rangée ou sale. Si l'un de nous se tenait mal ou se comportait de manière incorrecte, il faisait honte à l'ensemble de la classe et se voyait aussitôt repris par ses camarades. Nous devons toujours veiller à notre honneur personnel, celui de notre classe et au delà l'honneur du collège et de la confrérie... Nous étions tous garant de cet honneur ce qui laissait peu de place à des incivilités. Les autres élèves ne pouvaient y rentrer qu'avec notre accord. Il s'agissait d'une salle rectangulaire mais où les sièges étaient disposés en cercle sur un seul rang. On me montra la place qui m'était attribuée. Nous nous levâmes quand l'enseignant entra. Il prit place lui-même dans le cercle, un siège lui était réservé. Il était en quelque sorte notre invité et nous le recevions dans notre lieu. Devant

chaque chaise se trouvait un pupitre incliné servant d'écritoire et de support à nos tablettes. Dès le début, je compris que le niveau était élevé, même si je n'eus pas de mal à comprendre. J'étais plus inquiet pour la mémorisation de toutes ces données. Il faudrait que ma mémoire se dilate pour absorber tout cela. Le côté positif était qu'à peu près tout ce qui nous était enseigné me passionnait et j'étais animé d'une soif d'apprendre. Quand je dis enseigné, je dois préciser que nous devons pour l'essentiel nous enseigner les uns les autres. Un calendrier précis fut établi dans lequel furent fixés les nombreux exposés que nous devons faire. Dans l'intervalle, nous devons nous documenter sérieusement. Pas question de faire une présentation bancale ou indigente. J'étais effaré à l'idée de « sécher » devant la classe, incapable de présenter un bon exposé. J'avais juré de ne jamais se trouver dans une telle situation. Cette méthode d'exposés me correspondait particulièrement bien et plutôt que de ronronner bercé par un cours, je déployais donc une énorme énergie dans la recherche et la synthèse des données, quel que soit le sujet à traiter. Nos enseignants étaient là pour orienter nos recherches documentaires et le jour de l'exposé, ils rectifiaient et complétaient nos propos si besoin. Ils savaient nous valoriser aussi.

Le lendemain de mon arrivée, mon jeune « tuteur » pris le temps de me faire visiter l'ensemble du collège en m'expliquant son histoire, bien plus ancienne que ce que je l'aurais imaginé. Je fus surpris par l'érudition de

mon jeune guide. Il avait manifestement bien appris sa leçon mais ne se contentait pas de faire le perroquet ; il était passionné et heureux de partager tout cela avec moi. Comme souvent pour les bâtiments publics, l'aspect « antique » des façades contrastait avec les aménagements fonctionnels de l'intérieur. Je fus aussi impressionné de voir que le collège était bien plus grand que je ne l'avais crû de prime abord. Nous montâmes ainsi étage par étage jusqu'aux salons d'apparats situés au sommet . Je brûlais de curiosité de voir la géode vitrée que j'avais vu de loin lors de mon arrivée. Nous voilà donc arrivés dans les appartements de prestiges qui surplombaient magnifiquement la vallée. Personne n'y vivait en permanence, ils n'étaient utilisés que pour recevoir. La décoration colorée était véritablement somptueuse. Par l'arrière, ils ouvraient par des colonnades sur trois côtés sur un jardin architecturé au milieu duquel trônait la fameuse géode. Encore au delà, la forêt reprenait ses droits. Très ému, je demandais :

- *On peut y aller ?*

- *Mais oui, allons-y !*

Nous traversâmes la cour-jardin et entrâmes dans cette coupole à facettes. Elle était constituée d'un assemblage de grands pentagones de verre. Au centre se trouvait une fontaine sous la forme d' une énorme pierre ronde évidée formant une vasque remplie d'eau pure. Tout l'intérieur était tapissé de divers cristaux formant une composition ravissante. Un fort courant mettait l'eau en mouvement qui tournoyait vivement dans la vasque avant de passer par dessus en cascade.

*Vas-y, tu peux en boire, c'est de bon augure. Sans attendre ma réponse, il pris de l'eau dans ses mains et bu avant de s'asperger la face et de se passer la main sur le crane. Je l'imitais. C'était la manière habituelle de procéder avec de l'eau bénite.*

*Cette eau est directement captée dans la forêt, elle est très pure et chargée de l'énergie de la forêt . La boire est très bénéfique. Cette géode est utilisée pour des rituels. Lors des solstices et équinoxes, les maîtres y officient et nous faisons la danse du soleil tout autour. Cette géode est la fierté de notre collègue. Je perçu la joie immense qu'il éprouvait à me montrer cela. Nous récitâmes ensemble la prière de l'eau. Arkam me laissa faire mes ablutions puis comme s'il perdait toute raison, il balaya de la main la surface de l'eau d'un geste vif, m'envoyant sur le torse une généreuse giclée d'eau glacée. L'eau froide me saisit un instant à me bloquer la respiration.*

- *ça y est, te voilà béni ;* me dit-il.
- *Ah tu veux jouer avec moi?* Je lui envoyais à mon tour une gerbe d'eau glacée qui le saisit de même. Pris par l'excitation, nous nous aspergions sans retenue en riant comme des fous. Son enthousiasme était contagieux. Une voix sévère derrière moi mit fin à ce défoulement insensé. Je me tournais et vis une grande et belle femme drapée dans une longue robe bleue lapis-lazuli. C'était une des enseignante que j'avais vu la veille. Son expression était courroucée à un point que j'avais rarement vu. Sa voix cingla l'air.

- Comment osez vous vous conduire ainsi en ce lieu de recueillement ? Elle fixait particulièrement Arkam et si ses yeux avaient été des lasers, le pauvre Arkam aurait été calciné sur place.
- Est-ce là l'exemple que tu donne aux nouveaux ? Jamais tu ne t'es conduit ainsi .

Arkam ne répondit rien mais la regarda. Il s'adressa à elle par télépathie et je captais cet échange silencieux.

*- Maitresse respectée, nous avons fait les ablutions et les prières requises à l'eau de vie. J'ai pris sur moi d'asperger mon nouveau compagnon car je voulais lui signifier ainsi son entrée dans le collège et que je l'aime bien. Ce que j'ai ressenti sur le moment est un poème : « l'eau est la vie même, s'en réjouir est lui rendre hommage, la laisser inerte est la négliger ». Je ne saurais expliquer ce qui m'a pris mais c'était comme naturel.*

La dame lui jeta un regard indéfinissable comme si elle vérifiait ses dires. Je la vis se radoucir soudainement. Elle répondit à voix haute d'un ton impératif d'un air professoral.

- *Cette conduite est incorrecte ici, vous avez la forêt pour vous défouler. Non mais, regardez vous, vous êtes ridicules. Allez donc à vos chambres pour vous changer. Et passez par le côté pour éviter la honte.* En même temps, je captais une réponse télépathique.
- *Tu as eu une singulière inspiration mais c'est une inspiration tout de même. Tu lui as bien présenté le collège. Continue à prendre soin de lui. Mais*

*pas de coups d'éclat. Toutes les inspirations ne sont pas à suivre.*

Elle termina sa remontrance plus formelle que sévère:

- *Allez, filez.* Nous saluâmes la belle dame irascible mais bizarrement compréhensive et nous éclipsâmes par les jardins, descendant un escalier qui longeait le collège sur le côté. Nous riions encore en entrant dans notre bâtiment par une discrète porte secondaire. Arkam s'excusa de m'avoir fait gronder par son coup de folie soudain.

- *Cela valait le coup, nous aurons des souvenirs à raconter un jour à nos enfants...* Lui et moi n'étions pas dans la même classe. Les premiers temps, je le voyais tous les jours pour faire un point avec lui. C'était là son rôle mais il le faisait avec cœur et une grande bienveillance. Je me disais que si un jour je devenais tuteur à mon tour, je ferais ainsi. Nous restâmes ensuite de vrais frères de collège, toujours prêts pour la rigolade. Je découvris par la suite qu' Arkam était un des plus brillants élèves du collège et un disciple spirituellement avancé derrière ses côtés de jeune chien fou. Plus précisément, il était un inspiré fou, un génie ayant des comportements plus que surprenants.

Dans ma classe, nous étions tous nouveaux, certains étant là depuis deux semaines, ce qui facilita l'intégration. Je nouais très vite des relations avec mes camarades, filles et garçons. Certes, la discipline était marquée mais cela ne s'opposait pas à tisser des relations fortes entre nous. Du reste, la discipline était essentiellement assurée par les étudiants eux-mêmes.

Les règles étaient très intériorisées et la pression du groupe faisait qu'il n'y avait pas besoin de nous surveiller ni de nous punir. Au début, cette pression exercée par les jeunes-eux même me semblait effrayante mais au bout de quelques jours, je vis que cela ne les empêchait nullement de s'amuser voire de faire des parties de rire, d'autant plus fortes qu'elles restaient discrètes dans leur manifestation. En fait, ils utilisaient le plus souvent la télépathie pour plaisanter de sorte qu'il était fréquent de voir un groupe de jeunes silencieux se mettre soudainement à rire ensemble sans cause apparente. Seuls les jeux de regards complices trahissaient cette communication silencieuse. Au fond, il s'agissait de jeunes tout à fait « normaux ». Dès le premier jour, je sentis la pression des études. Mes craintes de la veille se confirmaient, il faudrait travailler dur et étudier intensément. Nul ne restait durablement au collège s'il n'étudiait pas sérieusement. Ce n'était pas une punition mais les places étaient très demandées. Garder des élèves oisifs ou aux capacités limitées en privait d'autres de cette formation précieuse. On me cita plusieurs noms de jeunes qui avaient dû quitter le collège faute de pouvoir suivre ou faute de s'adapter à la vie du collège. Par contre, ce n'était pas considéré comme une honte ni une tare. Ils n'avaient pas pu et nul ne les raillait. Fort heureusement, quelques jours après mon arrivée, je fus rejoint au collège par Ushtar et Khea. Cela me facilita beaucoup la vie.

Même s'il nous était laissé du temps pour des loisirs, les temps d'étude et d'entraînement furent fortement augmentés. Je n'étais pas habitué à travailler autant et il me fallut améliorer la qualité de mon attention de manière à pouvoir suivre. Heureusement, nous avions un tutorat très efficace effectué par des élèves un peu plus âgés. En fait, j'avais plusieurs tuteurs dont Shilam-Tar avec qui se développait une amitié discrète mais très profonde.

En fait, cette formation n'était assimilable qu'en ayant déjà acquis un calme mental suffisant et une haute capacité de concentration en fixant l'esprit sur un point sans en décrocher. C'est à partir de ce stade (qui faisait partie des prés-requis d'admission) qu'il était possible de mémoriser et d'intégrer suffisamment vite tout ce que nous devions acquérir et qui sinon nous aurait demandé peut-être une vie d'étude et d'apprentissage.

Par exemple, nous arrivions à mémoriser des pages et des pages de textes en les photographiant mentalement pendant plusieurs secondes comme certains autistes Asperger sont capables de le faire. Nous étions ensuite à même de restituer de mémoire avec précision. Il ne s'agissait pas là d'un numéro de cirque destiné à amuser la galerie mais de nous permettre d'intégrer des volumes de connaissance gigantesques dans la période de notre formation. Cet écrit n'existerait pas à ce stade de détails sans l'héritage de cet entraînement à l'époque même si mes capacités mentales actuelles sont bien atrophiées en comparaison.

Il y a ici à rappeler ce qu'était la « transe du cristal »... Notre éducation comportait une utilisation de cristaux.



Oh certes, il ne s'agissait pas de cristaux géants comme on en trouvait dans les sanctuaires nationaux et dont la proximité prolongée pouvait être dangereuse. Non, c'était des cristaux de taille bien plus modeste, à peu près de la hauteur d'une bouteille pour les prismes longs à 6 faces ou de la taille d'un melon pour les cristaux ronds à facettes. Nous pratiquions régulièrement ce qui était nommé la « transe de cristal » ; concrètement, nous prenions place autour du minéral, nous effectuions l'offrande de chant, l'offrande de danse (de mouvement) puis nous nous allongions sur le dos tout autour, la tête tournée vers le cristal. Nous cessions alors de diriger nos pensées pour entrer dans un état de grande réceptivité qui nous menait aux confins de l'état de sommeil et de l'état de veille. Notre corps se détendait et notre esprit se laissait porter par les flux énergétiques qui émanaient du cristal, un peu comme un corps bercé par les vagues. Ainsi, notre esprit au maximum de la réceptivité se laissait aller à une rêverie inspirée par le cristal. Dans cet état de conscience modifiée se produisait une transmission du cristal vers notre mental dans lequel venait s'inscrire à notre insu des informations, sensations et émotions. De manière symétrique, nos esprits venaient nourrir le cristal et l'imprégner de nos pensées et ressentis. C'était comme un échange subtil. Bien sûr, tout ceci se jouait à un niveau largement inconscient et nous ne percevions pas directement le flux de données qui venait s'inscrire en nous. Du reste, dans l'état de « transe du cristal », nous ne devons pas nous concentrer sur ce dernier, ce qui aurait été trop intense mais nous mettre en état de

réceptivité maximale et laisser venir sans les chercher, toutes les sensations qui se manifestaient. C'est dans cet état de lâcher-prise que nous devions demeurer. Selon les personnes et les moments, des éléments différents étaient transmis de sorte qu'une même séance pouvait produire des effets différents. Pour prendre une image, c'est un peu comme si le cristal semait des graines en nous, complètement à notre insu. C'est bien après la séance, plusieurs jours, voire des années après que les graines se mettaient à germer et que des connaissances faisaient irruption dans notre mental. Cela pouvait se traduire par une compulsion à écrire des choses les plus diverses comme si cela nous était dicté, mais aussi par des compositions musicales ou poétiques voire du dessin ou de la peinture qui s'apparentaient à de l'art brut. C'est après coup que nous réalisons la nature de ce qui était sorti. Cela concernait souvent des connaissances scientifiques qui ne faisaient pas toujours sens pour nous et il nous fallait nous renseigner pour vérifier la pertinence des informations qui affluaient alors de manière massive, par exemple des plans d'architecture très détaillés ou des diagrammes complexes. Cela pouvait aussi prendre la forme d'une inspiration plus indirecte dont nous n'avions pas forcément conscience et qui venait se mêler à nos propres idées. Le cristal n'était pas la source première de l'inspiration, il n'en était que le relai même si la source était parfois très éloignée dans l'espace ou dans le temps. Contrairement à un simple téléchargement de données informatiques, il y avait une interprétation des informations transmises et une réelle

subjectivité de sorte que la personne pouvait s'approprier les données, les « digérer » et les « incarner ». Il nous fallait aussi travailler, étudier, discuter, méditer sur le matériel qui jaillissait en nos esprits.

La transe du cristal était donc plus qu'une simple mémorisation et un puissant transfert de données, c'était aussi un mûrissement de l'esprit. Ceci n'était pas sans danger pour des personnes psychologiquement fragiles ou manquant d'éthique. Il pouvait aussi y avoir un risque que le cristal prenne le contrôle de l'esprit de la personne ou encore serve de cheval de Troie pour l'intrusion d'une entité opportuniste. Pour toutes ces raisons, cette pratique devait être supervisée par un maître compétent capable de doser les séances pour éviter la surchauffe, la déstabilisation mentale, voire la folie. Il y avait au collège du Cerf trois ou quatre maîtres capables de conduire les trances de cristal. Les séances étaient au début assez brèves et étaient graduellement allongées en fonction de l'évolution de chacun. Les maîtres suivaient le processus par télépathie. Ils interrompaient chaque élève au moment opportun en fonction de ses capacités. Parfois, les élèves se synchronisaient et accomplissaient tous la séance simultanément. Dans ce cas, les données transmises étaient différentes mais complémentaires et il fallait ensuite des échanges entre élèves pour rassembler les pièces du puzzle.

Il s'écoulait au moins une vingtaine de jours entre deux séances pour nous donner le temps d'assimiler les

connaissances sans surchauffe. Les séances nous laissaient souvent un peu sonnés et il y avait dans l'intervalle des effets puissants dont nous ne mesurions pas l'importance. C'est peu à peu que nous réalisaîmes que nous avions accès à des connaissances vertigineuses dont nous n'utilisions qu'une part infime. A notre insu, nos vies changeaient imperceptiblement et nous devenions des êtres différents. Notre liberté était d'avoir lancé le processus et de l'accepter mais le cours des choses nous échappait presque complètement. Au delà des connaissances transmises, nos esprits mûrissaient et devenaient autres. Qu'est ce que tout cela allait faire de nous ? A terme, serions nous encore des humains ? Ou peut-être des humains véritables...

La nuit, ce que nous étudions le jour était comme « ruminé » pendant notre sommeil et était métabolisé dans nos rêves. En fait, ce processus d'assimilation se continuait bien au-delà avec la mise en lien des connaissances acquise qui durait toute la vie. Si nous mémorisions de manière prodigieusement rapide, l'assimilation de toutes ces connaissances était aussi longue que pour les autres jeunes quel que soit l'époque. Les exposés et surtout les débats organisés entre nous avaient pour objet de nous faire assimiler toutes ces connaissances, d'être capable de les synthétiser et de les examiner sous différents angles. La verbalisation était très importante pour nous permettre de faire remonter les choses à la surface de notre esprit et de les penser. De même, la création artistique nous permettait de puiser dans ce fonds inconscient qui semblait inépuisable. Les tranches du cristal ne se

substituaient pas à l'étude livresque mais la complétait ; En plus de cela, nous avions des temps de lecture, des débats et des cours. Le travail psychique ne cessait jamais réellement, même en faisant du sport. A côté de tout cela, nous avions un besoin intense de faire de l'exercice et de nous défouler comme des fous.

Il y avait sur le côté du collège, quasiment cachés dans les bois mais vraiment à proximité, un ensemble d'étables, de granges et d'ateliers. C'était là qu'étaient abrités les animaux le soir, stockés le foin et le bois et rangés les outils. C'était aussi là que se trouvaient les ateliers pour les travaux manuels. Curieusement, cet ensemble de baraques de bois était surnommé « le laboratoire<sup>25</sup> » par les étudiants. Quand je demandais naïvement pourquoi ce nom, il se produisit des sourires amusés lourds de sous-entendus. Je devais vite savoir pourquoi.

En contrebas se trouvaient notre potager. Le travail manuel était un bon moyen de nous arrimer à la réalité pragmatique. Mon activité favorite était le jardinage. D'autres pratiquaient diverses activités manuelles comme le travail du bois, le tissage, la poterie ou encore la taille de pierre. Nous pouvions choisir notre activité mais l'important était de pratiquer une activité manuelle et d'acquérir des savoir-faire permettant de nous ancrer dans la réalité pragmatique. Pour moi, le jardinage était plus qu'un moyen de me « vider la tête » ou d'apprendre à travailler un jardin. Cela m'enracinait dans la terre-mère. Au delà de cela, j'acquis des connaissances

---

25 Ou le lieu d'expérimentation.

poussées en botanique et surtout j'appris à transposer les soins énergétiques sur les animaux des étables en un premier temps puis sur les plantes. Ce fut une révélation, surtout en découvrant les effets spectaculaires sur le développement des végétaux ainsi que les ressentis incroyables que les séances énergétiques produisaient en moi, surtout quand je m'attaquais aux grands arbres. En effet, année après année, tout comme Ushtar, je continuais à apprendre les massages et les soins énergétiques. Cette pratique contribuait fortement à développer la télépathie ainsi que la capacité à agir sur les autres, même à distance. Cela valu à Ushtar comme à moi une réputation de « guérisseurs » qui remplaça la réputation de « consoleurs universels » que nous avions plus jeunes. Nous finissions par récolter tout ce que le collègue avait d'éclopé, d'attristé, ou de déprimé. Cela allait d'un simple torticoli à un chagrin d'amour dévastateur. Je n'aurais jamais imaginé les effets dévastateurs de déconvenues amoureuses (que je n'avais pas vécu alors) avant d'en découvrir les effets sur certains camarades, filles ou garçons. Tout cela se transformait en séance énergétique doublée ou non de massages que nous assurions avec beaucoup de sérieux et sans ambiguïté. C'est ainsi qu' Ushtar évolua vers une pratique médicale alors que je me dirigeais vers la recherche sur l'énergie du végétal.

Je sentis tout de suite la présence de la forêt qui nous entourait. Notre collègue était littéralement une clairière à la lisière d'une immense forêt. J'en rêvais la nuit, c'était

comme si elle m'appelait. Il s'écoulait rarement une journée sans que je n'enfile une tenue de sport pour aller courir comme un fou dans les bois. Quelle respiration après l'étude ! Au bout de quelques jours, des camarades m'accompagnèrent et cela devint un rituel commun quel que soit le temps. Même sous une pluie battante nous allions ainsi à travers bois. Par voie de conséquence, notre entraînement à la course monta aussi en charge. Shilam-Kar, mon camarade de chambre s'y mit aussi et pris goût à ces expéditions journalières en forêt. Au début, c'était un simple défoulement mais rapidement, Shilam-Kar nous appris à placer notre attention sur le souffle et peu à peu de faire de la course une méditation en soi. C'était tellement un besoin pour moi que je me demandais comment j'aurais pu vivre en ville.

Sans surprise, de nombreux cervidés peuplaient en toute quiétude les forêts avoisinantes. La confrérie était ici dans son fief et nul ne se serait avisé de faire le moindre mal à un cerf. Du reste, certains d'entre eux parfaitement apprivoisés rentraient jusque dans la cour du collège et venaient manger dans nos mains. Certains, recueillis tous petits car orphelins vivaient au collège et étaient aussi familiers et affectueux que des animaux domestiques aujourd'hui.

Au début, il s'agissait de d'explorer la fascinante forêt qui nous environnait. Je n'avais jamais vu une telle concentration de grands arbres parfois multiséculaires qui semblaient tellement présents et réceptifs. C'était comme courir dans une foule immobile. A mesure que

notre condition physique croissait, nous entreprîmes d'explorer la forêt en étendant sans cesse la zone de nos escapades. Nous découvrions ainsi maints et maints sites charmants. Nous découvrîmes ainsi que la vaste forêt était constellée de petites fabriques liées au collège telles que des stèles, des autels, des abris en pierre et de nombreux petits monuments tels des fontaines que nos prédécesseurs avaient laissés dans les bois. Ces artefacts étaient utilisés pour des pratiques spirituelles en plein air et constituaient des parcours correspondant à des textes. Cette activité d'exploration nous valut dans notre collège la réputation d'être les « petits hommes de la forêt<sup>26</sup> ». Lorsqu'il pleuvait, nous rentrions au collège trempés et maculés de boue, ce qui nous valait ce surnom « d'hommes des bois ».

D'une fois à l'autre, nous modifiions nos itinéraires dans les bois. Un jour, nous traversâmes un fond de vallée qui s'avéra particulièrement marécageux. *Tant-pis, on y va* ; jusqu'à ce que Shilam-Kar tombe dans un trou et s'enfonce jusqu'au genoux, incapable de se dégager. Ce n'étaient pas des sables mouvants mais l'affaire était sérieuse. Ushtar s'agrippa à un tronc, un camarade lui donna la main et je vins me mettre au bout de cette chaîne pour tendre enfin la main à Shilam-Kar qui restait calme mais saisit cette main avec force. Je ne sais pas d'où je puisais la force de l'extraire. Il y eu un bruit de succion et nous tirâmes notre camarade vers nous. Il

---

26Il existait encore en plusieurs points du monde des races naines d'humains vivant dans les bois dans un extrême dénuement. Ils étaient appelés hommes des bois et mesuraient autour d'un mètre de haut. Il existait aussi des races de très grande taille. Les uns comme les autres étaient bien proportionnés.



laisa ses deux chaussures dans la vase noire. Nous rentrâmes tous hilare au collège.

Nous avons repérés non loin du collège une petite clairière entourée de grands arbres volontairement plantés en cercle ainsi qu'un kiosque en bois où il était possible de se réunir en « conférence au sommet ». Nous y allions pour discuter, y compris pour étudier nos cours ensemble, mais aussi faire de la musique sans gêner personne. D'autres étudiantes et étudiants en entendirent parler et nous rejoignirent, créant un espace de vie sociale entre nous sans le regard des adultes. Quand il pleuvait, nous nous abritions sous le kiosque, souvent pour jouer de la musique ensemble. Nous y faisons aussi nos « spectacles ». Nos éducateurs savaient vaguement tout cela mais n'y voyaient pas d'objection dans la mesure où ils nous voyaient progresser dans nos études et qu'ils s'avaient qu'on ne consommait ni alcool ni champignons hallucinogènes, qu'on ne se battait pas ni que l'on allait mettre des filles enceintes. Bref, il y avait un contrat implicite dans lequel ils nous faisaient confiance et nous accordaient une très grande liberté. En échange, nous avions un comportement responsable. Au bout de quelques années, nos enseignants nous demandaient de temps en temps d'organiser des jeux de pistes dans la forêt pour les plus jeunes. Nous devions alors concevoir le parcours et aussi prévoir les « épreuves » à leur faire passer. Pour l'école, c'était aussi un moyen d'inciter les plus citadins à découvrir la nature et à s'y exposer.

Encore une fois, ils nous mettaient dans une situation de nous éduquer les uns les autres.

Je me sentis peu à peu chez moi. Les lieux m'étaient tout de même familiers ainsi que l'ambiance très particulière qui y régnait. C'était à la fois feutré et joyeux. Je ne devais pas tarder à me lier à d'autres jeunes en plus de Khea et Ushtar et à reformer une bande très solidaire. Ces liens si précieux étaient aussi ce qui me motivait à travailler énormément. En effet, plus que tout, j'avais la crainte d'échouer et d'être renvoyé à Poseidia dans un collège ordinaire loin de tout ce monde qui m'était si cher. A la fin, je vivais le collège du cerf comme ma maison et ma famille.

Shilam-Kar avait quatre ans de plus que moi. Il partit au bout d'un an pour aller dans un collège formant spécifiquement des religieux. Son objectif était la vie monastique et l'enseignement. Les moines étaient devenus rares en Atlantide, on les trouvait le plus souvent dans des monastères reculés et pour certains dans des communautés monastiques incluses dans l'enceinte des temples majeurs. On les voyait rarement en ville.

- *Grand frère, tu iras loin, lui dis-je au moment de se dire au revoir.*
- *Toi aussi petit frère, mais je ne sais pas dans quel sens. Surtout continues la musique et le chant quoi qu'il arrive. C'est très important pour toi et tu as une vraie voix.*
- *Tu crois qu'on se reverra ?*

- *C'est peu probable mais la vie est étrange...*  
Conclu-t-il.

Il m'avait bien aidé à acquérir des méthodes de travail et à digérer les connaissances. Il m'avait surtout servi d'exemple. J'admirais qu'un jeune fasse le choix du service des autres et de se détacher des choses du monde. Son départ ne me stoppa pas dans les apprentissages car j'avais déjà acquis la discipline nécessaire. Ensuite, je devins moi-même un accueillant pour les nouveaux et un tuteur pour des plus jeunes.

Bien sûr, nous nous défendions aussi contre le conditionnement intensif à l'apprentissage que nous vivions parfois comme un bourrage de crâne, non en le refusant mais en le tournant en dérision. A peu près tout ce qui nous était enseigné était dévoyé par nous sur le mode du grotesque et systématiquement ridiculisé. Nous-nous étions tous donnés des surnoms, mais aussi nous en donnions à nos éducateurs et nos enseignants (que nous aimions par ailleurs). Même ce qui nous passionnait était impitoyablement détourné. Par exemple, on nous faisait étudier des œuvres épiques, des tragédies et diverses pièces de théâtres. On nous permettait de les apprendre par cœur et de les jouer devant nos camarades, ce que nous faisions avec un réel enthousiasme.

Mais nous ne faisons pas que cela... En parallèle, nous écrivions une version dite « initiatique », c'est à dire une immonde parodie qui en reprenait toutefois le thème et le style littéraire. Bien sûr, nous pouvions y composer nos mélodies, toujours en imitant le style de l'œuvre.

J'invite le lecteur à imaginer ce que des bandes d'adolescents vifs d'esprit, cultivés mais à l'imagination complètement déjantée pouvaient produire, emportés par l'ivresse du sarcasme effréné et du besoin de se défouler en groupe. De même, nous avions un goût fort prononcé pour les mythes fondateurs comme la fondation de la cité de Poseidia, le mythe d'origine de l'Atlantide, celui des premiers humains... De tout cela nous fîmes d'abominables parodies alliant grandiloquence et surréalisme.

Puis, une fois écrite, la version « initiatique » était présentée aux « initiés » dans le « théâtre de verdure ». Les initiés étaient bien entendu l'ensemble de nos camarades (filles et garçons) qui pour rien au monde n'auraient raté nos insolences de collégiens survoltés. Nous utilisions un temps libre pour filer dans les bois et nous retrouver à la clairière qui nous servait de « théâtre de verdure ». Je dois dire que nos camarades étaient bon public car ils avaient d'abord subi la version officielle en présence de nos éducateurs (tout fiers de nous, les pauvres). Nous leurs assénions alors notre version « initiatique » dans toute son horreur et nos infortunés camarades nous faisaient généralement l'honneur de s'esclaffer jusqu'à frôler la syncope ou l'incontinence précoce. Notre fierté était alors de rester d'autant plus impassible et d'aller jusqu'au bout de nos abominations littéraires pour la plus grande joie de tous.

Puis, après les acclamations de rigueur due à l'œuvre et aux artistes, nous rentrions tous au collège reprendre

dans le calme nos activités ordinaires. Personne ne fut jamais balancé pendant toutes ces années de persiflage en bande organisée. Comme toujours, les élèves les plus dociles étaient les plus caustiques, les plus timides avaient les idées les plus provocantes et les mieux élevés avaient l'humour le plus obscène au-delà de toute imagination. Au fil des années (car le petit jeu dura autant que les années de collège du cerf), nous nous perfectionnâmes dans l'art du persiflage et du sarcasme. Nous étions capables de passer des heures à écrire nos délires de potaches, à les assembler et à les chorégraphier avec le plus grand sérieux. Nos textes ressemblaient de plus en plus à des poèmes classiques Atlantes où à des récits historiques anciens. Certains d'entre nous composaient des arrangements musicaux, d'autres des chorégraphies inspirées des spectacles classiques mais en rajoutant un touche déjantée. De fait, nos spectacles « initiatiques » devenaient des spectacles complets d'un certain niveau. De la même manière, notre moquerie s'affinait à mesure que nous mûrissions et que nous apprenions à maîtriser l'ambiguïté du langage, devenant des maîtres de l'ironie et du sous-entendu dévastateur tout en cultivant une forme irréprochable. Avec le recul, je réalisais que cette expérience était aussi en soi un apprentissage et participait à notre formation. Pour bien démolir une œuvre, il faut bien la connaître et surtout la comprendre et la ressentir dans ses nuances. C'est alors que le saccage prend toute sa saveur exquise. En même temps, notre public mûrissait aussi et continuait à s'amuser de nos bouffonneries de plus en plus

savantes. Il fallait bien que le niveau suive, ce qui nous obligeait à innover sans cesse.

Au fil des années, notre groupe de vandales fut de plus en plus sollicité pour des représentations sauvages, notamment par les autres promotions. Ils avaient entendu parler de nos meurtres littéraires en série et voulaient s'esclaffer comme les autres. Nous faisons donc plusieurs représentations. Khea et deux autres filles très artistes eurent l'idée de transcrire nos abominations sous forme de codex, c'est à dire de textes en glyphes combinant les sons et les idéogrammes sur le mode de la littérature la plus hiératique, le tout sur de grandes feuilles de papier pliées plusieurs fois. Formellement, cela semblait fort sérieux, mais c'est en lisant à voix haute, que l'ampleur de la catastrophe se révélait. Ainsi, au fil des années nous constituâmes ce que nous appelions le « corpus canonique » dont la forme oscillait entre le mélodrame, la littérature pompeuse bien lourde et surtout la déjante pure mâtinée d'allusions obscènes savamment agencées. Bien sûr, chaque codex était connecté à une œuvre littéraire classique sérieuse, tragique si possible. Autant dire que cette littérature canonique connut un vif succès et passait de main en main dans tout le collège. Ce qui devait arriver finit par se produire : l'un de nous ayant imprudemment laissé traîner un exemplaire ne le retrouva jamais. Nous étions plusieurs à être sérieusement inquiet de savoir qui l'avait trouvé. Ce ne fut pas perdu pour tout le monde car peu après nous fûmes plusieurs à constater à divers moment les jeux de regards de connivence amusée de nos éducateurs. *Par*

*tous les rats du Nahkron, c'est eux qui l'ont !* Telle fut l'évidence qui s'imposa à nous à notre grand effroi. Je doute qu'ils l'aient montré à nos professeurs ni aux autorités du collège et j'ignore ce qui se serait passé alors.

Nous montrions aussi que nous n'étions pas aliénés à l'organisation ni à la hiérarchie. A notre manière, nous la respections mais nous avions besoin de cette échappatoire par le rire, et une échappatoire qui nous appartenait et qui était aussi notre création. Finalement, la pédagogie de notre collège permettait aussi cela.

Dans le même sens, nous chahutions beaucoup pour nous défouler mais les bagarres ou les agressions entre nous étaient à peu près inconnues. Nous nous moquions constamment les uns des autres (parfois en allant trop loin c'est vrai) mais je n'ai jamais connu de vrai désir d'humilier l'autre et nous pouvions nous excuser quand nous réalisions que nous avions blessé quelqu'un. Nos moqueries envers nos éducateurs et nos enseignants n'empêchaient pas le respect. Principalement, nous en faisons des imitations en les caricaturant. Nous ne les aurions jamais insultés ni laissé l'être.

Je n'ai pas non plus connu de harcèlement moral dans lequel l'un ou l'une de nous serait devenu le souffre-douleur des autres. Au fond de tout, la bienveillance traversait toutes nos relations.

Nous avions des journées bien remplies qui heureusement nous laissaient des plages de tranquillité. J'en profitais presque chaque jour pour m'isoler dans les

bois pour méditer de manière solitaire. J'avais choisi comme arbre tutélaire un des grands cèdres du bois. J'avais coutume de m'asseoir en tailleur sur le sol, adossé à son tronc puissant dont je sentais la vitalité bienfaisante. J'étais aussi inspiré par l'odeur subtile de résine que le cèdre exhalait. Je commençais par sortir ma grande flûte traversière en bois et j'improvisais ce qui m'inspirait à ce moment-là. Puis, je faisais silence et me visualisais moi-même comme un arbre qui poussait ses racines profondément dans la terre et qui se connectait ainsi aux racines des autres arbres. Je me voyais élançant mes branches vers le ciel et je restais ainsi dans cette sensation d'être un lien entre la terre et le ciel. A chaque inspiration je m'élançais vers le ciel et à chaque expiration, je plongeais dans les entrailles de la terre. Au bout d'un court moment, je percevais sans le provoquer les êtres qui m'entouraient, en particulier la présence des arbres qui se mettaient à me percevoir aussi. Je restais alors ainsi dans cet état, un peu comme si je faisais la planche sur un lac puis je me relevais et rentrais au collège pour reprendre mes activités. Voilà qu'un jour, ce rituel personnel que nul ne m'avais appris occasionna une curieuse rencontre. Je faisais silence en restant parfaitement immobile quand j'entendis un bruit important juste face à moi. Quelque chose de massif arrivait rapidement. J'éprouvais une crainte mais ne bougeais pas tout en restant présent. J'eus le réflexe de me visualiser sous la forme du dieu cerf prêt à affronter le danger tout en récitant mentalement son invocation. Soudain, un énorme cerf émergea des fourrés juste devant moi. C'était un



magnifique mâle, la tête couronnée d'une majestueuse ramure. Il me vit et s'immobilisa en me fixant du regard. Je le regardais aussi sans ciller. Puis l'animal inclina sa tête comme s'il allait charger. Je le vis tendre le museau vers moi comme pour me sentir. J'inclinai ma tête comme pour répondre à ce que je pris pour un salut. Puis l'animal d'un bond fit demi-tour et disparu dans le hallier avec une vivacité surprenante pour une bête de cette taille. Je rentrai ensuite au collège tout ému avec le sentiment d'avoir vu le dieu cerf lui-même. Les cerfs de la forêt savaient qu'ils n'avaient rien à craindre des humains mais restaient craintifs. On ne pouvait jamais les voir d'aussi près. A ce moment-là, un maître spirituel venu d'un ermitage de la cordillère était de passage au collège. J'eus la chance d'avoir un entretien avec lui pour lui demander s'il s'agissait là d'un signe. Il regarda dans le vague un instant en silence avant de me répondre :

- *Oui, c'était bien une manifestation du dieu cerf. Par contre, ce que tu as vu était un cerf de la forêt et rien d'autre. Tu l'as surpris car en étant face au vent, il ne t'avait pas senti ni vu. Il a dû être aussi étonné que toi de se retrouver nez à nez.*
- *Mais alors en quoi le dieu cerf s'était-il manifesté ?*
- *Mais c'est en toi qu'il a surgi. Il fit silence à nouveau puis reprit : C'est de bonne augure fiston. Dit-il en me tapant sur l'épaule en riant de ma perplexité.*

Ce collège comme quelques autres sur l'île de Poseidia formait la fine fleur de la confrérie du Cerf. Certains allaient s'orienter en tant que prêtres et prêtresse<sup>27</sup>, d'autres en tant que moines et nonnes. D'autres encore retournaient dans le monde laïc et s'orientaient vers les métiers du soin ou aussi dans des fonctions de cadres et d'enseignants. Parmi les anciens élèves se comptaient des chercheurs et des artistes dans diverses disciplines.

La confrérie du cerf était une société non pas secrète mais discrète que l'on dirait aujourd'hui écologiste. On y valorisait l'entraide et l'amitié, l'amour de la nature et une certaine non-violence. Comme pour la plupart des confréries, il y avait un lien évident entre la confrérie de cerf et la Loi de Un, c'est à dire la religion Atlante officielle. La confrérie du cerf avait une mystique des forces de la nature et prônait un certain ascétisme comme d'exposer son corps aux éléments, courir des marathons en montagne, nager dans des eaux plus que fraîches, camper dans des huttes dans les bois. Contrairement au monde Grec, la pratique de l'athlétisme n'était pas une préparation à la guerre mais une manière de communier avec les forces de la nature et avec les forces de sa propre nature. L'objectif n'était pas tant de s'endurcir que de sentir dans son corps la pluie, le vent, le contact avec le sol et par là même de rencontrer les forces de la nature vivante. Il y existait une méditation de marche, mais aussi de course. J'y

---

<sup>27</sup>Leur formation spécifique et leur ordination avait lieu toutefois dans d'autres établissements clairement religieux.

appris aussi les arts martiaux à main nue, là aussi dans un but de canaliser son énergie, de transformer sa propre violence en un ballet codifié et esthétique. C'était un peu l'équivalent du tai-chi-chuan car nous devions aussi nous exercer à exécuter les mouvements au ralenti tout en nous prenant conscience de chaque geste et en nous concentrant sur le mouvement.

J'acquis aussi au collège des notions de botaniques et d'horticulture. Il y avait non loin du collège des jardins où toutes sortes de plantes étaient cultivées. On nous initiait aussi au jardinage. La forêt proche du collège était un arborétum où avait été planté une extrême diversité d'arbres et de plantes sauvages dans un désordre apparent.

La dimension artistique et festive était bien entendue très poussée. Toutes les fêtes de la confrérie s'accompagnaient de chants et de danses dont la fameuse danse du dieu-cerf. Une fois par an, un pique-nique était organisé dans la forêt avec divers jeux un peu comme une kermesse. Le soir venu, un grand feu était allumé et alors que la lumière commençait à baisser, certains d'entre nous spécialement entraînés exécutaient la danse du dieu cerf. Ils étaient simplement revêtus d'un pagne mais avaient le corps recouvert de symboles peints sur la peau, aussi complexes que les tatouages des Maoris. Surtout ils avaient la tête couverte du masque du dieu-cerf surmonté de grandes ramures. Au départ, les danseurs étaient accroupis la tête dans les bras parfaitement immobiles comme prostrés. Puis ils relevaient la tête et se redressaient

graduellement en exécutant des mouvements très lents. C'est progressivement que la danse accélérât avec la musique jusqu'à une vivacité incroyable puis s'arrêtait net. Les danseurs retombaient alors en position fœtale comme foudroyés puis se redressaient lentement et la danse repartait en accélération ; et ainsi de suite trois fois.

Même si nous connaissions évidemment les danseurs, le spectacle était très impressionnant, voire effrayant comme si le dieu-cerf était présent à travers eux. Cette danse faisait l'objet d'une chorégraphie et de mouvements très compliqués. Cela nécessitait une excellente condition physique et un long entraînement. Il fallait aussi mémoriser les enchaînements de mouvements qui pouvaient se répéter avec des variations successives. Cela nécessitait une intense concentration et une bonne coordination entre danseurs. Après deux ans de travail, je fis partie des jeunes sélectionnés pour faire cette offrande emblématique. Ce fut une expérience très émouvante car je sentis vraiment l'émotion puissante de la présence du dieu-cerf en moi. Je mettais mon corps à disposition de quelque chose qui me dépassait : pendant la danse, j'étais le dieu-cerf<sup>28</sup>.

Dans cette clairière isolée au cœur des forêts profondes, autour de ce feu de joie aux lumières dansantes, nul n'aurait pu douter de la puissance des forces vitales de la nature et tous en percevaient la

---

<sup>28</sup>Le terme de dieu peu ici prêter à confusion. Dans la religion Atlante, les dieux étaient des allégories, multiples manifestations d'une nature ultime unique et non des entités en soi.

présence, y compris à travers cette danse hiératique venue du fond de la spiritualité Atlante.

Qui étaient les adultes qui nous encadraient au collège du Cerf ? Ils étaient plus spécialisés que dans le premier collège. Nous avions d'une part des éducateurs qui nous accompagnaient au quotidien, exactement comme dans le premier collège. Par ailleurs, nos « éducateurs » étaient eux même aussi des étudiants qui avaient du temps pour travailler pour leurs études. Souvent, le statut d' « éducateur » était un tremplin pour accéder à d'autres fonctions dans la confrérie. Par contre l'usage était pour eux d'aller faire des expériences ailleurs avant de revenir avec un autre statut. On dissuadait les jeunes qui voulaient rester au collège de rester. Nous avions également des enseignants-pédagogues devant nous transmettre des connaissances. Nous avions moins affaire à eux et étions bien plus distants. Autant nous pouvions jouer et plaisanter avec nos éducateurs, autant la relation à nos enseignants était marquée par une distance respectueuse, ce qui n'interdisait pas des affects toutefois.

Il y avait aussi des visiteurs exceptionnels comme des artistes ou des maîtres spirituels qui venaient pour des occasions particulières.

Là encore, nous n'étions pas relégués en permanence dans notre collège. Des voyages et des excursions étaient organisés en divers lieux dont la capitale et nous avions des échanges avec d'autres jeunes d'autres

collèges. Nous n'étions donc pas enfermés. Bien sûr, il y avait des périodes de retour dans nos familles. Parmi les rencontres avec d'autres collègues, se trouvaient des jeux de pistes de grande ampleur. On nous conduisait dans des sites naturels d'une grande beauté et le plus souvent marqués spirituellement. Chaque jeu (qui pouvait durer 2 jours) avait un thème historique ou spirituel. Nous étions répartis en équipes disséminées sur des points de départ distincts. Il pouvait y avoir plus d'une vingtaine d'équipes en course. Au signal, notre mission nous était remise et nous devions courir pour la remplir. C'était un véritable marathon dans les bois entrecoupés d'étapes où nous avions des « épreuves à passer », en particulier résoudre des énigmes.

Il s'agissait bien sûr de jouer et de faire du sport mais plus subtilement, ces jeux nous familiarisaient à la mythologie Atlante et à son symbolisme subtil. Il pouvait aussi y avoir un thème scientifique ou historique. En tout cas, la préoccupation culturelle et spirituelle était toujours sous-jacente. Par analogie, nous comprenions que la vie elle-même peut être vue comme un parcours initiatique.

J'avais un tel enthousiasme dans ces jeux de piste/courses d'orientation qu'on me proposa de participer à leur organisation. J'adorais être ainsi un « maître de jeu » et concevoir des parcours adaptés aux autres. Je ne me rendais pas alors compte que c'était le premier pas vers l'accompagnement de vie des autres, voire un accompagnement spirituel. Certains « jeux de pistes » avaient une ampleur considérable et réunissaient des jeunes garçons et filles venus de

régions parfois lointaines. C'était aussi l'occasion de nous faire rencontrer des jeunes d'autres collèges et d'autres régions. Pour nous s'était aussi des occasions rêvées de pouvoir flirter.

Bien sûr, l'arrivée au collège du Cerf correspondait en plein à l'immersion dans l'adolescence.

A l'adolescence, au groupe de vie se rajoutait le groupe de pairs, c'est à dire un groupe de jeunes de même sexe, généralement liés à la pratique d'un sport. Dans les collèges, ces groupes de pairs étaient institués mais existaient aussi de manière affinitaire à l'extérieur (la bande de copains). Ces groupes aussi perduraient tout au long de la vie même si la nature des relations évoluait. C'est souvent au sein de ce groupe de pairs que les jeunes se « faisaient les dents » dans des expériences sexuelles entre pairs avant d'aller s'aventurer dans une hétérosexualité bien plus inquiétante. Bien sûr, nous n'étions pas censés avoir ce genre de jeux, qui n'étaient toutefois pas non plus formellement interdits sauf s'il existait un lien de parenté proche ou entre frères et sœurs de vie. Des jeunes qui avaient été élevés ensemble depuis l'enfance dans le même cercle de vie étaient recadrés s'ils étaient surpris dans des jeux interdits et exclus s'ils persévéraient. Pour ma part, cela ne me serait même pas venu à l'esprit, pas plus qu'avec ma sœur ou mon frère biologiques. Nous savions aussi que les rapports sexuels étaient interdits dans l'enceinte du collège, mais bon, il y avait les bois autour et surtout le « laboratoire » car c'était dans ces baraquements que nous faisons nos travaux pratiques d'anatomie comparée... Bref, si

des télépathes avaient interrogés les animaux des étables, ces derniers nous auraient tous balancés...

Hormis les interdits fondamentaux, un certain flou nous permettait de faire nos expériences discrètement mais sans complexes... Une relative liberté nous était implicitement donnée lors des rencontres inter-collèges, mais même là il fallait rester discret.

L'avantage avec les garçons était la plus grande facilité à les attraper pour jouer avec eux. Par ailleurs ils ne risquaient pas de faire des petits, chose importante dans une société où l'avortement était impensable sauf raison médicale sérieuse.

Certains partenaires masculins devinrent ensuite des amis précieux avec qui je cultivais une connivence et un respect bien réel. Ils n'étaient donc pas pour autant un simple exutoire. Pourtant, je sentais bien que ce n'était pas là ma voie. Pour un explorateur comme moi, les filles me semblaient un territoire inconnu à explorer, un défi à relever. Une étrangeté à la fois merveilleusement inquiétante et terriblement attirante. C'est dans un second temps qu'eurent lieu des flirts avec des filles, en particulier lors de rencontres inter-collèges. Il s'agissait d'un pas important dans l'inconnu. Ayant connu les deux, j'avais tendance à préférer la complémentarité qu'apportaient les unions avec les femmes, même si je restais encore très attiré par certains garçons. Cela dépendait surtout de la personne et du lien qui s'établissait plus que du fait qu'il s'agisse d'une fille ou d'un garçon. Mon cheminement dans la vie amoureuse était assez banal même s'il n'était pas linéaire. Ushtar



procédait d'une manière assez originale dans le sens qu'il passa d'emblée à des relations avec des filles. Il m'interpella un jour alors que nous échangeions sur nos émois.

- *Comment fais-tu Asraan ?*
- *Comment je fais quoi ?*
- *Toi comme les autres, vous flirtez avec des filles comme avec des garçons.*
- *Et Alors ?*
- *Et alors, il n'y en a jamais eu un pour s'intéresser à moi.*
- *Oui mais il y a eu des filles. Je t'ai vu avec une fille superbe au dernier jeu de piste.*
- *D'accord on s'est bien plût, c'est vrai. Mais en attendant, à mon âge, je ne sais pas ce que c'est d'être avec un mec. Tu dois avoir un truc pour y arriver ?*
- *Eh bien, je ne sais pas, cela se fait comme ça sans avoir à y réfléchir.*
- *Tu penses que c'est à cause de moi ? Je dois être trop moche...*
- *Mais non, idiot ! Ce n'est quand même pas à moi, ton frère de vie, de te le dire ; simplement... Simplement... Mais au fond, est-ce que tu t'intéresses à eux ?*
- *Beh oui, comme copains.*
- *Eh bien nous y voilà. Comment veux-tu qu'il se passe quelque chose si tu n'as pas envie d'eux ? C'est logique ! Peut-être que tu es fait pour*

*n'aimer que les filles, ce n'est pas grave. Tu peux vivre comme cela.*

- J'aimerais quand même bien essayer pour savoir.*
- Ecoute, je ne sais pas... Je ne peux quand même pas t'en prêter un... Non, cela ne se fait pas... Il faut te faire une raison mon vieux.*

L'éducation sexuelle n'était jamais parlée dans le cercle familial et certainement pas avec les parents. A la limite, plus avec les oncles et tantes. Au collège, ce n'était pas une matière en soi mais le thème était abordé sous différents angles à différents moments. On nous faisait comprendre que c'était notre vie privée que nous devons gérer nous même. Nous pouvions nous confier à nos éducateurs qui ne nous jugeaient pas à ce sujet. Ils étaient assez compréhensifs. Ils ne nous faisaient pas d'autres injonction de nous respecter nous-mêmes, de respecter autrui et de ne pas nous laisser diriger par nos pulsions. Il n'y avait pas de différence notable entre le comportement attendu des filles et des garçons. En Atlantide, l'éducation des garçons n'était pas plus permissive que celle des filles. Il était demandé aux unes et aux autres d'avoir des conduites responsables et de savoir se tenir, après... chacun se débrouillait. Du reste, c'était le plus souvent les filles qui faisaient les avances et les garçons (dont moi) étaient en général très timides avec les filles. L'éducation sexuelle était surtout vue sous l'angle de la relation plus que de l'acte

lui-même qui restait confiné entre ceux qui le vivaient. Une plus grande liberté de parole existait entre les pairs.

Dans la famille, l'éducation religieuse était généralement initiée par l'oncle maternel et se pouvait se prolonger au « collègue ». Dans mon cas, elle fut assez poussée pour un laïc, entre-autre du fait de mon ascendance puisque je descendais par ma mère d'une lignée de prêtres. C'était aussi et surtout du fait de l'intérêt que j'y portais. En effet, de par mon ascendance maternelle, nous descendions de prêtres de village, c'est à dire de personnes connaissant suffisamment les rituels pour le service de leur communauté rurale ou citadine et capable d'expliquer les bases de la religion de Un. Ces prêtres (hommes ou femmes) étaient mariés et avaient des enfants. Leur niveau était très inférieur à celui des moines et des moniales. Outre la méditation, j'y appris un certain nombre de pratiques associées à des textes que l'on me fit étudier. J'étais aussi capable de chanter par cœur un certain nombre de rituels, ce qui n'était pas fréquent à l'époque à Poseidia.

Je vécu ainsi dans ce collège toute mon adolescence juste avant l'âge de 18 ans où je revins à Poseidia, à l'université cette fois. Je me sentais appartenir davantage à ce collège qu'à ma propre famille, en fait s'en était une autre.

L'année de mes 17 ans fut marquée par le fait de passer l'initiation complète du Cerf qui faisait de nous

des compagnons du cerf de plein droit et au passage des hommes et des femmes adultes. Bien sûr, la plupart des Atlantes passaient par des initiations qui marquaient l'entrée dans la vie adulte mais c'était devenu un folklore vide de sens, quelque chose de purement formel. Là, dans la confrérie il s'agissait encore de quelque chose de vivant.

Un dernier événement vint clôturer mon séjour au collège du Cerf : la fête de fin de promotion. Il s'agissait d'une cérémonie et d'une fête que la promotion partante devait organiser et animer pour l'ensemble des promotions, éducateurs, enseignants et personnels techniques compris. Ce fut pour nous un grand moment. Nous donnâmes un spectacle « politiquement correct ». Pourtant, je réalisais que les efforts que nous avons mis dans nos grotesques spectacles « initiatiques » nous avaient sérieusement entraînés dans la composition poétique et la mise en scène. Nos enseignants furent impressionnés par notre prestation. Ils ne se doutaient sûrement pas de ce qui nous avait à ce point entraîné dans ce genre de spectacle.

Avant le départ, un de nos éducateurs préférés me pris à part avec plusieurs confrères. Il sorti le codex sulfureux prenant un air sévère :

- *Quelle part avez-vous dans ce ramassis d'immondices ?*
- *Oui c'est nous. Bien vu !*
- *Je n'avais pas beaucoup doutes pour Arkam qui n'a jamais eu la perfidie de faire ses coups en*

*douce. Bon, concernant Asraan, il n'y aucun mérite à avoir deviné, il n'y avait pas besoin d'aller chercher l'oracle de Peos pour en avoir la certitude. Derrière sa façade de bon élève, c'est un déconneur de forte magnitude. Ushtar ce n'est pas mieux, toujours prêt pour les pires obscénités derrière son air de petit saint.*

Il nous passa ainsi en revue, les uns après les autres, montrant au passage qu'il connaissait nos faces cachées. Puis il termina son réquisitoire.

- *Je n'attendais pas moins de vous les jeunes. J'aurais rêvé d'écrire une saloperie pareille quand j'avais votre âge. Quand nous l'avons lu entre éducateurs nous en avons pleuré de rire comme si nous avions 15 ans...*

- *Il y a une erreur néanmoins. Ce n'est pas nous qui l'avons calligraphié.*

- *Qui donc alors est capable d'un trait de dessin aussi salace ?*

Nous lui donnâmes les noms de nos trois consœurs coupables de cet ignoble forfait. Je cru qu'il allait s'étouffer.

- *Comment, ces petites saintes-ni-touches ? Non mais je rêve. Ah les petites dévergondées ! Que de perfidie derrière des minois si innocents. En tout cas, je vais aller les féliciter pour leur œuvre.*

Une question continuait à me tarauder et j'osais à peine la poser :

- *Nos professeurs ont-ils vu le codex ?*

- *Ah non alors ! Si on leur avait montré, ils nous l'auraient piqué et l'auraient gardé pour eux. Il s'en suivi un énorme rire général.*

Puis notre éducateur donna l'accolade à chacun de nous comme si nous étions en famille et nous souhaita bonne chance. Comme lui nous avions tous les yeux rouges et la gorge serrée. Nous lui promîmes de revenir un jour au collège.

- *Non, vous avez fait votre temps ici et partez du principe que vous ne reviendrez peut-être jamais. Par contre, devenez des gens de bien et surtout, envoyez-y vos enfants quand ils auront l'âge. Qu'ils puissent vivre ce que vous avez vécu ici. De toute façon, si vous restez de fidèles compagnons du Cerf, nous aurons des occasions de nous revoir.*

Cette séance improvisée se termina par un chant d'adieu à plusieurs voix.

Je ne revins jamais sur place mais je devais revoir notre éducateur des années plus tard à la maison de la confrérie du Cerf de Poseidia.

IL y avait bien d'autres confréries possédant des collèges comme le serpent, l'aigle, le cheval ou le taureau. Chaque confrérie avait ses insignes, symboles, chants et rituels. Également, son idéologie. Par exemple, les serpents valorisaient particulièrement les puissances secrètes, la concentration mentale. Dans un contexte Atlante, le serpent n'évoquait rien de négatif.

Les cas de la confrérie du taureau et celle du trident étaient très particulières.

Le taureau est spécifiquement un symbole de pouvoir et de suprématie. Dans la tauromachie Atlante, on ne tuait jamais l'animal mais on le défiait en l'esquivant. Le but était même de le prendre par les cornes et de bondir sur l'animal sans tomber avec une agilité incroyable. Tout en désapprouvant une telle témérité, je ne pouvais m'empêcher d'admirer ceux qui exécutaient de telles acrobaties sur un animal furieux. Le taureau représentait la force à l'état brut qu'il fallait dompter par l'intelligence et l'habileté. Ce n'était pas un ennemi même si l'animal était fort dangereux et que les accidents graves n'étaient pas rares.

Dans la confrérie du cerf, nous avons une interdiction formelle de mettre nos vies en jeu en participant à la tauromachie comme à tous les jeux dangereux ou violents. A l'inverse, les jeunes de la confrérie du taureau devaient s'y confronter comme à une épreuve initiatique qui faisait d'eux de vrais hommes, sur fond du culte de la puissance. Je dois reconnaître que voir ces jeunes gens aller au-devant de ces bêtes impressionnantes et voltiger par-dessus en prenant appui sur leurs cornes était un sacré spectacle. C'était sans doute une imbécillité mais quel beau spectacle !

La confrérie du Taureau était imprégnée d'une idéologie du sacrifice alors que nous étions dans une idéologie du don. Pour les confrères du Cerf, la tauromachie rituelle était une stupidité de plus. En fait, il

existait un antagonisme particulièrement exacerbé entre la confrérie du taureau et celle du cerf, cette dernière étant pourtant en principe non-violente. Historiquement, cette rivalité était plusieurs fois millénaire<sup>29</sup> mais pourtant, elle n'avait pas toujours existé. Il fut un temps lointain où toutes les confréries travaillaient de concert.

Dans les faits, la confrérie du taureau développa une idéologie de domination et de hiérarchie. Cette idéologie de l'homme fort imprégnait aussi bien sûr les collègues affiliés à la confrérie du taureau, même si cette affiliation était le plus souvent occultée. Les jeunes qui y entraient développaient un esprit de compétition entre eux et de rivalité envers les autres confréries. Il s'en suivit une forme d'hooliganisme et de racisme très violent comme dans le monde du foot aujourd'hui. Cette dérive fut suivie par d'autres confréries qui furent gagnées par l'esprit de compétition. Par exemple, les milieux d'affaire et des cercles visant le pouvoir envoyaient leurs jeunes se former dans des collèges affiliés à des confréries développant la domination dans l'idée de les rendre plus performants. Tous ces groupes n'étaient pas violents mais pervertissaient l'esprit des collègues et des confréries. Les pires dérives se produisirent chez les Taureau donnant naissance à de véritables milices fanatiques.

---

<sup>29</sup>La chronologie Atlante était vertigineuse dans sa profondeur. Là où la plupart des peuples comptent en générations ou en siècles, les Atlantes résonnaient en millénaires, voire en dizaines de millénaires.



Une autre confrérie se dégageait du lot : celle du Dauphin. En Atlantide, le dauphin était une des formes du dieu de la mer. Cet animal est un hybride qui vit dans l'eau mais respire, à l'image des Atlantes à cheval entre la terre et la mer. Ce dernier était le dieu protecteur de la cité de Poseidia. Cette confrérie recrutait aussi dans les sphères du pouvoir et assez largement dans les castes supérieures de la capitale. La valeur dominante était la loyauté au pouvoir, le service de l'état et en général le civisme. Cette confrérie avait aussi une vocation humanitaire. Prendre soin était une valeur importante dans cette confrérie. Elle était sans doute la plus « laïque » et la moins imprégnée de spiritualité, néanmoins, ses membres cultivaient un réel sens du devoir moral au service de la collectivité. Mon père avait appartenu à cette confrérie avant d'en prendre ses distances mais en avait conservé le sens du devoir et du dévouement. La confrérie du Dauphin comportait un bras armé : les chevaliers de Poseidon dont le symbole était un trident. Au départ, cette arme symbolisait les trois règnes : la terre, la mer et le ciel. De manière militaire, le trident désignait les trois armes, armée de terre, la marine et la flotte aérienne. Symboliquement, le trident réunissait les trois formes d'humanité, les habitants de la surface de la terre, les habitants sous la surface et ceux qui venaient d'au delà de l'espace.

Les chevaliers de Poseidon formaient des unités d'élite chargées de garder certains sites comme le Nah-kron de Poseidia. La garde prétorienne était aussi recrutée dans ce corps. Elle veillait sur le gouvernement, le roi,

les principaux personnages de l'état et les institutions. Les chevaliers de Poseidon avaient aussi la garde de tous les grands cristaux de l'Atlantide. Ils en tiraient un immense prestige. Ils ne dépendaient pas de la hiérarchie militaire et finirent pas former un état dans l'état.

Le travers de cette confrérie fut de verser dans le nationalisme bien que refusant de nuire aux autres peuples. Il restait suffisamment d'influence de la « Loi de Un » pour l'empêcher de tomber dans un nationalisme hostile aux autres nations. Le fait fut qu'à mesure que la confrérie du taureau montait en puissance et se radicalisait, la confrérie du Dauphin et surtout son bras armé s'opposa à elle de manière symétrique de sorte qu'à la fin, deux milices violentes en vinrent à s'affronter, une pour renverser l'autorité légale et prendre le pouvoir et l'autre pour protéger le pouvoir légal ainsi que la monarchie.

Autant la confrérie du Cerf c'était toujours tenue à l'écart des luttes de pouvoir, autant les confréries rivales du Taureau et du Dauphin étaient les plus puissantes, les plus riches et les plus nombreuses. Ces deux confréries avaient aussi en commun le fait d'être réservée aux Atlantes autochtones et d'être tenues par des gens de haute caste. Bref, pour accéder aux cercles dirigeant la politique ou l'économie il était plus qu'utile d'appartenir à une de ces deux confréries.

Suite à diverses malversations et à de véritables batailles rangées clandestines entre les chevaliers de

Poseidon et celle du taureau, une enquête aboutit à l'interdiction de cette dernière à Poseidia. La confrérie du taureau continua à prospérer sur l'île d'Aryan, soutenue par les autorités de l'île et devint le fer de lance du mouvement fasciste. A Poseidia, bien qu'interdite, cette confrérie continuait à exister clandestinement en tant que mouvement extrémiste toujours prêts à faire des coups de main, un peu comme une cinquième colonne infiltrée.

Nul ne le savait encore mais cette anecdote annonçait la première étape vers la guerre civile.

La pacifique confrérie du Cerf était aux antipodes de telles dérives, et pourtant, au fur et à mesure que certaines confréries devenaient de dangereuses milices au service de causes politiques extrémistes, l'ensemble des confréries furent contaminées par des mouvements militants prêts à en découdre, en contradiction avec les idéaux pacifiques qui y étaient prônés.

Pendant toutes ces années à vivre dans l'atmosphère protectrice de collège, j'étais loin de toutes ces considérations politiques mais je devais me retrouver confronté à tout cela de retour à la capitale.



## Retour à Poseidia

Après avoir fait nos adieux au collègue, un véhicule motorisé et non une charrette, nous amena à la station de train la plus proche. Arrivé dans le virage d'où on voyait le collègue depuis la rive opposée, je demandais au chauffeur de marquer un arrêt pour nous permettre de poser un dernier regard sur ce que nous quittions. USTAR était à côté de moi. Nous étions très émus.

- *Crois-tu que nous reviendrons jamais dans ce lieu merveilleux ?* Demandai-je.
- *Non, jamais, je crois. Mais nous resterons des compagnons du cerf, c'est le plus important. Tu sais, je crois qu'on a été heureux ici.* Fut sa réponse. J'eu alors le sombre pressentiment que dans la vie qui nous attendais ensuite, ce bonheur deviendrait un souvenir nostalgique.

Le retour à Poseidia se fit comme d'habitude en train monorail à lévitation électromagnétique. L'appareil était dépourvu de roues et flottait deux centimètres au-dessus du rail unique qui le guidait. Ces trains étaient très rapides et remarquablement silencieux. On entendait que le sifflement du déplacement d'air. Nous empruntâmes d'abord un train local desservant les campagnes qui nous mena à cette grande ligne rapide totalement enterrée. Au total, le voyage se fit dans l'après-midi. En vérité, c'est par les airs que l'arrivée à Poseidia était inoubliable, on voyait la cité émerger au loin puis se rapprocher en révélant sa structure fantastique jusqu'à laisser voir ses édifices fabuleux.

Avant de se poser, les aéronefs avaient coutume de tourner sur eux même en effectuant une rotation complète, juste pour permettre aux passagers d'admirer la vue par les hublots. Ensuite, l'engin effectuait une descente rapide à la verticale avant de disparaître dans un puit et de se stabiliser au ras du sol. Les aéronefs n'avaient en principe pas le droit de survoler les quartiers d'habitation dense mais ils pouvaient se poser assez prêt du centre pour que les principaux monuments soient clairement visibles.

Par contre, rien n'était plus décevant que d'arriver à Poseidia par le train. On avait aucune vue de l'approche de la cité. Le train souterrain ralentissait rapidement puis s'arrêtait à quai dans une des principales gares enterrées de la ville. Puis la rame venait vous déféquer dans les souterrains. L'approche de la ville était annoncée par l'affichage dans le train de l'idéogramme de la cité<sup>30</sup> ainsi que par une phrase musicale qui servait d'indicatif. Chaque ville était annoncée ainsi et avait son propre indicatif musical qui lui correspondait. La même chose existait dans les aéronefs. J'eus un choc en lisant l'idéogramme de Poseidia. C'est tout hébété que nous sortîmes du train, sonnés par toute cette agitation si éloignée de nos campagnes boisées. Mes parents m'attendaient. Ils m'accueillirent chaleureusement et j'étais content de les revoir. Nous prîmes les escaliers mécaniques pour rejoindre l'immense salle à colonnes qui dominait les quais. Des têtes d'animaux

---

30Le glyphe de POSEIDIA était la combinaison de trois idéogrammes : celui de la mer, celui de la montagne et un trident, symbole du pouvoir sur la mer. Dans la signalétique, se rajoutait la transcription phonétique.

gigantesques ornaient les chapiteaux des piliers, exactement comme devant la porte des temples. Des flux de passagers se croisaient allant et sortant des trains dans le calme. Cette salle titanesque rappelait de manière théâtrale au visiteur qu'il venait d'arriver à la « capitale du monde ». Je frissonnais alors en comme si je me trouvais alors écrasé par la splendeur de la métropole. De là, nous rentrâmes à la maison banalement en métro.

En chemin, je leur cachais à quel point j'étais peiné de quitter mes compagnes et compagnons qui étaient devenus au fil des années une véritable famille. Heureusement, plusieurs parmi eux rentraient comme moi à Poseidia et nous comptions bien rester en contact. Nous savions surtout que nous pouvions nous revoir à la « Maison du cerf » à Poseidia. Le premier soir, sans rien comprendre à ce qui m'arrivait, je me retrouvais dans l'appartement familial, celui de mon enfance sans pouvoir réaliser ce que je faisais là parmi des gens devenus presque des étrangers. Certes, je les avais revu plusieurs fois par an pendant toutes ces années mais revenir vivre là en permanence était impensable. Le soir même, en me trouvant seul dans ma chambre, je fus pris d'un grand coup de cafard et je contactais Ushtar par télépathie. A ma grande surprise et à mon grand soulagement, il éprouvait la même chose que moi. Ce contact me réconforta beaucoup et je m'endormis plus tranquille. Quelle chance d'avoir un ami comme Ushtar. Je pouvais tout lui dire, tout lui confier et jamais il ne me jugeait. Si je lui demandais

son avis, il me conseillait mais jamais ne me disait ce que je devais faire. Il n'y avait entre nous ni rivalité ni rapport de séduction, seulement de la confiance. Il ne la trahit jamais.

Mon retour à Poseidia eu aussi pour effet de me rapprocher du frère de ma mère. Peu après mon arrivée, il m'invita chez lui et me mena dans les sous-sols de son immeuble. Là se trouvait un canal recouvert où étaient amarrées les barques des résidents de l'immeuble.

– *Asraan, as-tu une barque ?*

– *Oui, j'utilise celle de mon père quand j'en ai besoin, lui s'en sert très peu.*

– *Je veux dire en as-tu une en propre ?*

– *Non.*

– *Et bien un jeune homme comme toi doit en avoir une. Voici celle qui est pour toi.*

Je vis posée sur l'eau une superbe embarcation entièrement en bois. L'embarcation était de forme très élégante et d'une finition remarquable. Un tel objet était plutôt rare à Poseidia car à l'époque la plupart des barques étaient réalisées en matières synthétiques et la construction d'une barque artisanale en bois représentait une main-d'oeuvre considérable et donc un coût conséquent.

– *Regarde, elle vient de la côte ouest. Elle est assemblée en bois de cèdre de la cordillère. Tout est encastré et chevillé, c'est l'oeuvre des « hommes libres ». Mon oncle me l'avait fait expédier par aéronef à grands frais pour que je*



me souviens de la communauté une fois à la capitale<sup>31</sup>.

- Tu n'y es pas, je ne peux pas accepter un tel présent.
- Ecoute, elle m'a été offerte quand j'avais ton âge, maintenant, je m'en sers peu et il est normal de la transmettre.
- Franchement tonton, je suis gêné tout de même.
- Prends en soin et un jour, quand l'heure sera venue, tu la transmettra à ton tour à ton neveu ou à ton fils ou à un autre jeune qui en sera digne. En attendant, assumes ta liberté.

Je compris qu'il était vain de vouloir refuser. Il m'invita à monter à bord pour faire un tour. Il savait que j'étais capable de mener une barque seul. En plus des pagaies, elle était équipée d'un moteur électrique discret et peu sonore mais lui permettant de filer à bonne allure. Il y avait même l'emplacement pour fixer un mat et une voile, même si l'embarcation n'était pas conçue comme un vrai voilier. L'huile de cèdre qui servait à l'entretenir dégageait un parfum agréable. C'était vraiment un beau cadeau. A Poseidia, les barques jouaient le rôle d'une mobylette ou d'une moto aujourd'hui. C'était aussi un signe d'émancipation et de liberté. L'expression pour se mettre en couple était « monter dans la même barque » et « faire monter quelqu'un dans sa barque » (l'embarquer) signifiait prendre la personne sous sa

---

31 Les hommes libres avaient coutume d'offrir un cadeau de prestige à celui d'entre eux qui partait au loin pour rappeler à l'exilé d'où il venait. Il était impossible de refuser un tel présent sans insulter les siens.

protection ou la prendre en charge. De plus, ces barques très maniables se fafilaient partout. C'était bien pratique pour se planquer dans un recoin tranquille avec quelqu'un pour s'aimer discrètement. Si les barques avaient pu parler, elles auraient eu beaucoup à raconter. Je dois dire que cette barque de bois n'aurait pas été la moins bavarde...

Le soir même, je rentrais chez mes parents avec cette barque, grisé par cette liberté nouvelle. Les jours qui suivirent, j'entrepris l'exploration systématique de la métropole par son côté le plus typique : la trame des canaux. Il m'était ainsi désormais possible de passer sous les immeubles pour découvrir des cours intérieures magnifiques et des salles à colonnes inaccessibles autrement. C'est alors que je pris la mesure de la complexité de la ville, de son immensité et de sa stupéfiante beauté. Quelle autre cité a jamais eu autant de richesses invisibles depuis la rue ? Lors de mes expéditions, je visais un quartier parfois lointain et m'y rendais à vive allure à l'aide du moteur. Une fois sur place, j'utilisais les rames de manière à faire travailler mes muscles le plus possible, marquant des pauses pour admirer un site puis épuisé, je rentrais à la maison avec le moteur. Cette activité n'était pas solitaire, il y avait toute une population de garçons et de filles qui avaient aussi ce loisir et qui constituaient une faune haute en couleur. Beaucoup parmi-eux étaient des plongeurs acrobatiques qui se perchaient sur des constructions pour plonger en faisant un vol plané spectaculaire. J'étais admiratif mais ce genre de performance n'était pas pour moi. Ils faisaient partie du

folklore de la capitale et étaient aussi « pittoresques » dans leur genre que les surfers Californiens ou les bikers. Ces explorations devaient durer pendant plusieurs années sans que je n'épuise tous les recoins de la cité, et de loin.

Une autre entreprise remarquable fut la découverte des temples et les thermes.

Les temples étaient certes des lieux de culte où étaient pratiqués les rituels. A cette fin, les grands temples possédaient des sanctuaires particulièrement sacrés<sup>32</sup> ainsi que des grandes salles d'assemblées à colonnes de pierre massives. Ces salles pouvaient contenir des foules importantes, surtout pour les grandes célébrations. Dans un style différent, ces vastes salles ressemblaient aux salles hypostyles rectangulaires des temples d'Égypte bien que la distance entre colonnes ait-été bien plus grandes en Atlantide, permettant des volumes plus vastes. Enfin, ces salles étaient souvent superposées. Les temples majeurs en empilaient souvent deux voire trois. D'autres salles à colonnes étaient rondes et couronnées d'un dôme.

Au-delà de ce rôle strictement rituel, les temples importants avaient de multiples fonctions. Ils hébergeaient des communautés monastiques, des

---

<sup>32</sup>Les « saints des saints » se trouvaient souvent perchés au sommet de pyramides, où parfois étaient inclus à l'intérieur de leur masse ou dans des cryptes enterrées. Souvent, à l'inverse, les « saints des saints se trouvaient à l'air libre, entourés d'un cercle de blocs de pierre massifs. Enfin, parfois, ils se trouvaient sous un dôme plus ou moins grand.

hôtelleries pour les pèlerins et visiteurs. On y trouvait aussi des lieux d'étude et d'enseignement, des lieux de soin physique et psychique, des bibliothèques et musées et de multiples annexes. Parmi les aménagements incontournables, on trouvait toujours un parc, même en centre-ville, avec un bois sacré, un point d'eau et un monolithe. Les plus grands temples étaient des villes en soi, à l'image d'un grand campus universitaire se développant autour des lieux saints. Le tout était entouré de murs de clôture avec des portes monumentales ouvertes sur la ville. On ne visitait pas les temples comme on visite une église. Il y avait un parcours assez précis à suivre, en fait plusieurs avec des variantes en fonction du temps dont on disposait. En fait, il existait un circuit avec un programme correspondant aux méditations et offrandes appropriées. La visite d'un temple reproduisait les étapes de la purification et du cheminement spirituel indiqué par la religion. La première étape était la pureté rituelle puis venait le cheminement qui se concrétisait par une marche entre divers sanctuaires où étaient marqués des arrêts précis. A chaque étape correspondait un type de pratique. On m'avait appris tout cela et la visite d'un temple ne m'était pas mystérieuse. Il était possible de passer la journée dans l'enceinte d'un temple en cheminant d'une étape à l'autre jusqu'au saint des saints qui ne devait pas être visité directement sans ces étapes préalables. Le tout jeune homme que j'étais vivait les visites de temples majeurs comme autant de jeux de piste. Concernant les édifices religieux, ils étaient systématiquement bâtis en

blocs de pierre cyclopéens de dimensions généralement titanesques. Ils étaient encastrés les uns dans les autres au point de paraître littéralement « soudés ». Chaque fois que c'était possible, c'était le granite qui était employé pour les temples. La maîtrise des ondes antigravitationnelles ainsi que la technique du ramolissage des pierres à froid rendaient de tels prodiges possibles même s'il s'agissait d'opérations nécessitant une grande expertise. Les bâtiments de moindre sacralité étaient construits en pierre ordinaire, mais aussi en brique voire en pierre reconstituée.

Un autre lieu d'émerveillement fut les thermes de la capitale dédiés eux aux soins du corps. A l'origine, les bains étaient associés aux temples ; on s'y purifiait avant d'accéder aux lieux saints. C'est bien plus tard que les thermes se laïcisèrent et devinrent en soi des lieux de loisir profanes. Certes, les logements étaient pour ainsi dire tous pourvus de cabines de douche très semblables à ce qui existe aujourd'hui. Pourtant, les habitants de la capitale fréquentaient tous les bains publics. C'étaient de véritables institutions où certes, on y venait se laver (c'était un préalable), mais aussi faire des soins du corps comme des massages, de la gymnastique ou de la relaxation. Bref, c'était le lieu du bien être partagé et de la remise en forme. Ces complexes comportaient aussi bien sûr de longues piscines pour nager, des bassins plus petits pour faire des exercices dans l'eau ou simplement des pataugeoires pour les petits. On y trouvait des bains chauds comme froids, d'eau douce comme d'eau de

mer. Il existait des massages par jets d'eau pulsée et tous les raffinements des spas. Bien entendu, cela comportant aussi des bains de vapeurs. On pouvait y faire un parcours de plusieurs heures en passant d'un espace à l'autre en changeant d'activité. On circulait dans les couloirs et les salles, revêtu d'un poncho blanc de tissu éponge que l'on retirait chaque fois que l'on entrait dans l'eau. Modèle unique, seule la taille variait, de sorte que les catégories sociales n'étaient plus repérables. En fait, elles l'étaient tout de même par la démarche et les manières. En effet, l'accès aux thermes était gratuit et ouvert à tous. Par contre, les services comme les spa, les massages ou les collations étaient payants.

Les salles avaient des thèmes, par exemple, les salles d'eau de mer étaient meublées de grands rochers et de galets et il y régnait une odeur iodée. En fond, on y entendait un bruit de vagues et d'oiseaux de mer. D'autres salles étaient égayées du chant des oiseaux de la forêt et étaient ornées de vrais arbres tropicaux de grande envergure. Certaines salles étaient alors de véritables jardins botaniques où croissaient quantité d'arbres et de plantes exotiques dans une atmosphère moite sentant l'humus de la forêt tropicale. On pouvait aisément passer la journée dans les termes en passant d'un espace à l'autre dans un complet dépaysement... Il y avait des espaces mixtes où les gens venaient en famille et où une conduite correcte était requise. Il y avait aussi des espaces réservés aux femmes d'une part et aux hommes de l'autre. Au-delà des aspects pratiques, les bains étaient des lieux de socialisation et

de rencontre au même titre que les pubs Britanniques. Un certain nombre d'interdits sociaux implicites étaient gommés pour réapparaître une fois sorti de l'établissement, comme dévêtir son corps<sup>33</sup>, faire des confidences ou aborder des inconnus. Dans cette société normée et policée où tout renvoyait constamment au contrôle de soi, les établissements de bains étaient considérés comme des lieux de régression salutaire. On pouvait s'y restaurer ou siroter des boissons fraîches ou chaudes à toute heure et faire des jeux de société ou bouquiner tranquillement dans un coin calme. La consommation d'alcool et les drogues y étaient proscrites.

Les Atlantes se donnaient facilement rendez-vous dans ces lieux ; chaque quartier avait le sien. On y discutait entre amis, écoutait de la musique négociait des affaires, on s'y amusait tout simplement. C'était avec les temples les seuls lieux fréquentés par toutes les strates de la société et sans doute le seul où ces gens pouvaient réellement faire connaissance en dehors des réseaux connus. On y flirtait aussi, évidemment ! Il existait à cet effet des petites pièces permettant de s'isoler avec quelqu'un. Dès l'instant que l'on était entre adultes consentants, n'étaient interdits que l'inceste, la violence et les rapports tarifés.

---

<sup>33</sup>Les Atlantes étaient très pudiques au quotidien. L'usage était pour les deux sexes de couvrir son corps du cou aux genoux inclus. Il n'existait pas de décolleté ni de minijupes pour les femmes et les hommes ne se seraient jamais mis torse nu. La pratique des bains et des sports était une exception spectaculaire qui ne choquait personne mais qui restait cantonnée dans l'activité elle-même.

D'un point de vue architectural, ces établissements étaient de vastes complexes enterrés dont seuls émergeaient à la surface les dômes translucides servant à faire plonger la lumière dans les salles. Surtout, tout y était d'une grande somptuosité avec de splendides maçonneries de marbre blanc. Il ne s'agissait pas d'un simple placage collé mais bel et bien de murs, de piliers et de portes édifiés en blocs de marbre parfaitement ajustés. En bien des endroits, on trouvait des décors somptueux de céramiques colorées formant des motifs et couvrant certains murs. Ailleurs, Un peu partout, on trouvait des mosaïques parfois spectaculaires. Il y existait aussi des coupoles scintillantes, à peine moins splendides que celles des temples.

En Atlantide, les gens très riches ne se faisaient pas construire pour eux-mêmes de luxueuses demeures ostentatoires et se devaient de garder une certaine sobriété de vie en limitant la visibilité de leurs possessions. Cependant, ils finançaient en tant que mécène la construction, l'embellissement et l'entretien des temples et de tous les bâtiments publics dont les établissements de bains. C'étaient là autant de « palais du peuple » destinés à les glorifier en tant que bienfaiteurs. Ce que l'état Atlante aurait bâti en fonctionnel sans beauté avait, au fil des millénaires été édifié avec une insolente splendeur. Rien n'était trop beau pour le peuple et rien n'était trop prestigieux pour assurer la renommée des mécènes dont les noms étaient gravés sur des stèles bien visibles. Voilà ce qui expliquait la beauté frappante des équipements publics de la capitale Atlante. Même les gares souterraines (à la



fois gares et métro) étaient aménagées comme des palais grandioses, (un peu à l'image du métro de Moscou).

De manière particulière, les établissements de bain de Poseidia avaient un décor littéralement féerique qui en faisait de véritables chefs d'œuvres. Cela participait aussi au plaisir de tous à y séjourner, d'autant que des concerts et des spectacles pouvaient aussi y être donnés. La splendeur des équipements publics ainsi que la magnificence des spectacles donnés au peuple étaient pour beaucoup dans l'attractivité de la cité et de nombreux habitants du reste de l'Atlantide rêvaient de vivre à Poseidia malgré les limitations drastiques imposées par le gouvernement qui ne voulait pas voir la métropole exploser.

Pourtant, passé le stade de l'éblouissement, je me laissais de ces univers artificiels pour leur préférer les vrais paysages naturels et ces thermes m'apparurent de plus en plus comme des mirages séduisant des publics hypnotisés par la ville comme les papillons de nuit piégés par une lampe.

De même, je préférais me recueillir en pleine nature plutôt que dans les spectaculaires volumes des temples monumentaux. Un cerf n'aime pas les cages, même dorées...

Revenir à Poseidia était certes rentrer chez moi, j'y avais des souvenirs, mais je vivais ce retour presque comme un exil. La vie très protégée du collège m'avait rendu bien différent des gens de la grande ville qui m'apparaissait presque comme une jungle fascinante et

dangereuse. Notre manière de parler avec un vocabulaire très étendu nous désignait aussitôt : « D'où sors-tu toi ? ». Heureusement, il y avait ma famille et peut-être surtout mes frères et sœurs de vie. J'étais donc très bien entouré et mon entrée à l'université fit que je n'eus pas à connaître de désœuvrement ni l'isolement. Il n'était néanmoins pas facile de se retrouver ainsi « décoffré », privé de la structure du collège pour me retrouver dans la liberté grisante que permettait la grande ville. Certains jeunes revenant des collèges faisaient alors des dépressions parfois graves. Je sentais que cela n'était pas sans dangers pour moi. Le collège nous donnait une grande discipline de vie et un cadre qui nous contenait beaucoup ce qui nous permettait de stabiliser notre esprit là où la grande ville le captait sans cesse de tentations multiples. Il fallait assurément un très haut niveau d'ancrage spirituel pour vivre à Poseidia en gardant l'esprit stable. Je découvrais en particulier ma capacité à séduire et à être séduit par les femmes, chose qui n'était pas complètement inconnue au collège mais qui ici prenait une ampleur inattendue. Ma réaction fut en un premier temps de multiplier les aventures et les expériences.

Ma première relation avec une femme rencontrée en dehors du réseau de pairs eu lieu dans un therme de la ville. Je traversais une petite salle de marbre blanc entourée de banquettes de pierre. Au milieu de la pièce, un arbre tropical élevait ses branches vers la coupole translucide. Une femme ravissante était assise sur la banquette. Il s'agissait d'une grande et belle femme

d'allure fine, drapée dans un poncho blanc. Comme la plupart des Atlantes, elle portait de longs cheveux blonds et avait des yeux très clairs. Ses pommettes saillantes et son menton bien marqué lui donnaient un air asiatique, renforcé par ses longs yeux presque bridés. En Atlantide il était très trompeur de donner un âge aux adultes. La pratique systématique de la régénérescence cellulaire rendait presque impossible de déterminer l'âge à part quelques indices comme l'usure dentaire et la hauteur de l'implantation capillaire. Tous les adultes avaient un air juvénile jusqu'à un âge très avancé. Les manières et la façon de parler étaient des indices plus sûrs que l'apparence physique mais les surprises n'étaient pas rares lors des rencontres avec des inconnus et inconnues. J'eus un choc dès que je la vis et en une fraction de seconde, un flot de pensées déferla :

*- Impensable de ne pas tenter sa chance. Une si belle femme ! Que faire ? S'asseoir à côté d'elle ? Hors de question, bien trop risqué. Bon, première urgence se poser à proximité visuelle.*

Je m'assis donc sur le côté opposé. Au milieu des branches, comme à travers les barreaux d'une fenêtre, il était possible de voir la femme qui me faisait face de sorte que je pouvais feindre de perdre mon regard dans le feuillage pour mieux la regarder. Fasciné, je l'observais discrètement en sentant monter une émotion en moi que je n'avais pas envie de montrer. Evitant de la regarder directement, je pensais qu'elle ne s'en

rendait pas compte car elle même évitait de me regarder. Pourtant, je me sentais observé et même presque touché comme si un souffle passait sous mon poncho. C'est alors que j'entendis sa voix dans ma tête. Une télépathe ! En silence, elle m'invita à la rejoindre dans une alcôve permettant de s'isoler avec quelqu'un. Elle se leva et je la laissais s'éloigner. Puis quelque seconde après, je me levais à mon tour et partis dans le même corridor. Je ne la voyais plus mais je me sentais comme guidé par elle dans le dédale. La situation m'évoqua un jeu de piste comme au collège, cette image furtive m'amusa. Je m'arrêtais devant la porte entr'ouverte d'une cabine et la tirais. Elle était là et nous nous enlaçâmes sans prononcer une parole. Il y avait là une banquette surélevée couverte d'un tapis de caoutchouc moelleux.

*Comment fait-on après ? Voyons que ferais-je avec un garçon dans une telle situation ? Eh bien c'est simple.*

Pris d'une impulsion, je soulevais la femme de terre et la posais délicatement sur la banquette dans un même mouvement tout en restant debout. Elle m'offrit son lotus que j'effeuillais délicatement. J'eus l'image d'être devenu un colibri butinant une grande fleur ondulante. C'est sur cette banquette que nous nous unîmes, d'abord lentement puis avec énergie. C'était la première fois que je faisais l'amour avec quelqu'un d'inconnu et surtout sans se parler. Pourtant, j'eus l'impression de la rencontrer vraiment. Cette rencontre fut très troublante pour moi car malgré ma grande timidité, cette femme su

me « mettre en route » et j'en fus le premier surpris. Pendant le rapport, je percevais son besoin et mon corps y répondait aussitôt comme s'il savait ce qu'il avait à faire. Je découvrais ce qu'était une union complète et sans retenue, avec elle. C'était loin des étreintes furtives et volontairement limitées qui se produisaient dans les fourrés lors des rencontres inter-collèges. Je découvrais aussi ma capacité à déclencher ma partenaire et même à l'emporter dans cet élan. J'ignorais qu'il était possible de donner du plaisir à une telle intensité. Maintenant, je savais que j'aimais les femmes. Je ne me doutais pas que mon corps pouvait à ce point réagir au leur ni les faire réagir autant. De son côté, elle eut du mal à croire que c'était la première fois que je pénétrais une femme. Oh, certes, lors de ces fameuses rencontres avec d'autres jeunes de collèges, j'avais eu l'occasion de caresser des filles, je savais ce qu'était le contact avec un corps féminin. Nous pouvions faire divers jeux mais pas question de pratiquer la pénétration.

Après le rapport, je m'abandonnais contre ma partenaire et j'aurais aimé rester ainsi un long moment ainsi mais assez vite, je la sentis gênée. La relation avait créé une porosité de nos esprits et je pouvais lire en elle comme elle pouvait lire en moi sans avoir à forcer quoique de soit, un peu comme on observe les poissons évoluant sous la glace d'un lac gelé. Je vis que j'étais plus jeune que son fils et que cela posait sérieusement problème à ma partenaire, même si cette idée ne me choquait pas plus que cela. Une femme aussi belle et aussi sensuelle avait bien le droit d'être vieille ; et alors ? Je vis aussi qu'elle avait un statut

social élevé, quelque chose comme une prêtresse et qu'elle avait des responsabilités mais pour le coup, elle mettait un mur pour me le cacher tout comme son identité. Tout ceci fut échangé sans un mot. De toute évidence, sa télépathie révélait un entraînement mental poussé, y compris pour rendre opaque ce qu'elle ne voulait pas que je sache. Je compris qu'elle m'avait pris pour un être plus réalisé que je n'étais et qu'elle ne s'en était vraiment rendu compte qu'enlacé avec moi. Elle était contrariée de sa méprise, en croyant s'unir à un initié elle s'était tapé un petit jeune... Elle en éprouvait un peu de honte, un peu comme si elle regrettait d'avoir cédé à une pulsion, ce qu'elle ne faisait pas d'ordinaire et qui ne correspondait pas à son éthique. Elle était aussi gênée par l'idée que je la prenne pour une femme facile, une esclave de ses désirs, même si elle avait compris que je la respectais. Au moment de partir de la cabine, je voulus lui parler, lui demander son nom, ce qu'elle faisait, si on pouvait se revoir une autre fois. J'aurais voulu devenir son amant régulier, peut-être même devenir un ami chaste... Elle coupa court à tout cela avant même que je ne le dise à voix haute. Elle me lança à haute voix.

- *Non, ce n'est souhaitable ni pour toi ni pour moi. Nous ne nous reverrons plus. Sois heureux garçon.* J'allais m'éloigner très déconcerté, presque dépité, me sentant congédié après usage, comme si j'étais un taureau reproducteur qui avait fait son job. La chose existait en Atlantide, il arrivait que des femmes choisissent un beau mâle et le séduisent pour se faire-faire

un enfant sans que le « l'étalon reproducteur » n'en sache rien. Cette évocation silencieuse la fit rire et je perçus que ce n'était pas du tout sa motivation.

- *Attends*. Elle revint vers moi et m'embrassa avec beaucoup de tendresse. J'entendis dans ma tête sa voix me disant « *C'était merveilleux* ». Puis nous nous quittâmes pour de bon. Je ne la revis jamais mais son empreinte demeura dans mon corps comme un sceau dans l'argile humide. Cette rencontre devait hanter mes rêves endormis comme éveillés pendant des années, des vies peut être. Avec le recul, cette rencontre m'apparut comme un don qu'elle m'avait fait.

Autant dire que pour moi il y eut un après et faute de pouvoir la revoir, je fus déterminé à rencontrer d'autres femmes pour renouveler l'expérience mais je ne retrouvais pas l'intensité des sensations éprouvées avec l'inconnue. J'étais tombé sur une déesse et un tel miracle ne se renouvelle pas... Du moins le pensai-je. Au moins avais-je vécu un moment magique inespéré. Décidément, avec les garçons c'était plus simple même si de telles situations pouvaient aussi se produire, au moins pouvait-on en rire et garder une complicité après, parfois une belle amitié naissait de telles rencontres.

C'est peu après le retour à Poseidia que je retrouvais des amis d'enfance, garçons et filles, formés dans d'autres collèges. Je les avais presque perdus de vue mais mon cœur ne les avait pas oubliés et c'est avec

beaucoup d'émotion que nous nous retrouvâmes. Eux non plus ne m'avaient pas oublié. Par les collègues, il nous fut aisé d'obtenir la liste des anciens élèves et de retrouver nos connaissances. Nous organisâmes à plusieurs une grande fête où sur une journée nous les invitâmes tous. Ce fut un des plus beaux moments de ma vie. Je les avais quittés à l'âge de 13 ans et je trouvais presque des adultes, du moins par la taille. Quel choc ce fut ! Quelle joie aussi car ils n'avaient pas grandi que physiquement. Chacun à sa manière avait développé une riche personnalité et des qualités de cœur précieuses. Parmi ceux que je retrouvais était Ashlem, avec qui je faisais pas mal d'activités en commun comme du sport, des excursions à la campagne. Ashlem était au départ un natif de la cité de Poseidia et avait fortement la culture de la société de la capitale. Il revenait de son collège scientifique. C'était aussi ce que l'on appellerait aujourd'hui un matheux, c'est à dire quelqu'un qui a un certain sens technique et une rationalité poussée, ce qui le faisait beaucoup ressembler à ses contemporains. Il se destinait à une carrière scientifique en microbiologie. Ce qui le sauvait était son amour de la nature et son talent pour la poésie. Nous étions aussi parfois des confidents, Il n'était néanmoins pas alors un ami très proche, j'étais bien plus lié à Ushtar.

Une fois rentré à Poseidia, Ushtar entrepris des études de médecine. En Atlantide, la médecine était finalement relativement peu développée dans la mesure où la plupart des maladies chroniques étaient prévenues ou traitées par la régénérescence cellulaire. Même si la



santé de la population était globalement excellente il y avait néanmoins les accidents et les maladies infectieuses ainsi que les maladies causées par de mauvaises habitudes de vie, l'alcool ou les drogues. Il y avait donc pas mal de maladies à traiter et surtout à prévenir. Je voyais bien Ushtar en médecin avec sa bienveillance, sa grande douceur et sa patience hors pair. Il partageait avec moi ce côté curieux de tout et toujours dans le besoin de comprendre. Cela lui donnait l'âme d'un chercheur. Je l'avais toujours connu ainsi.

Je revoyais aussi Khea, elle aussi devenue étudiante mais en phytothérapie. Elle se retrouva rapidement en couple, ce qui lui fit prendre un peu de distance par rapport à la bande. On se voyait néanmoins pour jouer de la musique.

Par la suite, mon groupe de pairs reformé s'associa avec une autre bande de copains qui devinrent nos « alliés ».

Pour ce qui était des camarades de la confrérie du Cerf, nous nous retrouvions périodiquement au local où étaient organisés des repas où chacun contribuait en apportant de la nourriture et des boissons. Suivaient ensuite des concerts, des conférences ou des danses collectives que nous apprécions particulièrement. Nous étions aussi parfois invités à des soirées dans d'autres confréries où on demandait alors de chanter et de jouer de la musique. Ces soirées étaient un précieux ressourcement nous remettant dans l'ambiance de nos collègues.

Comme la plupart de mes camarades, je ne me sentais pas à l'aise avec le côté trop aseptisé de la capitale, sa frivolité, le mercantilisme qui y régnait. Je n'ignorais pas non plus la corruption qui pouvait y exister et tous les effets du désœuvrement d'une grande partie de la population comme les addictions et tous les travers dont le seul but était de pimenter l'existence. Il faut savoir que le niveau de mécanisation et d'automatisation atteint à l'époque était tel que le travail manuel mais aussi administratif de gestion avait massivement reculé ou s'était transformé en tâche de contrôle et de maintenance. Les machines produisaient à peu près tout et assuraient l'ensemble des tâches, même le ménage à la maison ou la conduite des véhicules. Les seuls métiers manuels fréquents étaient par exemple la plomberie, l'électricité ou la maçonnerie. Tout ce qui touchait à la maintenance, l'entretien, la mécanique ou la construction. C'était principalement ce qui avait résisté à la robotisation massive. L'informatique était très développée de sorte que la « domotique » gérait les logements et les tâches administratives avaient aussi fondu. Je voyais les effets de tout cela en termes de dépendance écrasante envers un système organisé largement mécanisé qui finissait par gérer tous les aspects du quotidien. Cela posait un autre problème, celui de l'identité sociale : en Atlantide, l'appartenance à un corps de métier déterminait l'identité sociale en constituant des castes dans lesquelles on vivait, se mariait et que l'on transmettait. La disparition de fait de beaucoup de profession rendaient ces castes plus artificielles, elles n'étaient plus adossées à l'exercice

d'une profession. Du coup, loin de disparaître, elles se transformèrent en appartenances en rivalité, menaçant le tissu social de déchirement.

Il existait un système de revenu universel<sup>34</sup> permettant à tous de bénéficier d'un revenu décent. De ce fait, une large partie de la population n'avait pas de profession et hormis des tâches civiques demandées par l'état, quelques heures par semaine, pouvait faire ce qu'elle voulait, c'est à dire souvent pas grand-chose hormis les activités sportives. Ce qui aurait pu servir à la culture ou aux arts ou à la vie spirituelle produisait une oisiveté dommageable à beaucoup faute de donner un sens suffisant à leur existence.

Ce vide de sens produisait chez beaucoup une absence de perspective et de projet de vie. D'où la recherche des limites à travers des situations extrêmes : risquer sa vie pour exister ; jouer avec la mort pour sortir de la monotonie de vies dépourvues de dimension spirituelle. C'était une autoroute pour les conduites addictives les plus diverses dont le sport était la moins nocive. Tout cela allait de pair avec l'affaiblissement des rites de passages qui avec la régénérescence cellulaire finissait par effacer les différences de générations et faisait oublier les droits et devoirs de chaque génération et les places généalogiques. Par exemple, le père séduisant la copine de son fils ou la mère et la fille entrant en rivalité

---

34 Il s'agissait en fait de bons permettant de se fournir en nourriture, en vêtements et en biens de base dans les magasins d'état. Cela était doublé d'un logement et de la sécurité sociale. L'état ne distribuait que rarement de l'argent.

pour séduire le même garçon. Quand ce n'était pas de grands parents à petits enfants ! Il régnait donc une grande confusion et une recherche de limite dans les extrêmes. Pour les femmes au moins demeurait la maternité comme rite de passage pour exister en tant que femme. Quant aux hommes désorientés les conduites extrêmes et parfois la violence comme recours identitaire. C'est entre autres ce qui alimentait les clubs de combat de Poseidia.

Des jeunes comme nous étions avec mes amis fonctionnions dans des logiques complètement différentes. Nous avons conscience de tout cela et d'être des « martiens » dans ce contexte. Notre éducation, notre appartenance à des confréries spirituelles et nos nombreuses passions nous protégeait pour nous même de ces dérives que nous constatons. Nous vivons dans la bulle protégée d'un milieu cultivé et spirituellement engagé. Nous avons l'impression d'être comme un navire aux prises avec la mer.

C'était aussi Poseidia la pute et la criminelle.

Globalement, la violence à Poseidia était sans doute moins forte que dans une ville moderne de taille comparable. Les violences familiales, les agressions, les meurtres, les vols et viols étaient quelque chose d'assez exceptionnel qui choquait beaucoup. Par contre, les affrontements entre bandes organisées étaient un phénomène en plein essor<sup>35</sup>.

---

<sup>35</sup>On aurait pu faire une excellente version de « West side story » ayant pour cadre Poseidia et mettant en jeux des jeunes de castes différentes. Cela

Sortant des collèges de campagne nous n'avions pas les anticorps pour vivre dans cette ville et en particulier, nous manquaient les codes sociaux. Au début, nous avions peur de nous promener seuls en ville, surtout dans l'infra-ville et nous préférions y aller en bande. En fait, nous nous comportions comme des jeunes exilés en ayant du mal à nous séparer. Dans le tramway ou le métro, nous nous répartissions par paires dans l'ensemble de la rame mais toujours en maintenant le contact psychique et si possible visuel. Il arrivait que certains d'entre nous soient importunés par des petits malins qui trouvaient amusant de chercher noise aux garçons ou de harceler les filles. Notre attitude était systématiquement d'ignorer ces comportements complètement inconnus de nous. Dès lors, face à notre apparente passivité certains individus poussaient plus loin la provocation pour nous faire réagir ou nous humilier. Ils n'étaient alors pas déçus du voyage. Par exemple, deux individus qui importunaient grossièrement une de nous se virent soudain entourés d'une demi-douzaine de garçons qui les empoignèrent en silence pour les faire sortir de la rame et les plaquer contre la paroi comme pour les tabasser en règle. Mais au moment de les frapper, nous nous arrê tâmes. Une pensée commune traversa nos esprits : *Non, c'est bon, on les laisse partir.*

En fait, les conduites agressives étaient tellement inconnues de nous ne savions pas graduer notre

---

fonctionnerait parfaitement.

réponse et étant entraînés aux arts martiaux (les filles comme les garçons) nous passions directement de la passivité au mode de combat sans chercher à répondre ou à intimider. Cela n'était pas propre à notre bande car on me rapporta que dans des circonstances similaires, des jeunes issus d'un collège comparable se saisirent de deux trublions et leur firent des clés de bras pour les immobiliser. Comme ils se débattaient trop et cherchaient à porter des coups, ils leur cassèrent directement les bras. Nous apprîmes à adapter notre attitude et ces problèmes diminuèrent ensuite.

Autre exemple, nous avions systématiquement tendance à sourire et à saluer les gens que nous croisions. Étant télépathes, il nous arrivait de percevoir les pensées amicales des passants, voire de percevoir des affinités potentielles ; autrement dit, les personnes susceptibles de devenir des amis véritables. Du coup, comme entre collégiens, nous réagissions en abordant directement les personnes en question. Nous finîmes par réaliser que dans l'anonymat de la capitale, notre façon de faire était vécue comme intrusive. Cela nous faisait passer pour des ravis de la crèche ou pour des dragueurs en chasse voire les deux à la fois. Souvent nous pensions : cette personne est vraiment quelqu'un de bien, quel dommage que je ne puisse lui parler.

Par contre, par moment nous faisions exprès de provoquer les bons bourgeois de Poseidia. Un de nos jeux était par exemple tenir une discussion apparemment très conflictuelle et de simuler une dispute qui s'envenimait. Au moment où la dispute atteignait son paroxysme, un des garçons bondissait

littéralement sur son comparse et faisait claquer sur sa joue un bisou assez sonore pour résonner dans tout le wagon<sup>36</sup>. Puis la discussion reprenait calmement comme si de rien n'était, laissant l'environnement médusé. Curieusement, il semblait que le bisou tonitruant était perçu comme plus déplacé que la dispute dans ce contexte. Notre souci était alors de rester parfaitement impassible sans nous départir de notre sérieux. Pour être honnête, il était fréquent que les passagers voisins trouvent cela drôle. Voilà le genre de jeux que nous avions, nous en avons bien d'autres...

---

36Le métro ressemblait à un métro moderne à ceci près qu'il était monorail et silencieux. La propreté était irréprochable et les stations étaient extrêmement belles. Il existait des heures de pointes mais l'affluence restait modérée en comparaison des métropoles modernes. Toutes les classes sociales prenaient le métro et le tram sans distinction.





## Télépathie Atlante

Il existait plusieurs formes de télépathie. La première la plus diffuse consistait en une forme d'empathie très poussée : la transmission, voire la contagion à distance d'une émotion très forte d'une personne à l'autre. Sur cette base existait une télépathie sensorielle : la transmission directe d'une image visuelle, une odeur, un contact, un son ou un goût. Enfin existait une télépathie verbale, un peu comme une conversation téléphonique. Dans ce cas, on avait l'impression d'entendre dans sa tête propre tête la voix de l'interlocuteur. Il était ainsi possible de dicter un texte précis.

Ces divers niveaux de télépathie pouvaient être simultanément présent ou non lors d'un même échange. La qualité de cet échange dépendait largement de l'amour que les personnes se portaient et de leur état psychique. Seuls les grands maîtres étaient capables d'un contact télépathique clair avec des inconnus. J'en étais le plus souvent incapable, sauf avec des amis proches.

Tous les Atlantes n'étaient pas télépathes, et surtout pas au même degré. Pour ma part, je l'étais avec certaines personnes et pas avec d'autres et cela pouvait être très déroutant. J'étais particulièrement télépathe avec les filles et garçons de mon groupe de vie. Il en était de même pour les garçons de mon groupe de pairs, tous membres de confréries. Le fait de se mettre en couple ou simplement d'avoir des relations sexuelles avec quelqu'un pouvait développer énormément la capacité mutuelle à communiquer par ce moyen.

Il n'était pas possible de faire effraction dans le mental de l'autre sans son accord. Autrement dit, le contact ne s'établissait que si les deux l'acceptaient et étaient en mesure de supporter l'intensité du contact. En fait, le viol psychique était théoriquement possible pour certaines personnes mais on nous l'avait fermement interdit tout comme le viol physique. Nous ne le faisons jamais, même dans nos jeux les plus stupides où nous avons recours à la télépathie. Il me revient ainsi un de nos plus grands fous rires.

A partir de l'âge de 18 ans, nous étions périodiquement présents comme « service d'ordre » dans des cérémonies publiques au Nahkron. En tant que membres de la confrérie du cerf, nous pouvions former des haies d'honneur au passage des processions, des défilés ou encadrer des foules. Nous portions alors des uniformes composés d'une combinaison moulante serrée à la ceinture et d'une cape tombant jusqu'à la taille, le tout aux couleurs de notre confrérie agréée par l'état. Les filles étaient drapées dans des robes blanches sur lesquelles elles portaient les mêmes capes courtes que nous.

Ce jour-là, étaient présent le commandant des forces armées de la cité, un des grands prêtres du Nahkron et d'autres personnages de l'état. Les discours se succédaient, toujours plus ennuyeux. Puis vint celui du grand prêtre. Je connaissais ce personnage que je considérais comme un homme d'appareil, un clérical

plus qu'un être spirituel. Pour moi, il sentait la naphthaline, la rigidité de l'institution avec la gaîté d'une grenouille dans un bocal de formol. Soudain, une fenêtre s'ouvrit dans ma tête, comme si j'entendais la voix ironique d'Ushtar :

- *Tu as vue celle fille... Quel canon !*

Suivi l'image mentale d'une très belle jeune fille. Le problème est qu'avec la télépathie, ce n'est pas tant l'image qui passe que l'émotion qu'elle produit. L'effet fut immédiat, y compris physiquement.

- *Petit crétin, tu m'a mis au garde à vous avec tes conneries !*

- *Je sais, j'y suis moi aussi. Tu m'en vois absolument dé-so-lé...*

- *Je te rappelle que je suis au premier rang face à la foule et que mon fuseau va exploser.*

- *Vantard ! Je sais comment résoudre ton problème, Arkam est juste derrière toi, on a qu'à lui demander de t'arranger ça vite fait, tu n'auras qu'à sourire et ils n'y verront que du feu.*

Nous commentions à bien rire silencieusement quand un contact extérieur vint dans notre bulle télépathique :

Arkam : - *A quoi vous jouez tous les deux ?*

Ushtar – *A ça !* Et il envoya la même image mentale, toujours avec la même charge émotionnelle.

- *Petits cons ! Alors bravo ! C'est à ça que vous jouez en pleine cérémonie en présence du grand prêtre. N'empêche, cette fille quelle beauté... Mais je vois que notre Asraan a un petit problème. C'est bien gênant.*

- Ushtar: *le commandant va croire que c'est pour lui*

Notre rire intérieur devenait tellement fort que nous commentions à ne plus le contenir.

- *Arkam : Mais non, tu diras que c'est le grand prêtre qui te met dans cet état...*

Ce fut de trop, notre hilarité explosa sans retenue mais par chance, elle fut suffisamment communicative pour en masquer la source précise. Une vague hilare complètement décalée par rapport aux propos du discours se propageait dans tout le service d'ordre par pure contagion psychique et même dans la foule. Nous avions oublié qu'il y avait d'autres télépathes présents. En fait, une autre bulle télépathique était à l'oeuvre et comme souvent dans ces cas, elles se détectèrent mutuellement. Une interférence mentale s'opéra entre moi et un des membres de cette autre bulle. Surprise, une autre bande de rigolards impassibles était aussi en train de se payer la sainte fiole du grand prêtre. Double

surprise, cela venait des gardes du Nahkron ! C'était pour le moins inattendu... La réaction fut vive car ils ne s'attendaient pas à être ainsi écoutés. Un tonitruant « *Qui êtes vous ?* » résonna dans ma tête, puis le ton se radoucis comme si nous étions identifiés comme inoffensifs. J'en fus pour ma peur tout de même.

Le responsable du service d'ordre ne nous ayant pas spécifiquement repérés, nous ne fûmes pas sanctionnés par la suite. Tous les confrères présents en furent pour un savon collectif disant que nous faisons honte à notre confrérie par notre conduite irrespectueuse. Les choses en restèrent là. Du moins est-ce là ce que nous avons cru.

Un peu plus tard, la maturité venant, nous cessâmes ce type de jeux douteux. Néanmoins toute ma vie je continuais à plaisanter par télépathie avec mes copains et copines. Je n'aurais pas pu vivre sans cette complicité au quotidien.

Dans ma nouvelle vie à Poseidia, je découvrais aussi la superficialité de beaucoup de relations et aspirais à autre chose. J'en appréciais en revanche l'anonymat relatif et la grande liberté de mouvement, d'action et de pensée qui y existait. Le cosmopolitisme de Poseidia me fascinait car tous les types physiques de la terre y étaient représentés. Il existait de véritables enclaves ethniques où vivaient des populations d'origines étrangères non assimilées. Pour moi, sortant de mon collège provincial, c'était fascinant. Ils y avaient leur

quartier, leurs associations et entreprises et parfois leur propre administration. L'état Atlante leur donnait beaucoup de droits sociaux mais pas la citoyenneté, ce qui finissait par poser problème. Les Atlantes avaient un rapport complexe à ce qui était étranger. Depuis des époques fabuleusement anciennes, les ancêtres des Atlantes commencèrent à prendre la mer et à sillonner les océans à bord de voiliers puis de bateaux motorisés. Avec le développement déjà fort ancien des aérostats puis des aéronefs, il n'est pas de recoins de la planète qui ne fut atteint par les explorateurs intrépides venus d'Atlantide. Le monde entier fut exploré, photographié et cartographié. De même des contacts furent pris avec l'ensemble des groupes humains de la planète avec des recherches en anthropologie physique et culturelle.

Cela dit, malgré cette rage exploratrice, les Atlantes répugnaient fortement à vivre outremer et à s'exiler. Ils ne manifestèrent pas de projet colonial, hormis des comptoirs militaires et commerciaux. Il existait néanmoins à distance, notamment au Brésil des enclaves minières, c'est à dire des concessions territoriales très restreintes où étaient exploitées certaines ressources minérales rares. A côté de la mine se trouvait l'usine de transformation du minerai ainsi que l'hébergement des mineurs et des ouvriers. La concession comportait aussi un poste de santé et une unité de sécurité pour protéger l'enclave. Un ballet d'aéronefs transportait les produits d'extraction en Atlantide. Tout autour, vivaient des populations à l'âge de pierre avec qui il y avait le moins de contact possible.

Il y eu des grands débats sur les rapports à avoir avec les autres peuples et il en résultat la décision d'interférer le moins possible avec eux. Surtout, de ne pas influencer leurs cultures et leur développement. Il y avait là le désir sincère de protéger des cultures fort primitives qui auraient volé en éclat en cas de choc culturel. Il y avait aussi derrière la crainte que des transferts technologiques ne créent des puissances rivales potentiellement dangereuses. Ainsi, les Atlantes n'ignoraient rien des chasseurs-cueilleurs de l'Europe qui peignirent la grotte Chauvet ou de Lascaux mais évitèrent d'interférer avec eux afin de ne pas modifier leur trajectoire évolutive. Les choses étaient plus complexes avec les sociétés plus avancées d'autres parties du monde où eurent lieu plus de contacts et plus d'interférences avec des relations diplomatiques et du commerce. En fait, il existait tout un réseau économique, diplomatique avec des échanges culturels entre les pôles de civilisation de la terre à cette époque, même si cette mondialisation était bien plus modeste qu'aujourd'hui et qu'elle n'était pas généralisée. Il y eu dès lors d'inévitables transferts de technologie. Pour tout dire, le regard des Atlantes sur les autres peuples était presque zoologique. Pour ne pas dire qu'ils les voyaient davantage comme des animaux à bien traiter, que comme des humains à part entière. Il est à rappeler que l'Atlantide a duré assez longtemps pour avoir connu d'autres humanités qui n'étaient pas des homo-sapiens comme les néandertaliens et d'autres souches issues des nombreuses lignées de primates qui n'ont pas toutes été redécouvertes depuis. Certains étaient plus

petits que les pygmées actuels et d'autres plus grands que les plus grands hommes d'aujourd'hui. Les Atlantes ont connu ces autres humanités et les avaient même étudiées. Bien que les anthropologues Atlantes reconnaissaient leur appartenance au genre « homo-sapiens » (qu'ils appelaient autrement) les Atlantes avaient tendance à considérer les autres peuples (homo-sapiens ou pas) comme des humanoïdes inférieurs à eux.

Les choses se compliquèrent quand des populations étrangères migrantes vinrent durablement s'installer en Atlantide, en particulier dans la capitale. Passé la phase de curiosité pour ces « espèces primitives » qu'il fallait protéger (avec une insupportable condescendance), des réactions hostiles virent le jour. De même, un véritable projet colonial apparut avec un parti authentiquement colonialiste prêt à conquérir, asservir, voire éliminer les autres peuples. Il s'agissait d'un véritable fascisme racial malgré l'anachronisme de l'emploi de ce terme ici. Bien qu'imprégné de l'universalisme de la Loi de Un, et opposé au projet colonial, je portais aussi quelque chose des stéréotypes de ma culture et éprouvais des sentiments mitigés envers les populations allogènes que je découvrais dans la capitale.

Comme tous les atlantes, je fréquentais les thermes. J'y allais systématiquement avec des copains car je ne me sentais pas à l'aise tout seul dans ces labyrinthes de marbre et de mosaïques.



Mais assez vite, j'avais l'impression d'y perdre mon temps et les jeux de regards me mettaient mal à l'aise même s'il m'arrivait d'y faire des rencontres. Je me sentais bien plus à l'aise à faire du sport en plein air et de nager dans les nombreux bassins de baignade ou encore mieux, sur les plages du littoral voisin.

Il était un autre lieu encore ; le Nahkron ou j'aimais me perdre parfois. La masse énorme des édifices pouvait apparaître écrasante de l'extérieur, mais une fois à l'intérieur, on y respirait le bien-être. Malgré sa taille démesurée, le complexe monumental respirait l'accueil et la bienveillance. La diversité et la beauté des édifices, tous bien proportionnés, était stupéfiante. De même la richesse sans égale sur terre, du moins à l'époque, des aménagements et des décors sculptés. De plus, le Nahkron comportait un immense musée de l'art Atlante de toutes les époques. Une vie ne suffisait pas pour voir tout ce que le Nahkron contenait. En fait, le Nahkron faisait partie de mon univers familial. Mon père y avait travaillé dans les bureaux de l'administration centrale, ma mère y allait parfois pour des réunions d'élus locaux. Notre famille par ma mère avait un lien de parenté avec la dynastie royale, ce qui avait pour conséquence d'être parfois invité pour des réceptions à la cour. Ce lieu était donc assez familier pour ma famille et pour moi. Je m'y sentais presque plus chez moi que dans la ville elle-même. C'est plus tard en grandissant que je compris que j'y avais déjà vécu dans d'autres existences et des circonstances bien différentes.

## La double cité

Poseidia était une ville double au sens propre du terme car deux villes coexistaient l'une sur l'autre. Il faut comprendre que la cité de Poseidia avait de longue date été construite sur des remblais gagnés sur les marais et la mangrove. Une grande cité s'y développa très tôt sur des poteaux de bois enfoncés dans la vase. Il y a des milliers d'années, la cité fut reconstruite après des inondations, sur de puissants piliers de béton aussi massifs que des piles de ponts autoroutiers. Une immense forêt de dizaines de milliers de ces piles de 12 à 15 mètres de haut, fut édifiée par-dessus la ville de pierre de brique et de bois existante sans la détruire, à quelques dizaines de mètres de distance les uns des autres. Bien sûr, il n'était pas pensable à Poseidia de ne pas faire de l'esthétisme et ces piliers, malgré leur taille impressionnante furent conçus pour être beaux à l'image des colonnes de temples. Ces piliers furent recouverts par d'immenses dalles formant des plates formes et les immeubles furent reconstruits par-dessus<sup>37</sup>. Même les places et les rues furent ainsi surélevées. Seuls les canaux majeurs de plus de 50 mètres de large demeurèrent à l'air libre, ainsi que les étangs et vastes bassins. Des milliers d'édifices historiques en pierre ou en brique furent démontés et pieusement remontés sur la dalle suspendue. Les autres, soit la majorité, furent préservés et il était stupéfiant de descendre par les

---

<sup>37</sup>Le matériau employé fut un béton employant entre autres des cendres volcaniques et ressemblant à s'y méprendre à de la pierre massive. On pourrait dire que c'était de la « pierre reconstituée ».

escaliers mécaniques ou les ascenseurs en quittant la ville aérienne pour passer sous la dalle en découvrant un immense volume contenant une autre ville aux immeubles fossilisés juste en dessous. Certains (rares) édifices « dépassaient de la dalle » c'est à dire que leurs étages supérieurs devenaient un petit immeuble à l'air libre sur le nouveau sol. A l'intérieur, des escaliers faisaient communiquer le haut et le bas. Ainsi les anciennes rues devinrent cachées mais préservées ainsi que l'immense réseau de canaux secondaires toujours accessible en barque et ouvrant sporadiquement sur des puits de lumières ouverts sur l'extérieur. Certaines rues devenues souterraines furent voûtées en berceau<sup>38</sup> pour des raisons purement esthétiques et devinrent des bazars très fréquentés. Il faut savoir que le béton atlante n'avait pas l'aspect du béton actuel. On y ajoutait des substances minérales qui lui donnaient l'aspect du marbre ou de diverses roches au point de tromper l'observateur. Pour les plafonds ou la dalle elle-même, il existait un système de vitrification par une épaisse couche de la silice formant une gelée vitreuse translucide mais extrêmement dure. Des paillettes métalliques étaient incluses dans la gelée translucide ce qui faisait que les parois scintillaient comme des étoiles à la moindre lumière.

On vendait dans ces bazars souterrains notamment des produits de luxe comme les bijoux et les pierres

---

38La voûte était pratiquement inconnue en Atlantide, tout comme l'arc. Ces « souks » voûtes ainsi que les gracieux ponts « vénitiens », arqués qui chevauchaient les petits canaux en étaient presque les seules exceptions à POSEIDIA. En revanche, les tunnels utilitaires étaient voûtés.

précieuses, mais aussi des parfums ou des tissus précieux. Ainsi beaucoup de maisons antiques connaissaient une seconde vie comme boutiques, tavernes, restaurant mais aussi des ateliers divers et même des bureaux. Un détail attachant de l'infra-ville était les ponts arqués. Un peu comme à Venise ou dans certaines vieilles villes Chinoises, les multiples canaux de l'infra-ville étaient enjambés d'innombrables ponts de pierre en arc de cercle extrêmement décoratifs. Sauf qu'à Poseidia, toutes ces curiosités se trouvaient couvertes par cette dalle gigantesque et privées à jamais de la lumière du jour.

Les édifices trop lourds et trop hauts comme les pyramides furent maintenues à l'air libre dans des cours ouvertes entourées de hautes galeries à colonnades. Certaines furent même rehaussées en étant totalement englobées dans une nouvelle pyramide plus grande<sup>39</sup>. Toutes les infrastructures techniques de la cité furent dissimulées dans les immenses volumes souterrains ainsi créés. Autrement dit, les conduites, réseaux de communications, usines, entrepôts, gares, réserves, transports en communs<sup>40</sup> ou de marchandise se trouvaient entièrement sous la surface... Il n'y avait de visible que les habitations, les bureaux et les édifices publics. Poseidia ne montrait au soleil que ce qu'elle avait de beau et de gracieux, d'autant plus que toutes

---

39Certaines pyramides étaient constituées de douze « couches » successives englobant la précédente. Les plus grandes à Poseidia s'élevaient à plus de 100 mètres de hauteur.

40A la notable exception des tramways qui courraient au milieu des rues principales.

les façades bordant les rues et les canaux étaient réalisées en pierre de taille plus ou moins ouvragées, souvent récupérées sur des immeubles plus anciens au moment du rehaussement général de la ville. Toutes les cités d'Atlantide avaient ainsi enfoui leurs infrastructures et installations techniques mais aucune autre n'était doublée, voire triplée à ce point à une telle échelle.

On accédait donc à l'Infra-ville en barque depuis les grands canaux ou depuis la dalle par des ascenseurs transparents ou de spectaculaires escaliers mécaniques disposés autour de larges puits de lumière. Ces vastes puits cylindriques plongeaient dans les profondeurs de la ville, étage par étage jusqu'au niveau le plus profond, sous le niveau de l'eau, celui des gares enterrées. Ils étaient entourés de galeries à colonnes empilées les unes sur les autres en couronnes successives. C'était magnifique et tout au fond, se trouvait souvent des petits jardins plantés de quelques grands arbres se hissant héroïquement vers la surface. Ces puits circulaires ouverts sur le ciel avaient quelque chose d'un cœur de grande cathédrale. A partir de ces puits s'organisaient en étoile les rues souterraines animées et pleines de vie. D'autres puits étaient utilisés comme aérogares et des vaisseaux circulaires de taille restreinte décollaient et atterrissaient au fond de ces puits ouverts sur le ciel. L'extrême précision de la manœuvre des aéronefs guidés de manière savante rendait possible la montée et la descente dans ces puits ainsi que le fait de ranger le vaisseau dans les galeries

prévues à cet effet, un peu comme des avions dans un porte avion.

Il n'y avait pas besoin de pistes d'atterrissage ni d'installations en surface.

On parlait alors de nœuds de transports puisque ces puits combinaient un aéroport à un carrefour ferroviaire souterrain et à des lignes de tramways de surface. Pendant le siège de la ville, ces puits devinrent des enjeux stratégiques pour le contrôle de la cité.

Cette ville sous la ville avait sa faune propre, en particulier les nombreuses chauves-souris qui formaient dans des endroits volontairement laissés sombres comme des grottes. Le soir venu, d'impressionnantes colonies sortaient en masse impressionnantes pour se livrer à un fantastique ballet aérien. Nous les aimions beaucoup et nous trouvions gracieux leur vol chaloupé. Il y avait aussi des couples d'oiseaux de nuit qui s'abritaient dans des recoins obscurs. Pour cette faune nocturne, l'éclairage urbain de surface était volontairement limité. Paradoxalement, l'infra-ville était souvent mieux éclairée que les rues. Ces chauves-souris étaient d'autant plus appréciées qu'elles dévoraient des nuées d'insectes<sup>41</sup> et nul ne leur aurait fait du mal. Elles faisaient partie du charme de l'infra-ville et de la cité tout entière le soir venu. Simplement, il valait mieux éviter de se trouver sur leur passage dans un tunnel étroit au moment de leur sortie en masse. Il y avait aussi nombre de rats bien qu'en l'absence d'égouts centralisés et d'accumulation de déchets, ils

---

<sup>41</sup>En fait les poissons des canaux mangeaient les larves des moustiques.

étaient bien moins nombreux que dans les métropoles actuelles. Là encore les habitants de la capitale composaient avec leur présence sans chercher à les éliminer même si les Atlantes en avaient une phobie au moins égale à celle des gens d'aujourd'hui. Ces animaux étaient d'ailleurs emblématiques de la cité et du Nahkron. On surnommait rats les affairistes de la classe dirigeante et chauve-souris les prêtres dirigeant les temples, (à cause de leurs robes bleu sombre). Les caricaturistes s'en donnaient à cœur-joie ainsi que les auteurs de chansons satiriques.

Seuls les vastes parcs avaient gardé le niveau du sol d'origine et étaient donc systématiquement en contrebas des rues, tout comme les plans d'eau à l'air libre.

Il s'agissait véritablement d'une ville sous la ville aussi importante que la surface visible. C'était une prouesse technique remarquable, surtout pour les étages les plus profonds qui se trouvaient sous le niveau de l'eau. L'infra-ville était absolument invisible de la surface car les canaux principaux étaient bordés de hauts quais de pierre qui masquaient complètement la forêt de piliers portant la dalle. En revanche, des tunnels assez larges pour laisser passer une péniche, étaient percés dans les digues pour permettre aux barges de transport d'accéder aux entrepôts et usines souterraines qui étaient nombreuses à la périphérie de la cité. C'est aussi par des ouvertures dans les quais que les foules de barques entraient et sortaient des quais pour desservir les immeubles.

Il y avait en fait plusieurs niveaux de souterrains. En effet, encore en dessous les fameuses « forêts de piliers » se trouvaient les galeries des voies ferrées souterraines reliant Poseidia aux autres villes. Ces lignes ferroviaires qui zébraient l'île entière convergeaient vers la capitale et la traversaient souterrainement de part en part pour rejaillir bien au-delà du canal externe pour strier la campagne. Elles servaient alors de métro urbain avec des stations à intervalles réguliers, à l'image du métro de Londres aujourd'hui. Il y avait aussi des galeries encore plus profondes dont l'utilité s'était perdue. Ces profonds tunnels, pour la plupart noyés, semblaient indatables et leur fonction demeurait inconnue. Il semblait clair que certains d'entre eux avaient été creusés à une époque fort lointaine où le niveau d'eau était bien plus bas. Sans doute bien avant la fondation de la ville de Poseidia<sup>42</sup>.

Cette cité d'en dessous n'était pas que technique, elle était aussi animée, en plus des industries, on y trouvait des gymnases, des thermes, des bars et des tavernes mais aussi des théâtres qui avaient récupérés les magnifiques salles de bâtiments antiques. On y trouvait aussi des « boîtes de nuit ». Il s'agissait de lieux spacieux où les gens se retrouvaient pour danser en groupe et non en masse. Les gens dansaient en ligne ou en formant des figures au son de musiques

---

<sup>42</sup>Les Atlantes avaient fait des recherches très approfondies sur leur histoire leurs origines. Ils étaient arrivés à la conclusion que d'autres civilisations bien plus anciennes l'avaient précédé. On les nommait « les mondes disparus ».



entièrement synthétiques. La grande différence avec les boîtes de nuits actuelles était que le volume sonore y était très supportable (les gens y venaient pour se rencontrer et discuter) et que les danses n'étaient pas isolées ni en couple mais en groupes plus ou moins importants faisant des figures ou des motifs. Mes camarades et moi-même ne fréquentions pas ces lieux très à la mode. Nous préférons fréquenter assidûment les fêtes organisées par nos confréries ou par des associations avec de vrais instruments de musique et de vrais chanteurs.

Il y avait aussi des lieux de rencontre de toute sorte, des lupanars, des clubs échangistes, des maisons de jeu et toute sortes de trafics légaux ou non. Des fugitifs et divers hors la loi s'y cachaient. Pour les artistes comme les musiciens, les danseurs ou les comédiens, c'est dans l'infra-ville que se trouvaient les lieux de répétitions voire de représentation. Au milieu de tout ce fatras existaient des sanctuaires oubliés dont certains étaient encore discrètement fréquentés par des confréries, notamment pour des initiations. Tout ce qui n'avait pas droit de cité en surface y trouvait refuge pour le meilleur et pour le pire car il s'y passait de belles... Tout ce monde marginal, souvent animé et sympathique, parfois glauque, était fréquenté par des habitants vivant en surface et menant des vies d'honnêtes citoyens. A la schizophrénie des villes superposées, se rajoutait celle des habitants menants, pour certaines deux existences bien contrastées. Par exemple, bien des pères de famille respectables de hautes castes fréquentaient des centres sportifs de

l'infra-ville où ils vivaient des relations extraconjugales souvent homosexuelles. Bien des honnêtes citoyens aux vies bien réglées y défiaient les normes, voire les lois diverses manières. Quelque part, ces entorses à la norme officielle faisaient partie de l'équilibre social de Poseidia et finalement faisaient norme dans la réalité vécue.

On circulait dans l'infra-ville à pied, en tramway ou métro mais le moyen le plus prisé était la barque électrique. En effet, une grande partie des bâtiments de la cité antique émergeaient au-dessus des eaux qui avaient souvent recouvert les anciennes rues. Voguer au milieu des édifices anciens était fascinant. C'était le moyen idéal et le plus agréable pour en découvrir les beautés architecturales. En effet, on y trouvait des styles anciens disparus. Imaginez Pompéi, les temples de Louxor ou ceux d'Angkor intacts, comme fossilisés sous une métropole moderne et accessibles en barque ! A l'époque finale dominait le style géométrique épuré, pour ne pas dire glacial. L'art tendait à se réduire à la pureté géométrique en proscrivant l'ornement, l'image, voire la couleur. Dans des époques plus anciennes avaient existé des styles utilisant une grande richesse décorative, ainsi qu'une grande prolifération d'images les plus diverses. En général, les motifs étaient stylisés et il existait des équivalents de l'exubérance baroque, des entrelacs Irlandais (comme dans la Corne et la cordillère). L'art figuratif avait existé sous forme de portraits ou de statues à l'image du figuratif grec, notamment pour des représentations du corps humain

presque dénudé<sup>43</sup>. Tous ces styles étaient bien représentés dans l'infra-ville, riche d'édifices possédant ce foisonnement ornemental et des figurations parfois réalistes devenues rares à l'époque de ce récit.

De ce point de vue, les Temples du Nahkron, bien que les temples principaux aient été dépourvus d'images du divin, étaient assez exceptionnels par l'ampleur leur programme décoratif intérieur<sup>44</sup>. Une des particularités du Nahkron était, outre la taille disproportionnée des blocs de pierre, les décors de mosaïques composées de petits miroirs de verre colorés qui tapissaient les murs et les plafonds. L'intérieur des temples était souvent d'un bleu azur profond qui miroitait comme la surface d'un lac au clair de lune. Sur ces fonds existaient des motifs colorés, en général géométriques, souvent des inscriptions en idéogrammes d'une grande beauté calligraphique. Il existait aussi des parties couvertes d'incrustations de pierres semi-précieuses comme des améthystes produisant des reflets extraordinaires. Seuls les temples les plus anciens avaient des décors réalistes comme des portraits ou des scènes figuratives qui par contre existaient encore dans les bâtiments publics, les gares, le métro ou les thermes.

N'allez pas croire que les volumes des temples sans fenêtres ni les immensités de l'infra-ville étaient

---

43Curieusement le nu complet n'avait jamais existé dans la statuaire ou la peinture Atlante, hormis les planches d'anatomie. C'était moins lié à une forme de tabou qu'au besoin de laisser une part de mystère.

44En dépit des différences de style de décors, l'architecture Atlante a été remarquablement stable sur des dizaines de millénaires.

plongées dans les ténèbres. Exactement comme dans les salles et les corridors profonds du Nahkron, existait divers modes d'éclairages dont le plus remarquable était la luminescence des surfaces. Les surfaces de certains murs, piliers et plafonds irradiaient d'une douce lumière froide à peine plus forte qu'un clair de lune, en fait juste assez pour distinguer les couleurs. Par endroit, existaient des sources de lumières plus vives qui reconstituaient la lumière naturelle, au point de rendre possible la croissance des plantes en bien des lieux. Il y avait donc de surprenantes oasis tropicales qui prospéraient dans cet univers unique. Des arbres entiers poussaient jusqu'à la dalle de couverture et étendaient leur ramure dans toutes les directions. Bien sûr, tout cela était entretenu avec soin. Cette lumière douce et reposante baignait tous les volumes fréquentés. C'était largement assez pour lire mais pas assez pour être ébloui. Un autre artifice consistait à projeter sur le « ciel » lisse constitué par la dalle de couverture l'image du ciel en temps réel. Ainsi par beau temps voyait-on un ciel bleu azur ou à l'inverse des nuages épais et sombres les jours de pluie. On perdait ainsi l'impression d'enfermement et on gardait les repères diurnes. Par ailleurs, la surface de la dalle était constellée de cristaux de pyrite de fer qui scintillaient à l'image d'un ciel étoilé. C'était important pour le moral des personnes qui travaillaient dans l'infra-ville. Les espaces occupés étaient aussi équipés de capteurs de poussières (comme pour les logements) et d'ionisateurs qui maintenaient une atmosphère agréable. Les gens s'y sentaient détendus.

Seules les parties désaffectées (qui étaient tout de même immenses) étaient obscures et nécessitaient une lampe électrique portative pour s'y aventurer. C'est par peur des mauvaises rencontres que mes parents m'interdisaient d'aller me promener seul sur ce réseau de canaux secondaires souterrains. Néanmoins, le plaisir d'explorer ces innombrables petites voies d'eau bordées de belles maisons de pierre et de brique ainsi que les façades de palais oubliés était plus fort que la crainte. Par contre, en général, nous y allions en groupe. Il y avait une motivation bien précise : trouver un lieu pour nous. En effet, comme tous les jeunes du monde, nous étions en recherche d'un endroit pour nous réunir qui ne soit pas organisé par les adultes mais par nous-mêmes. De manière très concrète, il nous fallait un coin pour répéter, jouer de la musique et travailler nos arrangements et éventuellement laisser du matériel. Nous-nous installâmes successivement dans plusieurs bâtiments désaffectés mais nous étions fréquemment dérangés par toute sorte de gens. Nous portâmes notre dévolu dans un antique immeuble abandonné depuis des lustres. Comme souvent, l'humidité de l'infra-ville avait depuis longtemps eu raison de toutes les charpentes et parties en bois de sorte qu'il ne restait que les hauts murs percés de portes et de fenêtres, montant presque jusqu'à la dalle<sup>45</sup>. Par contre, l'excellente maçonnerie était intacte et ne risquait pas de nous tomber dessus. Nous y jouions des

---

<sup>45</sup>Seuls les immeubles entretenus avaient des boiseries et des charpentes traitées et donc préservées.

musiques les plus variées, de longues plaintes, des chants joyeux et des musiques de marche. Un jour, alors que nous étions fort occupés à faire sonner nos hautbois et résonner nos tambours et que les cordes du santour rivalisaient avec les percussions métalliques pour jouer une marche très tonique, nous ne vîmes rien venir jusqu'à l'irruption d'une troupe de vigiles en uniforme, à notre grande stupeur. L'officier qui les commandait était une femme de belle apparence. Elle s'avança en puis déclara :

*Qu'est-ce que vous venez faire dans un endroit pareil ?  
Et vous emmenez des filles en plus !*

Cette dernière remarque eu le don de m'énerver malgré les circonstances et je répliquais aussitôt :

*-Noble officier<sup>46</sup> ; vous faites erreurs, nous ne sommes ni des voleurs ni des partouzeurs. Nous sommes des étudiants venus répéter ici pour être au calme. Il n'y a ici ni alcool ni drogues.*

*- Noble étudiant<sup>47</sup>, on s'en doutait, si toute la faune qui vient traîner ici était comme vous, nous n'aurions pas besoin d'y patrouiller. Quant à la musique on vous entend de l'autre bout de la dalle. Difficile de faire moins discret. Si on vous dit d'aller ailleurs c'est pour vous éviter d'attirer des insectes plus méchants que nous. Ce serait fort dommage.*

---

46En Atlante, « madame » ou « monsieur » se disait littéralement « noble personne » ou noble suivi du titre de la personne.

47Formulation évidemment ironique ici, s'adressant à un jeune.

Je regardais mes amis et vis qu'ils pouffaient tous de rire en silence sans que je comprenne clairement pourquoi. *Qu'y avait-il de si drôle ?* Ushtar enchaîna :

- *C'est bon, on range et on s'en va.*
- *Par contre, pour la musique, c'est vraiment très beau.*

L'officier dit cela en me regardant fixement puis ils tournèrent les talons. Ushtar me fit un clin d'œil d'un air complice et tous partirent à rire sans retenue.

*-Asraan tu as fait une touche, bravo ! Je t'imaginai marié à la policière et avec une ribambelle de têtards grouillant tout autour.*

- *Et vous ça vous fait rire, bande de neuneus !* Dis-je en feignant la colère.

- *Ah oui alors !* Ushtar me fit une humble révérence. *C'est pour mieux vous servir seigneur Asraan.*

- *Je saurais m'en souvenir, immonde personnage !*

Quoi qu'il en soit il fallait partir et trouver un autre lieu. Les semaines qui suivirent furent consacrées à une exploration minutieuse des recoins de la ville sous la ville à la recherche d'un lieu suffisamment protégé.

Mon lien avec la cité de Poseidia était donc sous le signe de l'ambivalence ; je détestais et j'aimais cette ville avec la même force. Poseidia ne laissait personne indifférent. J'ignore si la terre n'a jamais porté une cité aussi splendide, telle une fleur empoisonnée. Qui ne succombait pas à son parfum ?

Véritablement, Poseidia était un monde en soi, mais aussi le monde en concentré dans toute sa majesté et sa souillure. Dans tous les domaines cette ville s'était développée jusqu'à des extrêmes qui nous sembleraient aujourd'hui incompatibles. Le génie des Atlantes était justement l'art de faire coexister des choses impossibles.



## **Les années d'université.**

Comment se passaient alors les journées à Poseidia ? Il existait un usage similaire à ce qui existe en Chine aujourd'hui. Au petit matin (la plupart des habitants se levaient très tôt) les Poséidiens sortaient faire de l'exercice dans les parcs de la ville pendant environ une heure. Puis tout ce beau monde retournait se changer aux casiers et allait travailler ou du moins vaquait à ses occupations jusqu'au milieu de l'après-midi. La seconde partie de l'après-midi était consacrée à voir les amis dans divers lieux publics, souvent aux thermes ou dans des bars. En général, les gens se couchaient de bonne heure. Quand ils sortaient le soir, les spectacles commençaient de bonne heure et se terminaient relativement tôt.

Pour ma part, comme pour la plupart des gens issus des collèges, la journée comportait aussi un temps d'exercices de méditation. Nous faisons de l'exercice physique avec les copains comme courir dans un parc ou faire de l'aviron. Nous étions entraînés à courir pieds nus sur l'herbe ce qui était une caractéristique de gens issus de collèges de confréries<sup>48</sup>. Ces activités étaient systématiquement associées à la natation car après avoir bien transpiré, l'usage était de piquer une tête et de faire des longueurs et cela presque en toute saison (il ne faisait jamais très froid à Poseidia). Je prenais

---

<sup>48</sup>On pourrait parler de naturisme au sens premier du terme. Nous faisons partie de mouvements qui remettaient en cause le caractère artificiel d'une société fortement industrialisée et prônaient un retour à un mode de vie plus bucolique.

généralement un temps tous les soirs pour faire de la musique et régulièrement, je retrouvais mes amis et amies pour jouer ensemble.

A côté de cela, je continuais mes études à l'université. Il y avait plusieurs sites universitaires à Poseidia. Il était possible à tous d'y venir étudier à tous les âges. Les spécialités enseignées étaient très nombreuses et moins cloisonnées qu'aujourd'hui. Il n'y avait pas de séparations étanches entre les branches. Une autre caractéristique de l'enseignement en Atlantide était que l'étudiant, quelle que soit sa spécialité était d'emblée mis en situation de recherche. Dès le début, apparaissaient des travaux d'enquêtes ou d'exploration qui se combinaient à l'acquisition de connaissances. On ne concevait pas d'enseignement sans mettre l'apprenant en action.

Pour ma part, j'étudiais la botanique mais aussi l'agronomie (et ses développements que l'époque actuelle est en train de redécouvrir). Cela n'était pas incompatible avec une formation littéraire. Le campus universitaire se trouvait associé à l'enceinte d'un temple majeur et les bâtiments splendides étaient répartis dans un vaste campus où les cours à colonnes alternaient avec des parcs arborés et des pelouses. C'était aussi une ville dans la ville. Si le lecteur veut se faire une idée de ce à quoi pouvaient ressembler une université en Atlantide, le Palais Minoen de Cnossos en Crète en est quelque chose de curieusement approchant si on reste sur les volumes et l'aspect extérieur. C'est à dire une combinaison complexe de bâtiments cubiques

alternants façades fermées et colonnades superposées. Bien sûr, la réalisation n'avait rien en commun et les aménagements internes complètement différents. Comme souvent à Poseidia, les bâtiments avaient des façades en pierre de taille particulièrement soignées et imposantes mais quand on entrait à l'intérieur, le côté de haute technologie sautait aux yeux. Il en était ainsi pour tous les bâtiments publics. J'aimais beaucoup ce campus et j'estimais avoir beaucoup de chance de pouvoir étudier dans un tel cadre. Je fus intégré dans une équipe de recherche puis plus tard, je participais à une recherche interdisciplinaire particulièrement importante pour moi.

Je fus très heureux de rentrer à l'université. Venant du collège, je retrouvais un contenant et une identité. Ma nouvelle vie d'étudiant me plaisait bien, à la fois par le plaisir d'apprendre que la socialisation d'étudiant. Pendant cette vie d'étudiant, j'allais vivre dans l'appartement de mes parents, ce qui n'était pas sans poser de problèmes car même s'ils étaient très gentils avec moi, je vivais ce retour comme un enfermement. J'étais trop habitué à vivre ailleurs et qui plus est, dans des contextes communautaires. Eux-mêmes ne savaient pas trop comment me prendre, j'avais tellement changé qu'ils avaient du mal à me voir comme leur fils malgré la ressemblance physique. Il n'y avait pas de conflit, au contraire, je manifestais de la déférence à mes parents et ils vivaient cela comme une distance excessive envers eux qui n'en demandaient pas tant et auraient aimé que je sois plus proche. Bref,

de vivre avec moi un rapport plus classique de fils à parents. La vie de famille me semblait trop restreinte. Une autre difficulté est qu'ils se rendirent compte que je captais à mon insu leurs intentions et que souvent je pouvais terminer leur phrase, voire dire ce qu'ils n'avaient pas encore formulé. Cela ne leur faisait pas peur car ils voyaient bien qu'il n'y avait rien de malveillant. Par contre, cela les déconcertait. Ils n'avaient pas la possibilité de faire cela pour moi et je leur étais plus mystérieux que je ne l'aurai souhaité. En fait, j'avais accès à des réalités qui leur échappaient et que je ne savais comment leur traduire, d'où un sentiment d'étrangeté. Par contre, j'avais l'impression d'avoir accès à leur monde et de le comprendre car il était aussi le mien. C'est un peu comme si j'en avais un autre en plus qu'ils ne pouvaient se représenter. Bref, je jouais au fils comme au théâtre avec plus ou moins de talent. Ma mère, avec son côté intuitif et artistique était sans doute plus proche et la relation avec elle était plus authentique. Elle était née dans une communauté où la télépathie existait et même si elle avait perdu cet entraînement, il lui en restait des traces évidentes. Heureusement, il y avait les copains et les copines... Mes autres amis entreprirent aussi des études universitaires. Bien qu'étudiant sur des sites différents, nous continuions à nous voir. Quelques années plus tard, nous fûmes associés dans des projets de recherches transdisciplinaires.

## Séjours dans la Corne nord<sup>49</sup>.

Dès l'enfance, j'avais fait des visites dans la Corne avec mes parents pour rendre visite à la famille. C'est à l'âge de 17 ans que je commençais à y faire seul des séjours. Il était d'usage dans les classes dirigeantes de l'île de Poseidia d'envoyer les jeunes filles et garçons faire des séjours dans ces contrées reculées pour se frotter à la dureté de la vie. Pour beaucoup c'était une punition, les jeunes difficiles, capricieux ou simplement flemmards étaient menacés par leur famille d'être « envoyés au bled » pour se faire redresser en faisant l'expérience salutaire de la vie rude qui y régnait. Pour certains, c'était comme être envoyés en maison de correction, presque en prison. Certains jeunes ne supportaient vraiment pas cet exil et devaient être rapatriés en catastrophe. Pour moi, rien de tel, outre le plaisir de retrouver mes cousins et cousines, je voulais découvrir le mode de vie de mes ancêtres et m'immerger dans un mode de vie alternatif que je trouvais plus pur que celui de la grande ville, une culture plus authentique. C'est dans ces étendues à la fois maritimes et montagneuses, boisées au sud et couvertes de tourbières au nord que vivaient disséminés quelques centaines de milliers « d'hommes libres » formant l'essentiel de la population. Cela ressemblait à une terre étrangère pour ainsi dire une autre nation.

---

49Il existait à l'extrême sud de l'île de POSEIDIA une presqu'île nommée « Corne sud. » Elle se prolongeait par une autre île encore plus méridionale. Il y régnait des conditions tropicales comme en Floride aujourd'hui. Ce territoire était très peuplés comparé à la Corne nord.

J'avais fini par en parler la langue si différente de l'Atlante standard<sup>50</sup>. Lors de ces séjours, j'adoptais le mode de vie de ces communautés rurales semi-autarciques où vivait l'essentiel de ma famille maternelle. J'y appris à travailler la terre, à monter des murets, à m'occuper des animaux et bien d'autres choses encore.

Le hameau d'où provenait ma mère et où vivaient encore ses parents était situé dans une région côtière vallonnée, prise entre l'océan et de petites montagnes rocheuses qui prolongeaient la Cordillère. Ce hameau se trouvait sur une butte arrondie formant un mamelon dominant la côte d'un côté et une vallée s'enfonçant dans les montagnes de l'autre.

Je fis le choix de séjourner dans une autre communauté que celle de ma mère. Bien sûr, j'étais heureux de les revoir, en particulier mes grands-parents et arrières grands parents, mais je me trouvais assigné à la place de « fils de maman » dont je n'arrivais pas à me dégager. Les gens de la famille m'avaient connu tout petit et me protégeaient comme si j'étais encore un enfant où me renvoyaient l'image d'un petit citadin fragile et s'opposaient à ce que je travaille dehors aussi dur qu'eux, ce qui m'était insupportable. Lors de ces

---

<sup>50</sup>Les communautés « d'hommes libres » étaient les dernières à utiliser des langues minoritaires dérivant d'une forme d'Atlante ancienne de plusieurs dizaines de milliers d'années. Ces communautés revendiquaient le fait de parler l'Atlante originel, ce qui était faux. Leurs langues avaient simplement évolué différemment des formes standards partir de ces formes très anciennes.

séjours en tant que jeune adulte, je rendais donc visite à la famille mais je vivais ailleurs.

J'étais donc hébergé dans une autre communauté de la même vallée, encore plus proche du rivage, sur un terrain plat.

A mon arrivée, je fus accueilli courtoisement mais de manière assez distante. Ces habitants étaient habitués à voir défiler des étrangers et ne leur accordaient spontanément que peu d'attention, hormis la politesse élémentaire.

Je fis le choix de me porter d'emblée volontaire pour participer à toutes les tâches, même les plus salissantes ou fatigantes, ce qui semble-t-il était assez rare pour des visiteurs citadins. Il y avait un homme chargé de la coordination des tâches. Quand il me vit il me dit :

*-Toi tu as l'air de vouloir travailler. On va te mettre en binôme avec I-lan-Tar, tout le monde s'entends bien avec lui, c'est un brave garçon.*

Dès le second jour, je participais donc à l'épandage du fumier sur les sols, en binôme avec cet I-lan-tar. Le courant passa immédiatement entre nous. J'étais ravi de travailler avec lui car il était souriant et vraiment de belle prestance. Ayant une bonne condition physique, je me lançais dans le travail sans me ménager et I-lan-Tar me rappelaient souvent que je n'y étais pas habitué et que je devais y aller doucement. Le résultat fut que le lendemain je me retrouvais dans l'incapacité de me lever de bonne heure comme eux, à ma grande honte. Je dû suivre le conseil de me ménager, un peu dépité d'avoir la confirmation d'être un jeune citadin. I-lan-Tar et moi faisons de plus en plus connaissance en

échangeant tout en travaillant. Je découvrais chez lui une vive intelligence.

Les habitants vivaient dans des maisons rondes à la base en pierre et couvertes d'une charpente conique formant vu de l'extérieur, un toit de chaume en dôme. Dans le nord de la Corne, dépourvu de bois d'œuvre, les maisons se composaient de plusieurs petits modules ronds soudés les uns aux autres pour former un ensemble. Imaginez plusieurs yourtes maçonnées soudées les unes aux autres<sup>51</sup>. Parfois, des os de baleines échouées étaient utilisés pour faire les charpentes, d'autre fois, un dôme de fibres enduites de chaux servait de toit. Pour les constructions plus importantes, il fallait faire venir des poutres sur des centaines de kilomètres par bateau ou par aéronef. Dans le sud de la presqu'île riche en bois d'œuvre, les maisons étaient composées d'une vaste pièce ronde. C'était le cas dans les communautés où je séjournais où il y avait assez de bois d'œuvre pour faire de grandes et hautes charpentes coniques. Les toits étaient couverts de chaume épais et plus rarement de bardeaux de bois. L'intérieur, était composé d'une grande salle au milieu de laquelle trônait un poêle monumental couvert de céramique colorée. Tout autour, le long du mur circulaire étaient disposées des banquettes basses avec des coussins pour s'asseoir ou s'allonger. Des étoffes de couleurs vives ornées de motifs tissés couvraient joliment les divans.

---

<sup>51</sup>La similarité avec SKARA BRAE aux Orcades est frappante.



Il n'y avait ni table haute ni chaise, contrairement au mobilier standardisé qui existait partout à l'époque. Les affaires étaient rangées dans des étagères incluses dans des niches le long du mur circulaire. Il existait aussi quelques coffres et des petites armoires de bois. La grande pièce ronde était à la fois un séjour, une cuisine et une salle à manger. Il existait une esthétique du quotidien ; il n'y avait là rien de luxueux ni d'objets précieux mais tout était beau et élégant. Tous les éléments de bois étaient sculptés de motifs à entrelacs et peints de couleurs vives très gaies<sup>52</sup>. Chaque objet fonctionnel était aussi conçu pour être beau et ces maisons étaient toujours aménagées avec goût. Ces populations avaient réalisé la synthèse entre le beau et l'utile, l'art et le fonctionnel. Ils assumaient l'art au point d'en faire leur quotidien sans en faire une réalité séparée. Du reste, ils ne distinguaient pas l'art de l'artisanat. Tout était aussi d'une propreté méticuleuse surprenante dans cet univers rustique. Les tissus, les meubles, les ustensiles étaient impeccables. Le sol était balayé tous les jours, on se déchaussait à l'entrée, les gens se lavaient et se changeaient le soir en rentrant des champs pleins de terre. Une fois chez eux, ils n'étaient jamais négligés dans leur apparence. Ils avaient même quelque chose d'aristocratique dans leur maintien.

C'était dans ces pièces rondes que le soir toute la maisonnée se regroupait pour des veillées très

---

<sup>52</sup>Les couleurs pouvaient rappeler les décors naïfs des Isbas russes du XIXème siècle.

animées. Une particularité de ces maisons était que les portes et fenêtres portaient de lourds linteaux de pierre massive, le plus souvent, ces linteaux de belle taille étaient évidés en courbe pour former un arc en plein cintre d'un seul bloc, chose à peu près inconnue ailleurs en Atlantide. Le résultat était plus exotique en Atlantide (où la voûte était connue mais réservée aux tunnels) que dans l'Europe médiévale. La lumière naturelle était rare dans ces pièces communes et une des rares concessions à la technologie était l'introduction systématique d'un éclairage artificiel qui les rendait tout de même agréable à vivre. Autre concession, des lucarnes vitrées installés sur le toit pour faire plonger la lumière sur la pièce centrale. Ces communautés étaient capables de produire leur propre énergie de manière autosuffisante, ce qui permettait un certain confort dans un environnement très rude. Par exemple, en plus de la lumière, il était possible de produire de l'eau chaude, en particulier pour les bains. Certaines communautés comme celle de ma mère capturaient des sources naturellement chaudes à cet effet. Un système astucieux de tubes enterrés captait l'eau d'une source chaude et passait sous le dallage de la grande salle, assurant un système de chauffage naturel et fournissait de l'eau chaude à volonté. Dans les grands froids de l'hiver, le grand poêle maçonné servant aussi à cuisiner venait contribuer à maintenir, une température très correcte.

Tout autour de la pièce commune se trouvaient des portes coulissantes donnant sur les alcôves qui

servaient de chambres. Ces alcôves en forme de fer à cheval étaient disposées en abside tout autour et chacune possédait sa fenêtre vers le dehors. Je découvris à l'usage que ces fenêtres ne servaient pas qu'à l'aération et à éclairer... Elles étaient bien plus froides que la pièce centrale et en hiver les couchettes devaient être réchauffées le soir en y faisant passer un gros galet chauffé sur le poêle et enveloppé dans un linge. Heureusement, nous avions des édredons de plumes très chauds pour nous protéger du froid glacial de l'hiver.

L'usage était de répartir les couples dans les alcôves, d'autres étaient réservées aux enfants ; les filles et les garçons séparés. Les jeunes adultes célibataires étaient répartis dans des alcôves séparées ou pouvaient se retrouver dans les mêmes chambres selon la place disponible. C'est ainsi que je fus logé en un premier temps seul dans une telle alcôve.

Dès la troisième nuit suivant mon arrivée se produisit un curieux manège. Je m'apprêtais à dormir quand j'entendis frapper à la petite fenêtre de la chambrette. Je n'avais aucune envie de quitter le lit douillet pour affronter le froid en allant vers la fenêtre à battant unique mais il fallait voir ce qui se passait. Un peu inquiet, j'enfilais un poncho et j'ouvris. C'est alors que je vis I-lanTar. Il logeait dans une maison voisine. I-Lan-Tar me demanda s'il pouvait entrer. Craignant qu'il ne se passe quelque catastrophe, je l'invitais :

- *Oui, bien sûr, rentre. Que se passe-t-il ?*

Il sauta à l'intérieur d'un bond avec la souplesse et l'agilité d'un félin.

- *Il se passe ça ;* dit-il en m'enserrant. Je le repoussais vivement mais sans brutalité.

- *Eh, l'ami, qu'est-ce qui t'arrive ? Est-ce une façon d'accueillir les étrangers ici ? Tu penses que les jeunes de Poseidia ne pensent qu'à ça ?* Il resta interloqué un instant et c'est là qu'il comprit sa méprise.

- *Tu as laissé l'échelle<sup>53</sup> sous ta fenêtre, c'est le signe que tu souhaites avoir de la visite. Je ne voulais pas te manquer de respect. Je suis désolé, excuse-moi, j'ai honte.*

-*De la visite ? En pleine nuit ?*

-*Bah oui. Pour chauffer ton lit quoi... C'est ce que l'on fait quand on est célibataire et qu'on a envie d'une visite. En m'ouvrant et en m'invitant à rentrer, cela voulait dire que tu me gardais cette nuit.* Devant sa mine déconfite et sa gêne, je fus pris d'une envie de rire incontrôlable alors que je n'avais pas envie de l'humilier en lui riant au nez. Du reste, il me plaisait bien. Il s'apprêtait à repartir. Ma propre gêne fut vite interrompue par du bruit à l'extérieur. Il en venait un autre. Le théâtre existait en Atlantide mais pas le Vaudeville avec l'armoire comme décors principal. Du reste, la pièce en était dépourvue hormis un placard à linge où personne n'aurait pu se cacher. Je dis à I-Lan-Tar de rester accroupi contre le mur et j'ouvris à nouveau la fenêtre. J'avais envie de m'amuser un peu plus. C'était un autre garçon de la communauté.

---

53Il existait à cet effet des petites échelles à trois barreaux permettant qui posées sous les fenêtres permettaient d'y entrer aisément. Si elles étaient retirées, c'est que la personne ne voulait pas de « visite ».

- *Mais oui, bien sûr, tu n'as qu'à monter.* Ce qu'il fit, se trouvant nez à nez avec I-Lan-Tar.

- *Toi ici, qu'est-ce que tu fous là ?*

- *La même chose que toi abruti.*

Heureusement, les garçons avaient de l'humour et nous partîmes à rire comme des bossus du grotesque de la situation. Nous faisons attention à ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller les autres résidents de la grande maison. Le but du jeu était de savoir s'il viendrait quelqu'un d'autre et surtout qui. Les pronostics allaient bon train quand on toqua à la fenêtre ; rebelote. Et ainsi de suite jusqu'à ce que nous soyons 5 tapis dans cette petite pièce. La situation était sans précédent même pour eux car lorsqu'un « visiteur du soir » était accepté, on remontait l'échelle et tout le monde comprenait que la place était prise. Le comble fut atteint avec le dernier arrivé. Il fit sensation et fut accueilli avec panache : non seulement ce jeune homme vivait avec une femme (partie pour quelques jours) et n'était donc pas célibataire mais en plus, il vivait dans la même maison que moi. Plutôt que de passer ma porte, ce charmant garçon trouva plus discret de sauter par sa fenêtre pour faire le tour de la maison par l'extérieur et enfin rentrer par la fenêtre de ma chambre. En effet, l'arrière-grand-mère, qu'ils appelaient la « reine mère » avait souvent des insomnies et restait souvent la nuit dans la salle commune à réciter des prières au coin du poêle et tout déplacement de chambre à chambre par l'intérieur était détectable. Qui plus est, sa compagne était l'arrière-petite-fille de la « reine-mère » et cette dernière lui aurait dévissé la tête si elle l'avait su trompant sa

femme sous son propre toit. A mon grand effarement, j'appris que sortir par une fenêtre et rentrer par une autre était tout à fait normal dans ces communautés pour passer d'une pièce à l'autre la nuit, « reine-mère ou pas ». J'avais séjourné enfant avec mes parents dans de telles maisons mais j'ignorais tout de ce genre de manège qui devait exister aussi. En m'amusant tout seul, je les imaginais le soir venu sortant par la fenêtre et tournant autour des maisons en quête d'une échelle providentielle les menant à la grande félicité...

Vint le bouquet final : on frappa à la fenêtre mais avant que je n'aie pu ouvrir, le mystérieux visiteur décampa en courant. Il avait sûrement vu les autres et c'était enfui. Ce fut le comble du grotesque. L'un d'entre eux ajouta :  
- *Demain toute la vallée saura que le « petit Poséidien » organise des parties fines dans sa chambre de l'honorable maison de la « reine-mère ».* Se tournant vers moi ; *Mon vieux ta réputation est faite.*

Un des garçons dit soudain :

- *Ne bougez pas, je reviens tout de suite, on va fêter ça !* Il revint trois minutes après avec une flasque qu'il cachait dans son vêtement. Il s'agissait d'une bouteille d'alcool. Cette communauté produisait un peu de bière qu'ils buvaient (modérément) les jours de fête mais les alcools forts étaient prohibés. La flasque interdite sans doute laissée par un visiteur, passa de main en main et bien que ne buvant jamais d'alcool, je communiais avec eux tant la situation était cocasse. Nous ne voulions pas nous saouler pas mais ni eux ni moi n'étions habitués à

boire et l'effet fut d'amplifier notre hilarité. Nous continuâmes à discuter et à plaisanter un moment. Je les fis parler de l'usage des « visites ».

- *Alors, chaque fois qu'il arrive un inconnu vous vous pointez chez lui en douce ?*
- *Ah non, pas à chaque fois.* Répondit l'un d'eux avec un air de sous-entendu.
- *Alors, qu'est-ce qui m'a valu l'honneur de votre visite ?*
- *Regarde toi dans la glace.* Et tous repartirent à rire comme des malades. Je vis qu' I-Lan-Tar restait en retrait et je sentis une gêne chez lui. Néanmoins, je ne percevais pas d'irrespect derrière leurs blagues et ne me sentais pas agressé.
- *Et les filles ? Demandais-je ?*
- *Ne t'inquiète pas pour elles, elles savent très bien grimper aux échelles me répondit I-Lan-Tar. Un autre enchéri ; oui aux barreaux d'échelles et sur nos barreaux aussi. Par contre, elles ne vont jamais dans la chambre d'un inconnu. Elles font d'abord les avances et fixent les rendez-vous. Après, on va les voir où elles viennent nous voir, c'est selon. Une échelle chez un inconnu ne fait venir que les garçons.*

En les écoutant parler ainsi, j'avais l'impression d'avoir affaire à des adolescents plus qu'à de jeunes adultes. Cette impression se confirma par la suite, y compris pour des hommes plus âgés. Ces communautés gérées par les femmes âgées avaient tendance à maintenir les hommes dans un statut immature. C'étaient de très bons travailleurs très solidaires mais dans leur tête, la

plupart restaient des petits garçons montés en graine. C'était une grosse différence avec les femmes qui semblaient plus mûres au même âge. Le problème existait ailleurs en Atlantide mais était plus marqué chez ces Atlantes communautaires.

Nous aurions bien aimé chanter ensemble mais pas question de réveiller tout le hameau. Enfin, la réalité se rappela à nous.

- *Les gars, on a du boulot pour demain et il faut aller dormir.* Le garçon en couple m'interpella.
- *Asraan, on va tous rentrer la queue basse mais on a bien rigolé et cela valait la peine. Je crois qu'on ne va pas s'ennuyer avec toi.* Puis ils redescendirent les uns après les autres par l'échelle riant encore. I-Lan-Tar ne se pressait pas et fut le dernier à sortir et à descendre.
- *I-Lan-Tar, attends. Tu vas me montrer comment on retire cette foutue échelle.*
- *Ces Poseidiens ne sont même pas fichus de retirer une échelle,* soupira-t-il en remontant. Puis il la tira à lui de l'intérieur et la plaqua contre le mur.
- *Voilà, c'est fait.*
- *Et bien, maintenant que tu l'as retirée, tu vas être obligé de dormir ici. Comme c'est triste !*
- *Quelle infortune !* Ajouta-t-il en me prenant dans ses bras. Nous-nous laissâmes tomber ensemble sur le lit en riant. Ce fut une belle rencontre.

Je revis évidemment les autres les jours suivants et lors d'autres séjours. Nous gardâmes une complicité et une véritable amitié se tissa. Je découvris qu'ils étaient de bons gars, bien plus respectueux des autres que ce que



je pouvais le penser d'emblée. Nous eûmes bien des occasions de chanter ensemble

I-Lan-Tar<sup>54</sup>, s'avéra un précieux intermédiaire. Il me permit de rentrer véritablement dans la vie communautaire. Je travaillais au quotidien avec lui dans la participation des tâches communes. J'avais peine à suivre I-Lan-Tar dans le travail considérable qu'il abattait chaque jour, mais l'ambiance était tellement conviviale que ce qui aurait pu être un baigne devenait tout à fait vivable. Ils arrivaient à prendre du plaisir dans la plupart des tâches.

Ils n'opposaient pas le loisir au travail mais tiraient de la joie dans tout leur quotidien. Avant de séjourner dans ces communautés septentrionales, je n'imaginai pas à quel point ces curieux Atlantes passaient leurs journées à travailler manuellement, souvent dur, et cela du matin (très tôt) au soir. C'était complètement inconcevable vu de Poseidia, même pour des gens modestes. Ils avaient heureusement de nombreux jours de fête où ils se reposaient et s'amusaient.

I-Lan-Tar m'introduisit dans sa bande de copains et copines et c'est grâce à lui que je cessais d'être « le petit étudiant venu de Poseidia » pour me faire accepter dans les relations internes. I-Lan-Tar et moi discutions souvent le soir avant de nous endormir. Il me posait des questions amusantes sur la vie fascinante des cinglés de la capitale et il m'expliquait toutes les règles implicites de la communauté et ses histoires. A Poseidia, les « hommes libres » étaient vu comme des

---

<sup>54</sup>Ce nom était assez connu et avait été porté par des souverains et plusieurs personnages historiques.

ascètes vivant une vie austère dans des conditions difficiles. Bref, des gens à la fois très religieux et pas très marrants. Ce que j'en découvrais me laissait pantois.

Nous avons décidé de ne communiquer que dans la langue de la Corne et j'utilisais la télépathie pour saisir les termes inconnus. Il me corrigeait et m'apprenais beaucoup d'expressions idiomatiques introuvables dans les livres. Souvent, je le faisais rire par mes lapsus qui semblaient très drôles. Il me surprenait par ses connaissances littéraires sans équivalent chez la plupart des jeunes vivant en ville. Il avait aussi une capacité surprenante à composer des vers et à en faire des poèmes chantés d'une beauté stupéfiante. Il ne jouait d'aucun instrument de salon mais seulement de divers instruments à vent utilisés pour faire danser lors des fêtes. Par contre, il chantait magnifiquement. Je lui demandais de m'enseigner l'art du chant a cappella de ces envoûtantes mélodies de la Corne<sup>55</sup> et chaque soir, il me faisait répéter vers après vers, ligne après ligne un long poème chanté qu'il connaissait parfaitement. J'étais habitué dans ma confrérie à des chants mélismatiques richement ornements et avec des notes glissées. De même, je savais faire vibrer certaines notes d'une manière plus appuyée. De ce fait, leurs chants ne m'étaient pas inaccessibles, surtout avec un aussi bon enseignant. Il m'apprenait aussi les chants de travail

---

<sup>55</sup>Il n'est pas pensable de voir une parenté avec le sean-nós Irlandais ou ses équivalents Écossais et pourtant les airs étaient tellement semblables. Une mélodie comme *Càdal chan fhàigh mi* aurait pu passer inaperçue.

que j'adorais et je n'étais pas peu fier de pouvoir le jour les entonner avec eux lors des travaux des champs. Ce dernier point produisit un petit effet dans la communauté car si certains visiteurs finissaient par parler la langue, aucun n'était allé jusqu'à apprendre leurs chants et ce fait fut signalé aux anciens de la communauté comme une énigme. Étais-je des leurs ou un étranger des villes ?

L'affaire se corsa lors d'une de leurs soirées, selon l'usage les uns et les autres se levaient au milieu de l'assemblée attentive et entonnait un chant. Je ne sais qui eu l'idée de me prendre à partie :

– *Eh, toi le Poseidien, tu viens d'une confrérie, tu connais sûrement de beaux chants.* Je pris cela comme un défi. Je ne répondis rien mais je me levais et entonnais le I-Lan-Tar, nuit après nuit, strophe après strophe, mot après mot jusqu'à ce qu'il estime que je maîtrisait le passage. Pendant que je chantais, j'étais vraiment pris par l'émotion mais je sentais qu'il se passait quelque chose dans l'assistance. Pourtant, je continuais jusqu'au bout. Un grand silence suivi. J'aurais aimé disparaître sous terre alors que tous les regards demeuraient fixés sur moi. C'était franchement horrible à vivre et je me demandais quelle bêtise je venais de faire. Qu'est ce qui m'avait pris de chanter cela, et devant eux en plus ! Je n'osait même pas regarder I-Lan-Tar et je fuyais son regard. J'allais me rasseoir quand la cheffe de la communauté m'interpella.

- *Approche Asraan. Ce chant est un de nos plus sacrés, il fait partie de notre patrimoine le plus précieux. Comment l'as tu appris ? Qui te l'a enseigné ? Je ne me voyais pas trahir I-Lan-Tar et je baissais les yeux en restant coi. I-Lan-Tar se leva d'un bond comme pour voler à mon secours.*
- *C'est moi qui lui ai enseigné. Je l'avoue. Un brouhaha parcourut l'assemblée. La cheffe repris :*
- *En principe ce chant n'est transmis qu'aux hommes libres initiés. Il n'est pas secret mais ne doit pas être corrompu ni altéré dans sa transmission. Asraan, tu l'as merveilleusement chanté comme l'un de nos bardes l'auraient fait. Tu es un garçon de la ville mais ton cœur est des nôtres. Puis elle se tourna vers I-Lan-Tar.*
- *Fils, tu as bien fait et tu peux continuer à enseigner à ASRAAN. Alors qu'une salve d'acclamations fusait de toute part ; j'entendis dans ma tête la voix d'I-Lan-Tar me disant : **Maintenant, ils savent qu'on ne fait pas que baiser dans l'alcôve.** Nous partîmes tous les deux à rire comme des cinglés. Pourtant la situation était très embarrassante pour moi car j'avais été élevé à ne jamais me mettre en avant. Toute notre éducation consistait à être solidaire des autres et surtout pas à nous placer au dessus. Cette mise en exergue était une situation impensable et profondément déconcertante, sans parler de ce que cela révélait la relation avec I-*

Lan-Tar. Notre relation était discrète même si elle était connue. Qu'est ce qui m'avait pris vouloir de faire le singe savant devant eux!

Heureusement, cet épisode fut bref et sans effets sur la suite. Ces gens me considérèrent ensuite comme avant avec le même naturel.

J'appréciais beaucoup la simplicité d'I-Lan-Tar et sa bonne humeur constante. Il était très agréable de travailler avec lui, il avait des gestes calmes et mesurés, ne s'énervait jamais et semblait travailler au ralenti, sauf qu'au bout du compte, la tâche était accomplie sans qu'on ne s'en soit aperçu. I-Lan-Tar avait aussi le souci constant d'enseigner les gestes et j'apprenais énormément à son contact. Comme beaucoup de « d'hommes libres », c'était ce que j'appellerais un télépathe affectif. Il n'aurait pas été capable de soutenir une conversation télépathique poussée mais il percevait parfaitement les émotions et les intentions et était parfaitement capable de contacter quelqu'un à distance et de transmettre des choses. Quand j'étais de retour à Poseidia, Il lui arrivait de me contacter ainsi, parfois involontairement. C'était typiquement le soir, à l'heure où nous avons nos discussions habituelles. Nous arrivions à nous donner des nouvelles par ce moyen. S'il avait été entraîné comme je l'avais été au collège, I-Lan-Tar serait devenu un télépathe extraordinaire. Nous devînmes très vite suffisamment attachés l'un à

l'autre pour que le gros galet chauffé sur le poêle devienne superflu.

Le hameau se composait donc de huit maisons rondes entourées d'un fossé et d'un talus soutenu par des murs couronnés d'une haie vive très dense. Le soir, les animaux étaient rentrés dans cette enceinte destinée à les protéger des loups et des ours. Le portail de bois sculpté était alors fermé pour la nuit. En des temps très éloignés, ces enceintes avaient été aussi une protection contre les attaques des humains... Au milieu de ce hameau se trouvait une petite place servant à se réunir par beau temps. Au milieu de cette place se trouvait une grande stèle en pierre brute devant laquelle se dressait une table de pierre massive servant d'autel. Lors de cérémonies, on y faisait des offrandes diverses. A certaines occasions, un feu était allumé devant l'autel et tous se regroupaient autour pour chanter et danser. Devant cet autel se trouvait l'entrée de la maison commune.

A l'extérieur du hameau se trouvaient les deux maisons de bain, celle des femmes et celle des hommes. Vu du dehors, les bains ressemblaient à de petites maisons rondes en pierre rustique abritant un bassin d'eau thermale provenant de sources naturellement chaudes, ce qui était une chance. Tout autour du bassin circulaire se trouvaient des banquettes de pierre. En fait, chez eux les maisons d'habitation, les maisons de bains et les temples étaient construits sur le même modèle circulaire primitif. L'usage était de se dévêtir complètement, de se

laver entièrement en prenant de l'eau chaude avec une louche dans une vasque en pierre qui se remplissait du surplus du bassin. En même temps, on récitait des prières de purification. C'est une fois lavé, rincé et purifié physiquement comme mentalement que l'on pouvait rentrer dans le bassin commun. Je me souviens d'une journée de travail passée à curer un bassin de retenue d'eau. Certains d'entre nous étions dans la boue pour extraire la vase à la pelle et la verser dans des hottes et dans des seaux. D'autres portaient ces hottes et devaient les déverser sur les champs voisins comme fertilisant. La vase malodorante nous coulait à travers les hottes sur le dos et les membres. Le soir venu, nous étions si sales qu'il n'était même pas pensable de rentrer dans les maisons ainsi. Le chef de chantier donna l'ordre du repli :

*Assez travaillé pour aujourd'hui les gars, allons tremper nos pis dans l'eau chaude du bain !*

Mais là encore il fallut se dévêtir dans le vestibule et nous savonner vigoureusement avec de la cendre de bois. Ce n'est que bien lavé et rincé que nous savourâmes les délices de l'eau chaude sur nos corps épuisés. Chez les « hommes libres » aussi le bain était un moment calme partagé à plusieurs. On y discutait tranquillement pour se délasser après les durs travaux du jour mais il y avait aussi beaucoup de temps de silence ensemble. Silence relatif car des échanges télépathiques avaient lieu alors. Ces bains précédaient aussi les cérémonies collectives et les initiations. On devait s'y présenter, en principe du moins, pur de corps et d'esprit. Ce n'était donc pas là qu'avaient lieu les jeux

coquins dont ne se privaient pas ces populations reculées, du moins avec les étrangers. Du reste, ces bains qui ressemblaient à des igloos de pierre et de tourbe étaient vraiment des lieux intimidants, sombres et assez mystérieux. De plus, les bains étaient réputés pour servir de demeure à des entités invisibles qui sans être hostiles, ne devaient pas être offensées. Du reste, les habitants de ces régions ne se rendaient pas au bain seuls, d'une part c'était un lieu de sociabilité, d'autre part, les habitants se sentaient plus rassurés d'y aller au moins à deux et en général davantage. Il y avait de nombreuses histoires sur les interférences avec les « habitants » invisibles des bains. On racontait ainsi l'histoire d'un homme et d'une femme qui transgressant l'interdit se baignèrent ensemble. Aggravant leur cas, ils eurent un rapport sexuel. Un enfant fut conçu et il naquit les doigts des mains et des pieds palmés, signe de son appartenance au « peuple des eaux cachées sous la terre ». Je ne dis pas que ces gens, ni moi même croyons à ces histoires dont existaient de multiples versions mais racontées dans la pénombre de ces utérus de pierre, ces histoires étaient vraiment impressionnantes et ne donnaient vraiment pas envie d'essayer de provoquer les « habitants du lieu ».

Il existait aussi encore en contrebas du hameau un bassin d'eau chaude en plein air, bien plus vaste qui recueillait l'eau de différentes sources chaudes. Les gens s'y baignaient en toute saison. Ces lieux étaient particulièrement agréables et appréciés, surtout l'hiver, profitant du confort procuré par un bain thermal. Il est



vrai que se laisser porter par l'eau chaude en plein air était un confort extrême. Se baigner entouré d'un paysage de neige dans le vent froid était vraiment délicieux. Il ne fallait pas omettre de faire une offrande au propriétaire du lieu<sup>56</sup> ainsi qu'aux génies de l'eau. La vénération pour l'eau était une caractéristique de la civilisation Atlante. On ne la polluit pas (pas question d'uriner dans un ruisseau ou dans un bassin), on ne la gaspillait pas et si les Atlantes étaient le plus souvent possible en contact avec l'eau, on la considérait avec respect. Les lieux d'aisances étaient sans chasse d'eau et même en ville, il était impensable de faire ses besoins dans une cuvette pleine d'eau. Il existait bien sûr des douches, surtout en ville mais aller plonger son corps dans l'eau (et si possible pour nager) était presque aussi important que manger boire ou dormir. De la même manière, l'urbanisme était inséparable des aménagements hydrauliques souvent spectaculaires. Toutes les villes d'Atlantide étaient dotées de vastes plans d'eau, de fontaines et de jets d'eau. En particulier des « escaliers d'eau » où de véritables rivières cascadaient de bassin en bassin pour la plus grande joie de tous car il était possible d'y plonger. Il y avait plusieurs villes où les escaliers d'eau aboutissaient dans la mer produisant des paysages vraiment fantastiques. Seules les villes possédant un relief assez marqué avaient des escaliers d'eau, chose qui manquait donc à Poseidia.

---

<sup>56</sup>Entité invisible résidant dans le sous-sol mais pouvant parfois interférer avec les humains. Il s'agissait surtout de les concilier.

Enfin, pour terminer sur l'hydraulique, le hameau possédait un lavoir (avec de l'eau chaude naturelle également) où le linge était lavé en alternance par les hommes et par les femmes mais curieusement pas en même temps. Ce temps du lavoir comme celui des bains était l'occasion de se retrouver entre femmes ou entre hommes alors que la plupart des activités étaient mixtes, y compris la préparation des repas. Chez les « hommes libres », la différenciation des rôles masculins et féminins était plus marquée que dans le reste de la société Atlante mais il n'y avait pas pour autant une hiérarchie des sexes plus forte. A ce propos, la société Atlante ne cantonnait pas les femmes à l'intérieur ni les hommes à l'extérieur ; il n'y avait pas de dépréciation des activités effectuées par les femmes ni de survalorisation des activités effectuées par les hommes<sup>57</sup>.

Chaque hameau comportait une maison commune ronde servant de lieu où se déroulaient les réunions, les fêtes et des cérémonies. Ces maisons étaient identiques aux maisons familiales quoiqu'un peu plus grandes. Le foyer n'était pas au centre mais sur le bord de manière à optimiser l'espace de réunion ou de danse. Dans les plus grandes, un pilier central formé d'un immense tronc de cèdre sculpté portait le cœur de la charpente. Ce pilier représentait l'axe du monde et était sculpté des multiples personnages et symboles du panthéon Atlante.

---

<sup>57</sup>Dans la société Atlante, la seule activité exclusivement masculine était la guerre avec un tabou interdisant aux femmes de se servir des armes.

Ces grandes maisons communes appelées « maisons soleil » étaient utilisées pour réunir des populations importantes., un peu comme des cathédrales Dans ce cas, à l'intérieur, tout autour de l'espace central se trouvait une galerie en bois portée par des poteaux sculptés faisant le tour complet de la salle. Ces galeries portaient un étage où se trouvaient des petites pièces disposées autour du vide central. Ces grandes maisons communes étaient toutes d'une grande beauté et avaient des toitures et des charpentes impressionnantes. Les immenses pièces de bois servant à les construire étaient rares, surtout dans le nord et les énormes troncs devaient être amenés de forêts situées plus au sud où des arbres monumentaux existaient, en particulier de grands cèdres.

Il y avait dans ces hameaux pittoresques beaucoup de rires et de joie, bien plus que dans l'ambiance feutrée de Poseidia. Les maisons communes étaient des lieux où on chantait, on dansait, on jouait de la musique, contait des histoires. On y priait aussi.

Les temples des « hommes libres » étaient en général situés en dehors des enceintes habitées. Composés de séries de salles rondes ou ovales, ouvertes sur le ciel ou fermées et sombres. Ils ressemblaient beaucoup aux sanctuaires de l'île de Malte<sup>58</sup>. Ces sanctuaires « desservaient » tout un territoire de plusieurs hameaux et occupaient en général des lieux élevés et plus rarement des galeries creusées dans des collines. Ils étaient très différents de ceux des autre Atlantes. Ils

---

58 Et pour cause.

étaient constitués de blocs de pierre brute, le plus souvent non taillée, calés les uns contre les autres. Au mégalithisme des « hommes libres » répondait la pierre de taille parfaitement agencée de Poseidia et des autres villes dont l'appareillage s'encastrait à la perfection. De même, les temples urbains présentaient des angles vifs et une géométrie orthogonale parfaite. Chez les « hommes libres » dominaient les courbes, les formes douces qui s'intégraient dans le paysage. Les célébrations avaient souvent lieu en plein air, par exemple dans un cercle de pierre ou dans une grande maison ronde à piliers de bois servant de hall d'assemblée pour les pratiquants. Aux pyramides anguleuses des villes répondaient les tumuli<sup>59</sup> arrondis des « vieux Atlantes », aux anneaux de colonnes sculptées répondaient les cercles de pierre, aux obélisques parfaits correspondaient des menhirs, aux coupoles diaphanes correspondaient les dômes en encorbellement des tertres.

On était aux antipodes du le gigantisme des temples urbains ou des grands sanctuaires nationaux. Cela dit attention. Il ne faut pas en conclure à la grossièreté des temples des « hommes libres ». Ils n'en étaient pas moins conçus avec une savante géomancie et étaient aussi puissamment « chargés » que les temples urbains. Pour ma part, je trouvais plus d'inspiration spirituelle dans ces sanctuaires rustiques que dans la perfection obsessionnelle des grands temples de

---

<sup>59</sup>Identiques aux *Tholoi* mycéniennes.

Poseidia, de Peos et d'ailleurs. Le paradoxe est qu'en Atlantide, des formes aussi extrêmes coexistaient, un peu comme si Stonehenge avait été construit et avait fonctionné en même temps la cathédrale de la Sagrada Familia de Barcelone ! Imaginez le temple de Louxor en construction en même temps que les tours de Manhattan et vous aurez compris l'ampleur du grand écart de la société Atlante. Quelque part, la grande tolérance des Atlantes fut d'accepter que des réalités aussi opposées puissent coexister sans s'éliminer. Avec le recul, je dois reconnaître que la société Atlante, malgré des mouvements sectaires était particulièrement tolérante et pluraliste comparée aux autres sociétés humaines des diverses époques. Son travers était plus un différentialisme respectant les différences au point de classer les gens par catégorie et d'en oublier l'universalité.

L'hiver de la Corne nord était réputé pour ses extrêmes. Dans l'extrémité nord, la mer gelait complètement au pire moment de l'hiver. La mer gelée faisait sa jonction avec la banquise arctique<sup>60</sup>, interrompant toute navigation pendant des semaines au nord de l'île de Poseidia. Seuls les aéronefs pouvaient toujours circuler quand la neige abondante couvrait tout pour des mois. C'était alors dans ces salles que les habitants des hameaux se regroupaient pour cultiver la joie de vivre partagée. Il se produisait au début de l'hiver une véritable migration : les populations disséminées à

---

<sup>60</sup>Nous étions encore dans l'âge glaciaire et le *Gulf Stream* n'existait évidemment pas.

l'intérieur des terres des terres migraient pour se regrouper sur la côte en emportant leurs réserves. Les communautés du littoral doublaient ou triplaient pour les accueillir. Bien des maisons vides en été étaient alors remplies de monde et devenaient des ruches animées et actives. Pendant l'été, elles étaient souvent des coquilles vides dont les habitants étaient disséminés dans des collines, parfois lointaines.

Quand la neige recouvrait tout, la vie de ces communautés se repliait donc dans les vastes maisons communes et ce pendant des mois. Aussi le niveau musical des habitants de ces villages était extraordinaire, tant pour le chant que pour la musique instrumentale. Le moindre d'entre eux connaissait par cœur un répertoire de chants et de musique impressionnant.

Les instruments étaient principalement de grands tambours plats à l'image des tambours shamaniques, des flûtes de toutes tailles en bois, en os comme en roseau, des violes, des cithares sur table. On trouvait aussi des cornemuses à deux tubes mélodiques, principalement utilisées pour faire danser les assemblées. Plus rarement, on trouvait des hautbois, surtout utilisés en plein air. Curieusement, la dernière dynastie royale avait introduit les hautbois dans les cérémonies royales à POSEIDIA, réhabilitant un instrument qui y était tombé en désuétude depuis des millénaires. Comme ailleurs en Atlantide, deux instruments particulièrement importants accompagnaient la grande tradition de poésie chantée :

la lyre et la harpe, même si ceux qui étaient réellement capables d'en jouer étaient assez rares.

La musique et le chant étaient en fait quotidiens chez ces populations, Il y avait des chants pour toutes les occasions ; de la naissance à la mort. Chaque activité du quotidien avait ses chants rythmés sur l'action, semailles, moissons, tissage, filage, coupe du bois, traire les animaux... Il y avait aussi des chants de marche, d'autres pour aller à cheval et même des chants avant d'aller dormir.

L'hiver était aussi la saison du tissage, de la broderie, de la sculpture sur bois comme sur pierre et de nombreuses autres activités artisanales et artistiques, jusqu'à l'art de l'écriture et de la calligraphie. Du fait de la mécanisation, le travail manuel avait pour ainsi dire disparu en Atlantide et ces populations rurales étaient presque les dernières à conserver les savoir-faire manuels. Là encore, le niveau d'habileté manuelle était surprenant. Toutes les communautés ne fabriquaient pas tout, il y avait des spécialités. Autant les produits alimentaires de base étaient produits localement de manière à garantir une autarcie alimentaire, autant les autres biens étaient échangés entre communautés selon des réseaux très complexes dans un principe de réciprocité sans passer par un système monétaire. Certaines étaient spécialisées dans le tissage, d'autres dans le travail du bois ou la céramique, la métallurgie et ainsi de suite pour tout. Le principe était de limiter sa consommation mais de produire des objets de qualité pouvant durer longtemps et se transmettre. Une des

raisons du refus des machines étaient leur impossibilité à les fabriquer ou à les réparer, ce qui les aurait fait passer dans l'économie marchande qu'ils refusaient.

Par exemple, les communautés spécialisées dans le textile fournissaient donc du tissu à partir duquel d'autres communautés fabriquaient leurs propres vêtements qu'ils brodaient artistiquement. Les manches et les cols étaient brodés de motifs aux couleurs vives très caractéristiques des « hommes libres ». Ils étaient presque les seuls à porter systématiquement des couleurs vives au quotidien. Chez les autres habitants, cela n'existait que pour les tenues de soirée et habits de fêtes. Peut-être était-ce chez eux une réaction à la rudesse du climat et au manque de lumière en hivers. Il y avait chez eux une rage à égayer le quotidien que je n'ai jamais vu ailleurs.

Du reste comment étaient habillées ces populations excentrées ? Pour travailler dans les champs, les hommes comme les femmes portaient des sortes de kimonos écrus en tissu très solide. Quand ils étaient à la maison ou pour des travaux moins salissants, Les femmes portaient des robes à broderies assez comparables à celles des femmes saami. Les hommes portaient un pantalon légèrement bouffant sur lequel ils portaient une sorte de chemise longue dont le col, les manches et la ceinture étaient brodés. En fait, ils ressemblaient beaucoup aux paysans russes du 19<sup>ème</sup> siècle, la barbe en moins. Par temps froid, les hommes comme les femmes portaient comme manteau un large poncho très ample tissé dans une laine d'une qualité



extrême capable de les protéger des grands froids, ainsi que des bottes de peau pour marcher dans la neige. Des bonnets pointus de laine, avec des pans tombant sur les oreilles venaient compléter l'habit. Parfois le poncho comportait une capuche.

Les jours de fête, les femmes portaient des couronnes de cuivre sur lesquelles elles arrangeaient leurs cheveux. Ces parures comportaient des pendentifs de cuivre ou d'argent qui pendaient autour de leur tête et comportaient des incrustations de jade et diverses pierres semi-précieuses. Les femmes de la Corne avaient une grande dignité naturelle, surtout quand elles dansaient. Ces parures les faisaient alors véritablement ressembler à des reines. Ces parures de grande valeur étaient leur seul luxe. Elles ne pouvaient être vendues et se transmettaient de mère en fille génération après génération.

Les hommes libres portaient un souci très grand à la propreté en général. Une fois les travaux des champs finis, ils se changeaient pour des vêtements plus soignés et alors faisaient preuve d'une véritable élégance sans manières. De même, les intérieurs et les textiles des banquettes étaient d'une propreté impeccable.

Les boiseries des maisons, charpentes, portes mais aussi les meubles étaient sculptés de motifs à entrelacs très élaborés et souvent peints de couleurs bariolées très gaies dans cet environnement austère. En Atlantide, les clous étaient pour ainsi dire inconnus. Toutes les pièces de bois étaient assemblées en tenons et mortaises, littéralement encastrées les unes dans les

autres sans vis. Les chevilles étaient aussi très utilisées et le travail des charpentiers et des ébénistes en était d'autant plus remarquable. Les motifs sculptés pouvaient être très complexes combinant une géométrie rigoureuse et des motifs d'entrelacs très raffinés.

L'artisanat servait à produire tous les objets quotidiens et à les embellir, c'était aussi la seule activité marchande car les objets artisanaux d'une qualité extrême de ces communautés se vendaient au prix fort à Poseidia et dans les villes où le travail artisanal et artistique était hautement prisé. Le profit réalisé était mis au service de la communauté entière. Les surplus servaient à des œuvres humanitaires ou à la construction de temples. Il n'était pas question de rentrer dans une logique de profit, même au niveau des communautés. Pour la santé, les communautés d'hommes libres bénéficiaient de la protection sociale de l'état, en particulier pour les soins de régénérescence cellulaire qui rendaient la plupart des autres soins superflus jusqu'à des âges très avancés.

Du reste, toute les productions et récoltes étaient mutualisées. La terre et les outils de production étaient un bien commun. Il n'y avait de propriété privée que les maisons, encore qu'elles ne pouvaient être vendues individuellement. Également, étaient propriété privée les objets que les maisons contenaient comme, les vêtements et les bijoux des femmes et les pierres précieuses portées par les hommes comme par les femmes. Il n'y avait donc pas de possibilité

d'enrichissement personnel ou familial ni de rapports de domination.

Par contre, il existait un parlement des communautés : chaque hameau désignait un représentant qui se rendait aux assemblées territoriales pour un « pays » de quelques milliers d'habitants. Ces territoires étaient eux-mêmes représentés à l'assemblée locale de la Corne qui gérait les affaires internes. La même chose existait pour un des districts de la cordillère où les communautaires étaient majoritaires. Il s'agissait presque d'états autogérés et dépendant très peu de la fédération Atlante ou même de l'île de Poseidia, hormis la santé. Par contre, il n'y avait pas de tendance au séparatisme politique. Les « Hommes libres » se considéraient comme pleinement Atlantes, quelque part même, les « vrais » Atlantes et n'aspiraient pas à former un état séparé de la fédération. Ils se vivaient même comme les Atlantes authentiques en comparaison des « mollassons » des villes.

Les décisions importantes concernant la communauté étaient discutées en réunion communautaire où tous, femmes et hommes, de plus de 16 ans avaient droit à la parole et au vote. C'était la démocratie directe. Les dirigeants étaient élus par mandat pour une durée de 3 ans et statuaient sur les affaires courantes.

S'il faut décrire les caractéristiques de ces populations de la Corne, il faut aussi parler de la danse. Certes, tous les Atlantes dansaient mais ceux de la Corne étaient

incomparables dans cet art. Il s'agissait avant tout de danses sociales destinées à promouvoir la solidarité du groupe. Il y avait régulièrement des fêtes regroupant plusieurs communautés parfois distantes de plusieurs jours de marche. C'était l'occasion de revoir des parents éloignés, de renouer des liens et pour les jeunes de pouvoir se rencontrer. Ces fêtes pouvaient durer toute une journée et une nuit et réunissaient les gens de tous âges. Certaines communautés interdisaient l'alcool. Dans celle de ma mère, de la bière était produite et consommée au quotidien en petite quantité et de manière plus abondante lors des fêtes. Je n'y ai jamais vu de gens ivres néanmoins car nul n'avait envie de s'exclure de la fête en se saoulant.

Du reste, ils n'avaient nullement besoin de l'alcool pour se déchaîner pendant leurs fêtes et ils déployaient une énergie démentielle dans les danses. Périodiquement, des musiciens renommés et des bardes rendaient visite aux communautés. Certains musiciens passaient leur vie ainsi, nomadisant d'une communauté à l'autre recevant l'hospitalité en échange de leur prestation. Il leur était parfois fait des cadeaux comme des vêtements (ce qui était un présent très apprécié). Ils faisaient aussi circuler des nouvelles et pratiquaient un peu de troc en particulier, ils transportaient souvent des pierres semi-précieuses qu'ils échangeaient contre divers biens transportables. Ils contribuaient ainsi au lien entre les communautés espacées. Leur venue mettait les habitants dans des états d'excitation improbables pour des gens habituellement si placides. Des spectacles étaient alors improvisés. Les plus appréciés étaient les

interminables narrations de cycles épiques entrecoupées de passages musicaux.

C'était sans doute toute cette vie sociale et culturelle qui protégeait les « Hommes libres » de la dépression des longs hivers sombres et de ses conséquences comme l'alcoolisme voire les suicides si fréquents dans les régions boréales. En tout cas, ils étaient la joie de vivre même. On imaginerait difficilement des gens aussi gais et aussi portés au rire. Vu de POSEIDIA, c'était un contraste saisissant.

Je mis du temps à comprendre que l'hiver était presque la saison préférée de ces gens. En effet, l'été était synonyme de corvées permanentes. Il fallait à la belle saison produire et stocker des quantités énormes de provisions, aussi travaillaient-ils sans relâche du matin au soir. L'été était aussi le temps de l'isolement, les familles se disséminaient dans les collines, en particulier en suivant les troupeaux qui paissaient dans les immensités herbeuses et la vie sociale disparaissait. En revanche, avec le retour du froid, les populations venaient se concentrer sur la côte et remplissaient brusquement les villages. L'hiver était réservé au repos, à la vie sociale, aux activités de création et bien sûr à l'artisanat. Bref, c'est l'hiver qu'ils faisaient tout ce qu'il leur plaisait et qu'ils profitaient pleinement de la présence ceux qu'ils aimaient. Du reste la neige ne les bloquait pas chez eux et ils n'hésitaient pas à parcourir des distances en raquettes à neige pour rendre visite à des parents ou amis distants ou se rendre en pèlerinage

dans des sanctuaires régionaux, en particulier pour la grande fête du solstice d'hiver.

Avec la fonte des neiges, recommençait le temps des travaux sans fin et d'une vie sociale et culturelle plus restreinte.

Je fis plusieurs séjours successifs dans la Corne en prenant comme point de chute la même communauté qui m'avait adopté en son sein. J'y retrouvais mon copain I-Lan-Tar, ravi de me donner l'hospitalité dans son alcôve. Grâce à lui, je faisais des progrès considérables pour la maîtrise de la langue et la connaissance de leur mode de vie et de leur culture. Nous avons toujours nos discussions du soir et nous finissions par prendre goût à ce rendez-vous attendu. Je lui confiai un jour mon rêve de créer avec d'autres une communauté et à y vivre tous ensemble. Il me répondit du tac au tac :

- *Si tu fondes une communauté, je viens avec vous et on part à l'aventure ! Je n'irais jamais te rejoindre à Poseidia pour avoir une vie de dingue, mais le jour où tu crée ta communauté, compte sur moi.* Il me fit promettre de le prévenir si je faisais cela. Rêve de gosses, promesses d'adolescents attardés. Je compris néanmoins qu'il n'était pas si heureux que cela dans sa communauté et qu'il aspirait, finalement comme moi, à autre chose.

Du fait des contacts avec la cour et les milieux dirigeants, les habitants de ces communautés, loin d'être isolés étaient très au courant des événements de la cour et des affaires de l'état. Ils étaient du reste tous bilingues et comprenaient parfaitement l'Atlante standard (quand ils avaient envie de comprendre). Ils avaient parfaitement conscience de la précarité de leurs langues et s'appliquaient à la parler en toutes circonstances. C'étaient aux visiteurs d'apprendre.

Comme en ville, les communautés d'une même région envoyaient leurs enfants dans des « collèges » où ils recevaient une instruction bilingue d'un niveau similaire à celui des villes. Du reste, ils faisaient partie des rares Atlantes bilingues car les Atlantes manifestaient fort peu d'intérêt pour les autres cultures hormis les chercheurs en sciences sociales et ceux qui avaient à séjourner à l'étranger. Je pense que ce bilinguisme de fait rendait les « hommes libres » plus ouverts et moins ethnocentriques que les autres, en dépit des apparences.

Ensuite, les jeunes rentraient dans leurs communautés d'origine et se mariaient assez rapidement, souvent dans le réseau de gens rencontrés au collège.

Ces populations avaient l'intelligence de se méfier de l'endogamie et valorisaient les mariages éloignés, du moment que la « pièce rapportée » s'intégrait au groupe. Rares étaient ceux qui comme ma mère allait à l'université en ville. Ceux-là une fois diplômés ne retournaient généralement jamais vivre dans leur

communauté même si les liens pouvaient perdurer. Sur plusieurs générations, les jeunes nés en ville étaient envoyés « faire des stages » à la communauté d'origine comme ce fut le cas pour moi. Bizarrement, ces sociétés en apparence isolées étaient plus inclusives que le reste de la société Atlante qui fonctionnait par catégories presque étanches. Ces communautés étaient pour ainsi dire mono-classe (même si des lignages y existaient). Les étrangers qui venaient y vivre ne le restaient pas longtemps et étaient très vite intégrés dans ces communautés et adoptés dans les lignages des personnes les plus proches d'eux. En matière de mariage, les étrangers étaient même plutôt recherchés, ce qui était presque impensable à Poseidia où on ne perdait jamais son statut d'étranger.

Cette différence culturelle tenait aussi au type de filiation : les hommes libres étaient clairement matrilineaires, c'est à dire que l'on transmettait le nom, l'héritage et l'identité par les mères. Autrement dit, entrent en ligne de compte les ancêtres maternels. Cela avait plusieurs conséquences importantes dans la vie des gens :

- Les filles qui se mariaient restaient dans la communauté maternelle alors que les garçons partaient dans la communauté de leur épouse.
- le père éducatif des enfants n'était pas le mari de la mère mais le frère de la mère. Le géniteur était connu des enfants mais avait plus le rôle d'un oncle.
- La naissance d'enfants hors mariage n'avait aucune conséquence sociale, ils étaient de toute façon inscrits dans le lignage maternel. Du reste, les « hommes libres »



adoptaient très facilement les enfants et même les adultes si les liens tissés étaient assez forts. Il s'agissait de groupes très inclusifs.

A l'inverse, la société Atlante environnante avait évolué de longue date vers une filiation bilatérale, un peu comme dans l'Europe d'aujourd'hui. C'est à dire que l'on reconnaissait de manière égale les deux filiations paternelles et maternelles. Par contre la langue standard avait gardé la mémoire de formes disparues socialement. Il existait des termes différents pour distinguer la grand-mère maternelle de la grand-mère paternelle. Idem pour le frère de la mère ou le frère du père ou encore les cousins en fonction de la branche. De même le frère de la mère, même s'il n'était plus le père symbolique restait une figure éducative très marquée pour les enfants.

Dans mon cas, j'ai été élevé dans les deux systèmes et bien que vivant à la capitale, ma proximité plus grande avec la famille maternelle me tirait vers des modèles matrilinéaires.

Une autre différence était que les « hommes libres » vivaient en famille élargie à quatre ou cinq générations<sup>61</sup> dans le même ensemble domestique (les grands parents, leurs filles et les maris de ces dernières ainsi que tous les rejetons). Dans le reste de l'Atlantide, on avait affaire à une famille conjugale (un couple et ses enfants). Une des conséquences était que les enfants étaient élevés par tous les adultes du groupe et non par

---

<sup>61</sup> Ils bénéficiaient aussi des soins de régénérescence cellulaire permettant une grande longévité.

les seuls parents. Chez les « hommes libres », la parentalité était donc partagée et bien moins exclusive que dans le reste de l'Atlantide où le couple parental était bien plus important.

La distinction entre les « hommes libres » et les autres n'était donc pas folklorique mais fondée sur de profondes différences anthropologiques.

Il existait dans la capitale une intense vie associative entre personnes originaires de ces marges Atlantes. Ils avaient tendance à se fréquenter et à préserver de nombreux traits culturels d'origine, dont les langues.

Nombre de personnes de la cour maîtrisaient les langues de la Corne ou de la Cordillère et les utilisaient en privé afin de n'être pas compris des autres ou simplement pour partager la connivence d'une langue commune. En apprenant la langue, je découvris à quel point les « Vieux Atlantes » parlaient par image. Leurs discours étaient émaillés de proverbes, de jeux de mots et de métaphores très riches, souvent intraduisible dans la langue standard. Tous ces gens maîtrisaient avec virtuosité la capacité à parler sur plusieurs niveaux à la fois et pratiquaient avec brio l'art du sous-entendu. Du coup, leur humour était extraordinaire dans sa finesse et sa créativité sans limite. Je réalisais alors à quel point l'Atlante standard parlé en ville s'était appauvri et avait été confiné dans la communication technique, exception faite de rares personnes très cultivées. Bien que n'envisageant pas de m'installer dans la Corne, j'appréciais énormément le contact avec ces gens si

direct et si subtils à la fois et dégageant une telle chaleur humaine. Contrairement aux autres Atlantes ces populations étaient très tactiles dans la communication et très affectueux, aussi bien les hommes que les femmes. C'est chez eux que je pris l'habitude de donner l'accolade à mes copains, usage que j'importais à Poseidia où la chose était surprenante voire saugrenue, mais mes copains s'y firent et adoptèrent cet usage avec moi et même entre eux.

A l'époque finale, les Atlantes étaient très distants et évitaient tout contact physique en dehors de l'intimité. De la même manière, ils apprenaient à maîtriser leurs émotions et étaient très peu démonstratifs. Seuls les jeunes élevés dans des confréries étaient de ce point de vie des exceptions en étant aussi proches les uns des autres et très démonstratifs même s'ils savaient adapter leur comportement au contexte ambiant.

Le côté amusant est que les hommes de la Corne et de la Cordillère passaient facilement pour des dragueurs à cause de ce contact facile. Eux-mêmes considéraient les hommes des villes comme manquant de virilité. Étant entre ces deux mondes, je pouvais jouer sur les différents codes sociaux et m'en amuser.

Certains jeunes qui étaient envoyés dans la Corne ou dans la cordillère y restaient et s'y établissaient mais c'était exceptionnel même s'il m'arriva d'en croiser plusieurs. Il était par contre fréquent qu'ils laissent derrière eux des enfants non désirés dans une société atlante qui pratiquait largement la contraception

(manifestement avec des ratés) mais qui refusait obstinément l'avortement sauf pour des raisons médicales. La norme était que les grossesses non désirées soient menées à terme et les enfants soient systématiquement adoptés par des membres de la famille élargie. Si ce n'était pas possible, l'état prenait le relais et les faisait adopter par d'autres familles.

Quelque part, les aventures avec des visiteurs étaient aussi un moyen pour ces communautés autarciques de renouveler leur patrimoine génétique particulièrement menacé de consanguinité par des millénaires de vie communautaire dans des régions reculées. De fait, les habitants de ces communautés élevaient bien volontiers ces enfants non prévus sans faire d'histoires et les filles enceintes avec des jeunes de passage n'en étaient pas pour autant rejetées ni culpabilisées. On les mariait quand même et le tonton adoptait les enfants de toute façon... L'affaire était plus délicate pour les filles des villes qui revenaient enceinte à Poseidia mais là encore il n'y avait pas matière à scandale et on finissait par s'arranger.

Sur le plan des mœurs, ces populations n'étaient pas dénuées de contradiction voire d'hypocrisie. A l'intérieur de la communauté, régnait un fort contrôle social et le couple à vie était la norme. Par contre, une permissivité étonnante existait vis à vis des étrangers de passages des deux sexes. Je me souviens d'une discussion très animée entre hommes, vitupérant contre la décadence de la vertu à Poseidia, en particulier à propos des comportements dans les thermes, selon eux, lieux de

débauche effrénée. Ils parlaient devant moi comme s'ils avaient oublié mon origine citadine, il faut dire que ma maîtrise de la langue et mon imprégnation de leur culture rurale finissaient par le faire oublier. Mi amusé et mi agacé par la tournure de la conversation je fini par dire :

- *Les amis, que de propos vertueux ! Je finirais par oublier qu'ici les visiteurs venus de Poseidia, ont plus souvent des avances que dans les recoins les plus glauques des thermes de la capitale. Quand vous voyez arriver des jeunes filles ou garçons venus faire un séjour dans vos communautés, vous vous dites : « ça y est, la chair fraîche arrive ».*

Un grand silence sidéré suivit. Je compris que personne n'avait osé leur dire une chose pareille. Je me dis : ils vont me réexpédier à la capitale par le premier aéronef avec pertes et fracas. Au point où j'en étais, je repris ;

- *Mais rassurez-vous, je ne donnerais aucun nom.*

L'un d'eux m'invectiva alors avec vivacité.

- *Non mais regardez-moi ça : Ça sort de sa mère, ça n'a pas 20 ans, ça nous vient de Poseidia et ça nous fait la leçon et.... Et en plus ça a raison !*

Il s'en suivit un immense éclat de rire général.

Heureusement, ces gens avaient de l'humour. A ce moment une femme passa et demanda à son mari la cause de notre hilarité.

*- Eh bien euh... c'est à dire que...euh... c'est des conversations entre hommes.*

*- Je vois.*

Répondit-elle agacée.

*- Et nous, on n'a pas le droit de rire ? Ça doit être beau encore ce que vous racontez.*

Et elle partit en haussant les épaules alors que tous pouffaient en silence.

Le souvenir que je garde de ces régions et de ces gens est la beauté. La splendeur de paysages qui variaient entre ceux de l'Écosse et ceux de l'Islande d'aujourd'hui, selon la latitude. Mais aussi la beauté de ses habitants, leur dignité naturelle, leur élégance sans manières. Enfin, la beauté des modes de vie et de leur culture mélange de rudesse et de raffinement pour qui se donnait le temps de découvrir et de comprendre. Lors d'un de mes séjours, il me fut donné de vivre avec eux des funérailles. Une parente éloignée du côté de ma mère était hospitalisée depuis un moment en ville. Quand vint la certitude de l'échéance, elle fut ramenée à la communauté en aéronef pour s'éteindre parmi les siens. On vit alors tous ses proches, descendants et amis venir à la communauté dans cette perspective. Certains venants de villes lointaines et même d'autres îles. Elle s'éteignit dans les jours qui suivirent. La nuit suivant sa mort, eu lieu une veillée auprès du corps où

tous (moi compris) nous relayâmes pour rester par petit groupe pour réciter des prières auprès du corps sans vie. La crémation eu lieu le surlendemain. Le corps, placé dans la position fœtale et enveloppé d'un linceul blanc fut emmené en dehors du hameau sur une colline servant à cet effet. Tout ce petit monde suivi en procession, une prêtresse en tête qui dirigeait la cérémonie. Le corps fut disposé sur un tas de bûches et de blocs de tourbe séchée. Tous se retirèrent à l'exception de la prêtresse et de quelques assistants de la communauté qui devaient entretenir le feu et faire les derniers rites autour du brasier. C'est le moment où il y eu beaucoup de larmes comme si ce moment de laisser le corps avec les officiants marquait véritablement la séparation définitive. Tous les autres se regroupèrent à deux cents mètres et le feu fut allumé. Pendant ce temps, les officiants d'une part et l'assemblée d'autre part, récitaient des prières pour la bonne renaissance de la défunte. Par moment, le vent nous emmenait les relents terribles de la crémation mais tout se passait dans une ambiance tranquille.

Je réalisais à quel point ce rituel était rassurant par rapport aux pratiques aseptisées de la capitale où les défunts étaient incinérés dans des « crématorium » aménagés dans l'enceinte des temples. Cela ressemblait à de vastes cryptes capables de contenir d'importantes assemblées et où les rites avaient lieu. Puis le corps était emporté mécaniquement dans le four pour être brûlé hors des regards puis à la fin les cendres remises dans une urne. Tout était propre et hygiénique avec un côté industriel que je trouvais sinistre. Certes,

les rituels étaient pratiqués mais l'ambiance n'avait pas ce côté chaleureux et familier avec la mer d'un côté et les montagnes de l'autre.

Quand les flammes s'éteignirent et que les braises refroidirent, quelques personnes déjà désignées fouillèrent le brasier éteint pour recueillir les cendres et les fragments d'os calcinés qu'ils déposèrent dans une urne en terre cuite. Cette urne fut déposée en procession dans la chambre du tumulus servant de sépulture collective à la communauté<sup>62</sup>. L'intérieur ressemblait à un pigeonnier actuel, c'est à dire une pièce ronde tapissée de niches servant à accueillir les urnes funéraires. Il restait une dernière étape indispensable : le banquet funéraire. Toute l'assemblée se regroupa dans la maison commune et un repas copieux fut servi à tous ; une sorte de ragoût de divers légumes et de céréales avec des petits bouts de viande. La limitation des ressources végétales et le climat rude rendaient presque impossible le végétarisme. Les communautés y pratiquaient donc la pêche et élevaient des animaux qui étaient tués pour la viande. Pour la Loi d'Un, il s'agissait là d'actes négatifs mais la réalité prosaïque ne permettait pas de se passer de chair animale. Néanmoins, même dans la corne la viande était plus un condiment qu'un aliment de base. Tout cela avait cuit ensemble pendant des heures et ressemblait exactement au stiùbhach irlandais (Irish stew). Cela se servait à la louche dans des grands bols.

---

<sup>62</sup>Ces chapelles funéraires pouvaient se trouver comme dans ce cas dans des tumuli ou plus souvent encore dans des cryptes souterraines creusées dans le roc. En ville, on les trouvait sous les salles à colonnes des temples.



N'oubliez pas un repas sinistre. Les convives mangeaient certes dans le calme mais discutaient à voix basse avec leurs voisins. C'était aussi l'occasion de se revoir et d'échanger des nouvelles entre parents éloignés. A la fin du repas, tous restèrent assis et vint le banquet oratoire, c'est à dire le festin de mots : en Atlantide, on ne mangeait pas pendant un discours ou un chant, c'était très irrespectueux. La parole ou le chant venaient lorsque le repas était fini pour tous et nul ne bavardait plus. Il en était de même quand de la musique était jouée. Un bavard intempestif risquait de se faire sortir s'il parlait pendant un discours ou un concert.

A tour de rôle, les uns et les autres prenaient la parole pour faire l'éloge de la disparue et pour raconter des anecdotes de sa vie. Ainsi la défunte reprenait vie dans le discours de ceux qui restaient. Il y avait parfois de l'émotion mais surtout beaucoup de rires car c'étaient les histoires les plus cocasses qui revenaient le plus facilement. Ainsi, l'assemblée passa des larmes au rire, de la mort à la vie qui reprenait ainsi son cours. Ce ne fut pas tout, on dansa aussi ! Bien sûr, il s'agissait de danses en hommage à la défunte qui n'avaient rien à voir avec des danses de mariage. Une fois les discours finis, la plus grande partie de l'assemblée se leva, les musiciens jouèrent des airs lents et majestueux et l'assemblée fit l'offrande de danse qui correspondait à la circonstance. Ce fut très digne et très beau. Je ne connaissais la défunte que de vue mais j'avais les

larmes aux yeux devant cette sincérité simple et tant de générosité dans le partage.

Les repas funéraires existaient aussi à Poseidia mais l'ambiance y était tellement plus éteinte. De même que l'on se refrénait pour pleurer devant les autres, on ne s'autorisait pas cette libération par le rire. Par ailleurs, les rites étaient fondamentalement les mêmes mais dans ces terres reculées, tout prenait un relief différent.

Il existait aussi en Atlantide des funérailles par les arbres ; le défunt était enterré nu dans son linceul dans la nature, toujours dans la position du fœtus. Puis un arbre était planté dessus et l'arbre qui se nourrissait du défunt portait son nom. A l'équinoxe d'automne, on fixait des bouts de tissus dans ces branches pour honorer le mort et on versait diverses offrandes à son pied. Les proches du défunt pouvaient aussi pique-niquer au pied de l'arbre en versant un peu de boisson sur la terre comme offrande lors de cette fête. Il existait ainsi en de multiples endroits des « forêts du souvenir » peuplées d'arbres vénérés plantés sur les tombes de personnes du commun comme d'augustes personnages que l'on venait honorer ainsi.

Les rois et reines ainsi que des personnages exceptionnels avaient des funérailles spécifiques. Leurs corps étaient alors embaumés et conservés dans des châsses richement ornées. Puis ils étaient exposés au public dans des salles monumentales comme l'incroyable galerie des rois du Nah-kron. Il ne s'agissait

là que d'un hommage rendu au défunt et d'un moyen d'entretenir sa mémoire car contrairement aux égyptiens, les Atlantes ne conditionnaient pas les rites funéraires à la survie dans l'au-delà. Dans le cas où le corps avait disparu, les rites étaient accomplis en présence d'un objet qui le représentait, le plus souvent un vêtement ou un objet que le défunt aimait. Le devenir du défunt était déterminé par ses seuls actes et non par ce que l'on faisait du corps.

C'est en vivant avec cette communauté ce triste événement que je réalisais à quel point ces communautés de la Corne étaient bien plus vivantes que la société urbaine de l'époque. Je me dis alors que partir en rapprochant les siens était assurément une bonne mort. Mon oncle maternel me dit un jour ; pour avoir une bonne mort, il faut avoir eu une bonne vie et cela permet de bien renaître pour la vie suivante. Je rentrais peu après à Poseidia avec l'impression que ces « hommes libres » m'avaient fait un cadeau en me permettant de partager ce moment avec eux.

Qu'en serait-il pour moi ? L'idée de réunir mes proches, familles et amis dans une grande fête pour se souvenir de moi me plaisait bien. Une telle mort était tellement vivante qu'elle n'était pas vraiment une. Aurai-je cette chance ?

Malgré ces séjours répétés, je continuais mes études. Pour ce faire, je savais que je devais je continuer à vivre à la « capitale du monde » pour m'orienter vers la

recherche. Je devais encore faire quelques séjours dans la Corne et donc revoir I-Lan-Tar

Nous eûmes à son sujet plusieurs discussions un jour je lui dis :

- *Est-ce que tu te vois passer ta vie ici ?*
- *Je suis un paysan et je ne sais rien faire d'autre.*
- *Si tu restes ici, tu seras toujours paysan. Il n'y a pas de mal à cela mais tel que tu es tu vas mourir d'ennui.*
- *La ville n'est pas pour moi. Je suis déjà allé en ville et je n'ai aucune envie d'y rester. Ce que tu m'en racontes est encore pire. Non, je suis un homme de la campagne.*
- *Si tu restes paysan, tu sauras tout faire ici mais toi, tu as besoin de quelque chose de plus singulier. Je te verrais bien artisan.*
- *Je n'ai aucune autre formation professionnelle. Il n'y a ici que des tisserands et des cordonniers, je n'ai aucune envie de travailler là-dedans.*
- *Voyons I-Lan-Tar ; tu es toujours en train de travailler des bouts de bois avec ton couteau. Tu te débrouilles bien. Pourquoi ne pas te former au travail du bois ? Menuisier par exemple ?*
- *Bien vu mais ce n'est pas menuisier qui m'intéresse, c'est charpentier. Construire des maisons, en monter la charpente, voilà ce qui me fait rêver.*
- *Eh bien, qu'est-ce qui t'empêche de partir chez un maître charpentier pour t'enseigner le métier ?*

Un long silence pensif succéda. En fait, I-Lan-Tar avait déjà envisagé la question mais il se dévalorisait trop pour quitter sa communauté et se lancer dans une telle aventure.

Les « hommes libres » avaient mis en place un système de formation par apprentissage par lequel des jeunes allaient se former auprès d'un maître pour apprendre une spécialité artisanale (ou artistique, eux ne faisaient pas la distinction) qui n'existait pas dans leur communauté d'origine. Ils apprenaient ainsi auprès de plusieurs maîtres et une fois formés, soit ils revenaient dans leur communauté d'origine pour exercer, soit ils naviguaient de communauté en communauté pour travailler ici et là en fonction des besoins. C'était le cas par exemple des constructeurs de salles communes qui seuls savaient élever les imposantes charpentes de ces singulières maisons. I-Lan-Tar y avait déjà pensé mais il n'osait pas se risquer à se confronter au travail auprès d'un maître. Je le voyais souvent tailler des objets de bois. C'est par des discussions ensemble qu'il s'autorisa enfin à tenter l'aventure et fini par partir. Je séjournais à la communauté peu de temps avant son départ pour l'apprentissage. La veille de mon retour à Poseidia, il me tendit un paquet assez volumineux :

- *C'est pour toi.* J'ouvris le paquet et je déployais une grande cape brodée.

- *Tu es fou, cela coûte une fortune.*

- *Tu crois que l'argent importe pour nous ?* Dit-il vivement. Je réalisais ma gaffe, en effet, ce genre d'objet rentrait dans la catégorie des biens de prestige et ne pouvaient être vendus. Ils faisaient l'objet de présents échangés dans certaines occasions comme les mariages ou les naissances. Parler du prix de tels objets était comme vouloir monnayer la relation.

- *Je voulais dire, c'est un objet précieux, qui nécessite un travail énorme.*

- *Oui justement. D'ailleurs, c'est aussi au nom de la communauté. J'en ai parlé au conseil des anciens et ils se sont concertés et ont opté pour une telle cape.*

- *Mais je ne suis pas digne d'un tel cadeau. C'est une cape d'aîné, voire de chef de communauté !*

- *Eh bien alors, deviens celui qui en sera digne ! Les anciens m'ont dit que tu avais l'étoffe d'un chef et que ce présent devait te le rappeler chaque jour pour que tu en sois digne. Les anciens ont aussi dit qu'un jour tu seras notre représentant à Poseidia. Cette cape est là pour te rappeler que tu es des nôtres.*

- *J'ai une dernière chose à te demander, dit-il, mets-la devant moi.* Je déployais la cape et m'aida à me draper dedans.

- *C'est incroyable comme cela te va bien. Tu es beau comme un prince.* Nous nous donnâmes une longue accolade chaleureuse avant de nous quitter. Il y avait peu de gens envers qui il y avait autant de tendresse. Le lendemain, c'est très ému que je montais dans l'aéronef en emportant la fameuse cape non sur moi mais dans mes bagages. Je me demandais bien si

jamais j'aurais l'occasion de porter un objet aussi prestigieux. Pour un mariage peut être ?

Je compris aussi implicitement qu'il était plus attaché à moi que je ne le pensais et même que je ne l'aurais souhaité. J'aurais préféré le savoir en couple avec une copine, voire un copain et que nous évoluions dans notre relation. Je finis par comprendre qu'il faisait partie des rares homosexuels exclusifs dans une société qui tout en pratiquant largement les relations entre personnes de même sexe concevait difficilement que cela soit exclusif ni à vie. Du reste l'hétérosexualité exclusive était aussi difficilement concevable et dans les deux cas, la personne était vue comme mutilée ou incomplète dans son expérience, au-delà de tout jugement moral. Au passage, la situation était plus difficile pour les personnes transsexuelles. C'était particulièrement vrai à l'adolescence pour les garçons efféminés qui mettaient très mal à l'aise leurs camarades. Par contre, les personnes aux identités androgynes se trouvaient souvent dans les milieux du spectacle où leur genre hybride devenait même un atout. Concernant I-Lan-Tar, je craignais surtout qu'il soit amoureux de moi au point de n'aller avec personne d'autre et attende ce que je ne pouvais lui donner : une vie de couple stable. Ah, si j'avais pu lui trouver quelqu'un !

En tout cas, son départ en itinérance fut je pense une sérieuse émancipation pour lui. Je me sentis dégagé de l'attente qu'il pouvait avoir envers moi, mais du coup

privé de sa présence chaleureuse quand je revenais dans la communauté. Je n'avais alors nulle envie de laisser traîner une échelle sous la fenêtre de mon alcôve et vivais très bien cette abstinence. Le point difficile fut que nous perdîmes contact pendant de longues années même si des moments de proximité télépathiques se produisaient parfois. C'est lui qui me fit comprendre ce que je venais chercher dans ces terres impossibles : je venais moi-même pour me former ; apprendre tout ce qui peut servir à une communauté, les savoir-faire mais aussi les règles et le fonctionnement. Non pas l'apprendre comme dans un livre mais le vivre pour pouvoir le transmettre à d'autres. En attendant, il me fallait continuer à vivre dans la grande ville.

A temps perdu, il m'arrivait avec des copains ou seul de continuer les explorations de l'infra ville en barque, toujours dans le but de trouver un lieu discret pour nous rassembler.



## Une rencontre en barque.

Un jour, je remontais un canal majeur à l'air libre avant de m'engager dans un large tunnel qui menait à un canal secondaire qui continuait sous la dalle. Voyant à un moment une ouverture discrète, en fait presque invisible dans un renforcement. Elle était à peine assez large pour le passage d'une barque à deux rangs. Je décidais de m'y engager à la lueur de ma lampe frontale. C'était un long tunnel obscur. A ma grande surprise, après avoir traversé la digue maçonnée du quai en blocs cyclopéens, le plafond s'abaissa tellement qu'on ne pouvait passer qu'assis dans la barque, et encore, ma tête frôlant les dalles du plafonds. Puis brusquement l'espace s'ouvrit et je débouchais dans une vaste étendue ennoyée d'où émergeait des ruines impressionnantes. Cette partie de l'infra-ville, n'avait pas été réaménagée et la remontée du niveau de l'eau avait transformé le quartier en un vaste lac obscur d'où émergeait des édifices imposants. Ainsi, je remontais ce qui avait été une rue puis une place et menait à une sorte de petit port entouré de délicates colonnades de pierre taillées formant un atrium élégant, un peu comme un cloître d'abbaye. Là un quai avait été réaménagé menant à une élégante bâtisse, intacte sur trois niveaux. Mon cœur se mit à battre plus vite à mesure que montait la conviction d'avoir découvert la terre promise. L'intérieur de ce qui ressemblait à un petit palais était éclairé<sup>63</sup>. Qui pouvait donc bien demeurer là ? Tout

---

<sup>63</sup>L'édifice à étage était couronné d'une frise sculptée ressemblant beaucoup aux décors du palais d'Uxmal au Mexique.

autour se trouvait tout un quartier émergeant au-dessus des eaux sombres. Tout était obscur, comme complètement oublié, presque isolé du reste de l'infirmité. Trouvaille remarquable, ces étendues étaient remplies d'édifices superbes aux riches façades, complètement méconnues aux styles archaïsants. Je réalisais qu'une barque me suivait depuis un moment. Que faire ? Fuir ? Prendre les devants ? Je pris le parti de faire semblant de fuir mais j'éteignis la lampe et cachais la barque dans un renforcement obscur afin de voir qui me suivait. Par chance, ma manœuvre ne fut pas détectée et je vis passer la barque mystérieuse. Heureusement, elle ne portait qu'un seul homme qui scrutait les ténèbres devant lui. Je me concentrais psychiquement sur lui et vis qu'il n'était pas animé de mauvaises intentions mais qu'il voulait me rejoindre de manière résolue. Rassuré, je me dis qu'en pareil cas, faire face est encore ce qu'il y a de plus sûr. Je l'interpellais juste après son passage. Il arrêta sa barque et je vins à son niveau.

« Voici un jeune homme bien téméraire pour oser venir jusqu'ici et m'interpeller de la sorte »; me lança-t-il d'une voix grave bien timbrée.

« Voici un jeune homme bien téméraire pour oser me suivre dans des lieux aussi solitaires » répliquai-je sur le même ton.

Manifestement médusé, il me regarda fixement en silence et je soutins ce regard. Il cherchait à connaître mes intentions et vint à la conclusion que je ne représentais pas non plus une menace mais je

l'intriguais, et même un peu plus... Bien que ne le voyant qu'à la lumière crue de la lampe électrique, je fus immédiatement impressionné par sa présence physique. Il portait une grande cape sombre qui le recouvrait entièrement ce qui le rendait presque invisible dans la pénombre, surtout avec la capuche. En fait, seul son visage émergeait des ténèbres et semblait flotter dans l'air comme une lune blafarde à la lumière crue de ma lampe frontale. Ce type de cape était décidément pour le moins étrange même en Atlantide où le port de la cape marquait un statut social élevé. Les moines en portaient l'hiver mais elles étaient bleues<sup>64</sup>. Pour les autres, il s'agissait alors de capes claires, parfois très colorées et plus ou moins longues en fonction du statut de la personne mais nul ne se promenait avec une longue cape noire, à moins de se rendre à un bal costumé, ce qui arrivait souvent dans l'infra-ville (il m'arrivait d'y aller). L'homme n'avait en rien l'air d'un joyeux fêtard ni d'un fantôme errant.

Il était assez grand, les yeux verts et avait des cheveux châtain, trahissant une origine étrangère. Ses traits fins et sa stature élancée étaient pourtant ceux d'un Atlante. Manifestement il s'agissait d'un métis. Il est difficile de donner un âge aux atlantes mais j'avais l'impression qu'il avait deux ou trois ans de plus que moi.

C'était le genre de bel homme qui fait se retourner automatiquement quand on le croise dans la rue. Son charisme me saisit immédiatement mais je ne voulais pas laisser transparaître mon émotion. Je décidais de rompre ce face à face stérile mais il parla en premier.

---

<sup>64</sup>Ce qui nous permettait de les comparer à des chauves-souris.

« Il n'est pas prudent de venir traîner par ici, on peut y faire de mauvaises rencontres avec toutes ces bandes qui traînent par ici », dit-il d'un air presque menaçant.

« Je m'intéresse à l'histoire et j'ai découvert ce canal inconnu en explorant le quartier, il y a des maisons exceptionnelles tout autour d'ici ».

La glace fondit immédiatement : « Tiens, un autre qui s'intéresse à l'histoire ! Moi aussi j'ai étudié l'histoire et ce coin de Poseidia est vraiment extraordinaire ». Il devint soudain très amical.

Nous discutâmes un moment ce qui nous permis de vérifier mutuellement que l'autre avait de réelles connaissances. Pendant la discussion, nous nous assîmes, chacun sur le banc de nos barques côte à côte. A mon grand amusement il écarta sa cape en arrière pour s'asseoir et je vis qu'il était en tenue de sport dessous. Je compris alors qu'il sortait juste d'une séance d'entraînement et qu'il avait dû se draper à la va-vite de cette curieuse cape pour se lancer sur les canaux. Il me vint aussi à l'esprit que cette cape avait précisément pour but de rendre invisible dans les ténèbres.

Quoi qu'il en soit, le contraste était franchement burlesque mais assez piquant en même temps car c'était une fort belle bête et j'étais impressionné par son physique athlétique mais fin. Les Atlantes étaient un peuple très sportif mais personne ne faisait de « gonflette » et la sveltesse était appréciée plutôt que la musculature massive.

Je dissimulais difficilement mon envie de rire. La situation me plaisait bien mais il était temps de rentrer et

je ne savais comment prolonger cette étrange rencontre. Je proposais d'échanger nos coordonnées pour nous revoir. Il tint absolument à rester anonyme mais voulut fixer un rendez-vous le lendemain pour m'offrir un verre dans un bar tranquille à la surface. Il termina en disant avec beaucoup de véhémence : « *Surtout, ne remet pas les pieds ici comme cela, c'est dangereux, je t'assure...* ». Je sentis que je ne devais pas le questionner davantage, nous nous saluâmes et chacun reparti de son côté.

Je n'allais pas bien loin car à peine avais-je rejoint l'ouverture du canal vers l'extérieur que j'entendis un déclic et je fus ébloui en pleine face par la lumière de puissants projecteurs.

Pendant un moment, je ne voyais strictement rien et j'entendis une voix m'interpeller.

Un interrogatoire peu amène s'engagea :

- *Qui es-tu ?*
- *Qu'est-ce que tu viens faire ici ?*
- *Comment-as-tu découvert le passage ?*

Je répondais la vérité en me demandant ce qu'il allait advenir de moi. Il me vint à l'esprit que ma vie pouvait s'arrêter là et que j'allais payer cher mon imprudence. Qui allait savoir ce que j'étais devenu s'ils me tuaient où me captureraient ? Bizarrement, je les sentais plus sur la défensive que me voulant réellement du mal. Une autre barque arriva. Une voix forte résonna : « *C'est bon, je le connais, laissez-le partir, **c'est un ami*** ».

La dernière phrase résonna étrangement. C'était l'homme aux yeux verts qui était revenu en arrière pour me tirer de cette situation. Le projecteur fut éteint et je pus enfin voir autour de moi plusieurs barques portant chacune trois individus drapés eux aussi dans des capes noires. Alors que les autres barques s'éloignaient en silence il vint à mon niveau.

- *Ça va ? tu n'as pas eu peur ?*

- *Je m'en remettrais.*

- *Je suis désolé pour cet incident mais je t'assure, tu aurais pu tomber bien plus mal que sur eux. Ils ne sont pas méchants, ils t'auraient fouillé et t'auraient laissé partir après t'avoir intimidé. C'est ce qui se passe chaque fois qu'un inconnu débarque ici à l'improviste. Il me raccompagna jusqu'au canal majeur à l'air libre. Allez, on se voit demain ? Tu viendras ?* Demanda-t-il avec insistance. Je me surpris à acquiescer d'un signe de tête et le remerciais sans oser lui demander son nom. Nos barques commençaient à s'éloigner quand il me héla :

- *Eh, joli visiteur, quel est ton nom ?*

- *Asraan. Et toi ?*

- *Eta-Aram.*

J'en avais eu pour ma peur et fut effectivement vacciné de retourner seul dans de tels lieux. L'étrange situation enthousiasmait le jeune homme de 18 ans que j'étais. Qui était donc ce mystérieux étranger ? Manifestement, il avait de l'instruction. Que faisait-il là à me suivre en barque et de quel risque parlait-il ? Par télépathie, je

savais qu'il n'était ni fou ni malveillant mais je sentais un lourd secret derrière lui. Je le percevais plutôt soucieux dans la protection. Mais de qui et de quoi ? Et qui étaient les autres qui lui obéissaient ? Ils ne ressemblaient pas à des maffieux mais qu'étaient-ils ? Bizarrement, je sentais chez l'homme aux yeux verts un sens du devoir très fort. Mystère. Je me sentais complètement charmé peut être autant par la situation que par l'homme lui-même. Cette énigme me semblait être un défi impossible à ne pas relever. Comment savoir ? Je ne voyais pas d'autre solution que la folie d'aller au rendez-vous avec le bel inconnu. Après tout, que risquai-je en plein jour dans un bar tranquille de la cité ?

Le lieu de rendez-vous était un bar à deux niveaux situés en surface dans un quartier très animé. J'arrivais en avance et m'installait à un point d'où je pouvais voir les allées et venues de manière discrète. J'eus une forte émotion en le voyant entrer à la fois déterminé et souple comme un félin. Le revoir à la lumière du soleil fut autant un choc que la curieuse rencontre en barque tant il rayonnait. Il ne me vit pas tout de suite et balayait l'espace du regard comme un chasseur pistant une proie. Quand ces yeux me localisèrent, croisant les miens, je frissonnais. Je perçus sa réaction et c'était comme s'il prenait une décharge électrique, son visage s'éclaira d'un magnifique sourire. Je tombais immédiatement sous le charme de ce châtain aux yeux verts.

Il était habillé de la tenue unie que portaient la plupart des gens au quotidien, une sorte de longue chemise un peu bouffante à col haut, descendant jusqu'en haut des cuisses et serrée à la taille par une large ceinture de tissu épais. En dessous, il portait un pantalon assez serré. Le tout était en tissu blanc et fin. Avec une coupe un peu différente, les hommes et les femmes étaient habillés ainsi au quotidien. Les habits de fête étaient bien plus différenciés.

Son élégance spontanée était notable : l'homme était racé. Je réalisais alors à quel point la société Atlante était cloisonnée en castes presque étanches et les diverses composantes de la population se croisaient à Poseidia sans ne se mélanger ni se rencontrer. Tous les membres de ma famille étaient blonds, ainsi que la quasi-totalité de mes amis et relations. J'avais bien sûr déjà vu des gens plus foncés, même noirs de peau mais n'avais jamais été en relation proche avec eux.

Ce jeune homme était le premier métis que je rencontrais, issu de l'union d'ancêtres Atlantes et d'étrangers venus du nord du Maroc Actuel. En fait, il ressemblait à certains Européens d'aujourd'hui. Les métis n'étaient pas une ethnie culturellement distincte mais une caste car les métis se mariaient le plus souvent entre eux. Je ne cherchais pas à lire dans son esprit, mais il était clair que le fait de nous voir à l'air libre avait un effet réciproque. Il était de toute évidence ravi de me revoir. Bien que très souriant, le bel inconnu était trahi par sa gaucherie, il y avait là une émotion



sincère qui me flattait bien. Pour mon plus grand amusement, il manqua de renverser un siège en me rejoignant. Peu après, ce fut le tour de son gobelet. Je gardais pour moi mon hilarité ne voulant pas me moquer de lui, trop content de pouvoir masquer mon propre trouble.

Nous discutâmes longtemps, il s'appelait donc Eta-Aram et se faisait appeler Taaram. Il avait 24 ans et disait travailler dans la sécurité mais ne tenais pas à s'étendre sur ce sujet. Très jeune, il s'engagea dans l'armée, ce qui était possible pour des métis. Il n'y avait pas de conscription en Atlantide et l'armée très mécanisée avait de petits effectifs. Elle attirait surtout des gens issus de basse condition mais la sélection était sévère à l'entrée. Lors des tests de sélection, Eta-Aram avait été retenu pour ses qualités athlétiques et son sang-froid. Par contre, une fois recruté, il eu vite des problèmes avec la hiérarchie. En fait, il ne supportait pas l'obéissance aveugle<sup>65</sup> et il démissionna au bout d'une année et trois mois. En autodidacte, il avait étudié l'histoire, en particulier l'histoire militaire aux époques pré-industrielles. Il s'agissait donc d'époques vieilles de milliers d'années et dont les recherches avaient fait redécouvrir les modes de vie et la culture. En fait l'Atlantide a connu plusieurs révolutions industrielles séparées de périodes de recul technologiques plus ou moins marquées. Par contre si les technologies régressèrent par moment, les connaissances ne furent

---

65 En Atlantide, comme à toutes les époques, l'armée reposait sur un système de commandement très hiérarchisé.

jamais perdues. Il fut très surpris quand je lui dis que j'allais sur mes 19 ans car il m'en donnait deux de plus à me voir et trois ou 4 à discuter avec moi. Je vis une ombre passer dans ses yeux comme si un rideau se tirait. Je captai immédiatement : « *trop jeune pour...* ». Néanmoins, notre conversation continua sur un mode toujours amical mais sans cette lumière malicieuse qui pétillait dans son regard. Mon cursus l'intéressait beaucoup, en particulier ce qui touchait aux musiques et chants anciens. Mon appartenance la confrérie du cerf l'enthousiasmait car pour lui c'était un gage de fiabilité. Il me disait que nous étions cousins de ce fait, ce que je ne comprenais pas bien. En tant que métis, il se sentait plus Poséidien qu'Atlante car plus intégré dans la cité cosmopolite que dans une société Atlante qui ne le voyait que comme un métèque et pas comme un citoyen de plein droit.

Je lui dis que pour moi, que l'on soit Atlante « de race pure », métis ou étranger n'avait aucune importance. J'avais été élevé dans un esprit universel tant dans ma famille que dans ma confrérie et me contrefichais du phénotype comme du génotype des gens. J'eus l'audace d'ajouter, *après tout, un beau garçon est un beau garçon...* Ma remarque le fit sourire sans rallumer la petite lueur pétillante dans ses yeux.

La conversation se prolongeait. Je me disais que son intérêt pour l'histoire ancienne de l'Atlantide était d'autant plus surprenant qu'il ne l'était qu'à moitié. Quand le moment vint de nous séparer, je sentis son embarras. De toute évidence, il avait envie de me revoir mais je savais qu'il était gêné par mon jeune âge. En

fait, il ne savait pas trop quoi faire de moi. Quant à moi, je ne savais pas comment débloquer la situation. En fait, j'étais un peu vexé d'être regardé comme trop jeune. C'est alors qu'il me vint une idée. Pourquoi ne pas se revoir pour faire du sport ? J'avais coutume d'aller courir au petit matin dans un parc puis une fois bien en sueur d'aller piquer une tête dans l'eau pour nager quelques longueurs avant d'aller rejoindre l'université pour travailler. Ce genre de pratique existait à Poseidia dans les milieux qui se revendiquaient de la nature. Si la plupart des gens se dépensaient physiquement avant d'aller au travail ou en en revenant, ils n'allaient pas jusqu'à nager en plein air en dehors des périodes chaudes. Nous n'habitions pas dans des quartiers voisins mais en prenant le métro, il était tout à fait possible de nous donner rendez-vous dans un parc de la ville. L'idée lui plût. Dès le lendemain, il était à mes côtés pour courir en silence le long du parcours sportif. Nous étions concentrés sur la course et le souffle. Il était un excellent coureur de fond. Le tout se termina dans l'eau comme prévu. Pendant que nous nous séchions et rhabillons, nous entreprîmes une discussion.

- *Tu as une sacrée condition physique de coureur de fond, me dit-il.*
- *Depuis l'enfance, je m'entraîne à courir dans les bois. Dans ma confrérie, on est pour la plupart formés à l'endurance pour pouvoir courir pendant des heures.*
- *Dans quel but, vous n'êtes pas des compétiteurs ?*

- *Non, c'est pour notre santé physique et mentale mais c'est aussi parce que pendant la course, nous pratiquons une forme de méditation sur le souffle et sur le rythme du mouvement. Nous finissons parfois par entrer dans un état second. D'ailleurs, toi aussi tu es entraîné, serais-tu un compétiteur ?* Ma question le fit rire, comme si je venais de dire une bêtise.
- *Je me contrefiche des compétitions. Moi aussi, depuis l'enfance je m'entraîne à courir tous les matins, ici dans les parcs de Poseidia. Cela fait partie de ma discipline de vie.* Il marqua un arrêt, pris le temps de me regarder et ajouta ; *En tout cas, je vois que tu es taillé comme un homme.* Je captais une pensée qu'il n'exprima pas à voix haute : *et bien taillé d'ailleurs...* Au moment de se dire au revoir, je vis que la lueur malicieuse était réapparue dans ses yeux. Voilà qui promet me dis-je. Ce programme se renouvela les jours suivants jusqu'à ce qu'au moment de se quitter, il m'invite à venir le voir chez lui « en ami ». *Il y a là où j'habite des choses qui devraient t'intéresser*, avait-il dit. Je bondis sur sa proposition de passer chez lui un autre jour. J'allais enfin connaître le secret de ce personnage énigmatique.

Eta-Aram m'invita donc dans son petit appartement. En m'accueillant, il me donna l'accolade comme font les gens proches. Curieusement son logis jouxtait une grande bibliothèque-musée. C'était un peu comme la

loge d'un concierge. Il avait accès à cet endroit insolite et il me fit visiter. Il y avait un stock documentaire sur l'histoire militaire Atlante et des objets trouvés sur des terrains de fouilles ou reconstitués<sup>66</sup>. En particulier des armes anciennes restaurées. Il était en particulier spécialisé sur le code d'honneur des guerriers des temps anciens, un équivalent Atlante du bushido Japonais ou des codes de la chevalerie médiévale. J'avais peine à croire que lui et moi vivions à la même époque tant il ressemblait à un personnage tout droit sorti d'époques épiques. De tels cinglés en principe inoffensifs n'étaient pas rares à Poseidia chez les amateurs d'histoire ou d'art mais Eta-Aram atteignait des sommets. En quoi un si beau garçon plein de vie pouvait s'intéresser à de telles vieilleries sinistres ? Et dans quel but ? Il y avait là un mystère.

Nous étions installés côte à côte pour discuter. Au bout d'un moment, je posais ma main sur la sienne et il me laissa faire mais évita mon regard. Je perçus sa pensée : « *Eh, petit frère, on reste calme !* » Je n'avais pas peur de lui mais j'étais pétrifié à l'idée de me faire rembarrer. Manifestement, je l'intimidais aussi. J'avais fortement envie de poser ma tête contre son épaule mais il restait distant et je n'osais pas. Je sentais quelque chose de très fort à son contact et ne voulait pas gâcher cette magie par une précipitation. Nous

---

<sup>66</sup>L'histoire de l'Atlantide était tellement vaste qu'elle comportait plusieurs périodes comparables à l'antiquité, des moyens âges, des et plusieurs aires industrielles formant des cycles successifs. Cela n'empêchait pas des continuités culturelles et même politiques sur des durées de dizaines de millénaires.

restâmes ainsi un moment nous tenant la main tout en discutant. J'avais du désir pour lui et je sentais que s'était réciproque mais il ne lui semblait pas juste de céder à ce désir avec un jeune de même pas 19 ans. Je percevais à son contact le flux d'énergie qui passait de l'un à l'autre et j'avais peur d'interrompre cette « magie ». En tout cas, il dégageait beaucoup de douceur. Eta-Aram tenait à prendre son temps avec moi et à ne surtout pas brusquer les choses. Je le quittais un peu frustré mais sans amertume en me disant que de toute façon, j'avais trouvé un nouvel ami et que c'était une belle rencontre. C'est la fois suivante, toujours chez lui que les choses tournèrent autrement.

Il me fit m'asseoir à côté de lui sur un sofa et me montra un curieux livre posé sur la table basse devant nous. Il s'agissait de la copie reconstituée d'un très vieux livre commémoratif d'une guerre ancienne oubliée de tous sauf de lui. Je n'avais jamais vu une telle curiosité. Le texte était écrit dans une forme d'Atlante ancien néanmoins compréhensible par les glyphes<sup>67</sup> malgré les changements de syntaxe. Curieusement, les illustrations étaient dans un style d'un réalisme parfait. Elles représentaient des guerriers seuls ou en groupes portant des sortes d'armures baroques et des tenues improbables. Je lui en fis la remarque en riant.

- *Regarde, le dessinateur s'est bien amusé à dessiner cela plutôt que la réalité historique.*

---

<sup>67</sup>Autant les notations alphabétiques sont dépendantes des changements de langue, autant les glyphes peuvent traverser de longues périodes et des changements culturels en restant identifiables.

- *Tu n'y es pas, ce ne sont pas des dessins mais des copies de photographies extrêmement anciennes que les archéologues ont réussi à faire réapparaître par des prodiges technologiques à partir de traces chimiques infimes.*

- *Tout ça pour aller faire les bouchers...*

- *Détrompe toi, il s'agissait de guerrier d'honneur, pas de brutes épaisses. C'étaient des ordres de guerriers éduqués qui combattaient pour défendre les opprimés et rétablir la justice, pas des mercenaires vendus. On devrait leur rendre hommage à notre époque où l'arrivisme utilitaire règne en maître.*

Je vis que ma dérision l'agaçait et je repris mon sérieux. Du reste, le sujet n'était pas inintéressant même si je n'y connaissais rien.

- *Était-ce ce que l'on appelait les combats d'honneur ?*

- *Non ça c'était quand un défi était lancé d'un ordre contre un autre. Mais tout était codifié avec un minimum de casse, car ces types étaient sensibles.*

- *Sensible tu l'es aussi*, lui dis-je en posant hardiment ma main sur son quadriceps qui frémit aussitôt.

- *Asraan.*

- *Oui ?*

- *Ta main.* Je la retirais vivement, plein de honte de me faire reprendre ainsi comme un enfant mal élevé. Il du percevoir ma gêne et ajouta avec un air ironique.

- *Si tu ne l'avais pas retirée aussi vite, tu aurais eu à en assumer les conséquences. Toutes les conséquences, même les plus gênantes...*

Il ne fallait pas m'en dire plus, ma main repris sa place. Les conséquences furent d'une magnitude particulièrement élevée sur l'échelle de Richter mais nous n'eûmes pas à le regretter. L'affaire se prolongea pendant la nuit. Au matin, je me réveillais en pleine forme, complètement euphorique même. C'est la faim qui me fit me lever tant j'avais besoin de récupérer des calories. Eta-Aram fut plus long à émerger. Il semblait fourbu et me regarda d'un air amusé en train de dévorer allègrement une galette de céréale.

- *Moi qui t'avais pris pour un enfant sage ... Quelle surprise. Est-ce là ce que l'on vous enseigne au collège ?*
- *Disons que j'ai pris des cours particuliers.*
- *En tout cas, tu as bien appris cette leçon.*

Il se leva et vint contre moi, il me murmura à l'oreille :

- *Asraan, cette nuit tu m'as explosé.*
- *Je t'ai fait mal ?* Dis-je un peu inquiet.
- *Mal ? Non mais disons que tu n'y ai pas allé de queue morte.* Il me mordilla le lobe de l'oreille et ajouta. *Et j'adore ça.*
- *Que cela te serve de leçon. C'est pour t'apprendre à allumer le monde avec tes pattes arrières .*

Il n'était manifestement pas habitué à ce type d'humour de collège et partit à rire. Je compris qu'il sortait d'une période d'abstinence et que cette nuit lui faisait l'effet d'une sortie de tunnel en fanfare. Je percevais en lui un immense besoin d'affection. J'en étais très attendri. Pourtant, il m'intimidait tout de même. En fait, ce n'est



pas de lui dont j'avais peur mais comme pour toute initiation, j'avais peur de ne pas être au niveau. De son côté, c'est comme s'il se sentait responsable de moi. C'est au fil des rendez-vous chez lui que nos corps apprirent graduellement à se connaître. Je découvris ainsi par lui ce que signifiait réellement aimer un homme. Il fut un bon enseignant et je pense que je fus un bon élève. En même temps, nous chahutions beaucoup, cela même faisait partie de nos préliminaires mais par-dessus tout, nous nous donnions mutuellement une tendresse inépuisable. Sans cette tendresse, rien n'était possible.

J'avais déjà eu des rapports physiques avec des garçons de mon âge mais nous étions tous débutants sans expérience ni savoir-faire. Nos jeux restaient le plus souvent gentillets. Avec lui, une autre étape était franchie.

J'avais eu récemment des relations plus abouties avec des femmes d'expérience. Je n'avais encore pas eu affaire à un homme fait. Eta-Aram fut donc mon initiateur en ce domaine, et quel initiateur ! Il sut faire preuve de patience comme le sculpteur qui sait faire sortir la sculpture d'un bloc de pierre informe. Il en tira un bon retour sur investissement en voyant assez vite le faon maladroit devenir un étalon prêt à lui faire sa fête avec les honneurs dus à son rang...

Eta-Aram avait surtout eu des relations amoureuses avec des femmes. Il avait déjà eu des liaisons avec des femmes Atlantes de souche mais à chaque fois, il s'était finalement senti considéré comme un « homme objet »,

c'est à dire un partenaire sexuel attirant avec son label d'exotisme mais pas un véritable égal. Eta-Aram sortait d'une relation très passionnée avec une femme d'une haute caste avec qui il pensait vivre le grand amour. Il la présenta même à sa bande, autant dire à sa famille. Leur liaison dura trois ans jusqu'à ce que la belle soit rappelée à ses devoirs par sa famille et sa caste en s'unissant à un bon parti plus conforme aux convenances sociales. Je compris que cette histoire l'avait véritablement dévasté au point de lui faire renoncer, au moins provisoirement, à vivre en couple. Il avait aussi eu des aventures passagères avec des hommes, ce que sa bande n'avait jamais su.

Il sentit très vite que je le reconnaissais - et l'aimais - pour lui-même et pas en tant que beau châtain de service. Pour plaisanter, il m'appelait *mon lionceau blond* (nous avons à peu près la même taille) et je l'appelais *ma chauve-souris noire*<sup>68</sup>. Je pense qu'il n'aurait accepté un tel surnom de personne d'autre tant il percevait la considération que j'avais pour lui. Je lui avais dit en fait qu'il était la plus grande chauve-souris de l'infra-ville et assurément la plus belle, allusion évidente à leurs capes noires qui servait à les dissimuler dans la pénombre.

Un jour il me demanda :

- *Que venais-tu faire seul en barque dans le dédale obscur ? Il fallait le trouver ce tunnel d'accès. Mais que cherchais tu réellement ?*

---

<sup>68</sup>En Atlantide, ce terme était neutre quant au genre et moins péjoratif qu'aujourd'hui.

- *Un lieu. Un lieu pour répéter avec mes amis musiciens. Un lieu secret pour notre bande.*
- *C'est drôle, j'avais connu cela quand j'avais 15 ans et nous avons trouvé un endroit discret où on venait se réfugier. C'était déjà notre univers bien à nous.*

Il accepta ensuite de m'y emmener et ce lieu de refuge devint pour ma bande de copains le lieu de répétition tant recherché. L'avantage était que bien que la musique s'entendit sous la dalle, les gens ne pouvaient nous voir ni nous importuner. Ils entendaient une musique sans trouver ceux qui la jouaient. Cette situation nous inspirait beaucoup. Nous aimions l'idée d'être des musiciens fantômes que l'on entendait sans les trouver.

Eta-Aram était très politisé, bien plus que moi à l'époque. Sa préoccupation était la justice sociale et une volonté farouche de barrer la route à la collusion entre les courants racistes et xénophobes prêts à mettre le feu en Atlantide et de vulgaires maffieux dérivés des « protecteurs ». Il était intarissable sur le sujet et il me fit comprendre l'ampleur du problème, tout comme il me fit réaliser à quel point je vivais sans m'en rendre pleinement compte dans une société profondément raciste et xénophobe par condescendance. C'est par ses yeux que je vis que si la plupart des Atlantes n'auraient pas fait de mal aux étrangers, ils éprouaient (et moi aussi sans doute) un insupportable complexe de supériorité. Dans ce schéma, les métis faisaient évidemment tâche car il était un accident de parcours

qui n'était pas sensé exister. Ils étaient le fruit d'une faute, un peu comme les bâtards nés d'unions illégitimes d'autres époques... On pouvait faire des étrangers des amants, pas des conjoints. Il faut savoir que la société Atlante était devenue depuis longtemps une société à caste endogame. On fréquentait et surtout on épousait quelqu'un de sa condition, pas forcément de sa condition économique mais de sa catégorie professionnelle. Les relations homosexuelles étaient l'exception à cette règle puisqu'elles elles se produisaient souvent entre personnes de castes très différentes. A l'inverse même, les rencontres « exotiques » avec des personnes étrangères ou éloignées socialement étaient un piment recherché. Dans cet édifice social hiérarchisé et cloisonné, les relations entre personnes de même sexe étaient les « passages secrets » qui reliaient des personnes qui ne se seraient jamais connues autrement. Cela formait un canal qui faisait circuler la sève dans l'arbre et avait donc une fonction dans la société.

J'avais toujours vécu dans des milieux protégés et favorisés, je n'étais pas aux prises avec ce que la société Atlante pouvait avoir de violent et d'injuste. Pour toutes ces prises de conscience, Eta-Aram fut aussi mon initiateur. Il était un peu un grand frère, en étant très soucieux de mon apparence et il n'acceptait pas que ma tenue soit négligée ou que je me laisse aller. Comme la plupart des jeunes Atlantes, je portais les cheveux relativement courts devant mais très longs sur

la nuque. Cela plaisait bien à Eta-Aram mais il ne supportait pas que je reste la chevelure ébouriffée.

- *Non mais tu as vu ta crinière ! On dirait une vieille corde rappée.* J'allais donc me brosser la chevelure puis Il me disait ;
- *En voilà un beau lion bien léché ! Quand on est aussi beau que toi, on n'a pas le droit de mal se présenter devant les autres.*

Au moment de notre rencontre, j'étais étudiant et avais tendance à désertier mes études pour être avec lui. Ce n'était pas si grave car je pouvais récupérer le retard en un temps record grâce à l'entraînement mental du collègue. Eta-Aram se rendit vite compte que je levais le pied sur mes études et il m'interdit d'être en sa compagnie sur des temps de travail. De la même manière, il n'acceptait de faire des activités avec moi qu'après s'être assuré que j'avais fait le travail requis et il n'était pas question de lui mentir. Il pouvait se fâcher tout net et me renvoyer à mes bouquins<sup>69</sup> sans autre forme de procès. Quand il réalisa à quel point l'entraînement mental était important pour moi, il veillait à ce que je fasse chaque jour mes exercices spirituels, puis il finit par s'y associer à sa mesure.

Il avait réellement le souci de ma vie et de mon avenir. Eta-Aram n'était pas habituellement télépathe mais il le devenait quasiment avec moi et il m'était impossible de lui cacher quelque chose. Curieusement, j'acceptais de lui ce rôle de tuteur que je n'aurais pas supporté à cet

---

<sup>69</sup>C'est une expression inexacte dans la mesure où les livres étaient systématiquement consultables sur des écrans portatifs comme aujourd'hui. Les bibliothèques existaient mais étaient plus des musées que de vrais lieux d'étude.

âge de mes parents ou de gens de la famille, ni sans doute de personne d'autre.

De la même manière, j'acquis de lui une plus grande autodiscipline car ayant quitté le collège, j'avais tendance à lâcher la bride. Eta-Aram avait lui-même une excellente hygiène de vie et une grande endurance et régularité. Il me transmet cette volonté et cette discipline comme par exemple de se lever tôt pour courir ou nager, s'abstenir de toute substance toxique, bien gérer son temps en se donnant des objectifs et enfin pratiquer un équilibre alimentaire. Beaucoup de moines auraient pu envier cette rigueur dans la discipline et cet ascétisme sportif, même si chez Eta-Aram cet entraînement n'était pas au service d'une quête spirituelle. Sur le plan moral, Eta-Aram était aussi très rigoureux avec ses principes comme par exemple, le respect de la parole donnée, l'entraide et la protection des plus faibles. Il serait mort plutôt que de trahir ses principes éthiques et ses valeurs. Son sens de l'honneur allait très loin, par exemple, une fois engagé avec moi, il lui était impensable d'avoir des rapports, mêmes furtifs avec quelqu'un d'autre, ce qui était devenu rare dans la société Atlante de l'époque, surtout pour quelqu'un qui avait autant d'opportunités. Je n'avais que 18 ans lors de notre rencontre et Eta-Aram reconnaissait qu'il ne pouvait avoir la même exigence pour moi. Du moins le disait-il jusqu'à ce qu'il m'arrive une rencontre inattendue dans un thermes.

C'était en fin de journée et après des heures d'étude, nous décidâmes avec Ushtar et quelques copains d'aller

courir dans un parc mais il faisait plutôt froid (pour Poseidia). Plutôt que d'aller piquer une tête dans un canal comme d'habitude, nous décidâmes d'aller nous détendre dans la chaleur des thermes. Comme souvent après l'effort je faisais un massage à l'un ou à l'autre en fonction des crampes et des courbatures. Nous nous installions sur des estrades de marbre tiède au bord d'un bassin. Pour nous, il n'y avait là rien de sensuel. Je m'appliquais consciencieusement à masser un camarade quand j'entendis la voix d'Ushtar dans ma tête.

– Asraan, il y a un type de l'autre côté qui s'intéresse à toi. A mon avis, il a aussi besoin d'un massage.

A quelques mètres de nous se trouvait un petit groupe que j'avais identifié à des militaires. Ils plaisantaient entre eux depuis un moment mais j'avais aussi perçu leur attention. Je répondis à Ushtar.

– *Merci du conseil frerot mais j'ai ce qu'il faut à la maison. Tu devras t'occuper toi même de cette urgence. Voici ma prescription : massage externe et interne chaque soir.*

Nous partîmes à pouffer de rire comme des bossus mais je continuais ma tâche avec le sérieux nécessaire. C'est alors que je reçus un contact mental, un peu comme si on me tirait par la manche. Je me retournais et vis un des hommes se lever et se diriger vers une des portes. Mince alors, c'était une superbe bête. Je reçu mentalement l'image du corridor qui s'ouvrait derrière.

Je me levais à mon tour et le suivit jusqu'à une cabine. Il semblait m'attendre.

- *Alors petit gars, te payer la fiole du grand prêtre au Nahkron ne suffit plus ? Crois-tu qu'il n'y a que vous de télépathes ? C'était bien toi l'autre fois qui rigolait bien avec tes copains.* Un instant de peur monta en moi mais il fut vite annulé, je ne sentais rien de sévère chez lui, bien au contraire, il arborait un grand sourire.
- *Euh oui... Mais vous aussi vous rigoliez bien je crois.*
- *Oh oui, ne t'en fait pas, je ne te fais aucun reproche, je suis juste content de te retrouver. C'était la première fois que des inconnus interféraient avec nous de la sorte et nous étions sur la défensive.*
- *Cette anecdote commence à dater. Comment m'as tu retrouvé ?*
- *Je ne t'ai pas cherché. J'étais simplement ici avec mes copains et la même interférence télépathique s'est reformée ici, et encore avec toi. Je me suis dit que deux fois avec le même c'était trop, il fallait faire connaissance. En te revoyant le déclic s'est fait.*

Nous entamâmes une longue discussion. La situation n'était pas banale, même à Poseidia. Son nom était Tahkan, membre des chevaliers de Poseidon et garde au Nahkron. Il avait 27 ans,



et était marié et avait deux enfants. Il n'avait pas besoin de m'en dire beaucoup car je voyais à travers lui ce dont il me parlait. Il est difficile de se mentir entre télépathes. Je le voyais aussi dans son travail, patrouillant dans les corridors du Nahkron comme dans le canal qui l'entourait. Pour moi, tous ses états de service, son pédigrée et sa condition m'importait peu. Nous avions d'emblée une grande sympathie mutuelle. Du reste une telle clarté dans les images mentales était extraordinaire entre inconnus. Je percevais que je l'amusais et qu'il éprouvait une vive curiosité. A vrai dire, en manifestant des facettes contradictoires, je ne lui permettait pas de me coller une étiquette, ce qui aiguisait d'autant sa curiosité. C'était la première fois que j'étais en contact avec un chevalier de Poseidon. On les représentait chevauchant des dauphins. Bien sûr c'était une simple image puisque c'était là leur animal totem. Il y avait tout de même là une réalité dans la mesure où ils patrouillaient dans les canaux autour du Nahkron et parfois au delà, à califourchon sur des sortes de « scooter des mers ». Ces engins en forme de cigare pouvaient glisser sur l'eau à vive allure ou y plonger pour avancer de manière invisible pour réapparaître là où on s'y attendait le moins. Ils étaient aussi d'excellents nageurs. Ils pouvaient plonger équipés de réserves d'oxygène mais ils pratiquaient aussi beaucoup la plongée en apnée. Leur entraînement physique se doublait

d'un entraînement mental non moins intense. Ils étaient très populaire à Poseidia et leur allure splendide n'y était évidemment pas pour rien...

On se revit plusieurs fois, notamment en ville, toujours pour des discussions très amicales et j'appréciais sa présence joyeuse et tranquille. En fait, c'était un homme d'une grande simplicité, dépourvu d'arrogance ou de mépris des autres. Nous eûmes plusieurs grandes conversations. Les chevaliers de Poseidon étaient certes une unité d'élite de l'armée mais aussi des gens entraînés à la concentration mentale et au magnétisme. D'où la télépathie fréquente chez eux, si ce n'est systématique. Ils étaient formés dans des collèges spéciaux où en plus de la formation militaire, ils pouvaient avoir une culture générale étendue. Certains étudiaient aussi le droit et se destinaient avec la maturité à des carrières politiques ou administratives. Certains d'entre eux devenaient garde du Nahkron, c'est à dire les gardiens du sanctuaire principal, des institutions de l'état, et des grands cristaux. Ils étaient choisis selon des critères de loyauté et de probité. C'était le cas de Tahkan, lui même petit fils d'un sénateur en vue à Poseidia. Tous ces titres m'importaient fort peu. Par ailleurs lui même ne tirait pas d'orgueil particulier de tout cela, il acceptait de m'en parler dans la mesure où je lui posais des questions. Il le faisait très simplement sans chercher à m'éblouir. L'homme était

manifestement gentil et honnête. En tant que jeune bénévole du service d'ordre il m'arrivait souvent de croiser des gardes du Nahkron. J'en connaissais certains de vue. Ils étaient courtois avec nous mais nous gardions toujours une certaine distance un peu craintive. En fait, ils nous impressionnaient dans tous les sens du terme. Bien sûr, nous avons des blagues sur eux (sur qui n'en n'avions nous pas?).

Plus que tout, j'étais très curieux et cette rencontre m'ouvrait des horizons tellement différent. J'étais habitué à des gens issus de confréries spirituelles et là j'étais en contact avec une confrérie politique. J'avais croisé ce monde là sans le rencontrer. En quoi pouvais-l'intéresser ? C'est au bout de plusieurs rencontres qu'il aborda très directement sa requête :

- *Asraan, tu n'es pas le genre de jeune que j'ai envie de sauter dans une cabine de thermes après le boulot et avant de rentrer à la maison. Franchement, je n'ai pas besoin de cela. Avec toi je cherche autre chose. Avec toi c'est particulier parce tu m'intéresse. Il y a en toi quelque chose de spirituel. Ce que je voudrais ce serait de devenir ton passeur.*
- *Mon passeur ? Et je serais alors ton passager ?*
- *C'est cela.*

Il faut ici expliquer ce que signifiait alors passeur et passager. L'expression signifie littéralement que le passeur est celui qui fait monter son

passager dans sa barque. Il existait en Atlantide depuis aussi loin qu'il était possible de remonter une institution consistant à faire parrainer un garçon d'environ 18 ans par un jeune adulte plus âgé et surtout installé dans la société. Cette relation a-symétrique durait quelques années et permettait d'accompagner le passage de la fin de l'adolescence à l'âge pleinement adulte. Ce type de relation amicale-amoureuse entre un garçon entre 18 à 20 ans (nommé le passager) et un jeune adulte confirmé (dit le passeur) était une pratique classique en Atlantide bien que désuète à l'époque finale. Contrairement à la Grèce antique, des relations entre un adulte et un adolescent trop jeune auraient été interdites et même condamnées. Par contre ce type de parrainage si particulier ne produisait pas de critique. En principe, cette relation était sensée être avant tout amicale même si dans les faits les relations physiques étaient pour ainsi dire systématiques. Par contre, il y avait un interdit très fort contre les abus d'emprise de la part du passeur qui ne devait absolument pas imposer de relations intimes à son passager. Un passeur idéal était un homme marié, père de famille et ayant une situation respectable et une bonne réputation. C'était au « passager » de choisir son passeur (ou de ne pas en vouloir) et c'était un honneur pour le protecteur d'être choisi par un jeune homme même s'il pouvait aussi refuser. A l'inverse, le « passeur » ne devait pas faire

pression sur le « passager ». Enfin, les deux ne devaient pas être de la même famille et un passeur ne pouvait avoir qu'un seul passager et réciproquement. Dans les hautes castes ce type de relation n'était pas une étape obligée mais une expérience de vie très valorisée. Après quelques années, le passager arrivé à destination se mariait avec une personne du sexe opposé et devenait parent lui même. Plus tard, pouvait devenir à son tour le passeur d'un plus jeune. Une fois que le « passager » était parvenu pleinement du côté adulte, il y avait donc une sorte de « transmission de relais » de l'ex-passeur à l'épouse. Il était impensable pour un passeur de ramener son passager à la maison (tant qu'ils étaient amants), cela aurait même été une cause de divorce. Ce type de relation se passait donc à l'extérieur et ne devait pas trop empiéter sur la vie de famille. Après coup, ils pouvaient décroisonner. Je connaissais des cas où après coup, les épouses étaient devenues copines entre elles, les enfants des deux couples se connaissaient et s'appréciaient. Cette relation « passeur » à « passager » assurait la transmission des codes sociaux ainsi que l'entrée dans les réseaux professionnels comme politiques. On les retrouvait aussi dans le réseau d'affaire. Les anciens amants étaient sensés rester à vie des amis platoniques. Autant dire que cette amitié n'était pas toujours aussi chaste que dans le modèle idéal... En tout cas,

ces relations intimes de jeunesse étaient considérées comme une phase « normale » dans l'éducation qui n'engageait pas une identité sexuelle ni un destin. A terme, cela créait une sorte de lien de parenté et souvent une alliance entre les familles du passeur et du passager, surtout dans les hautes castes.

Dans le contexte d'anomie que connaissait l'Atlantide à l'époque finale, cette institution était en perte de vitesse ou se dénaturait complètement. Elle perdurait dans les castes liées au pouvoir, dans les confréries et surtout prospérait dans l'armée. D'une manière générale, les confréries étaient des viviers où se tissaient ce type de relations transitoires.

Il y avait aussi de nombreuses dérives. Ainsi, pour bien des hommes mariés qui s'ennuyaient avec leurs épouses, c'était un moyen de se distraire avec l'hypocrisie de prétendre faire du social en venant en aide à un jeune méritant. La présence de beaucoup de jeunes gens venus de province tenter leur chance à Poseidia en faisaient des proies faciles pour des citoyens aux situations assises se proposant comme passeur pour profiter de la situation.

A l'inverse, des jeunes intrigants pouvaient user de leurs charmes pour se faire une place dans les hautes sphères. Bref, tout cela pouvait devenir une prostitution mondaine, à peine cachée. On pourrait dire que, dans les pires cas,

tout cela pouvait tourner à un jeu de stratégie associant la séduction, l'emprise et la duplicité.

Avec Tahkan, on était sans doute loin de tous ces excès mais sa demande me laissa sans voix. Je demandais un délai de réflexion, ce qu'il comprit parfaitement car il s'agissait d'une affaire d'importance en Atlantide.

Venant d'un chevalier de Poseidon et qui plus est d'un garde du Nahkron, l'offre était extrêmement valorisante. C'était le genre d'opportunité qui ne se refuse pas pour quiconque a de l'ambition. Je connaissais parfaitement les implications de tout cela, y compris d'un point de vue sexuel. Avant tout, j'avais du mal à comprendre ses motivations. J'en discutais franchement avec lui :

- *Comment peut tu me proposer d'être mon passeur alors que tu vis avec ta femme ?*
- *Mais ce n'est pas pareil. Elle est mon épouse et toi tu serais mon passager.*
- *Oui mais quand même. Tu ne l'aimes plus ?*
- *Oh si je l'aime et elle, elle m'adore.*
- *Alors c'est parce qu'elle est devenue la mère de tes enfants et vous ne vous touchez plus.*
- *Pas du tout, on fait toujours l'amour ensemble.*
- *Et elle sait que tu ...*
- *Asraan, enfin ! Les femmes ne sont pas idiotes . La mienne est parfaitement au courant mais cela*

*n'est pas en concurrence avec elle. Elle préfère cela à une histoire avec une femme.*

Je n'arrivais pas à comprendre qu'un homme qui se disait comblé cherche ailleurs. Et comment une femme qui aime son mari pourrait-elle ne pas souffrir d'une telle situation ? Rien à faire, cela ne cadrait pas avec mon idéalisme de jeunesse. En même temps, bizarrement, je sentais que Tahkan avait un sens moral et était sincère. C'est bien cela, son raisonnement m'était incompréhensible mais sa sincérité était réelle. Ma réponse fut donc différée à notre entrevue suivante.

Entre temps, j'eus une conversation avec le frère de ma mère. Il me confirma que cette coutume n'existait ni dans la famille de ma mère ni à sa connaissance dans celle de mon père. Ni mon oncle maternel ni mon père n'avaient été passagers ou passeurs. En effet, chez les « hommes libres » il n'y avait rien de tel. Le frère de ma mère s'abstint de me dire ce que je devais faire mais plutôt de me fier à ce que je ressentais comme juste. Pour lui, il ne s'agissait pas d'une affaire grave ni réellement engageante. En fait, il ne voyait pas trop où était le problème tant que les choses étaient respectueuses pour chacun. Il finit par me dire que les mœurs bizarres de la cité de Poseidia ne concernait pas des fils (ou petits-fils) de paysans comme nous.

En attendant, j'étais toujours avec Eta-Aram. Inutile de lui dissimuler l'affaire, il aurait deviné de



toutes façons. Je préférais donc cracher le morceau avant qu'il ne découvre par lui même. Sa réaction me surpris beaucoup. Il commença par tenir un discours banalisant la chose :

- *C'est une très vieille coutume Atlante. Les guerriers anciens vivaient ce genre de relation. A ton âge, devenir le passager d'un chevalier de Poseidon est une chance rare. C'est vraiment un honneur qu'il te fait. Il est beau au moins ?*
- *Hélas oui, horriblement.*
- *Alors il est logique que tu accepte. Ce n'est pas grave, c'est même normal, tu ne m'appartiens pas. Et puis à ton âge, je ne peux exiger de toi une fidélité totale...*

Il ajouta une chose qui me fit mal. *Lui au moins, il aura l'approbation de ton père.*

En même temps, à l'inverse de ses propos, je le vis se fermer comme s'il se passait quelque chose de très fort en lui. Puis, il se figea comme s'il s'absentait. Intrigué, j'ouvris mon esprit au sien et vis qu'il était en proie à une détresse immense mais qu'il mobilisait toute son énergie pour me la dissimuler. Très ému moi-même de le sentir dans un tel état, je vins contre lui.

- *Tu pense que je vais prendre Tahkan comme passeur ?* Il ne répondit pas mais je le sentis frémir. *Mais le passeur que j'ai choisi c'est toi et personne d'autre. Crois tu qu'il n'y a que du sexe entre toi et moi ?* Il répondit en hochant la tête, je repris : *C'est à toi que je fais la requête*

*maintenant : sois mon passeur.* Un silence suivit, Eta-Aram se tourna vers moi, profondément bouleversé. Je crois que nul ne m'avait jamais regardé ainsi.

- *Est-ce que tu réalises que tu préfères un bâtard à un chevalier de Poseidon de pure race Atlante et de haut lignage?*
- *Oui et je m'en fout.*
- *Qu'est-ce que j'ai de plus que lui ?* Je me retins non sans mal de dire une ânerie vulgaire. Je crois qu'il capta car malgré son émotion une lueur d'amusement passa dans ses yeux.
- *C'est parce que c'est toi, toi et ta tendresse.*
- *Tu ne peux me faire un honneur plus grand. Moi je te fais la requête d'être mon passager.*
- *Ta requête est acceptée.* Dis-je d'une voix blanche.
- *Ta requête est acceptée aussi.* Fut sa réponse.

Comme au ralenti, nous nous serrâmes dans les bras en silence dans une émotion immense. Ce qui se passait était entièrement nouveau pour chacun de nous. Pour la première fois, j'acceptais quelqu'un comme passeur. Une fois de plus Eta-Aram étant mis en balance avec quelqu'un d'un statut élevé. Pourtant cette fois, il n'était pas laissé sur la touche mais c'est lui qui était choisi. Cela réactiva en lui toutes les humiliations qu'il avait subi, toutes les fois où on lui avait fait comprendre qu'il n'était qu'un bâtard de métis. Il en pleura de joie, et moi avec lui par

sympathie. En fait, la seule idée que quelqu'un d'autre me touche le rendait malade. Je compris alors que j'avais un choix à faire : si je voulais rester avec lui, je devais cesser toute relation parallèle avec des garçons. Il en serait ainsi jusqu'à ce que je rencontre la femme de ma vie, mettant un terme à cette relation a-symétrique de passeur à protégé. Ensuite nous pourrions rester amis à vie. Voilà comment je voyais les choses pour l'avenir. En attendant, je donnais ma réponse à Tahkan. Il marqua une surprise.

- *Tu dois beaucoup aimer ton ami ; me dit-il.*
- *Plus que je ne l'imaginais avant que tu ne me fasse cette demande.*
- *Alors soit heureux avec lui Asraan.*
- *Soit heureux avec ton épouse, Tahkan.*
- *Tu sais, c'était la première fois que je proposais à un jeune de devenir son passeur. Je ne suis pas un chasseur de chair fraîche.*
- *Alors c'était un honneur, je t'en remercie sincèrement.* Nous nous quittâmes sans amertume mais nous nous perdîmes de vue ensuite. De fait, je n'avais plus d'aventures de passage, même si pour moi la fidélité dans le couple ne se jouait pas sur l'exclusivité sexuelle. Contre toute attente, cette décision ma procura une sensation de liberté ; ayant la sécurité de l'emploi, je me sentais affranchi des codes de la séduction. Je n'avais plus à chercher à plaire et je n'avais plus à être séduit par d'autres que la

personne que j'avais choisi. J'en tirais une certaine légèreté, ce qui me permis de cultiver à nouveau la concentration mentale que j'avais perdue depuis mon retour à Poseidia.

Je m'étais donné cette règle de vie à Poseidia mais elle devenait caduque lors des séjours que je continuais à faire périodiquement dans la Corne. Quand j'y allais, j'essayais de me synchroniser avec les périodes de retour d'I-lan-Tar. Eta-Aram lui-même en convenait : Bon, d'accord, la Corne c'est bien loin. Et puis, il y fait très froid. Eta-Aram n'était jamais allé dans la brumeuse Corne et se représentait cette contrée comme le pôle nord. Me savoir seul dans ces lieux pour lui extrêmes l'inquiétait d'autant plus que les occasions de se téléphoner étaient rares. De plus, et il n'était pas assez télépathe pour communiquer directement avec moi même s'il ressentait ce qu'il m'arrivait d'important. Du coup, savoir que là-bas, un ami fidèle veillait sur moi le rassurait beaucoup et faisait passer le reste sans qu'il en souffre. Il y avait une part de mystère dans cette acceptation nullement feinte. Pour ma part, je ne me sentais absolument pas en danger dans ces communautés septentrionales et je ne voulais pas que l'on veille sur moi. Du reste, I-Lan-Tar était tellement sympa, alors évidemment...

Les changements produits par la relation avec Eta-Aram furent détectés par mon entourage, je soignais mon apparence et on remarquait que j'étais plus épanoui et plus joyeux. Même physiquement, j'étais déjà sportif

mais ma condition physique s'améliora avec un développement musculaire discret mais bien réel. Ma mère me fit la remarque que je chantais constamment et que j'étais plus souriant et plus aimable. Un jour, mon père me demanda à mon grand désarroi quelle était la fille qui illuminait ma vie, me disant qu'à mon âge il fréquentait déjà une jeune fille dont il était très amoureux (et qui n'était pas ma mère).

Bien sûr, les amis de mon cercle de vie remarquèrent aussi un changement dans mon entrain et mon énergie et m'en firent la remarque. C'était même une source de plaisanterie entre eux ; quelle était donc la beauté cachée qui me faisait rayonner ainsi ? La réponse surpris mais ne choqua pas. Le problème n'était pas le fait d'être avec un homme mais d'avoir pris pour passeur quelqu'un d'une condition aussi différente. Cela se faisait pour des flirts passagers mais pas dans la durée. Ils ne me jugèrent néanmoins pas. Du reste, je les avais habitués à pas mal d'excentricité.

Je présentais Eta-Aram à des frères et sœurs de mon groupe de vie qui l'acceptèrent bien, surtout du fait des effets positifs qu'ils observaient sur moi. Ushtar était content pour moi sans aucun jugement, juste avec un soupçon de jalousie de ne pas avoir trouvé pour lui-même un tel spécimen. Dès la première entrevue avec Ushtar, Eta-Aram me glissa :

*- Il est gentil ton copain. Tu as de la chance d'avoir un ami comme lui, garde le toute ta vie, c'est peut-être ton bien le plus précieux.* Il identifia tout de suite Ushtar comme un garçon pacifique et doux. Bien qu'entraîné à

combattre, Eta-Aram respectait beaucoup les hommes pacifiques. Il ne voyait pas en eux des lâches ou des couards mais des êtres de bien qu'il aimait particulièrement. Les choses furent plus tendues avec les garçons de mon groupe de pairs qui se méfiaient de lui. Je les soupçonnais d'être jaloux, les uns voulant être à sa place, les autres à la mienne. Certains acceptèrent néanmoins ce jeune homme avenant. Je ne voulais pas voir alors que certains avaient perçus des dimensions du personnage dont j'étais dans le déni. Il y avait aussi quelque chose de plus banal, depuis que j'avais rencontré Eta-Aram, j'étais très souvent avec lui en dehors des études et j'avais pour ainsi dire disparu de mon groupe de vie. Au début ils s'accommodèrent de la situation mais quand ils virent que cela durait, ils se sentirent vite abandonnés et je compris que je leur manquais beaucoup. De même, je disparus de ma confrérie. A mon retour à Poseidia, j'étais fourré à la maison du Cerf chaque fois que possible et constamment avec mes copains et copines. J'en étais devenu un pilier investi dans quantité d'activités et soudain je cessais brusquement d'y aller sans me rendre compte des effets qu'avaient cette disparition parmi mes confrères. En résumé, mes pairs en voulaient à Eta-Aram de les priver de ma présence. Il m'avait volé à eux. Quand je pris conscience de cela, j'en fut très peiné et je fis un effort de leur consacrer du temps tout de même.

Quant à ma famille, je préférais les laisser en dehors de cette affaire pour le moment.

De son côté, il me fallut insister pour être présenté à sa bande. Je comprenais de moins en moins cette réserve. Ou plutôt, je comprenais qu'il y avait des enjeux politiques voire de sécurité publique derrière. J'étais arrivé à la conclusion qu'il appartenait aux services secrets. Une sorte de groupe d'intervention mais je ne comprenais pas cette mise en scène dans l'infra-ville. Un soir alors que nous nous remettions de nos étreintes particulièrement animées, je lui lâchais :

- *Taaram tu es un guerrier* » sa réponse fut laconique :

- *Oui, plus que tu ne le crois* ». Il en avait trop dit et c'est alors qu'il lâcha son secret : il appartenait à une antique société secrète de combattants, une sorte d'ordre de chevalerie sans chevaux que l'on appelait les « protecteurs » ou « défenseurs ».

Il s'agissait de quelque chose que tout le monde connaissait de réputation en Atlantide. A l'origine les « protecteurs » étaient des volontaires, issus des clubs d'athlétismes et d'art martiaux. Ils assuraient la sécurité dans l'immensité des sous-sols de Poseidia où la police s'aventurait mais ne contrôlait pas totalement. En particulier pour protéger les femmes ou toute personne vulnérable susceptible de se faire agresser dans ces lieux parfois mal famés. Les protecteurs avaient formé une société avec ses codes, ses rites et son honneur. En fonction des époques, ils formèrent des bandes de résistance dans des contextes troublés, de lutte contre des pouvoirs tyranniques. Ces bandes étaient pour une part incontrôlable devenant parfois des milices privées

au service de puissants personnages, de partis politiques, voire carrément des groupes délinquants. A l'époque de ce récit, ou plutôt juste avant eu lieu la jonction entre les groupes maffieux et les extrémistes politiques haineux. En réaction, les milices restées fidèles aux valeurs « chevaleresques de l'origine » s'allièrent formant une ligue de résistance. Le résultat fut la création de deux armées secrètes se livrant une guerre secrète impitoyable qui préfigura la guerre civile. Eta-Aram se trouvait pris dans ce conflit dont il était un des acteurs dont je ne mesurais pas l'importance.

Ces groupes étaient bien sûr parfaitement illégaux car aucun état ne peut officiellement accepter que des individus ou des groupes se fassent justice eux-mêmes. Néanmoins je comprenais peu à peu que certaines de ces sociétés secrètes étaient protégées secrètement en haut lieu, voire utilisées. Je n'expliquais pas autrement qu'un quartier de l'infra-ville soit utilisé de manière permanente par une milice sans que les autorités ne s'en rendent compte et n'interviennent. Ces milices recrutaient dans les clubs sportifs de la cité des jeunes par cooptation, souvent par séduction et les embrigadaient graduellement en leur proposant de rejoindre une élite prestigieuse qui ferait d'eux des hommes d'honneur. De toute façon, le prestige de ces « protecteurs » était tel que bien des jeunes de toute condition étaient prêts à tout pour appartenir à ces romanesques sociétés secrètes de guerriers et il n'était nul besoin de les convaincre. Tous les garçons de Poseidia avaient joué aux « protecteurs », et même



parfois les filles, comme d'autres aujourd'hui aux cow-boys et aux indiens. Dans l'histoire, ces sociétés secrètes combattantes avaient produit de nombreux personnages romanesques objets de nombreux récits littéraires oraux comme écrits. Dans l'imaginaire Atlante, on trouve peu de héros solitaires tel le chevalier errant ou le « lonesome cowboy" mais pléthore de groupes de personnages héroïques liés par des compagnonnages, dont les « protecteurs ». Autant la société Atlante ressemblait par bien des aspects au monde moderne, autant l'individualisme ne s'y était pas développé de manière comparable.

Quoi qu'il en soit, le fait que des adultes continuent à jouer à cela était pour moi comme pour la plupart de mes amis une source d'amusement. Pour tout dire, c'était même le comble du ridicule au même titre que des employés de la City de Londres qui auraient joués à Robin des bois dans Hyde Park en s'y croyant pour de bon. Avant de rencontrer Eta-Aram, j'étais loin de me douter des implications politiques de la chose. Il m'apprit aussi autre chose ; leur milice s'appelait aussi « Bois de cerf ». Ce n'était pas une coïncidence. En effet, voilà bien des milliers d'années, se produisit une guerre civile terrible qui plongea l'Atlantide dans le chaos. L'état central connu une éclipse et des « seigneurs de la guerre » s'affrontèrent pour le pouvoir. C'est à ce moment où guidés par des chefs spirituels des Atlantes pacifistes se réfugièrent dans les montagnes, la corne, et certaines îles pour fonder des communautés non-violentes. Avant que ne rétablisse l'ordre et la loi. Les seigneurs de la guerre s'avérèrent être de redoutable

tyrans lors de périodes de troubles, une branche de la confrérie du Cerf fit le choix de prendre les armes et de devenir une sorte d'armée de défenseurs des opprimés. Plusieurs autres confréries dont celles du cheval et de l'aigle connurent la même situation et devinrent des milices armées qui se séparèrent de leur confrérie d'origine. Ainsi, ma confrérie et sa milice étaient issues de la même souche. Je me rendis compte qu'effectivement leurs signes de reconnaissance, leurs rituels et leurs chants étaient très semblables aux nôtres, voire identiques parfois. Pour revenir aux origines des « protecteurs », l'état Atlante finit fort heureusement par connaître une restauration, ramenant la paix, la loi et l'ordre mais les « ordres chevaleresques » (sans chevaux) perdurèrent en tant qu'ordres humanitaires ou de clubs sportifs plus ou moins secrets gardant pour certains un aspect guerrier plus ou moins clandestin.

Quoi qu'il en soit, Eta-Aram me donna rendez-vous un matin dans un parc avec trois de ses compagnons. Je pense qu'il voulait leur montrer à quoi je ressemblais. Ils étaient trois sympathiques jeunes hommes d'allure agréable et pleins de vie. Comme d'habitude, nous courûmes un bon moment avant de finir dans l'eau pour nager. En tout cas, ils avaient le sens de l'humour et se montrèrent très amicaux. Le courant passa bien, quelques temps après, Eta-Aram me fit savoir que sa bande voulait me rencontrer et acceptait ma venue dans leur repère où en principe ne venaient que les membres de leur milice. J'étais mitigé à cette idée. J'avais gardé

un souvenir cuisant de mon interpellation en barque la première fois. C'était probablement la plus grande frayeur de ma vie jusqu'alors. En même temps, ma curiosité me poussait à les rencontrer et à découvrir leur univers. Je me savais en sécurité en présence d'Eta-Aram et il se proposa de m'accompagner en barque.

C'est ainsi qu'il m'amena dans leur splendide quartier général souterrain. De toute façon, ils savaient que je connaissais l'accès et que j'étais capable d'y aller seul. Ils s'entraînaient à deux pas du lieu où nous nous étions rencontrés. C'était le lieu découvert par hasard et j'allais droit dessus quand il me rejoignit, d'où la mise en garde sévère. Eta-Aram avait l'habitude de cloisonner sa vie et la perspective de me mettre en présence de ses compagnons l'inquiétait plus qu'il ne voulait bien le dire...

Nous partîmes donc dans sa barque à travers le fameux tunnel étroit qui débouchait sur l'atrium sculpté. En fait, eux passaient assez rarement par là. Ils venaient le plus souvent par un immeuble de la surface dont les sous-sols passaient sous la dalle et communiquaient par une porte avec leur repaire. Nous accostâmes et nous nous engageâmes dans le bâtiment imposant qui faisait face<sup>70</sup>. C'était ce qu'ils appelaient le « palais des ombres ». Cela ressemblait à un hôtel particulier sur trois niveaux,

---

<sup>70</sup>Pour s'en faire une image, le lecteur peut regarder la façade du monastère Tibétain d'*Erdene Zuu* en Mongolie. Toujours cette étrange ressemblance entre les édifices Atlantes et ceux du Tibet récent. C'est moins la distance géographique que l'énorme écart temporel qui rends cette similitude troublante.

composé d'un corps central et de deux ailes sur les côtés. Il y avait au milieu de la façade une porte à l'encadrement décoré de fines sculptures. Les murs de pierre de la façade étaient inclinés vers l'intérieur. Au rez-de-chaussée se trouvaient trois salles donnant sur la façade et couvertes en encorbellement. Elles étaient ornées de frises sculptées figuratives reprenant des scènes tirées de la mythologie Atlante. En hauteur, les murs portaient des incrustations de pierres semi-précieuses incisées dans la masse, un peu comme une marqueterie de pierre formant des motifs. Il s'agissait de quelque chose de rare en dehors des temples importants. Je n'en revenais pas. Il y avait surtout de nombreux petits miroirs incrustés dans les parois et qui renvoyaient la lumière de toute part. Aucun doute possible, le lieu était un ancien théâtre parfaitement préservé hormis le mobilier disparu. Il avait manifestement été utilisé bien après sa couverture par la dalle.

C'est dans une grande salle à l'arrière que les miliciens s'entraînaient. La salle avait depuis longtemps perdu son toit et les hauts murs donnaient directement sur la dalle de couverture. Sur trois côtés, la salle avait conservé sa galerie portée par de fines colonnes. En hauteur de la façade, se trouvaient les deux étages parfaitement préservés de l'antique demeure utilisés comme réserve et arsenal. Il y avait aussi des couchages et des installations pour loger au cas où. Il était évident que ce lieu avait servi jadis pour des spectacles ou pour des fêtes au cœur de la cité. L'histoire de Poseidia était tellement ancienne et riche,

que de tels lieux n'étaient pas rare sous la ville actuelle mais la qualité de la construction et de l'ornementation dépassait ce j'avais vu ailleurs. Ce lieu avait une grande valeur affective pour eux, c'était un peu leur étrange maison commune perpétuellement privée de la lumière du jour. J'étais étonné qu'un tel lieu resta inconnu tant il aurait pu devenir un site touristique vu son intérêt tant historique qu'artistique.

C'est dans cette salle qu'ils m'attendaient, tout en faisant semblant de s'entraîner. Mon entrée dans la salle eu pour effet de les faire tous venir. Chacun vint me saluer à tour de rôle. En Atlantide, le serrement de main était inconnu et des égaux se saluaient en inclinant la tête, une main posée sur le cœur. Quand ils étaient plus proches, ils accolaient leurs mains droites l'une contre l'autre à plat. Je perçu immédiatement une intense curiosité à mon égard, mais en fait j'étais aussi curieux qu'eux. Je ne percevais aucune méfiance ou hostilité. L'un d'eux m'interpela :

- Asraan, je voudrais avoir toi avis sur quelque chose. Il me mena dans le hall d'entrée et me montra des inscriptions gravées dans le mur du hall. Les autres suivirent avec intérêt et se disposèrent en fer à cheval tout autour. Je sentais le poids des regards se porter sur moi. Vint la question que je redoutais.

- *A ton avis, c'est quoi ?* Je regardais attentivement en prenant mon temps. Le mur en blocs de marbre blanc poli était presque entièrement tapissé d'inscription profondément sculptées dans la masse. Il s'agissait d'hiéroglyphes assez anciennes mais tout de même en partie

intelligible pour moi. La sculpture en trois dimensions d'un tel texte sur le mur lisse était en soi une œuvre d'art remarquable. Je pris mon temps pour examiner l'ensemble et les détails avant de me lancer ;

- *Ici, vous avez le nom du mécène qui finança le bâtiment. Là, vous avez sa généalogie. Il appartenait à une guilde de marchands qui a aussi contribué au financement. Là-bas vous avez le nom du théâtre ; à l'époque c'était le théâtre des miroirs, c'était son nom. Voici ici la date d'inauguration pour un premier spectacle. Il faudrait calculer le nombre de cycles<sup>71</sup> pour situer la date précisément. Là c'est le nom de la première pièce qui y fut donnée. A la fin, vous avez des souhaits de bon augure pour les futurs spectateurs. Par contre, je ne peux pas tout vous traduire car c'est de l'Atlante trop ancien pour moi et il y a des caractères que j'ignore. Le jeune milicien qui m'avait montré l'inscription était bluffé.*
- *Ça alors, c'est la première fois que quelqu'un peut nous dire tout cela.*

Eta-Aram resté derrière moi posa sa main sur mon épaule en leur disant :

- *Je vous avais bien dit qu'il était étonnant.*

---

<sup>71</sup>Les Atlantes calculaient le temps en combinaison de signes et d'éléments formant des cycles d'une cinquantaine d'année. Ces cycles formaient des ères s'étirant sur des millénaires. Ainsi, on parlait de dates lointaines en comptant les ères et les cycles d'années.

Et voilà ! J'étais catalogué comme un intellectuel. Pour eux, ce n'était pas une tare du moment que je ne les prenne pas de haut. La majorité avait peu d'instruction et surtout peu de culture littéraire mais ils respectaient les gens instruits qui ne cherchaient pas à briller narcissiquement. Il y en avait tout de même quelques-uns qui avaient un haut niveau d'étude technique ou scientifique. Eta-Aram était un peu le maître à penser de tous.

Ils n'étaient pas une bande de figures spectrales flottant sur les eaux obscures mais ressemblaient à une joyeuse bande de copains toujours prêts à plaisanter et chahuter. Je n'étais vraiment pas dépaysé. Certains étaient des Atlantes de souche, d'autres des métis et quelques-uns d'origine étrangère mais tous semblaient très amis. Là, en fait, je compris ensuite qu'ils étaient pour ainsi dire la seule famille d'Eta-Aram et d'un certain nombre d'entre eux, issus des bas-fonds de Poseidia. D'autres venaient de milieux plus favorisés et avaient une façade sociale à la surface de la ville. Bref, une double vie.

C'est par cette bande que j'appris la tragédie que portait Eta-Aram, lui-même n'en parlait jamais. Il avait perdu ses parents dans des circonstances terribles alors qu'il était bien jeune. Suite à l'agression d'Atlantes de souche par des « métèques », une véritable opération punitive fut organisée qui tourna au lynchage des habitants d'un immeuble habité par des étrangers. Le temps que la police intervienne pour y mettre un terme un certain nombre de personnes avaient été assassinées dont les parents d'Eta-Aram. Seul lui-

même et sa sœur survécurent à cette « ratonnade ». Il avait eu ensuite l'opportunité d'étudier mais sa bande était devenue son groupe de vie.

Bien sûr, ces hommes avaient aussi leur vie extérieure, certains travaillaient avec une bonne situation. La plupart étaient en couple avec des femmes, ce qui ne les empêchait pas de faire quelques « sorties de routes » entre eux, après tout, on était en Atlantide. Il leur arrivait d'organiser des fêtes (dans l'infra-ville mais en dehors de leur palais des ombres) en invitant tout ce petit monde, moi compris. Ce petit monde foutraque mais jamais pervers était bien attachant et tellement éloigné de la vie que j'avais connue dans la prestigieuse capitale. A leur façon, c'étaient des purs, ils avaient une cause, ils ne la trahirent jamais. Quelle cour princière de quelque lieu ou époque peut en dire autant ?

Ils avaient aussi leurs soirées dans le « Palais des ombres ». En particulier, des narrations. La narration était un style très pratiqué en Atlantide. Un individu donnait vie à une histoire et les Atlantes pouvaient rester des heures immobiles complètement captivés par le récit. L'un des compagnons, particulièrement cultivé était un conteur hors-pair et Eta-Aram était aussi très bon dans cet art. Au début, il me demandait de l'accompagner avec ma lyre ce qui rendait bien mais j'arrêtais en réalisant que cela me rendait complice de leur activité. Il comprit ma réserve.

Je me souviens d'une de leurs histoires favorites<sup>72</sup>. C'était l'époque des « seigneurs de la guerre » et la soldatesque pillait allègrement les villages, tuant ceux

---

<sup>72</sup>Exactement la trame des 7 samourais ou des 7 mercenaires.



qui résistaient et violant les femmes au passage. Un groupe de guerriers prit fait et cause pour des villageois venus leur demander de l'aide. Ils acceptèrent à condition que ces derniers prennent aussi en charge leur propre défense et c'est ensemble qu'ils repoussèrent les pillards. Quand Eta-Aram racontait cette histoire, il la faisait tellement vivre que je le voyais vraiment lui-même dans la scène. Il était évident qu'il avait dans d'autres vies, vécu des choses semblables et il fut très surpris quand je lui en fis un jour la remarque. Surpris mais pas hostile à cette idée. Je fus plus dérouteré en découvrant bien plus tard qu'il en était de même pour moi.

Ils me faisaient penser à des membres de confrérie car il y avait beaucoup de connivence entre eux mais l'ambiance qu'ils dégageaient n'était pas celle des confréries telles que je les connaissais sans que je puisse dire exactement ce qui était différent. Ils étaient bien plus politisés et moins portés sur l'entraînement mental. Ils n'étaient pas réellement télépathes même s'ils percevaient clairement les intentions des gens à qui ils avaient affaire et je les ai rarement vus se tromper à ce propos. Eta-Aram était leur maître d'armes, les avait formés et continuait à les entraîner. Au-delà de cela, il était manifestement une figure très importante pour eux et ils y étaient visiblement très attachés, ce que je trouvais très touchant. Il y avait même de l'admiration pour lui. De ce fait, étant son amant, j'étais considéré de manière très amicale mais ils m'assurèrent que cela n'était pas automatique. Je ne réalisais pas encore

qu'en fait, bien avant d'entendre parler de moi, ils avaient remarqué un changement d'attitude d' Eta-Aram et l'un d'eux l'avait un soir interpellé en le pointant du doigt : « *Toi tu viens de t'envoyer en l'air avec quelqu'un !* ». Quand on me raconta la scène, je n'arrivais pas imaginer la tête que fit alors Eta-Aram. Je ne suis pas sûr que j'aurais aimé voir cela. En tout cas, il resta muet. C'est peu après qu'un autre compagnon le surprit à chanter, chose absolument inconnue de lui. La remarque fusa aussitôt : « *Taaram, il y a une femme dans ta vie* » Ce en quoi il répondit « *Idiot, ce n'est pas une femme, c'est un lion !* ». Ils l'asticotèrent ensuite pour savoir qui il avait bien pu rencontrer pour le rendre ainsi amoureux et surtout pour avoir si peu envie d'en parler. Eta-Aram faisait donc du secret des deux côtés, alimentant à son insu un double mystère. En fait, ils ne connaissaient à Eta-Aram que des aventures féminines. Il était très proche de ses hommes, on pourrait même dire qu'il était volontiers tactile avec eux, en particulier pour chahuter mais aussi pour témoigner son affection. En revanche, il veillait soigneusement à ne jamais avoir de relations intimes avec aucun d'eux. En même temps, il se gardait bien de leur faire part de ses aventures en ville de sorte que sa vie amoureuse était un mystère pour sa bande. Qui dit mystère dit caisse de résonance à fantasmes, certains l'imaginant dans un ascétisme monacal de beau ténébreux et d'autres lui prêtant une vie amoureuse exubérante. Au bout d'un moment, ils eurent l'audace incroyable de lui demander de me présenter à eux et se firent prier fermement de

s'occuper de leurs affaires. C'est dans un second temps qu'il se décida à « décloisonner ».

Le groupe auquel appartenait Eta-Aram était en fait une cellule d'une vaste organisation importante de miliciens politisés, fidèles au gouvernement légal et opposé aux milices « fascistes ». En quelque sorte, ils se vivaient comme des justiciers bien décidés à contrer l'action des bandes extrémistes. Je commençais à soupçonner qu'Eta-Aram jouait un rôle charnière dans cette véritable « armée de l'ombre ».

Ils pratiquaient les arts martiaux ainsi que diverses formes d'escrime avec des armes anciennes. Ils m'autorisèrent à m'entraîner parmi eux et j'appris l'escrime à la lance qui était vraiment leur spécialité. Ils s'entraînaient avec des perches à embouts caoutchouteux pour éviter les blessures mais cela pouvait tout de même faire l'impact d'un bon coup de poing et j'en revenais avec des bleus. Ils s'entraînaient aussi au tir avec des petites arbalètes qui me semblèrent d'abord être des jouets pour enfant tant elles semblaient anodines. Je vis ensuite qu'il n'en était rien. Ils étaient aussi habiles à escalader les murs des immeubles de l'infra-ville qu'ils utilisaient comme murs de varappe. De même pour à sauter des espaces impressionnants d'un toit-terrasse à l'autre, un peu à la manière de ninja Japonais. Leur agilité était spectaculaire et je ne cherchais pas à les imiter dans leurs escalades et leurs sauts.

Pour eux tout cela était un sport au même titre qu'aujourd'hui le saut à la perche, le tennis ou le foot. Du reste, les entraînements se faisaient en tenue de sport, ils ressemblaient un peu aux triathlètes des années 1980. Pour les batailles d'honneur, ils portaient des casques surmontés d'emblèmes, des boucliers portant des insignes héraldiques et tout un accoutrement extravagant sorti d'un film historique<sup>73</sup>. Je comprenais mieux les effets des recherches historiques sur les guerriers d'antan. Tout cela baignait dans une ambiance de mythologie, encore plus surréalistes au milieu d'une société de haute technologie. Cela contribuait à la légende « d'héroïsme » de ces milices qui se prenaient pour des demi-dieux issus de la mythologie Atlante. Et tout cela à l'époque où des aéronefs habités, libérés de la gravité étaient capables d'aller sur mars et d'en revenir.

Les armes à rayon étant interdites et sévèrement contrôlées par l'état, il n'en était en principe pas question. C'était aussi au nom d'une éthique du combattant que seules les armes blanches étaient valorisées. Les combattants s'exerçaient aussi à marcher et à combattre en cadence de manière parfaitement synchronisée et silencieuse. Ils me faisaient penser à des fauves chassant à l'affut avec une efficacité de prédateurs silencieux et invisibles.

Tout ce folklore pittoresque qui aurait pu paraître inoffensif servait d'écran à des activités autrement plus sulfureuses:

---

<sup>73</sup>Les films historiques étaient un genre très populaire en Atlantide.

Il y avait d'une part une activité de milice pouvant se substituer à la police pour protéger la population d'agression ou de violences de la part de malfaiteurs en bandes organisées. Ils se vivaient comme des justiciers, les « anticorps » de l'immunité de la ville même s'ils veillaient à ne pas entrer en concurrence avec les forces de l'ordre. Ils étaient parfaitement conscient du risque qu'il y aurait eu à défier l'autorité.

Il existait d'autre part un niveau encore plus clandestin ; s'organisaient en tant qu'armée de l'ombre capable de mener un jour une guerilla urbaine. Ils s'entraînaient réellement à devoir défendre la cité et à y mener une véritable guerre d'embuscade et d'attaques de commando contre les milices rivales. Je compris peu à peu que l'affaire était très sérieuse, même si je résistais à voir tout cela en face.

Dans le des opérations commando, ils portaient des combinaisons semblables à des tenues de motards d'aujourd'hui et s'exerçaient à manier des armes autrement plus efficaces. Je découvris bien plus tard que tous ces aspects étaient bien plus reliés qu'on aurait plu le croire.

Je voyais heureusement Eta-Aram dans d'autres contextes comme les visites dans des recoins oubliés de l'infra-ville qu'il connaissait comme sa poche. Quand nous avions des jours de repos, nous faisons aussi des excursions sur le littoral qu'il connaissait mal mais appréciait beaucoup. La mer était très proche au sud-est de Poseidia puisque le grand canal axial aboutissait au fond de la baie navigable. Les grandes plages

n'étaient pas très loin, une fois dépassées les installations spectaculaires de l'avant-port. Une voie ferrée monorail était enterrée dans la ville et jusqu'à l'avant-port où les grands navires venaient accoster. La voie ferrée devenait ensuite aérienne dans la campagne reliait le centre-ville aux plages en quelques dizaines de minutes. La voie ferrée longeait la côte et enchaînait les stations balnéaires fréquentées à la journée par les habitants de la cité. En fait, Eta-Aram adorait rester au bord de l'eau. C'était un fan de jeux collectifs de plage, très développés en Atlantide. Il existait un équivalent du volley mais aussi un jeu comparable au « ballon au prisonnier ». Après nous être bien défoulés, nous pouvions faire les lézards en restant à l'ombre, un peu à l'écart des vagues, en bonne compagnie. Nous préférons tout cela aux raffinements des thermes de la capitale.

Les Atlantes prenaient un immense plaisir avec les bains de mer. Par contre, ils ne séjournaient pas des heures à bronzer au soleil. La plage était un lieu pour nager (et pas seulement pour se baigner) ainsi qu'un espace pour faire de la gymnastique et surtout des jeux collectifs. Pour se reposer voire faire la sieste entre deux activités physiques, des tentes de plages étaient prévues à cet effet. Tout comme les thermes, les plages étaient des lieux où les différentes classes sociales pouvaient se croiser et se rencontraient parfois.

Dans l'ensemble, nous avons une existence agréable. Un ombre au tableau vint le jour où je reçus une lettre. Le courrier postal par papier était tombé en désuétude en

Atlantide et quelqu'un me fit parvenir un document sur papier soigneusement plié. Je l'ouvris en présence d'Eta-Aram et mon visage s'assombrit soudain.

- *Que t'arrive-t-il ? Qu'y a-t-il sur ce papier ?* Je lui montrais. On voyait en tout et pour tout un symbole avec une date, une heure et un lieu de rendez-vous.
- *Qu'est-ce que cela signifie-t-il donc ?*
- *C'est le signe de ralliement de ma confrérie. Ils me convoquent pour un cercle.*
- *Un cercle de quoi ?*
- *C'est une réunion silencieuse dans laquelle on partage en silence. Ils doivent se demander ce qui m'arrive. Il faut que j'y aille. Ils ne font pas cela pour rien.*
- *Ils vont te virer parce que tu es en couple avec un vaurien de l'infra-ville.* Dit-il en riant. Il se ravisa en voyant que sa plaisanterie ne me faisait absolument pas rire. Il perçut alors mon inquiétude et devint inquiet au plus haut point, presque plus que moi. Par la suite, je réalisais qu'il redoutait que j'ai à choisir entre ma confrérie et lui et il craignait vraiment de me perdre.

Le jour dit, je me rendis à la « maison du cerf », le local de la confrérie à Poseidia. A l'époque, chaque confrérie avait une « maison » à la capitale. Dans certains cas, il s'agissait d'imposants sièges comparables à un lycée moderne. Par exemple, la maison du trident était un véritable palais occupant tout un pâté de maisons sur plusieurs étages. La « maison du cerf » se trouvait bien

modestement dans un quartier populaire en périphérie de la cité, dans un des rares quartiers excentrés qui n'avait pas été surélevé et avait gardé le niveau à peine au-dessus des eaux. Cela remontait au temps où la maison du cerf était un hôtel particulier entouré d'un parc. Avec la croissance de la cité, le secteur avait été urbanisé et des immeubles avaient poussés tout autour et même au-dessus mais le bâtiment d'origine avait été préservé comme toujours pour les édifices remarquables. Ce local était presque dissimulé derrière plusieurs cours d'immeubles peuplés de gens modestes. Des gens étaient assis dans ces cours et discutaient en observant les passages. Il fallait passer sous plusieurs porches et rien depuis la rue n'était visible. C'est avec un pincement au cœur que je traversais la dernière cour pour arriver devant le porche ouvragé, en pierre de taille et couronné de vastes ramures de cerf en bas-relief. C'était aussi beau que la porte d'un petit temple et quelque part, c'en était un<sup>74</sup>. En tout cas, cela ouvrait sur un univers bien différent du quartier. A l'intérieur se trouvait la salle commune, un vaste espace, d'aspect rustique avec ses boiseries murales et ses poutres apparentes au plafond. C'était le seul espace qui était ouvert au public pour des événements. De nombreux bois de cerfs ornaient les murs. On y trouvait aussi des salles d'étude et une chapelle. En plein milieu, se trouvait un émouvant jardin clôt en atrium entouré de colonnades. Tout au fond, une

---

74En Atlantide, les portes de temples étaient à deux battants et non coulissantes comme les maisons. Elles se trouvaient en renforcement dans l'épaisseur du mur, formant comme un auvent plus ou moins profond.



porte discrète débouchait après une cour sur le quai d'un canal. Dans les étages, il y avait même des chambres pour les confrères de passage et quelques résidents permanents. Régulièrement se tenaient divers événements comme des conférences, des cérémonies, des concerts, des banquets et diverses soirées. Le véritable siège de la confrérie se trouvait à la campagne à des centaines de kilomètres de là. Néanmoins, la maison de Poseidia était un lieu de rencontre très important pour notre confrérie et j'aimais beaucoup ce lieu insolite et charmant. Il y avait des mois que je n'avais plus mis les pieds à cet endroit qui faisait pourtant partie de mes lieux favoris à Poseidia. C'était un peu comme revenir à la maison et retrouver ma seconde famille. Après mon retour à Poseidia, c'était le lieu où je retrouvais les amis du collège. Il m'arrivait même d'y inviter mes parents pour des soirées à thèmes. C'était aussi un moyen de ne pas les exclure de ma vie.

Voilà désormais que « ma famille initiatique » me sommait de revenir.

C'est avec beaucoup d'angoisse que je présentais ma pierre de vie à la porte. Le seuil était équipé d'une sorte de « lecteur de pierre », un petit carré dans le mur contre lequel il fallait apposer sa pierre de vie et poser sa main. Si le lecteur détectait une pierre de confrère et reconnaissait sa main, la porte s'ouvrait automatiquement, sinon, il fallait sonner pour se faire ouvrir. Ma pierre et ma main étaient-elles encore reconnues ? A mon grand soulagement, le dispositif me reconnaissait toujours et la porte s'ouvrit. Bon, je n'étais

pas encore radié de la confrérie. Au moment où j'entrais, le bénévole de l'accueil m'informa que j'étais en avance mais que le rendez-vous était à l'oratoire. La porte se referma derrière moi. Je traversais la grande salle du local seulement éclairée par des puits de lumière ouverts dans le plafond. Ce lieu m'était si familier et tellement associé à des événements joyeux. Lorsque je passais dans le quartier, il m'arrivait de passer à l'improviste et il était bien rare que je n'y croise quelqu'un de connu.

J'étais venu habillé de manière conventionnelle mais je revêtis sur place les habits de l'ordre dont la cape blanche de confrère initié portant les insignes de la confrérie.

Le cercle eu lieu dans la chapelle. Certaines de nos réunions s'y tenaient, en particulier des rituels pour initiés.

Quand j'entrais dans la salle à colonnes, de pierre brute, une douzaine de confrères aînés étaient déjà réunis.

- *Alors, tu es là ; toujours ponctuel selon ton habitude.* Dit un des confrères que j'avais eu comme éducateur au collège. J'étais tellement content de le revoir ! J'en aurais presque pleuré mais l'heure n'était pas aux effusions. Je perçus un ton amical dans sa voix et aussi dans son esprit. Je compris qu'il s'était élevé dans la hiérarchie des cerfs.
- *Frères aînés, je vous salue ;* dis-je en m'inclinant une main sur le cœur ; *je répondrais toujours à l'appel de la confrérie.* Ils me saluèrent de même selon l'usage. Puis on me désigna une place dans

le cercle. Je les connaissais tous au moins de vue mais je me sentis blêmir en les voyant tous là pour moi. Ce n'étaient pas mes pairs ni les personnes dont j'étais le plus proche mais il y avait parmi eux des personnes haut-placé dans la confrérie. Je me sentis aussitôt comme assigné à comparaître devant un tribunal. Le cercle fut ouvert par une prière chantée suivie d'un silence où les esprits devenaient poreux les uns pour les autres.

C'était une pratique consistant à nous disposer à un pas de distance les uns des autres. Nous restions silencieux en nous ouvrant l'esprit des uns aux autres pour rester réceptif. Je perçu immédiatement leur inquiétude pour moi. Ils avaient des informations préoccupantes me concernant. Ils craignaient de me voir prendre le mauvais chemin par de mauvaises fréquentations et de me perdre pour la confrérie, voire pour la Loi de Un. Je percevais aussi à quel point ils avaient misé sur moi et me considéraient comme un espoir pour l'avenir. Un long silence s'installa à mesure que nos esprits entraient en contact comme des arbres qui entremêlent leurs racines. L'un d'entre eux dit télépathiquement :

- *Il n'est pas sous emprise ni menacé*. Puis un autre enchaîna.
- *Asraan est encore avec nous*.

Je sentis que certains me reprochaient d'être lié à un chef de bande de miliciens, qui plus est, des déviants issus d'un schisme de notre confrérie. Pour ainsi dire,

j'étais sur le point de passer, peut-être pas à l'ennemi mais en tout cas de mal tourner. Je perçus ensuite une forme de pression dans mon esprit. A ce moment, me vint très fortement l'image d'Eta-Aram. Pourquoi chercher à le cacher ? Devais-je en éprouver de la honte ? Cette relation était-elle honteuse ? Paradoxalement, monta en moi un sentiment de fierté de cet amour contesté et de colère face à la désapprobation que je percevais. Je réagis soudain en sortant du cercle et en rompant la bulle mentale que nous avons constitués tous ensemble.

- *Tu as rompu le cercle et tu as mis fin au partage.*  
Me dit l'un d'eux sur un ton de reproche.
- *A quoi jouez-vous avec moi ? Vous faites intrusion dans mon esprit. Que connaissez-vous de la vie des bas-fonds de Poseidia ?* A vrai dire, j'étais franchement en colère même si je ne percevais aucune malveillance de leur part. Il se passa alors une chose très improbable : mon ancien éducateur fit aussi un pas en arrière et s'adressa aux autres avec vivacité.
- *C'est vrai, il a besoin de vivre ce qu'il vit. Asraan n'a rien fait de mal ni de contraire à ses engagements. Nous n'avons pas à nous mêler de sa vie.*
- *Ah oui ? Ainsi donc, un jeune confrère prends pour « passeur » un chef de bandits de l'infra-ville et nous devrions accepter cela ?* Protesta un autre.
- *Est-ce là un exemple pour notre confrérie ?*  
Renchérit encore un autre. Je ne répondis rien

verbalement mais une pensée surgit vivement dans mon esprit et leur fut envoyée comme un projectile :

- *Ce n'est pas un bandit mais un homme d'honneur. Qui êtes vous pour le juger ?* Cette altercation stupéfia l'assemblée des confrères qui restèrent un instant comme hébétés. Je compris qu'ils avaient envie de se concerter et se demandaient quoi faire. Si la situation n'était au départ déjà pas banale, l'exposition d'un tel désaccord devant tous était franchement incroyable. Le plus éminent pris alors la parole en s'adressant à ses confrères.

- *Frères, le temps n'est pas à la dispute entre nous. Nous allons nous concerter.* Puis s'adressant à moi. *Laisse-nous quelques instants, nous reviendrons te chercher.* Je quittais donc la salle et allais attendre dans le patio débordant de verdure, une vraie petite jungle. Il s'écoula un temps assez important qui me sembla une éternité. Je craignais bien sûr mon éviction mais je me disais que n'ayant à proprement parler rien fait de mal, cette issue était improbable. Non, bien plus encore, je redoutais d'être mis devant le dilemme de devoir choisir entre mon compagnon et mon appartenance à la confrérie. Cette perspective d'un tel conflit de loyauté me terrifiait d'avance, d'autant qu'elle me semblait très probable. Que pouvaient-ils dire d'autre ? Que ferais-je s'ils me mettaient devant un tel choix ? Je n'étais sûr de rien, pas même de moi-même.

On vint me chercher enfin et j'entrais à nouveau dans l'oratoire, me préparant au pire. Les confrères s'étaient disposés en demi-cercle et on me fit me tenir au milieu, ce qui avait un sens. Tous faisaient silence et les regards convergeaient vers moi. Je fis le choix de soutenir ces regards même si je n'en menais vraiment pas large. L'aîné brisa enfin le silence :

- *Asraan, nous t'avons fait venir pour savoir si tu étais encore des nôtres. D'après ce que nous avons vu aujourd'hui c'est toujours le cas. Je sentis un énorme poids me quitter.*

*Tant que tu ne transgresse pas tes vœux et que tu ne trahis pas ta confrérie ni la loi de Un, nous n'avons pas à rentrer dans ta vie, aussi tumultueuse qu'elle puisse être. Tu as le droit d'aimer celui que tu aimes tant que c'est dans la bienveillance et dans le respect de notre éthique. Il n'en reste pas moins que cette association pose ici problème. Nous t'avons senti en danger et je persiste à penser que le risque existe pour toi. Tu es quelqu'un qui compte pour nous et pour l'avenir en ces temps très troublés. Quoi que tu vives, souviens toi toujours de ce qui t'a été enseigné.* Il marqua un temps d'arrêt et reprit :

- *Reviens ici de temps en temps. Tu sais que cette maison est aussi la tienne. C'est ta disparition de la confrérie qui nous a alerté, ensuite, nous avons eu vent de tes fréquentations. Saches que tu as ta place ici, sois-en digne en toutes circonstances. A bientôt Asraan* Le confrère qui avait été mon éducateur ajouta :

*- Tes confrères et tes consœurs voudraient te revoir. Tu sais, tu leur manques, ils sont venus me le dire quand je les ai revus.*

Cette dernière parole fit mouche sur moi et me toucha beaucoup. Je percevais que la plupart avaient à mon égard une vraie bienveillance et que certains étaient plus dans l'incompréhension. Il n'y avait pas de véritable hostilité. Le cercle était fini et je pris congé après avoir salué l'assemblée, au passage mon ancien éducateur me lança furtivement un clin d'œil de connivence. Je les laissais dans la perplexité, peut-être plus entre eux qu'envers moi. Je fus certain qu'une discussion s'en suivit. Il y avait à l'époque en Atlantide un conflit entre les religieux professant une morale fermée bardée d'interdits et d'obligations et une morale ouverte au sens de Bergson, c'est à dire la mise en œuvre de principes dans le quotidien plus fondée sur la sincérité que la conformité à des normes. Ce conflit se jouait aussi à l'intérieur d'une confrérie comme la nôtre. Encore une fois, le problème me concernant ne portait pas sur le fait d'être avec un homme mais d'avoir pris pour passeur un marginal, presque un hors la loi. S'il avait s'agit d'un homme d'une confrérie « respectable », nul n'y aurait trouvé à redire.

Lorsque je rentrais chez Eta-Aram après cette scène j'étais tout de même ébranlé. Il m'attendait tranquillement appuyé contre le montant de la porte coulissante. Il avait son air charmeur avec un petit sourire narquois que je lui connaissais bien quand il me

cherchait. Je lus immédiatement dans ses yeux qu'il savait, je lus aussi ce qu'il voulait.

- *Alors, ces vénérables fossiles ont viré cet impertinent débauché qui fait honte à sa confrérie ?* Dit-il en me prenant par les épaules.
- *C'est pire que cela, ils m'ont dit* (je pris alors une voix théâtrale) : *Retourne chez l'abominable chef des bandits de l'infra-ville et fait lui sa fête jusqu'à ce que mort s'en suive.*
- *Alors que justice soit faite !* conclut-il en m'enlaçant. Il ajouta à voix basse : *Exécute la sentence de tes confrères.* La suite s'imagine aisément. Le moins que l'on puisse dire fut que la sentence fut exécutée dans toute sa rigueur quoique non définitive. Cet épisode n'affecta pas la relation avec lui, bien au contraire car notre réaction fut de nous aimer avec plus d'ardeur comme par défi. Après cela, Eta-Aram me lança :
- *Si cela doit te fait un tel effet, je vais leur écrire pour qu'ils te convoquent plus souvent.*
- *Je doute que ce soit là le but qu'ils poursuivent.* Répliquais-je. En fait, mon appartenance à la confrérie était très importante pour lui aussi et il fut rassuré de savoir que je n'en étais pas exclu, du moins à ce stade. Au-delà de cette réaction, cet épisode nous rapprocha. Il n'en restait pas moins très pris par ses activités de milicien. Il lui arrivait de disparaître plusieurs jours d'affilée sans donner de nouvelles (j'en avais toutefois quand même car que je le veuille ou pas, je percevais ce qui lui arrivait d'important). Qu'il me le dise ou non, je



savais quand il partait en opération et surtout si sa vie était en danger. Peu de temps après eu lieu un singulier événement.

Eta-Aram était assis en haut des marches sur le seuil du palais des ombres et ses hommes s'étaient disposés autour de lui. Me voyant venir, il me fit asseoir à ses côtés. Ils tenaient une sorte de réunion et Eta-Aram était en train de leur expliquer quelque chose. J'étais un peu gêné de me trouver en plein milieu d'eux, un peu comme si Eta-Aram leur imposait ma présence. Je m'assis donc et je perçus un mouvement derrière nous. Sans que nous ayons le temps de réaliser, des compagnons d'Eta-Aram nous drapèrent tous les deux dans une grande cape. Cela n'était pas rien car il s'agissait là d'un rituel nuptial très classique. Les époux étaient alors drapés par leurs proches sous une même cape en signe de protection et d'alliance. Je ne su d'abord comment réagir car ce comportement était pour le moins déplacé et pouvait même apparaître comme humiliant. Je regardais Eta-Aram et vis qu'il était aussi surpris que moi mais je perçus qu'il prenait cette manifestation comme amicale de leur part et je décidais de faire de même. Ils ne s'en tinrent pas là et nous versèrent de l'eau sur la tête avec un vase précieux puis nous lancèrent des pétales de fleurs, autre rituel nuptial de bon augure. Cela tournait vraiment à la bouffonnerie la plus totale. Que faire ? Eta-Aram et moi nous regardâmes à nouveau et je lus une lueur de défi dans ses yeux pétillants. Sans dire un mot, nous nous embrassâmes<sup>75</sup> alors, sous les acclamations de

---

<sup>75</sup>Les Atlantes s'embrassaient en se frottant le nez ou alors sur les lèvres.

l'assistance et toujours enveloppés sous la même cape<sup>76</sup>. Notre geste était une provocation qui répondait à la leur.

Eta-Aram m'expliqua par la suite que ses compagnons avaient voulu signifier ainsi le fait qu'ils acceptaient le couple que nous formions et que c'était un honneur qu'ils me faisaient là. En même temps, j'éprouvais une sourde inquiétude car je compris que symboliquement, les compagnons d'Eta-Aram nous avaient mariés presque malgré nous. Si un jour nous nous séparions, comment réagiraient-ils ? Je sentis là un danger possible et une sorte d'injonction à être avec Eta-Aram avec la sensation d'être pris au piège. Certes, j'étais bien avec lui mais allais-je passer ma vie à côtés ? J'avais tout de même pour projet à terme de vivre avec une femme et d'avoir des enfants, même si j'envisageais tout cela dans le cadre d'une vie communautaire peu conventionnelle. Je voulais bien d'Eta-Aram comme passeur mais pas comme conjoint à vie et je me sentais assigné à l'être.

Tout cela faisait que bien que me sentant bien avec Eta-Aram, je ne projetais pas à long terme, vivant les choses au jour le jour. En revanche, je commençais à soupçonner Eta-Aram de se prendre au jeu et à vouloir me garder définitivement auprès de lui.

Nous avons aussi de grandes discussions sur bien des sujets. Nous avons souvent des discussions sur la religion. Comme la majorité des Atlantes de l'époque, il

---

<sup>76</sup>C'était en soi une provocation qui répondait à la leur car en Atlantide, il était impensable de s'embrasser devant quelqu'un.

n'avait pour ainsi dire pas de culture religieuse, par contre il manifestait un vif intérêt pour ces questions et à travers nos discussions, il acquérait ainsi une certaine connaissance des fondements des préceptes de la doctrine de Un. Un jour, il me demanda spontanément de lui apprendre des prières. Il connaissait déjà la méditation de pleine conscience qu'il utilisait dans l'entraînement sportif mais un jour il me demanda de l'initier à l'entraînement mental à visée de progresser spirituellement, ce qui était tout à fait autre chose. Cette demande me dépassait, je n'avais pas la qualification nécessaire pour faire une telle transmission.

– *Et pourquoi ne pas faire une retraite avec moi à la forteresse de la sérénité ?*

– *Pour qu'ils me demandent ce que je fais là ?*

– *Tu sais, les maîtres prennent les gens comme ils sont sans s'occuper de leur statut social, leur réputation ou leurs histoires. Ils sont là pour faire travailler les gens sur leur esprit, les convenances sociales ne leur importent pas.*

– *Mais toi, ils te connaissent. Ils vont te demander pourquoi tu viens avec un zonard comme moi.*

– *Franchement, il leur importe peu de savoir qui est avec qui ni par quel orifice. On ne nous demandera rien.*

Cette proposition le laissa très pensif et quelques jours après, il accepta cette proposition très déstabilisante pour lui. En fait, cela faisait beaucoup de choses à la

fois pour lui, il n'était allé dans les montagnes que lorsqu'il était militaire, et seulement quelques jours, il n'était jamais allé dans un monastère et n'avait jamais côtoyé de moines et encore moins de maîtres. Il ne se sentait pas légitime dans un tel lieu et ne savait pas quoi dire aux autres personnes. Selon sa propre expression, il se sentait comme un bison dans une étable.

Nous voilà donc partis tous les deux, finissant le trajet en aéronef-taxi. Je le vis changer de couleur quand l'aéronef décolla de la gare provinciale pour s'élever brutalement dans les airs. L'arrivée par les airs dans l'amphithéâtre montagneux était vraiment spectaculaire. Sur place, on ne nous posa aucune question et je fus très heureux de passer quelque jours avec lui au monastère de la sérénité. Par chance, l'enseignement de la session portait sur la transformation. La religion Atlante n'était pas un dualisme opposant le principe du bien à celui du mal. Fondamentalement, tout était « récupérable » mais nécessitait une transformation. Par exemple, des émotions comme la peur, la haine ou le désir-soif ne devaient pas être annihilées mais transformées en émotions positives comme l'amour bienveillant. Ainsi n'y avait-il pas d'êtres intrinsèquement mauvais qu'il faudrait éliminer. Il y avait des êtres pollués (et polluants) qui avaient à transformer leur cœur pour devenir des êtres de bien. Cette retraite était spécifiquement un entraînement à repérer en soi les perturbations mentales et à travailler à les transformer en orientant nos pensées.

C'était pour Eta-Aram la toute première expérience de ce genre de lieu et il en fut impressionné. Curieusement, il se coulait facilement dans le rythme du monastère, ses horaires, sa discipline, la maîtrise de soi induite par l'ambiance. Être ensemble dans ce contexte si particulier éclairait notre relation d'un jour nouveau.

C'était même un pause agréable que de mettre le désir entre parenthèses pour nous ouvrir à autre chose de plus fondamental. Nous pouvions prendre du recul sur ce que nous vivions. C'est là-bas que sur un temps de promenade, il osa enfin me poser une question qui le travaillait depuis longtemps :

– *Asraan, au fond, pourquoi m'as tu choisi ? Est-ce par pitié pour moi ?* Je répondis sans réfléchir.

– *Non, c'est parce que tu ne trahis rien ni personne en étant avec moi. Et je n'ai pas l'impression de te voler à quelqu'un d'autre.*

Nous avons chaque jour des temps d'enseignements puis des temps de discussions en petits groupes et enfin des temps de recueillement en silence pour « digérer » tout cela. Il y avait aussi la possibilité d'avoir des entretiens personnels avec les accompagnants.

Un des effets de ce séjour sur lui fut de lui montrer l'ampleur de la vie spirituelle. Un peu comme un voyageur au détour d'un col contemple un paysage majestueux Il réalisait l'immensité infinie de la spiritualité comme la vision d'un ciel étoilé à la montagne. Cela rencontra aussitôt sa fibre sociale avec comme question : Pourquoi les basses castes sont privées de tout cela ? Pourquoi les maîtres spirituels vivent à ce

point à l'écart du monde plutôt qu'à se plonger au cœur de la bataille, pour reprendre ici sa propre expression ? Il avait raison sur ce point. En effet, si les temples et les monastères étaient accessibles tous, finalement très peu de gens de basse condition les fréquentaient en dehors des grandes fêtes publiques. Peu de gens du peuple avaient une formation religieuse et pratiquaient des exercices spirituels. Le peuple était voué au travail, aux jeux et aux divertissements futiles. En même temps, les moines n'allaient pas ou peu au devant du peuple. Les centres spirituels se voulaient à disposition de ceux qui voulaient y aller mais il n'existait pas d'initiatives pour aller au devant des gens. Eta-Aram découvrait en lui des prédispositions pour le travail mental qui n'avaient encore jamais été sollicitées. Cela n'existait tout simplement pas dans son milieu. C'est alors qu'il eu un projet pour moi : être à ses côtés pour venir en aide aux petites gens . Lui leur apportant aide et protection, moi pour leur offrir une ouverture culturelle et une découverte spirituelle. Il se mit à partir de ce moment à voir le couple que nous formions comme appelé à devenir un brise-glace contre l'injustice, l'ignorance et la bêtise. Je n'avais pas une telle ambition.

Je ne partageais pas cet enthousiasme un peu fou mais je me prêtais bien volontiers au jeu. Ses hommes furent nos premiers cobayes, des cobayes volontaires mais c'est auprès d'eux que nous fîmes l'expérience que de ma place, je pouvais les aider à ouvrir leur esprit dans différentes directions. Singulière alliance contre-nature du prêtre (que je n'étais pas) et du guerrier (qu'il était).

Quel que fut l'effet de ce séjour sur lui, cela n'alla pas au point de le faire renoncer à sa lutte. J'avais au fond de moi l'idée de le faire mûrir et de l'amener à sortir de sa condition de milicien. Son problème est qu'il n'avait pas grandi dans un milieu porteur et qu'il n'avait pas acquis une base culturelle suffisante pour posséder complètement sa propre autonomie de pensée, même s'il avait de grandes capacités de raisonnement. Pourtant sa curiosité était immense et lui apprendre quelque chose était pour moi un vrai bonheur. Manifestement, il était un survivant passé par une enfance et une adolescence très difficile. Très tôt il avait été confronté à l'injustice et à la violence. Je découvrais que sa beauté n'était pas que physique. C'était tout cela qui m'émouvait chez lui et qui faisait que je lui pardonnais tout ou presque, moi le jeune homme à qui la vie avait tout offert. Je réalisais aussi qu'il reproduisait avec moi ce qu'il avait reçu de son propre passeur, un militaire qui l'avait fait rentrer dans cette milice. Sans lui, Eta-Aram était parti pour devenir un délinquant ou un paumé à la dérive dans les bas-fonds de Poseidia. Il avait à la fois été son amant, son grand frère, son initiateur et maître d'armes. Dans la foulée, Eta-Aram s'engagea dans l'armée mais l'expérience ne s'avéra pas durable. Un jour, Eta-Aram fut très heureux de me présenter à lui, un homme marié d'une trentaine années avec qui il conservait des relations très cordiales. C'est beaucoup à travers son passeur qu'Eta-Aram avait forgé sa discipline de vie. Ainsi se transmettait toute une culture de milicien.

La grande différence entre Eta-Aram et moi était que j'étais inclus dans une parenté, socialisé dans des groupes de vie et avais accès à d'autres modèles. Il n'était pas question de devenir moi-même un « protecteur » même si mon prénom m'y prédisposait.

Je parlais aussi à Eta-Aram de mon rêve de créer une communauté de vie avec des compagnons et compagnes afin de créer la graine d'une société meilleure. Il trouvait cette idée très belle mais il se sentait appartenir à sa propre communauté et estimait remplir un véritable sacerdoce au service des gens de l'infra-ville. C'était véritablement son peuple et il leur appartenait. Je réalisais qu'il ne me suivrait pas dans une communauté rurale. Il était là où il se sentait utile, c'était là qu'il se voyait vivre jusqu'à sa mort. C'est ce qu'il fit.

Eta-Aram était un jeune homme pourvu de finesse mais il restait un désaccord sur la question de la non-violence. Avant de me connaître, il y voyait une forme de passivité face à l'injustice, voire de complaisance. Après de longues discussions passionnées, il comprit qu'il s'agissait plutôt d'interpeller l'humanité de l'autre, le convaincre plutôt que de le vaincre. Cela lui paraissait une noble idée mais inadaptée dans le contexte des fanatiques que l'Atlantide nourrissait à cette époque. C'est en tout cas à son contact que je me sentis quitter mon identité de garçon, qui me convenait bien, pour me sentir devenir un homme adulte. Curieusement, Eta-Aram ne chercha jamais à m'embrigader réellement. Il me dit un jour :



- Asraan, tu es un prêtre<sup>77</sup>, pas un guerrier. Tu en as la capacité physiquement mais ce n'est pas ton cœur. Par contre, quand les gens pacifiques comme toi se font embringuer dans une guerre, ils sont comme les femmes, ce sont les pires tueurs.*
- Je ne te donnerais pas l'occasion de vérifier ta théorie.*

Au fond, je savais que cette histoire durerait un temps mais n'était qu'une étape transitoire.

De mon côté, je lui apportais une ouverture culturelle en lui prêtant des livres qu'il lisait bien volontiers et comprenait fort bien lorsque nous en reparlions après. En fait, son esprit était plein de curiosité sur tout mais avait besoin d'être guidé dans ses découvertes.

De temps en temps, j'assistais à leurs réunions qui commençaient par des chants. C'était très faiblard car s'ils chantaient juste, ils ne plaçaient pas leurs voix et le résultat était d'une fadeur affligeante. Un jour, je pris Eta-Aram à part pour lui dire. Il le prit très bien et me demanda de lui apprendre à chanter. Je lui appris à prendre le souffle abdominal, à ouvrir le larynx et à placer sa voix. Comme d'habitude, il apprit très vite et son changement de voix fut spectaculaire. Il s'avéra qu'il avait une voix de baryton puissante et chaleureuse, tout

---

<sup>77</sup>Allusion ici à la division de la société Atlante depuis l'origine en trois grands ordres, les producteurs, les prêtres et les guerriers. Le mot prêtre est utilisé ici à défaut et n'avait de connotation cléricale, pas plus que le mot guerrier ne signifiait militaire au sens moderne du terme.

à fait à l'image de la bête... En même temps, Eta-Aram me demanda d'apprendre à ses hommes à chanter et je passais de nombreuses séances à les entraîner à acquérir une technique vocale correcte. Là encore, les progrès furent impressionnants. Eux même, tout comme Eta-Aram s'en aperçurent et me furent très reconnaissants de ce changement. Ils se sentaient valorisés de pouvoir faire résonner ainsi leurs voix. Du reste, ils me demandaient souvent de chanter pour eux lors de leurs soirées. Je choisissais alors des extraits de chansons de geste que je connaissais et je transmis cela à certains d'entre eux que cela intéressait particulièrement.

J'invitais aussi Eta-Aram à des spectacles de théâtre où il n'était jamais allé. Malgré sa réticence, je mis un point d'honneur à corriger cela. Sa défense fut de me dire qu'il n'avait rien à faire avec ces bourgeois de la haute et qu'il se passait de leurs divertissements futiles, ce en quoi je répondis qu'il ne pouvait mourir sans avoir vu de sa vie un tel chef d'œuvre. J'y allais en force finalement en lui mettant sous le nez deux places pour un « opéra Atlante classique ». Il existait à l'époque à Poseidia une immense salle comparable à un zénith pouvant accueillir des dizaines milliers de spectateurs et où étaient donnés des spectacles grandioses. Le plus souvent, ces spectacles étaient accompagnés de musiques synthétiques (par ailleurs fort impressionnantes). Eta-Aram connaissait ce genre de performance et ce n'est pas là que je voulais l'emmener. Non, je voulais lui faire découvrir un art bien plus ancien

et délicat : « l'opéra classique » Atlante. Il s'agissait de spectacles à la fois parlés, chantés et dansés comportant des décors et des costumes grandioses sur la trame d'une histoire généralement tragique ou du moins épique. La dimension musicale de ces spectacles hauts en couleur était très développée. Ces spectacles pouvaient s'étirer sur plusieurs soirées à raison de deux ou trois heures d'affilée et nécessitait une attention considérable et constante. « Je vais mourir si je reste assis trois heures dans une salle fermée sans bouger » Dit-il très angoissé. « Mais non répondis-je, tu seras captivé par l'ambiance, tu vas voir ».

C'était en effet le summum des arts du spectacle traditionnel en Atlantide et on en sortait ébloui mais épuisé tant le spectacle était captivant. Le public était composé d'amateurs passionnés de musique instrumentale, de chant et de danse classique de l'époque. A Poseidia, de telles représentations étaient en général données dans le cadre historique de vieux théâtres soigneusement entretenus par des associations culturelles. A l'origine, ces petits bijoux d'architecture avaient été offerts à la ville par des riches guildes de marchands qui en avaient financé la construction et l'entretien. Pour le prestige, ces guildes avaient rivalisé de beauté dans la construction et dans la décoration fastueuse. Je savais que le local des compagnons d'Eta-Aram avait été un tel lieu et je voulais absolument qu'il voie à quoi ressemblaient les spectacles brillants qui y étaient donnés à l'origine.

Ce fut une grande affaire car si je parvins par mes relations avec le monde de la culture à obtenir une forte réduction sur le prix des places<sup>78</sup>, se posait la question des tenues de soirée. En effet, ces spectacles étaient accessibles en tenue de fête. La plupart des Atlantes possédaient un vêtement d'apparat porté dans des circonstances exceptionnelles. Pour les femmes, il s'agissait de drapés chatoyants évoquant les saris indiens modernes, en plus des bijoux. Pour les hommes, il s'agissait soit d'une combinaison unifiée en tissu moulant soit d'un ensemble ; pantalon serré et chemise un peu bouffante. Par-dessus était porté une sorte de veste, sans manches l'été, et avec l'hiver. Cette veste renforcée et rigide aux épaules retombait sur les hanches et étaient maintenues à la taille par une large ceinture brodée. Ces vestes avaient un très haut col montant jusqu'au joues, ouvert en V sous le menton. Ces tuniques avaient des couleurs parfois vives et pouvaient porter les insignes permettant d'indiquer le statut social de celui qui le portait ou du moins son appartenance à tel ou tel corps social. Une cape pouvait compléter cet ensemble. La couleur et la longueur de cette dernière reflétant aussi le statut de l'individu. Le coût de tels vêtements était considérable du fait de la qualité extrême des tissus utilisés et de la finition minutieuse. Comme pour tous les vêtements Atlantes, les couleurs claires étaient préférées en évitant le brun ou le gris foncé. Le noir était utilisé par contraste, par exemple une ceinture noire sur une veste blanche mais jamais en fond.

---

<sup>78</sup>Ces spectacles étaient subventionnés mais le prix demeurait élevé.

La plupart des Atlantes, même de modeste condition possédaient un habit d'apparat mais notre Eta-Aram faisait partie des rares Atlantes qui n'avait rien de tel. Il me fit la remarque qu'il se passait fort bien de telles futilités. Il n'était pas très narcissique mais je le fis éclater de rire en lui disant qu'avec le corps qu'il avait, il n'avait nul besoin de vêtements d'apparat pour éblouir tout le monde. Une tenue de sport était encore ce qui lui allait le mieux. Néanmoins, en la circonstance, il lui fallait une tenue d'apparat.

Il fallut des trésors de diplomatie pour se faire prêter non seulement les vêtements à sa taille mais en plus correspondant à un statut vraisemblable pour lui. Je n'allais pas le déguiser artificiellement en telle ou telle corporation. Bref, le soir venu je passais le prendre chez lui déjà habillé pour la soirée, quand il fit coulisser la porte d'entrée, nous nous eûmes un choc en nous trouvant face à face. Je ne sais quelle tête je faisais moi-même mais Eta-Aram tomba en arrêt comme devant une apparition.

*- Toi qui es souvent débraillé, te voir comme cela<sup>79</sup>. Quelle allure ! C'est revêtu de ces magnifiques autours que nous nous rendîmes au théâtre de l'infra-ville où avait lieu la représentation. Comble de l'élégance, sa veste été rehaussée de pans de tissu satiné vert sombre qui avait exactement l'éclat de ses yeux. L'effet était saisissant. D'une certaine manière,*

---

<sup>79</sup>Dans ces cas-là les atlantes utilisaient le terme de demi-dieu pour désigner une belle apparence.

le spectacle était aussi dans la salle et les spectateurs se mettaient discrètement en scène tout en s'observant du coin de l'œil. A ma grande surprise, Eta-Aram portait très bien le costume d'apparat et je n'étais pas peu fier d'être à ses côtés. Il avait une classe naturelle et des gestes mesurés comme s'il était issu d'une haute caste, avec une dignité de félin digne dans son maintien. Manifestement, il maîtrisait parfaitement ses gestes (à condition, bien sûr qu'il ne soit pas amoureux). Je l'observais pendant le spectacle, il avait le côté émerveillé d'un enfant voyant pour la première fois une aurore boréale. Malgré la longueur, nous fûmes captivés par le spectacle, perdant la notion du temps. Longtemps après, il me reparlait de cette soirée pour lui absolument inoubliable. Je lui donnais ensuite peu à peu l'habitude de venir à des petits concerts avec des amis de sorte qu'il prenait goût à des formes de musiques raffinées, devenues rares à l'époque en Atlantide. Je continuais à m'entraîner avec des camarades musiciens dont mon fidèle Ushtar. De temps en temps, nous donnions des concerts sans prétention dans des lieux de spectacles improvisés de l'infra-ville où se retrouvaient des amateurs de ces musiques traditionnelles. Nous avions plusieurs bons musiciens mais je rêvais d'y adjoindre un jour un harpiste. Il arrivait fréquemment à Eta-Aram de m'accompagner, un vrai fan qui peu à peu découvrait notre répertoire assez peu étendu mais composé d'airs splendides que nous interprétions avec beaucoup de cœur. Nous avions aussi tout un

répertoire de musiques de danse s'il s'agissait de faire danser l'assemblée. Un jour, Eta-Aram me fit une curieuse proposition : organiser un concert au « Palais des ombres » pour ses compagnons. Je lançais l'idée auprès de mes amis musiciens sans trop y croire et l'idée les enthousiasma comme un défi à relever. Personne à Poseidia n'avait joué dans un lieu pareil pour un pareil public. Nous avons déjà joué dans de nombreux lieux insolites et devant des publics les plus divers mais jamais cela. Rien à faire, nous devons y aller. Ils étaient donc partant, du reste, je leur avais beaucoup parlé de cet endroit et de sa faune singulière. Restait un problème : le lieu devait demeurer strictement secret. La solution fut donc de bander les yeux des musiciens et de les emmener en barque jusqu'au repère secret avant de leur rendre la vue. Ils firent de même avec leurs compagnes invitées pour l'occasion à se rendre dans ce lieu qui leur était habituellement interdit. Tout ce beau monde fut donc amené en barque les yeux bandés, comme pour aller à une « partie fine », c'est à dire une de ces fêtes déjantées qui abondaient dans l'infra-ville. Et nous voilà dans le Palais des ombres, Ushtar avec sa viole, Khea avec sa cithare sur table et sa lyre, moi avec ma flûte et un hautbois, Kanam, le second hautboïste ainsi qu'un percussionniste et Eishrin, une seconde flûtiste. A nous cinq, nous formions un ensemble musical assez complet, d'autant que nous pouvions aussi chanter. Nous avons même le trac !

Les compagnons d'Eta-Aram avaient aménagés une sorte de scène et disposés de nombreuses petites

lumières comme pour le solstice d'hiver et c'est à la lumière tremblotante des chandelles que nous jouâmes, enchantés par ce cadre magnifique. Les flammes chancelantes des lumignons se réfléchissaient sur les petits miroirs qui tapissaient les murs de la salle produisant un effet magique. Il en était de même pour l'acoustique du lieu. Nous avons décidé de venir en costumes de fête comme nous l'aurions fait pour un public distingué. Eta-Aram avait bien fait les choses et un buffet avait été installé comme pour toute soirée festive. Eta-Aram connaissait ses troupes et avait interdit l'alcool. Chacun devait bien se tenir.

Nous eûmes l'impression de jouer dans un vrai théâtre pour un auditoire averti tant régnait une atmosphère d'écoute concentrée. Les compagnons d'Eta-Aram se sentaient particulièrement honorés de notre venue dans leur antre et de la prestation. Celle-ci comporta comme souvent deux parties, nous commençâmes à jouer notre répertoire habituel comme dans tout concert de musique de chambre. La deuxième partie fut une soirée dansante où ils nous firent épuiser notre répertoire de danse de salon. A la concentration religieuse du concert, succéda une ambiance qui chauffa assez vite pour devenir complètement dingue. Cela pouvait presque rivaliser avec les soirées dansantes les plus déchaînées que j'avais connu dans la Corne. Je n'avais jamais rien vu de tel à Poseidia. Nous-nous quittâmes tous enchantés, l'auditoire nous accablant de remerciements. Quand tout fut fini, on banda à nouveau des yeux des musiciens pour les ramener « en ville ». Pour mon plus grand amusement, Ushtar eu le temps



d'échanger ses coordonnées avec un joli milicien qui, dans un accès mélomane soudain, témoignait un intérêt fracassant pour le son de la viole Atlante dont il ignorait alors jusqu'à l'existence. Connaissant bien Ushtar qui ne manifestait jusque-là d'intérêt que pour les filles la chose ne manquait pas de piquant. Je ne pu me retenir de le contacter par télépathie.

- *Alors grand vilain Ushtar, on fait du prosélytisme musical ? C'est pour la bonne cause bien sûr...*
- *C'est ta faute. C'est toi qui nous a embarqué dans un tel traquenard avec des spécimens aussi mélomanes.*
- *Je suis sûr tu vas le faire couiner aussi bien que tu fais fait grincer les cordes de ta viole. A moins qu'il ne se passe l'inverse...* Ushtar répliqua à voix haute :
- *Asraan, tu es une pourriture infâme dans une cape blanche !*
- *C'est pour mieux vous servir maître Ushtar ;* répliquais-je en faisant une grande révérence. J'ajoutais par télépathie :
- *Venant d'un individu de ton espèce, c'est un compliment.* Le nouveau copain d'Ushtar regarda la scène évidemment sans comprendre puis se tourna vers à Ushtar.
- *Est-ce ainsi que vous vous parlez entre vous ?*
- *Euh...oui, enfin non ! Mais bon.... je t'expliquerais, c'est compliqué...*

Là-dessus, je laissais Ushtar à ses explications embarrassées et pris congé des tourtereaux. Je connaissais assez bien le nouveau copain d'Ushtar, un très gentil garçon à l'esprit très ouvert et plein de curiosité. Il faisait partie des plus éduqués même s'il avait eu une formation avant tout technique. Du reste, il était technicien de profession mais était un garçon sensible. Ce concert unique nous marqua tous et nous en reparlions entre musiciens encore des années après, toujours avec des rires. Du côté des miliciens ce fut encore plus inoubliable et quand ils le pouvaient, ils continuèrent à venir à nos petits concerts dans l'infra-ville. Certains d'entre eux avaient réellement pris goût à cette musique que nous leur avons fait découvrir, y compris le nouveau copain d'Ushtar que je soupçonnais de s'intéresser beaucoup plus à ce dernier qu'à sa musique. Ces deux-là n'en étaient pas à une découverte près...

Pour mes compagnons musiciens comme pour moi, c'était un peu comme si tous nous avions fait le même rêve que nous pouvions nous remémorer. En tout cas, cela nous motiva pour continuer cette activité musicale ensemble. Du reste, cela nous montra qu'il était possible de faire aimer notre musique à des gens qui n'en connaissaient rien, un peu comme une rééducation.

Un soir, après un petit concert en ville, alors que nous étions en train de ranger notre matériel et qu'Eta-Aram

m'avait rejoint, un jeune homme vint me saluer dans la langue de la Corne.

- *Salut Asraan, fils des Shelka. C'est une surprise de te voir ici.*

C'en fût vraiment une pour moi car je reconnus un cousin assez éloigné, lui aussi du matrilignage des Shelka mais qui n'était pas n'importe qui : Enkhan<sup>80</sup> était l'un des petits fils du souverain lui-même. Nous-nous connaissions plus que de vue non seulement par le lien de parenté mais bien plus du fait de mon appartenance à la confrérie du cerf. Je m'apprêtais à faire une révérence pour le saluer comme je l'aurais fait lors d'une visite au Nahkron mais il m'arrêta aussitôt.

- *Non, non, je suis ici incognito, ne me nomme pas. Je ne veux pas être reconnu ici.*

Puis nous continuâmes la discussion dans la langue standard. Je présentais donc Enkhan comme mon cousin, sans plus de détail à mes camarades musiciens. Il nous félicita de notre concert avec une sincérité perceptible. Puisqu'il était là à titre personnel, je lui présentais Eta-Aram sans ambiguïté comme mon passeur. Enkhan nous proposa à tous les deux de nous offrir un verre. Il s'en suivit une agréable discussion où je découvris l'intérêt d'Enkhan pour les musiques classiques et bien d'autres sujets. Le courant passait bien aussi entre Eta-Aram et Enkhan qui ne lui cacha

---

<sup>80</sup>ENKHAN ou ENXAN, le KH ou le X prononcé comme la jota en espagnol.

pas son identité pour mon plus grand amusement. En contrepartie, Eta-Aram très en confiance ne cacha pas son activité de milicien. Entre eux deux, la discussion s'orienta très vite sur la politique et la stratégie. J'étais habitué aux discours catastrophistes d'Eta-Aram sur le péril des milices du taureau et la menace des partis nationalistes. A la longue, je le trouvais qu'il y avait quelque chose de paranoïaque dans cette idée fixe. Quelle ne fut pas ma surprise de voir mon cousin confirmer point par point ses dires et abonder dans son sens. Nous étions selon eux au seuil d'une guerre civile contre des forces particulièrement virulentes qui avaient infiltré l'appareil d'état, l'armée et les milieux économiques. Enkhan confirmait l'importance d'une résistance forte pour stopper l'ascension des milices avant un putsch éventuel. Bien malgré moi, j'avais créé un lien entre la milice d'Eta-Aram et la famille royale. Ils furent amenés à se revoir dans d'autres circonstances.

La situation était surréaliste mais j'avais décidé de jouer cartes sur table avec Enkhan et nous passâmes un très bon moment avant de rentrer chacun dans nos demeures. Enkhan était ravi d'échapper pour un temps à la pesanteur de l'étiquette de la famille royale.

Du reste, il était fréquent que des gens de la famille royale ou des milieux dirigeants se fassent passer pour des gens du commun et viennent « s'encanailler » dans l'infra-ville. Bien sûr, les personnes trop en vues ne pouvaient le faire sans être identifiées mais dans ces circonstances, le vêtement et la posture joue énormément et il est surprenant de voir la facilité à ne

pas être reconnu quand on s'habille et se tient autrement que la manière habituelle d'apparaître en public. Pour le prince Enkhan, cette soirée était une évasion délicieuse. Au moment de nous quitter, il s'adressa curieusement à Eta-Aram de manière plus amicale que la stricte politesse d'usage et finit en nous demandant de veiller l'un sur l'autre. Je compris qu'il aimerait bien vivre une telle relation.

Quelque temps plus tard, Eta-Aram et moi-même furent invités à une petite réception conviviale, une « garden party » organisée par Enkhan à la campagne dans. La famille royale ne vivait plus depuis fort longtemps au Nahkron dont le palais était seulement utilisé pour des réceptions officielles. Ils étaient logés dans un hôtel particulier bien plus modeste en ville mais possédant un jardin agréable. Ils disposaient en outre d'une résidence secondaire à la campagne. Ils ne possédaient pas ce domaine mais pouvaient en disposer ponctuellement. C'était là que devait avoir lieu la « garden party », à la fois kermesse et réception organisée par Enkhan et ses cousins à destination de leurs amis.

Dans l'aristocratie Atlante, on laissait les jeunes adultes organiser de telles fêtes pour faciliter les contacts entre eux et canaliser leurs rencontres vers les « bonnes personnes ». Donc, nous allions nous retrouver entre jeunes adultes dans une simplicité contrastant avec l'étiquette de la cour.

Bien sûr, Eta-Aram refit son numéro de complexe de classe sociale. « Qu'ai-je à faire avec ces aristos, moi le

métis de l'infra-ville ? ». Plutôt que de chercher à le convaincre, je lui fis miroiter l'aventure : es-tu capable de relever un tel défi ? C'est par son goût de l'inconnu et de l'aventure que je parvins à le convaincre de venir dans ce lieu impossible pour lui.

Il n'existait pas en Atlantide d'équivalent des châteaux royaux de l'histoire européenne ou des demeures palatiales de la Rome impériale. Autant les bâtiments publics pouvaient être imposants, voire gigantesques, autant les demeures aristocratiques avaient des proportions modestes, y compris les villas à la campagne.

Dans ce cas, il s'agissait d'une jolie maison très fonctionnelle, sur deux niveaux comportant essentiellement une grande salle de réception très ouverte sur le parc par de grandes baies vitrées et une cuisine. Tout le reste était sous la forme de kiosques de tailles variables éparpillés dans un vaste parc apparemment ouvert. Je dis apparemment car il était interdit de clôturer des domaines par des murs ; la terre était un bien universel que nul ne pouvait accaparer. Par contre, de tels domaines étaient équipés de détecteurs de présence permettant d'identifier les personnes présentes et de repérer les personnes non autorisées. Si ces derniers se comportaient correctement, on ne leur interdisait pas de se promener mais en cas d'incivilité des gardiens les interceptaient. Certains kiosques étaient des petits studios permettant de loger les hôtes comme les résidents. D'autres kiosques étaient d'agréables salons dispersés dans la nature. D'autres encore, plus petits étaient à l'image des

pavillons de thé du Japon composés d'une seule pièce. Ils permettaient de s'isoler pour lire ou travailler. On pouvait aussi y méditer ou s'y reposer. C'était aussi de bons lieux pour jouer de la musique ou faire l'amour. Ces kiosques avaient tous un style évoquant l'histoire et la géographie Atlante. Certains étaient réalisés en bois, d'autres en pierre ou en pisé sur colombages. Certains kiosques imitaient des maisons villageoises, d'autres des chalets de montagne, d'autres encore des maisons rondes de la Corne. Sur une île artificielle de l'étang se trouvaient trois maisons rondes imitant celles des marécages du sud. Toutes ces maisonnettes étaient disposées artistiquement dans des points de vue du parc de manière à créer des scènes et des perspectives. Le parc était magnifique avec sa grande prairie verdoyante, ses bosquets d'arbres majestueux, ses massifs de buissons odorants et de fleurs. Un ruisseau naturel traversait le domaine et alimentait un étang assez propre pour être utilisé comme piscine. Les parcs Atlantes étaient fortement dans l'esprit des jardins Anglais du XVIIIème siècle imitant savamment la nature. Ils ressemblaient aussi aux jardins Japonais avec leurs jeux entre les enrochements et la végétation d'aspect sauvage. Tout jardin était une représentation du cosmos et devait comporter une montagne (ou du moins une hauteur, voire un enrochement évoquant une montagne ; mais aussi un plan d'eau avec au moins une île. Si le terrain en était dépourvu, une étendue plane de graviers représentait la mer et une butte rocheuse représentait l'île. Il y avait aussi nécessairement une rivière (ou un serpent de gravier la suggérant) ainsi qu'un pont

l'enjambant. La prairie était aussi incontournable, au même titre que des bosquets et une vallée faisant symétrique à la montagne. Idéalement, une fausse grotte venait se dissimuler sous la « montagne ».

Tous ces éléments répondaient à des impératifs symboliques même s'ils étaient aussi esthétiques.

Il existait aussi des jardins architecturés comparables aux patios arabes ou médiévaux inclus dans des cours intérieures comparables à des cloîtres. De tels jardins-cloîtres existaient même dans le Nahkron.

C'est dans ce cadre qu'eus lieu la réception, elle dura toute la journée et la nuit qui suivit et c'est le matin suivant que les hôtes regagnèrent leur demeure, la plupart dans la cité de Poseidia.

Imaginez une sorte de kermesse en plein air avec des stands où étaient proposées diverses animations comme des jeux, de la musique, des petits spectacles. Ma bande de musiciens fut bien sûr mise à profit et nous donnâmes un petit concert en plein air puis nous nous dispersâmes dans la foule des invités pour profiter nous aussi de la fête. Bien sûr étaient aussi proposées des boissons et de quoi se restaurer. Des petits groupes d'invités se formaient et se recomposaient au cours de la journée au fil des rencontres en fonction des lieux et des animations. Par moments, j'étais en compagnie d'Eta-Aram mais à d'autre moment, nous nous séparions pour échanger avec diverses personnes. A un moment, une cousine vint me voir en me demandant si je connaissais ce bel inconnu et s'il était marié. Je lui dis qu'il s'agissait d'un militaire (c'était la version que nous avions convenue) mais qu'à ma connaissance, il n'était



pas marié parce qu'il préférait les hommes. Quel dommage répondit-elle ! Ce genre de vétille ne la dissuada pas pour autant et elle l'aborda tout de même. Ils discutèrent aimablement un bon moment en se fixant dans les yeux. Je voyais ce manège de loin avec un mélange d'amusement et d'agacement. Il ne fallait tout de même pas exagérer !

A ma grande surprise, Eta-Aram se comportait comme un poisson dans l'eau au milieu de tous ces gens si éloignés de lui. Il était parfaitement capable de s'exprimer de manière élégante et sa classe naturelle le faisait passer pour un jeune homme de bonne famille d'origine étrangère. Curieusement, il était spontanément identifié à un militaire sans que nous n'ayons à mentir. En Atlantide, l'armée était avec l'administration un des rares espaces où la promotion sociale était possible pour des basses castes. On y trouvait donc même des métis, y compris dans des grades élevés. Là encore, dans ce cadre de réception, Eta-Aram me faisait penser à un enfant à qui l'on faisait visiter un lieu magique. Il me semblait d'une autre beauté que dans l'infra-ville.

De mon côté, je fus abordé par une plaisante jeune femme nommée Shilin. Elle était étudiante en droit mais n'avait pas un abord austère. Pleine de vie et prête à rire de mes plaisanteries, elle me plaisait bien et en d'autres circonstances, j'aurai bien eu envie de la revoir, mais bon, je n'avais pas envie de compliquer la situation. La nuit venue, la fête se transforma en bal plus habituel. On ne pouvait pas imaginer en Atlantide une fête sans musique ni danse. C'est tard que les convives rejoignirent les pavillons qui leur avaient été

attribués pour la nuit. Ce fut alors une autre fête pour nous deux comme si ce cadre si particulier nous stimulait...

Cette réception fut importante à un autre niveau, je vis qu'Eta-Aram nouait contact avec des cadres impliqués dans la sécurité nationale. Je compris que ces liens initiaient une coopération entre certains services de l'état et les miliciens de l'ombre.

Il faut savoir qu'à l'époque il y avait un curieux retour à la monarchie. En effet, les multiples scandales de corruption et les intrigues avaient largement disqualifié la classe dirigeante plus soucieuse de ses intérêts personnels que du bien public. De plus, les contentieux entre états fédérés créaient des tensions politiques fissurant l'unité nationale. De ce fait, l'opinion publique se tourna vers la figure du roi comme dernier rempart contre l'effondrement politique. En même temps, la famille royale, bien que dépourvue de pouvoir effectif, était très imbriquée dans les réseaux politiques et administratifs. Il se produisait donc un glissement d'influence vers le roi à mesure que le reste s'effondrait. Il y avait un risque réel de retour à un pouvoir monarchique ancien bien que le souverain ne le souhaitât absolument pas. Une des conséquences était que la famille royale était de plus en plus impliquée dans les affaires de l'état alors qu'elle n'était pas légitime pour le faire. Ce dernier point fut largement utilisé dans la propagande des putschistes lors de la guerre civile, en accusant le roi de vouloir tout simplement s'emparer du pouvoir.

De retour à Poseidia, je découvris peu à peu qu'Eta-Aram avait bien plus de sujets que je ne le pensais. En fait, il était une vedette pour une partie des bas-fonds de Poseidia. Il assurait (en tournant avec plusieurs compagnons) régulièrement une permanence où les petites gens venaient le voir pour toutes sortes de problèmes. Par exemple une femme battue par son mari, un couple venu de province clandestinement et se trouvant sans logement, une mère avec un fils délinquant ou le père d'un toxicomane, des prostituées en difficulté, des étrangers en situation inextricable, des adolescents en rupture dans des situations compliquées. Il ne rejetait à priori personne et cherchait à venir en aide à ceux qui n'avaient pas d'autres recours. Le plus souvent, il se contentait d'écouter et de conseiller. Il lui arrivait de faire se rencontrer des gens en conflits pour faire une médiation. Je fus soulagé de voir qu'en général dans les situations de violence, il renvoyait vers les services de l'état, police, justice ou administration mais ne se posait pas en justicier. Il proposait aussi une aide pour les problèmes administratifs.

Pour tout ce menu peuple peu instruit, aux ressources limitées, dépourvu d'appuis, il était une sorte de héros et nombreux étaient ceux qui se sentaient en dette envers lui. A sa manière, il était leur prince, en tout cas une figure importante des laissés pour compte.

A l'époque à Poseidia, personne ne mourrait de faim, tout le monde avait de quoi se vêtir un toit pour dormir mais les inégalités restaient flagrantes et les hautes

castes considéraient ces « classes dangereuses » comme des animaux à nourrir plus que des humains part entière. Cette violence sociale se répercutait dans les basses castes sous forme de violence inter-groupes, exactement comme dans l'Inde moderne. Il y avait notamment les conflits entre les citoyens de la ville et les provinciaux qui cherchaient à s'y installer illégalement. J'avais été élevé dans un milieu de caste élevée mais étant issu de paysans originaires de communautés, mon regard était donc différent. Les communautés de la Corne aide la Cordillère n'avaient pas de castes et se trouvaient hors-système de sorte que s'ils émigraient en ville, ils étaient difficiles à situer. La réputation d'Eta-Aram et de sa bande ne cessait pas de croître dans les petites gens de plusieurs quartiers. Un phénomène original se produisit. Un jour, vint à sa « permanence » de quartier une délégation de femmes de tous âges. Passé les échanges de formules de politesses, elles formulèrent très directement leur requête :

- *Taaram, apprends-nous à nous battre.*
- *Vous apprendre à combattre ? Hors de question ! C'est à nous de vous défendre, pas de vous faire prendre des risques.*

Cette réplique les mit très proprement hors d'elles et je cru qu'elles allaient le lyncher sur place. Bref, une discussion plus qu'animée s'engagea. En fait, ce qu'elles demandaient n'était pas de faire partie de sa milice mais d'apprendre à se défendre pour se protéger

contre les agressions. Ayant compris cela, Eta-Aram demanda le calme, non sans mal, puis resta pensif un instant avant de répondre.

*– C'est bon, je vais vous entraîner. Quand commence-t-on ?*

C'est ainsi qu'il commença à exercer tout un groupe de femmes, d'abord au combat à main nues, puis avec des bâtons. Il m'arrivait d'observer leur entraînement. Elles étaient très sérieuses et bien plus disciplinées que les hommes. Je m'amusait de voir Eta-Aram à l'oeuvre. Il était tellement professionnel avec ses gestes précis, ses explications claires ; quel enseignant ! Il savait parfaitement les gérer et se comporter avec elles. Il s'abstenait de narcissisme ou de séduction. Je vis qu'elles l'appréciaient énormément sans pour autant chercher à lui sauter dessus mais en bon télépathe, je voyais à quel point certaines étaient sensible à son charme. A mon grand amusement, il portait pour les entraîner une sorte de pantalon de sport et non la tenue de sport qu'il portait habituellement pour l'exercice. J'étais habitué à le voir parmi sa bande de mâles mais l'observer entouré de femmes dont certaines très jolies, ne manquait pas de piquant...

Cela me le faisait aussi voir autrement, il n'en était que plus attrayant. J'étais aussi passablement ému par certaines dames. Je ne suis pas sûr qu'à la place d'Eta-Aram j'aurais gardé ce professionnalisme bienveillant mais inaccessible.

Très vite, il y eu tant de demandes qu'il dû demander à plusieurs de ces hommes de prendre en charge l'entraînement d'autres groupes de femmes. Je soupçonnais ces dames de venir au moins autant pour leur bel entraîneur que pour le seul apprentissage des arts martiaux. Cette évolution accrût beaucoup la réputation d'Eta-Aram et contribua à sa légende. Il avait déjà sa réputation auprès des adolescents et maintenant c'était aussi auprès des femmes. Dans les faits, certaines femmes atteignirent un tel niveau qu'ils leur apprirent le maniement de diverses armes et à la fin, contre tous les usages certaines furent intégrées dans sa bande, chose à peu près inconcevable dans la culture Atlante, par ailleurs très égalitaire. J'eu donc le temps d'observer l'intégration de quelques femmes dans ce groupe. Elles surent vite se faire respecter et les compagnons d'Eta-Aram, passé l'effet de surprise leur réservèrent un bon accueil. Ils n'étaient décidément pas sectaires.

Il arrivait tout de même à la bande d'Eta-Aram de faire la justice eux-mêmes quand ils assistaient directement à des violences. Un jour, nous passions en barque avec une partie de sa bande quand nous tombâmes sur un groupe de blancs en train de frapper des noirs les implorant d'arrêter. Ce n'était pas une bagarre de bande mais une agression caractérisée. Sur le moment, je restais interdit par la scène comme souvent face à la violence pure. Il n'en fut pas de même pour Eta-Aram et ses compagnons qui bondirent sur la berge et encerclèrent les agresseurs pour leur bloquer la retraite

avant de leur sauter dessus. En un instant, les agresseurs furent bloqués par des clés de bras et mis à genoux.

- *Alors les enfants, contents de vous ? Heureux de frapper des gens sans défense ?*
- *Ils nous ont volés.*
- *S'ils vous ont volés, allez voir la police. Quel courage de les frapper comme cela alors qu'ils ne se défendent pas. Bravo !*
- *Maintenant, vous allez voir ce que vous leur faites. Allez-y les gars.* A ce signal, les compagnons d'Eta-Aram envoyèrent des gifles magistrales aux agresseurs. Chacun reçut plusieurs grands aller-retours bien sonores.
- *Alors les amis, on apprécie ? C'est bon les gars, arrêtez les baffes.* Dit-il à ses hommes. Puis s'adressant aux agresseurs.
- *Et maintenant, vous autres écoutez moi bien. On va vous laisser filer pour cette fois. Si un jour vous êtes brutalisés, on vous défendra de la même façon. Par contre, si on vous reprend à taper sur des gens sans défense, qu'ils soient blancs, noirs, ou verts, **vous allez le payer.*** La fin de la phrase se perdit dans un murmure à peine audible. J'eus un frisson d'effroi comme jamais avec lui. Voilà, c'était cela leur justice expéditive.

Cette scène me laissa perplexe tant elle était l'inverse de tout ce qui m'avais été enseigné. J'avais appris à discuter, à m'expliquer par des arguments et je voyais là toute une culture fonctionnant complètement à l'opposé.

Pourtant, ces gens étaient loin d'être des brutes. Ils avaient un sens de l'honneur très poussé, une vraie dignité et des valeurs respectables. Je leur découvrais plus d'humanité que chez bien des hommes et femmes de pouvoir pris par le cynisme. Grâce à ce petit monde bien attachant, je pus me défaire de mes préjugés de classe comme de race.

Au fil du temps, à mesure que la bande d'Eta-Aram étendait son réseau et devenait célèbre dans les bas fonds, de plus en plus d'informations leur arrivaient de toutes part. Il vint un moment où ils étaient au courant de tout ce qui se tramait dans l'infra-ville, bien plus que la police ne pouvait l'être. En particulier, ils savaient où les sectateurs de Baal-Ilal se réunissaient, leur nombre etc... C'est ainsi qu'ils finirent par être informé de ce qu'il y avait de pire dans l'infra-ville : le trafic d'êtres humains. A l'époque, cela prenait deux formes :

Le trafic d'être humain le plus fréquent était que des réseaux de malfaiteurs « venaient en aide » à de jeunes provinciaux venus à la capitale et cherchant à s'y installer clandestinement. Une fois pris sous la protection, ils se retrouvés piégés et finissaient dans la prostitution ou devenaient eux mêmes des trafiquants voire des bandits.

Une autre forme était le rapt suivi de demande de rançon. C'était plus rare mais cela existait aussi.

C'est ainsi qu'Eta-Aram fut informé de l'existence d'une véritable prison clandestine alimentant des bordels eux aussi clandestins. Il s'y passait des choses abominables. La logique aurait été d'en informer la police de la cité et de les laisser régler le problème mais



il y avait des précédents dans lesquels soit la police ne fit rien, soit les trafiquants furent informés et démenagèrent in extrémis de sorte que la police ne trouva rien. Eta-Aram fini par comprendre que des complicités existaient entre une partie de la police et le grand banditisme. Paradoxalement, on pouvait se fier à la police pour de petits délits mais pas pour la délinquance de haut-vol. L'affaire devait être réglée directement. En un premier temps, ils se contentèrent d'observer pour de monter un plan d'action.

Eta-Aram, sans me donner de détails m'annonça qu'ils allaient lancer une opération commando pour libérer les prisonniers.

- *Vous allez tous y aller ?*
- *Non, juste une douzaine, il faut frapper vite et fort.*
- *Tu va en faire partie ?*
- *Oui, bien sûr, je serais avec eux, on prends tous les mêmes risques.* Je sentis un gros poids d'angoisse sur le plexus
- *Il y a donc des risques,*
- *Franchement oui, d'après ce que nous savons, ce ne sont pas des tendres et il peut y avoir de la casse. Tu sais, ce genre de chose se règle en quelques minutes pour le meilleur ou pour le pire.*

Inutile de dire que les heures qui suivirent furent longues, interminables mêmes. Je restais avec la vingtaine de compagnons d'Eta-Aram qui attendaient au Palais des ombres. J'appréciais particulièrement leur

compagnie dans de tels moments. Ils étaient aussi inquiets que moi et nous n'avions pas besoin d'en parler mais simplement de sentir la présence amicale des uns et des autres. C'était très réconfortant.

Je sentis quelque chose se détendre en moi et je poussais un profond soupir de libération : L'opération avait eu lieu. Les autres s'en rendirent compte et un me demanda.

– *Alors Asraan, qu'est-ce que tu as vu ?*

– *Je n'ai rien vu mais je ressens un soulagement. Je crois que Taaram va bien. Les autres je ne sais pas mais je ne sens pas d'inquiétude ni d'affliction chez Taaram.* Un milicien enchaîna.

– *S'il en avait perdu un, il serait dans tous ses états*

– *C'est vrai, c'est une vraie mère-poule avec ses petits.*

Les gars partirent à rire ce qui soulagea une tension pour eux aussi.

Moins d'une heure après, le signal d'alarme détecta leurs embarcations à l'entrée du canal. Ils étaient de retour, tous, même si l'un d'eux était légèrement blessé. Je fus très touché de voir les manifestations d'affections qu'ils se témoignèrent alors en se sautant littéralement dessus avec effusion. Alors qu'ils se racontaient leurs exploits, je préférais m'éclipser. J'étais certes soulagé mais je ne pouvais partager leur joie. Je savais qu'après ce temps de défoulement général, Eta-Aram reviendrait vers moi. Je me repliais dans le hall à colonnes du palais des ombres. C'est là qu'un moment après, je le

vis venir, seul, toujours vêtu de sa combinaison de combat semblable à celle d'un motard actuel. Nous étions à l'abri des regards. Il vint contre moi, il n'y eu pas un mot échangé. Le seul contact refaisait circuler le flux vital entre nous. Il n'y avait rien à dire, rien à faire, juste à être présent à ce fleuve de tendresse qui nous traversait et nous emportait. C'est alors que je vis sans chercher à le savoir tout déroulement de l'action telle qu' Eta-Aram l'avait vécu, sa tension, sa peur ses actes. A mon grand soulagement, il n'avait tué personne et s'il avait blessé un ennemi, il s'était opposé à ce qu'on le finisse. Nous restâmes ainsi un moment, puis Ata-Aram brisa le silence sans se détacher de moi.

- *Alors, tu avais su pour le dénouement.*
- *Apparemment ils te l'on dit.*
- *Oui, et cela les a épaté, une fois de plus... Je ne vais pas te raconter l'affaire mais je voulais te dire une chose. Tu sais quand nous avons neutralisés les malfaiteurs, il y en a eu deux de tués dans le feu de l'action et un troisième blessé. Les autres ont déposés leurs armes. Quand mes hommes ont vus l'état des otages, ils voulaient les descendre tous les bandits. Pour moi c'était hors de question. Cela ne se fait pas.*
- *Donc tu les en as empêché.*
- *Doucement, ce n'est pas si simple. On est pas à l'armée ici et je ne peux pas les faire obéir sur ordre. Ils m'adorent mais s'ils ont une idée en tête ils passent outre et là ils étaient vraiment*

*déterminés. L'état des otages les avaient rendus furieux. Impossible de défendre les malfaiteurs.*

*– Et alors ?*

*– Et alors, j'ai pensé à toi. Que dirait Asraan ? Et j'ai improvisé : « Bien sûr que ces salopards méritent la mort mais c'est vous qui méritez mieux que de les saigner à froid ».*

*– Et donc ?*

*– Ils ne s'y attendaient pas. Ils étaient coupés dans leur élan. Finalement, ils les ont épargnés. Tu sais, si je te dis cela, c'est parce que je vois que je change à ton contact. Avant, je n'aurais jamais eu cette répartie, ou alors, je m'en serai lavé les mains en les laissant butter les gars sans broncher.*

Un silence suivit. Puis il reprit :

*– Je voulais te dire que je suis heureux d'être avec toi. Je répondis.*

*– Tu sais, j'ai été élevé dans une non-violence stricte, vos méthodes ne sont pas les miennes mais je suis heureux d'être avec un homme qui a ta droiture et de ton courage.*

Dans le temps où j'étais avec lui, il y eut plusieurs opérations commando de ce type. Toutes furent des succès mais un jour, ils perdirent un homme. Ce fut un vrai drame pour eux, tant ils étaient solidaires et attachés les uns aux autres.

Il y avait donc autour de la bande d'Eta-Aram tout un petit monde formant une sympathique cour des miracles. A Poseidia, en principe, personne ne logeait dans l'infra-ville. Tous avaient un logement décent en surface. Où donc logeait les petites gens ? Pas dans les prestigieux quartiers du centre-ville dont même les arrières cours étaient occupées par de splendides immeubles entourés de jardins. Non, ils vivaient massivement dans des petits immeubles de 3 à 4 niveaux dans les quartiers périphériques. Poseidia cachait bien ses logements sociaux invisibles depuis les rues où s'alignaient des immeubles magnifiques. C'est derrière les façades prestigieuses que se trouvait tout un quadrillage d'immeubles d'habitation à bon marché aussi dépourvus d'âme que ceux de nos banlieues actuelles. C'est là que l'état logeait ses pauvres. Des logements propres mais standardisés comme dans les autres villes Atlantes. Cela fonctionnait avec le revenu universel et la sécurité sociale.

Il y avait à l'époque une crise sociale ; beaucoup de provinciaux étaient attirés par les mirages de la capitale et tentaient l'aventure à Poseidia. En Atlantide, tout le monde avait le droit de circuler mais pas de s'installer n'importe où. Il fallait pour cela un contrat de travail ou être étudiant inscrit, surtout à Poseidia que le gouvernement ne voulait pas voir gonfler par l'afflux de populations pauvres, peu éduquées et surtout sans emplois. Certains tentaient l'aventure tout de même et se marginalisaient. Pour éviter le renvoi vers leur province, certains se cachaient dans l'infra-ville et se faisaient récupérer par des réseaux de délinquance ou

de prostitution. Chez certains d'entre eux, cette marginalité les poussait à se sentir solidaire des étrangers, pour d'autres dans la même situation cela se transformait en haine raciale de « petits blancs » contre les « bronzés ». Ils étaient aussi un vivier pour des milices politiques, souvent liées au milieu.

Au milieu de ce bazar, Eta-Aram et ses compagnons se posaient en redresseurs de torts tout azimut. Je découvris les qualités de cœur d'Eta-Aram et son souci sincère (avec ses méthodes parfois peu académiques) de se mettre au service des autres. Il était particulièrement touché par les gens dépourvus de familles, abandonnés sans protection. Les situations de perte le touchaient particulièrement. Un jour, il reçut un père dont le fils avait disparu. Dans de tels cas, nous faisons fonctionner le « téléphone Atlantique » permettant d'utiliser le bouche-à-oreille des petites gens jusqu'à obtenir des informations. Des mois plus tard, au terme de son enquête, Eta-Aram finit par découvrir que le fils était mort. Quand il l'apprit, je vis Eta-Aram s'isoler pour pleurer comme s'il avait lui-même perdu un proche.

Eta-Aram et moi apprécions l'un et l'autre cette relation, au départ très charnelle et qui s'approfondissait graduellement. Pourtant, je n'arrivais pas à me projeter à long-terme avec lui. Curieusement, nous étions mutuellement très sceptiques sur la bisexualité de l'autre. Notre relation était tellement intense que chaque fois que l'un évoquait une aventure féminine passée,

l'autre souriait d'un air goguenard : *Oui, oui, c'est cela, je vais te croire après ce que vois de toi...* De même que beaucoup de femmes ne peuvent imaginer ce que peut donner leur mari avec un homme, (et heureusement sans doute), nous n'arrivions pas à imaginer l'autre aimant une femme autrement qu'en lisant un livre pour ne pas s'ennuyer. Et pourtant...

Les compagnons d'Eta-Aram furent au début déroutés par moi. Ils n'avaient pas l'habitude de côtoyer des gens de mon milieu, même s'il y avait parmi eux des gens issus de classes aisées ou éduquées. Ils m'acceptèrent assez vite en voyant que je ne nourrissais aucune condescendance à leur égard et que je n'étais pas snob. Au début, j'avais parfois du mal à les comprendre car ils faisaient usage entre eux d'une sorte d'argot des bas-fonds qui sans être une langue en soi était hermétique pour quelqu'un comme moi. Là encore, ils ne cherchaient pas à m'exclure et me traduisaient leurs expressions. En fait, dès qu'ils ne sentaient pas jugés, ils acceptaient les gens tels qu'ils étaient.

Un jour Eta-Aram m'annonça que devait se dérouler une bataille d'honneur décisive. La milice du taureau avait envoyé un défi à la fédération des milices « légalistes » pour régler l'affaire du contrôle de l'infra-ville et à terme de la cité de Poseidia. Une date et un point de rendez-vous furent fixés pour décider par le sort des armes. C'était une des rares fois qu'il m'annonçait à l'avance ce genre de chose. Manifestement, l'affaire était d'importance. La fédération des milices pro-gouvernementales avait réussi depuis des mois à porter

des coups sévères aux milices de Baal-illal et ces dernières avaient décidé de jouer le tout pour le tout en lançant un défi général aux milices fédérées pour un combat d'honneur. Il s'agissait clairement de casser la puissance ennemie et d'en finir. Ce serait une bataille totale même si les règles de l'honneur seraient tenues.

Je me surpris à lui dire : « je viens avec toi ! J'en ai marre de trembler pour toi sans pouvoir rien faire comme une femme de marin pendant la tempête ».

« *Hors de question, c'est bien trop dangereux ; et puis tu n'as pas un cœur de guerrier* ». Il s'en suivit une vive discussion, une dispute même, qui aboutit à un blocage. Rien à faire, il ne voulait pas que je l'accompagne. Je finis par me taire mais je fis alors quelque chose que je n'avais encore jamais fait : le suivre sans lui dire mais par un moyen bien spécifique : la projection de conscience.

Il s'agissait d'une pratique parfois dangereuse consistant à littéralement projeter sa conscience en un autre lieu et à y vivre des expériences sans passer par le corps physique. Cette pratique était risquée du fait de la possibilité de ne pas revenir dans son corps et donc de mourir ou de risquer de gros troubles mentaux au retour. Je n'étais pas coutumier à ce type de pratique que l'on nous déconseillait vivement dans les collèges bien que cette aptitude soit une des conséquences des initiations et de l'entraînement mental que nous avons reçu. C'était en quelque sorte un effet secondaire de notre formation qui se manifestait chez certains et pas chez d'autres. Il m'était toutefois arrivé quelques fois de faire cette expérience sans la provoquer consciemment.



Il faisait encore nuit quand Eta-Aram parti vers leur lieu de rendez-vous. Je ne fis rien d'emblée. C'est quand je senti qu'il était arrivé que je catapultais ma conscience hors de mon corps endormi.

C'était une forêt assez distante où avait été fixé le lieu de la bataille à venir. Sur place, tout était très organisé et un périmètre avait été tracé dans les bois pour délimiter le champ de bataille en dehors duquel tout combat était interdit, exactement comme on trace un espace de jeu. Les combattants arrivaient en nombre, le plus souvent à deux sur un « scooter ». Ils garaient leurs engins aux endroits prévus par chaque camp pour se préparer et se mettaient en tenue de sport avant de s'armer. Des véhicules lourds avaient emmené les armes et chacun s'équipait. L'ambiance me faisait penser à ce qui précède les régates de bateaux à rames à Poseidia, un mélange de stress et d'excitation. Une ambiance presque festive, les hommes se saluaient en se donnant l'accolade très chaleureusement. Eta-Aram était manifestement très connu, c'était même une vedette et nombreux étaient ceux qui venaient le saluer. En fait, j'eus confirmation de ce que je soupçonnais depuis un moment, Eta-Aram avait fin par s'imposer comme chef des milices de l'infra-ville. Même les miliciens du dauphin le voyaient comme tel.

Avec ma curiosité habituelle, j'allais fureter du côté du camp des ennemis et vis exactement les mêmes préparatifs et la même ambiance presque ludique. Pour les « combats d'honneur », l'usage de courtoisie entre les milices amenait certains combattants des deux

camps à venir saluer leurs ennemis avant le combat. Exactement comme avant les courses d'aviron où les capitaines de barques venaient saluer courtoisement les équipes concurrentes en souhaitant que le meilleur gagne. Tout cela me faisait perdre de vue ce qui allait se produire peu après. C'est lorsque je les vis ceindre les casques garnis de cornes de taureau que je ressentis qu'il était temps de s'éloigner, les avenants jeunes gens commençaient à me faire peur.

Une certaine gravité s'installa quand chacun revêtit la veste rembourrée devant protéger le torse, une sorte de gilet de sauvetage renforcé avec un col montant et serré à la ceinture. Je savais que si ces vestes assuraient une certaine protection, elles n'arrêtaient pas les coups de lance donnés avec assez de force. C'est bon, j'en ai assez vu, cela va sérieusement tourner au vinaigre. On rentre. Je revins dans mon corps très perplexe et m'éveillais réfléchissant à tout cela. J'étais mort d'inquiétude pour Eta-Aram et ses compagnons. Je brûlais de savoir ce qui allait se passer mais je n'avais aucune envie de voir la violence. Je cru me rendormir.

Je revis la grande clairière dans les bois. Deux phalanges parallèles s'étaient formées, chacune composée de plusieurs centaines de sportifs bien déterminés à en découdre. La place de chaque homme était rigoureusement planifiée d'avance et chacun trouvait la sienne à partie d'un écran portatif qui indiquait son numéro. Seuls les deux premiers rangs étaient équipés de casques et de longs boucliers de bois protégeant les hommes du bassin aux yeux. Les

lances pointées vers le ciel formaient une forêt de piques hérissées comme un porc-épic. Entre les rangées de lanciers, furent intercalés des arbalétriers dont les traits étaient capables de traverser les boucliers et les casques. L'objectif était d'opérer une brèche dans la phalange adverse pour laisser le champ libre aux lanciers.

Je me retrouvais comme prévu à l'arrière d'où je ne voyais rien d'autre que les rangées devant. De manière très surprenante, il y avait des télépathes dans cette aventure. L'un d'eux perçut ma présence et me contacta. J'étais habitué à fréquenter les milieux du sport mais j'étais ici impressionné par le calme et la détermination qui régnait. En d'autres circonstances, la situation m'aurait bien amusé tant tout était surréaliste mais je commençais à percevoir le caractère tragique de ce qui se jouait ici. Ils n'étaient pas tous aussi jeunes qu'ils en avaient l'air, loin de là, mais les Atlantes faisaient longtemps illusion. Cette densité humaine avait un côté très rassurant pour les miliciens et leur donnait un sentiment d'invulnérabilité.

Les deux formations se faisaient face un moment dans un silence impressionnant et une totale immobilité. Les lances toujours dressées vers le ciel. Le silence était destiné à intimider les adversaires qui s'observaient comme des fauves à l'affût. Les nerfs des hommes étaient mis à rude épreuve par cette attente en silence avant la tempête. Je percevais la peur qu'éprouvait Eta-Aram qui lui, voyait directement la formation ennemie face à lui. Il faut reconnaître que ces formations de sportifs, parfaitement ordonnées avaient de l'allure.

Au signal, les formations descendaient les lances à l'horizontale et marchaient lentement l'une contre l'autre dans un mouvement parfaitement synchronisé mais toujours silencieux, les lances pointées vers l'avant. Les boucliers étaient portés hauts pour protéger les visages ce qui était encore plus impressionnant. Le premier bruit fut le choc des traits d'arbalètes venant percer les boucliers. Puis ce fut le bruit de rangées de lances heurtant le mur mobile. Puis le contact direct, bouclier contre bouclier. Les carrés s'immobilisaient alors, dans une pluie terrible de coups contre les boucliers en bois comparable à la grêle sur des toits en planches. Ce mur de bouclier était le gage de survie de tous les hommes qui se trouvaient protégés derrière.

J'avais envie de fuir mais j'en étais incapable. Je projetais ma conscience en arrière de la scène de manière à ne pas voir mais en fait, je percevais quand même ce qui se passait, en particulier les émotions violentes comme la peur, la rage et la détresse. On entendait ce fracas continu, sporadiquement accompagné des cris impressionnants de ceux dont le bouclier venait de céder. Je réalisais alors à quel point cette mascarade n'avait rien d'une aimable plaisanterie. La confusion rendait difficile de savoir qui gagnait ou qui perdait et je savais que Eta-Aram était là devant, au cœur de la terrible mêlée. Les deux phalanges étaient désormais trop imbriquées pour utiliser les lances, les hommes se poussaient par leurs boucliers. Puis monta une incroyable vague de plaintes et d'appels à l'aide : il

m'informa que les guerriers avaient réussi à percer le mur de boucliers adverse et que la phalange ennemie était en train de céder comme une coque de navire fracassée par un récif. La phalange d'Eta-Aram se remit à avancer, toujours dans un fond sonore augmenté de cris et de plaintes à mesure que les lances des premiers rangs moissonnaient les rangs ennemis que ne protégeaient plus le mur des deux rangées de boucliers. Je fus bien content de n'avoir rien vu du combat lui-même. Cela finit dans un concert de râles et de gémissements des vaincus, semblable à un grand regroupement d'oiseaux de mer. Ceux qui n'avaient pu fuir avaient fini sous la moissonneuse qu'était la phalange victorieuse.

Tel fut le destin tragique des hommes à terre. Même si je connaissais la dangerosité potentielle des combattants ennemis, je fus épouvanté par leur sort.

Je rentrais dans mon corps très secoué. Ma seule consolation était de savoir Eta-Aram sain et sauf ainsi que ses compagnons. Pour le reste, cette expérience fut un vrai traumatisme.

Eta-Aram rentra le soir. En le voyant, je senti à quel point il était secoué. J'étais très en colère contre lui d'avoir participé à une telle barbarie. J'étais aussi en colère contre moi d'être venu et d'avoir choisi un tel amant mais lorsque je le vis, la colère me quitta d'un coup et ma seule réaction fut de le serrer dans mes bras comme jamais. Je perçu alors à quel point il avait failli y passer et était ébranlé par la violence du combat, y compris par ce qu'il avait fait lui-même car il venait de tuer plusieurs ennemis dans la mêlée furieuse et en

était très choqué. Je le consolais comme je pouvais et il fallut du temps pour qu'il sorte de son état de sidération. En même temps, j'étais humainement rassuré de le voir sensible à la violence. Non, ce n'était pas un tueur psychopathe.

La nuit qui suivit fut difficile et j'avais l'impression de veiller un malade, il me confia alors que s'il avait plusieurs fois combattu et parfois infligé des blessures, c'était la première fois qu'il ôtait la vie à quelqu'un et il en était bouleversé. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Pris d'une inspiration, je me souvins des passes et des massages énergétiques que l'on nous faisait faire en retraite à la forteresse de la sérénité. Je me concentrais et fit une longue séance à Eta-Aram. Il s'apaisa alors et pu s'abandonner dans le sommeil. Le lendemain, Eta-Aram était stupéfait et commençait à me voir comme un sorcier. J'éclatais de rire et lui dit que n'importe qui a développé la concentration mentale peut faire cela avec un entraînement suffisant. Par contre, cela n'efface en rien le poids des actes produits et je m'inquiétais beaucoup pour lui...

Les vainqueurs avaient eu très peu pertes mais les vaincus avaient connu un désastre dont ils ne se remirent pas. Dans les semaines qui suivirent, les milices du Taureau de Poseidia furent affaiblies et désorganisées au point de ne plus pouvoir assurer leurs actions clandestines. Les milices fédérées lancèrent alors des attaques contre les bases des miliciens du taureau, les éliminant une après l'autre. Pour un temps,

une certaine paix était revenue à Poseidia mais le problème devait ressortir autrement. Sans doute un putsch avait été évité dans la cité de Poseidia mais pas la guerre civile qui devait suivre.

Tels étaient les jeux auxquels se livraient bien des sportifs de l'époque finale, avant de rentrer à Poseidia reprendre leur petite vie fade et terne d'employés de bureau ou d'assisté par le revenu universel. Quelle misère !

Il est clair que cette situation était le produit de discours de haines nourrissant les passions brûlantes qui venait interrompre la fadeur d'existences privées de sens. L'Atlantide n'était pas la Rome de Caligula et même dans ce contexte de décadence finale, de telles violences étaient choquantes pour la plupart des gens, même pour leurs auteurs, mais le besoin d'aventure et la passion du risque chez bien des hommes était la plus forte. D'autres comme Eta-Aram ne voyaient pas d'autres moyens de stopper la montée en puissance des milices fascistes que d'en anéantir les hommes.

Cette bataille fit une autre victime : elle porta un coup fatal à la relation avec Eta-Aram. Ce n'est pas que je lui en voulais ou qu'il me faisait peur mais il me semblait doublement impossible de faire ma vie avec un homme qui faisait la guerre. Je voyais bien que cette activité de milicien était sa vie, sa bande de guerriers était sa famille. Il ne pouvait renoncer à tout cela. Je savais qu'il m'aimait mais je ne pouvais seul compenser tout cela et l'extraire de cet univers guerrier.

A partir de cet épisode, mon corps se refusa à lui. J'essayais de faire l'amour avec lui mais j'étais dans une simulation, ce qu'il senti parfaitement. Il s'arrêta alors que nous commencions et me repoussa sans brutalité toutefois.

*Asraan, tu te forces.* Il s'immobilisa en réflexion. *Je ne comprends pas, tu ne t'es jamais forcé.* Il s'immobilisa, regardant fixement devant lui, puis il eut une illumination soudaine et lança :

- *Tu y étais ! Tu étais présent à la bataille.*
- *Tu sais bien que non.*
- *Si, tu y étais. Arrête de me mentir. Tu te fous de moi en plus ? Je ne sais pas sous quelle forme mais tu étais présent alors que je te l'avais interdit.*
- *Tu n'es pas mon père pour me l'interdire.*
- *Donc tu avoues que tu y étais bien. Moi qui t'ai toujours fait confiance. Tu as tout cassé, cela marchait si bien entre nous.*

Je le sentais prêt à pleurer mais ses yeux fulminaient de rage. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Pour la première fois, j'eus peur de lui-même si je pense qu'il ne s'en serait pas pris à moi. Il vivait mon acte comme une trahison à un point que j'avais du mal à concevoir.

- *Pars ; va-t'en !*

Je le connaissais assez pour savoir que dans une telle situation discuter était vain. Nous évitions de nous regarder et il restait figé, immobile sans un mot en attendant que j'exécute sa sentence. Je pris mes



affaires et parti sans un mot. Je marchais dans la nuit à travers la ville sonnée par la scène. Je me posais sur un banc et pleurais à chaudes larmes. Triste façon de se quitter quand on s'est tant aimé. Je sus ce qui se passait pour lui. Pris dans un accès de rage, il brisa dans sa fureur tout ce qui était autour de lui puis, épuisé, il s'effondra en sanglotant sans personne pour le consoler. Il s'écoula plusieurs jours où le contact mental fut interrompu. J'étais dévoré de culpabilité en me demandant s'il y avait moyen de réparer mon énorme gaffe. Au fond de moi, une voix me disait qu'il n'y avait pas à revenir en arrière et que ma vie était ailleurs.

Par bonheur, j'avais prévu de faire une retraite de quelques jours dans un monastère de la cordillère avec un accompagnement spirituel. Je retrouvais un accompagnant qui m'avais connu enfant et nous avions la possibilité d'avoir des entretiens individuels. La confession n'existait pas dans la religion atlante, pas plus que la psychanalyse mais il était commun d'aller voir un religieux quand on avait des problèmes divers afin d'avoir des conseils ou surtout d'avoir un éclairage spirituel sur la situation. Du reste, les maîtres spirituels donnaient assez rarement des conseils mais accompagnaient la personne dans sa réflexion en fonction de ses capacités d'analyse. L'accompagnant était télépathe et je n'eus pas besoin de rentrer dans les détails pour tout expliquer. A partir du moment où j'ouvrais mon esprit et lui faisais confiance, il pouvait saisir les sous-entendus et voir l'ensemble de la

situation. Je m'attendais toutefois à des remontrances sur le fait d'avoir eu une telle histoire d'amour aussi sensuelle avec un milicien. La religion n'interdisait pas les relations sexuelles visant au plaisir, que le partenaire soit un homme ou une femme, mais valorisait l'amitié chaste, les « amis d'âme » pourrait-on traduire. Bref toute cette histoire faisait vraiment désordre pour un garçon se disant de la loi d'Un et éduqué dans un collège de confrérie spirituelle. Au point où j'en étais, je fis le choix de jouer carte sur table. Au fond, je m'attendais à être recadré pour être remis sur le droit chemin. Quelque part, c'est même ce que voulais. Comme toujours dans ses situations, le retour fut très surprenant car le maître me renvoya tout autre chose :

*- Te remettre sur le chemin ? Mais quand en est-tu sorti ? Bien sûr votre relation avec cet homme été une passion charnelle mais pas seulement. Si tu avais été en couple avec quelqu'un d'autre, tu aurais aussi connu le désir physique. Vous-vous êtes aussi donné beaucoup de bienveillance et aussi beaucoup enrichi. Pense à ce qu'il t'a apporté, pense aussi à ce que tu lui as apporté. Où est le mal ?*

Il se tut et un silence s'installa.

Puis il reprit :

*- Vois-tu, il est deux situations extrêmes, la première consiste à devenir l'esclave du désir et de réduire les autres en objet visant à s'en procurer. Dans ce que tu*

*décriis, tu n'es pas là-dedans. La seconde consiste à éteindre en soi le désir en éteignant la capacité à aimer du même coup. Ainsi certains religieux ont fait taire en eux toute tendresse et tout sentiment chaleureux pour se débarrasser du désir et du coup ont perdus toute capacité à aimer. Leur cœur est congelé. Ceux-là pensent tenir leurs vœux alors qu'ils enfreignent le premier de tous : aimes ton prochain. L'amour n'est pas quelque chose d'abstrait et d'impersonnel, il se manifeste à travers des personnes bien réelles. Il ne s'agit pas d'aimer tous les êtres en général mais de générer de la bienveillance pour chacun. Dans ton cas, l'amour est mélangé à du désir-attachement très fort. C'est une perturbation mentale mais cela vaut mieux que de ne pas aimer du tout. Exactement comme l'eau salée peut être distillée et redevenir pure, l'amour-attachement que tu éprouves peut-être transformée en bienveillance authentique élargie à tous les êtres.*

Il se tut, me laissant très pensif.

Il reprit avec un air de sous-entendu :

*- Toi au moins, ton cœur n'est pas congelé, il est vivant. Tu as beaucoup à transformer, il y a de la matière...*

Soudain, je sentis monter en moi un sentiment de honte intense comme si j'étais tout nu au milieu d'une foule.

*- Par le grand cristal, il voit tout. Quelle horreur !*

Je crois que je rougis tant ma gêne était grande. De manière très déconcertante, voyant ma réaction, il se mit à rire de bon cœur et il mit du temps à retrouver son calme.

*- Mais non, grand nigaud. Je ne vois que ce que tu veux bien que je voie. Rassure-toi, tes secrets de jeune homme sont bien gardés.*

J'éprouvais alors un immense soulagement devant sa totale absence de jugement. Les pensées se mirent alors à défiler à toute vitesse dans mon esprit comme si un bouchon avait sauté et que tout prenait sens.

Vu sous cet angle, je réalisais à quel point j'avais représenté une ouverture pour Eta-Aram et implicitement l'avais sensibilisé à des dimensions spirituelles latentes chez lui. Lui avait aussi été une sorte de tuteur me donnant une autodiscipline. Nous nous étions profondément respectés mutuellement. Pendant que ma pensée tournoyait dans ma tête, le maître semblait absorbé dans une profonde méditation, les yeux clos. Puis il rouvrit les yeux et reprit la parole.

*- Cet épisode avec cet ami est le dénouement d'un vieux karma que tu es en train de défaire. Dans une autre existence, vous avez été ennemis et avez commis beaucoup de négativité l'un contre l'autre. Vous aviez à purifier tout cela et c'est largement le*

*cas. Cet épisode était une étape importante de ton évolution. Cela vaut plus qu'une banale histoire de coucherie.*

C'était clair, la relation amoureuse avec Eta-Aram était bien finie mais loin d'être un échec et un non-sens, c'était un tremplin. Dès lors, j'éprouvais de la reconnaissance envers lui et je cessais de culpabiliser. Je cessais aussi de regretter d'avoir fait une projection mentale doublement interdite. En effet, les projections de la conscience hors du corps sont une pratique que l'on m'avait plus que déconseillé. J'avais fait une double transgression. Désormais je comprenais que ma « bêtise » était une bonne chose au fond. Il m'avait fallu voir par moi-même pour ouvrir les yeux et prendre ma décision en pleine conscience.

Il me restait une dernière question :

- *Comment puis-je l'aider ?* La réponse vint du tac-au-tac.
- *En allant mieux toi-même. Tu ne peux intervenir directement sur lui mais vous êtes tellement interdépendants que si l'un de vous guérit, même si vous ne vous voyez plus, l'autre ira mieux aussi. C'est ainsi que les choses se passent quand des personnes sont très liées ; sans le savoir, elles s'entraînent dans les chemins qu'elles prennent. C'est vrai en bien comme en mal.* Je pensais l'entretien avec le maître fini quand il me demanda si je pensais recevoir l'initiation du sceau.

Il s'agissait d'une initiation très importante commune à toutes les confréries spirituelles. Cela me semblait complètement surréaliste ; je venais le voir tout penaud et il me proposait d'accéder à une grande initiation. Je ne me sentais absolument pas à la hauteur.

- *Un groupe est en train de se constituer pour préparer cette initiation sur trois ans, il est encore temps de le rejoindre.*
- *Mais je ne me sens absolument pas prêt à la recevoir.*
- *C'est bien pour cela qu'une préparation de trois ans va s'ouvrir. Des laïcs peuvent postuler et vivre dans la société tout en étant initié.*

Cette proposition d'initiation ouvrait des perspectives imprévues et sonnait juste. Je sentais que ma voie passait par là.

De retour à Poseidia, je me sentis assez fort pour contacter Eta-Aram qui se montra très cordial au téléphone et très désireux de me revoir. J'acceptais donc d'aller chez lui. Il me demanda sincèrement pardon de sa réaction.

- *« Comment ai-je pu te chasser comme un malfaiteur ? ».*

Je lui pardonnais bien volontiers et lui fis des excuses à mon tour pour l'avoir suivi. Lorsqu'il me demanda de

revenir et de revivre avec lui, je lui dis que notre relation amoureuse était finie. J'arrivais à lui dire cela sans hésitation mais sans dureté. Nous étions arrivés au bout de notre route commune, du moins en tant que couple.

Égoïstement, je n'aurais pas supporté le souci de le savoir continuellement en train de risquer sa vie au combat et donc de vivre avec la peur de le perdre constamment. D'un point de vue philosophique, je ne pouvais pas accepter que l'on règle un problème politique par des voies violentes. Pour moi, si un problème est de nature politique, il se règle par le débat et les arguments et c'est à l'état de gérer les phénomènes de violence ou de sécurité nationale, pas à des milices.

De manière plus subtile, il y avait une troisième raison plus ou moins consciente. J'avais confusément senti mon propre goût pour le combat et la guerre et malgré mes principes moraux, j'avais découvert un penchant inconnu et inquiétant pour cet univers guerrier et je préférais m'en éloigner plutôt que de d'y céder. Cet aspect sombre de moi-même m'inquiétait bien plus que risquer l'aventure dans le réseau obscur des canaux oubliés de l'infra-ville. Cette dernière motivation fut sans doute déterminante dans ma décision de me séparer d'Eta-Aram que pourtant j'aimais tant. Ce fut un gros sacrifice. Certains comme Ashlem furent soulagés de cela, d'autres comme Ushtar mon cousin Enkhan fut peiné pour les deux car il avait compris la force de ce lien.

En apprenant que je voulais vraiment rompre et que ce n'était pas un coup de tête, Eta-Aram fut très affligé mais chercha à me le cacher. Je voyais qu'il se retenait de pleurer ou de m'implorer de rester avec lui. Il me dit alors :

- *« Un jour, tu verras à quoi nous avons affaire, tu comprendras pourquoi j'ai fait le choix de les combattre. Un jour, tu nous rejoindras ou alors c'est la guerre qui te rejoindra ».*

Paroles d'amoureux éconduit, pensais-je. Je n'en cru pas un mot. En le quittant, j'éprouvais le besoin de lui dire à quel point le rencontré avait été une chance dans ma vie. Il avait été très important pour moi et que je souhaitais le garder comme ami s'il acceptait de me revoir.

- *Tu es vraiment gentil Asraan.* Il marqua un arrêt pour contenir une émotion, puis reprit. *Je ne sais pas si je suis capable d'un tel changement. Laisse moi du temps.* Finalement, nous perdîmes le contact pour un temps.

Je parlais à mes amis intéressés par la vie spirituelle de l'idée d'entamer une préparation à l'initiation du sceau. Ils trouvèrent cela très louable mais ne s'engagèrent pas eux-mêmes. Eh bien tant-pis ; j'irais donc tout seul. C'était parti pour une aventure de trois années. En fait, quelques semaines plus tard, je fus rejoint par Ushtar qui après avoir vu le maître s'engagea aussi dans le cursus. Nous étions donc deux à nous lancer dans l'expérience.



Je rejoignis donc le petit groupe de postulants. Notre préparation se passait dans un temple à Poseidia où nous nous réunissions un jour par mois (les mois n'avaient que 20 jours). Nous avions des prières en commun, des temps d'enseignement formels et des séances comportant une utilisation de cristaux.

Tout ceci nous laissait parfois un peu sonnés mais avait dans l'intervalle des effets puissants dont nous ne mesurions pas l'importance. A notre insu, un travail à la fois physique et psychique était à l'oeuvre.

Nous avions tous nos vies séparées mais nous nous retrouvions à nos rendez-vous mensuels qui devenaient des temps indispensables dans nos vies. Plusieurs fois par an, nous faisons de courtes retraites au monastère de la sérénité. De plus, chacun de nous devait étudier des textes et y réfléchir. Quotidiennement, nous avions des exercices spirituels à faire, même brièvement. C'était aussi important que boire ou manger. Pour le reste, nous vivions comme tout le monde, en apparence du moins. Je continuais ma vie d'étudiant et à voir mes amis et amies...



## **L'île du serpent**

Il me fut donné de vivre une expérience qui m'aida à tourner la page d'Eta-Aram en ouvrant un nouveau chapitre de ma vie. J'étais engagé à l'université dans des études de botaniques et de techniques de cultures expérimentale alors que je fréquentais Eta-Aram. La littérature et la musique étaient pour moi un loisir important, pas une profession. Encore que mes recherches portaient aussi sur les effets des sons sur les végétaux.

A ce titre, au moment de la rupture, j'intégrais un groupe de jeunes chercheurs avec qui nous étions engagés dans des expérimentations agricoles qui serait aujourd'hui qualifiées de bioénergétiques. Je fus associé à un projet de recherche associant la bioénergétique, la phytothérapie et la botanique. Une équipe transversale de jeunes étudiants-chercheurs fut constituée en coopération avec la confrérie du cerf et celle du serpent.

De manière extraordinaire, je me retrouvais avec Ushtar dont les recherches en médecine portaient sur la phytothérapie et Ashlem qui étudiait la microbiologie. Bien qu'ayant fait des études distinctes, nous convergions dans nos recherches au point de devenir des chercheurs associés sur un projet commun.

La confrérie du Serpent mit à notre disposition une petite île-montagne de la mer intérieure<sup>81</sup> que nous appelions simplement île du serpent.

Cette île n'était pas très éloignée d'une grande île habitée en permanence, elle-même longeant la côte ouest de l'île de Poseidia. Il fallait un certain temps en train pour gagner la côte ouest puis prendre un grand bateau à moteur desservant les îles côtières puis un autre privé pour atteindre l'île. Avec beaucoup d'émotion je vis la silhouette de l'île émerger, dominée par une crête en forme de tête. J'eus un choc véritable en reconnaissant l'île dont nous avions eu la vision Khea, Ushtar et moi alors que nous étions enfants. C'était une île-montagne assez élevée qui se découpait magnifiquement sur la ligne d'horizon. Chose remarquable, un véritable pic la dominait majestueusement. L'arrivée était impressionnante avant d'accoster dans la calanque servant de port. Au fond s'ouvrait une vallée que dominait une montagne en miniature. Sur place, nulle agglomération, pas d'habitation visible. Je m'en étonnais en entrant dans la calanque et mon guide me montra un long liseré bordant un mamelon posée sur une péninsule. *C'est là qu'est la maison*, me dit-il. Vu de la mer, c'était plus que discret. .

---

<sup>81</sup>La mer intérieure se trouvait à l'ouest de l'île de Poseidia. L'île du serpent faisait partie des îles qui longeaient la côte de la cordillère, un peu à l'image des îles de la côte Chilienne ou norvégienne. Aujourd'hui, le revers ouest de la dorsale médio-océanique.

Les montagnes de la cordillère étaient visibles à l'horizon depuis le point culminant de l'île.

Ce petit bijou de schiste et surtout de granite<sup>82</sup> faisait partie d'une réserve naturelle protégée par cette confrérie. Dans le passé, elle avait abrité une ferme et encore avant, il y a fort longtemps, un « Crannog » circulaire dont les soubassements avaient été dégagés lors de fouilles récentes. Il y avait aussi existé un ermitage dont subsistaient des vestiges et surtout un oratoire sous-terrain dédié au culte du serpent. En plusieurs points de l'île existaient des bornes et stèles portant des sculptures, vestiges de cultes anciens. Dans le contrat, outre l'entretien des lieux, en guise de loyer, nous devons assurer régulièrement des rituels d'offrandes dans ces lieux.

Il y avait dans ce petit paradis tout ce dont peuvent rêver des aventuriers. Une tête rocheuse escarpée dominait l'ensemble avec majesté. Nous l'appelions tête, c'est à dire le sommet, ce qui était un nom fréquent pour les pics ou les cimes proéminentes. Du reste, cette formation rocheuse pouvait évoquer une tête. Au nord, la montagne tombait sur la mer de manière abrupte sur plusieurs centaines de mètres mais au sud, elle se prolongeait en trois profonds vallons boisés et ombragés se terminant en autant de calanques abritées. Les vallons donnaient naissance à des sources jaillissant de fontaines, chacune composées d'une niche et d'un petit bassin de pierre absolument charmant. La

---

<sup>82</sup>La majorité des petites îles d'Atlantide étaient volcaniques et l'île du serpent était une exception géologique mais pas un cas unique.

vallée principale possédait un joli ruisseau cascadant sur les rochers de vasque en vasque jusqu'au fond de la calanque. Ce ruisseau ne se tarissait jamais et juste avant de rejoindre la mer, il passait aux pieds d'un imposant figuier. L'été, quand la chaleur se faisait sentir, ce figuier<sup>83</sup> formant un dôme de verdure dégageant un puissant parfum sucré. C'était un refuge de fraîcheur idéal au bord du ruisseau. Cet arbre tentaculaire avait emprisonné entre ses troncs multiples un antique monolithe de pierre qui semblait en jaillir.

A l'abri des vents, des arbres impressionnants poussaient dans ces vallons. L'été il y régnait une fraîcheur et une ombre profonde. On y perdait complètement la conscience d'être sur une île. L'atmosphère mystérieuse mais protectrice qui y régnait m'évoquait la salle hypostyle d'un temple dont les colonnes auraient été vivantes. L'hiver, quand les chênes, les châtaigniers et les hêtres perdaient leurs feuillages et couvraient le sol d'une litière brune, le soleil raz jouait entre les troncs puissants. Au printemps, des nappes de narcisses suivis de jacinthes des bois éclataient avant que les ramures ne referment la pénombre de leur voûte verdissante.

L'île comportait aussi quelques cèdres bleus majestueux. La diversité botanique mais aussi d'insectes et d'oiseaux était exceptionnelle pour une île d'une quinzaine de kilomètres carrés et qui ne dépassait pas les 400 mètres d'altitude au point le plus haut, au nord de l'île.

---

<sup>83</sup>Dans la plus grande partie de l'Atlantide, les jardins et les courts, y compris en ville avaient très souvent des figuiers, pour la fraîcheur autant que pour les fruits.

Un sentier parfois escarpé faisait le tour de l'île et permettait d'en mesurer toute la beauté et la diversité car en fonction des expositions et des sols la flore et le paysage connaissaient des contrastes surprenants sur quelques dizaines de mètres. Au sud, le sentier frangeait la haute forêt et des paysages bucoliques cultivés en terrasse. Au nord, le sentier zigzagait héroïquement entre les blocs rocheux sous le sommet en surplombant la mer avec des hautes pentes très abruptes, parfois couvertes de bruyères arborescentes ou tombant en falaises sur les flots. Cela évoquait un sentier de hautes montagnes. Il fallait une journée de marche pour boucler le tour complet de l'île. La douceur du climat qui oscillait entre l'océanique et le méditerranéen expliquait aussi ce foisonnement de vie. La pluviométrie abondante y était aussi pour beaucoup.

Les seuls espaces non boisés étaient les crêtes excessivement exposées aux vents où broussailles et arbres nanifiés torturés par les éléments jaillissaient entre les roches dénudées. Sur les crêtes, des bruyères arborescentes formaient de véritables troncs tortueux comme une forêt enchantée. Au centre de l'île se trouvait une prairie en pente jalonnée d'arbres fruitiers. Des terrasses de cultures soutenues par de puissants murs de pierre étaient disséminées sur l'île. C'était là que nous faisons nos cultures expérimentales. Les surfaces cultivées étaient très limitées mais les rendements élevés. Nous y faisons aussi pousser une partie de ce que nous consommions. En fait, nous

aurions pu y être presque autarciques puisque l'île était abondamment pourvue d'eau, de bois, de récoltes et même d'électricité solaire. Seul le temps nous manquait et pour pouvoir le consacrer à nos recherches, nous importions tout de même une partie de notre alimentation quotidienne même si nous étions végétariens lors de nos séjours.

Nos recherches n'étaient pas qu'agricoles, nous cherchions aussi à étudier les effets des flux énergétiques sur le vivant, principalement sur le végétal. Nous faisons aussi des recherches sur les effets des sons et de la puissance mentale. Un des effets imprévus fut d'observer les effets sur nous-mêmes ainsi que de nous mettre psychiquement en relation avec certains végétaux puis avec d'autres formes d'existences plus subtiles, ce qui n'était absolument pas notre premier objectif.

L'île était aussi en soi un jardin botanique, outre les espèces locales, de multiples plantes botaniques y étaient cultivées, en particulier les espèces de rocailles implantées par endroit dans des enrochements naturels. C'était aussi un arboretum planté d'espèces les plus diverses, atlantes ou non. Les massifs plantés étaient aménagés de telle manière qu'il pouvait être difficile de différencier les aménagements artificiels des plantations naturelles. En général, l'Atlantide (qui avait été globalement épargnée par les glaciations successives) abritait une plus grande diversité biologique que l'Europe actuelle.



C'est dans ce cadre de rêve que nous faisons nos expériences, étudions divers documents, écrivions nos notes et résultats et rédigeons nos comptes rendus. Nous avons aussi entre nous des réunions de travail en fonction de l'avancée de nos recherches afin de croiser nos résultats et de vérifier ensemble nos hypothèses de travail. Il y avait sur place un système d'écran vidéo permettant de discuter à distance en « visio-conférence » lors de nos réunions. Tout cela me passionnait.

S'il n'y avait sur l'Île qu'une seule vraie maison habitable, Elle valait le détour. Elle se trouvait sur un mamelon dominant une presqu'île s'avançant dans la mer. C'était une grande maison en arc de cercle dont les pièces s'ouvraient en éventail autour de la butte herbeuse. Elle était basse, tapie contre le sol. Son toit, bombé comme un bouclier, était entièrement couvert d'herbe et suivait la courbe naturelle de la colline de sorte que vu de loin, la maison se fondait dans le paysage et semblait être le sommet naturel de la butte. La confrérie du serpent l'avait voulu ainsi afin de respecter le paysage idyllique de l'île. Seule était visible la rangée de panneaux vitrés coulissants qui en faisaient presque le tour, donnant une vue semi-panoramique sur la mer et la calanque. Des piliers de pierre brute trapus séparaient les verrières et soutenaient le toit-terrasse. L'intérieur était complètement fonctionnel ; les espaces se distribuaient autour du puit de lumière central. Il y avait une cuisine qui servait aussi de salle à manger et un très vaste

séjour. Au milieu du toit légèrement bombé, couvert de gazon se trouvait un petit dôme transparent aplati qui faisait plonger la lumière au centre de la maison. C'était une merveille !

De part et d'autre de la rotonde centrale se trouvaient donc deux branches allongées. Une d'elles abritaient nos chambres et l'autre nos bureaux et pièce de travail. Tout était fonctionnel, propre et élégant.

Nous y résidions tous. Cette maison, était à la fois ancienne puisqu'elle incorporait les restes de la vieille ferme avec ses murs de pierre brute et moderne avec ses parties neuves et ses matériaux composites. Grande originalité, au milieu de la salle commune, trônait une vaste cheminée vitrée à support de pierre massive, chose très rare en Atlantide à l'époque. Tout autour des verrières se trouvaient des banquettes confortables permettant de s'asseoir voire de s'étendre. Des boiseries à claire-voie séparaient les espaces à vivre tout en permettant une certaine transparence.

C'était dans cette demeure singulière que nous vivions, travaillions, et faisons la fête. Au quotidien, nos activités étaient très indépendantes, nous étions tous sur des programmes de recherche parallèles, de sorte que nous pouvions rester plusieurs semaines absorbées par nos travaux spécifiques. Nous avions chacun des visio-conférences avec des équipes de chercheurs de Poseidia mais aussi de différents pays. En fonction de l'avancement de nos recherches, nous avions des coopérations entre nous et d'assez rares réunions

communes. Nous découvrions alors les convergences entre nos recherches mais aussi leurs différences.

C'est aussi dans cette maison que nous faisons nos soirées et je l'assure, nous n'avons nul besoin d'alcool ou d'artifices pour les égayer.

Une de nos soirées favorites était de faire un « cercle de lyre ». Concrètement, nous nous installions dans la salle commune en cercle sur le sol en posant au milieu une lyre. Le premier qui avait une inspiration prenait la lyre et commençait à improviser des phrases musicales en y joignant les vers qui lui venaient à l'esprit, puis un autre faisait signe pour prendre la lyre et continuait à versifier sur la même tonalité musicale et ainsi de suite la lyre passait de main en main et nous chantions à tour de rôle au gré des inspirations. Parfois l'inspiration ne venait pas et les productions étaient pauvres, le jeu cessait alors très vite. Il arrivait parfois que le vent de l'inspiration souffle dans nos voiles et nous pouvions alors improviser des nuits entières. Quand les chants nous plaisaient, nous les mémorisions et les retravaillons pour en faire de véritables chansons parfois très élaborées. Il pouvait s'agir de chants d'amour, de chants épiques, politiques ou humoristiques. C'était souvent l'occasion de régler nos comptes en nous répondant sur les événements de la journée en tournant tout en dérision. Nous ne décidions pas à l'avance d'un thème ou d'un style, encore une fois, tout était dans l'inspiration groupale du moment. La poésie Atlante dépendait moins des rimes finales que du nombre de pieds à savoir le rythme entre les syllabes

longues et les syllabes brèves. Cette alternance entre brèves et longues donnait le rythme à la poésie chantée ou scandée. Tous les Atlantes cultivés étaient habitués dès l'enfance à composer des vers et étaient capables de les chanter ou de les réciter en s'accompagnant d'une lyre. Le résultat n'était pas toujours très brillant mais cela faisait partie des savoirs de base comme le fait de pouvoir nager ou danser.

Je dois dire que je garde de nos soirées sur l'île des souvenirs de grandes émotions poétiques alternant avec d'immenses rigolades. Il nous arrivait parfois de jouer à nous faire des avances des uns aux autres, juste pour le plaisir douteux d'embarrasser l'autre et de déclencher l'hilarité générale. Une de nos victimes favorites était Ashlem, particulièrement gêné quand on le cherchait sur ce terrain, mais bon, il riait avec nous tout de même. Après tout, il n'avait qu'à pas être un aussi beau garçon.

Nous prenions tellement de plaisir à ces parties d'improvisation qui parfois tournaient en de véritables joutes poétiques qu'il nous fallut à un moment y mettre des limites pour dormir suffisamment. Je rêvais souvent qu'une harpe était au milieu de nous et que nous étions tous en train de chanter autour. Mais aucun de nous ne savait jouer correctement d'un tel instrument, autrement plus complexe qu'une lyre, et mon rêve restait pure imagination. Si seulement un jour, une grande harpe pouvait se tenir entre nous pour nous enchanter... Il faut dire que dans le passé, cet instrument avait joué dans la culture Atlante le rôle qui est aujourd'hui dévolu au piano. Puis, l'hégémonie des sons de synthèse avait

marginalisé cet instrument devenu rare, presque oublié de beaucoup.

Vue l'éducation collective que nous avons tous reçus, la cohabitation était grandement facilitée. Par contre, il y eu des tensions liées à la présence de nos conjoints et il fut décidé non d'interdire mais de limiter leur présence.

Il y avait sur l'île plusieurs petits bungalows disséminés comportant des couchages. Nous nous y installions pour être plus tranquilles quand nous avions la visite de nos conjoints.

Comme je l'ai dit, l'île du serpent comportait plusieurs oratoires, en particulier deux sanctuaires secrets. L'un d'eux, dédié au serpent lui-même se trouvait presque au fond du vallon principal. A l'ombre de grands arbres se trouvait un trilithe massif de pierre brute adossé à la paroi. C'était l'entrée d'une galerie toute droite, soigneusement taillée dans la roche vive qui avait été polie jusqu'à avoir le lissage et la brillance d'une peau de serpent. Cette galerie droite aboutissait après une douzaine de mètres à une petite salle ronde couverte d'un petit dôme creusé dans la roche compacte. Au milieu de cette petite salle était plantée une borne et tout autour, l'eau qui perlait de la base des parois formait un filet d'eau qui serpentait dans une rigole sinueuse le long du couloir d'accès. A l'extérieur, un petit bassin de pierre la recueillait. Il se trouvait à côté du bassin un autel de pierre où nous déposions des offrandes après des cérémonies. C'était un émouvant

petit sanctuaire ou j'aimais me recueillir, réfléchir ou simplement me livrer à mes rêveries. J'aimais aussi y faire résonner ma voix dans cette acoustique si particulière. Il m'arrivait de percevoir la présence des « habitants des lieux » mais je n'en avais nulle crainte, je chantais pour eux de tout mon cœur et tout allait bien.

C'est dans ce lieu que nous devons périodiquement faire des offrandes au dieu serpent.

Il fallait monter encore plus haut, au-dessus des bois, en fait juste en contrebas du sommet pour découvrir entre les roches affleurantes de la montagne une ouverture qui semblait naturelle. C'était là encore l'ouverture d'une galerie profonde menant à un oratoire rupestre bien plus important. Il était constitué d'une salle ronde entourée d'une galerie annulaire. Huit ouvertures trapézoïdales reliaient la galerie à la rotonde, formant comme des piliers massifs de roche supportant le ciel de la salle. Il s'agissait là d'une disposition très classique dans les temples Atlantes, qu'ils soient édifiés comme au sommet d'une pyramide ou creusés dans la roche vive comme là. Ce lieu vraiment impressionnant n'était pas dédié à une déité déterminée et était dépourvu de tout signe ou inscription ce qui signifiait qu'il était consacré directement à *Un*, c'est à dire à la « réalité ultime ». Nous y faisons des cérémonies à certaines dates comme les solstices et les équinoxes. Nous disposions alors des lampes tout autour de la salle créant une ambiance magique. Bien entendu, l'acoustique était fantastique et on s'en donnait à cœur-joie de chanter dans cet écrin minéral si particulier. Nous attendions que le jour baisse pour nous mettre en marche. Je nous

revois lors des équinoxes, montant à la queue-leu-leu jusqu'à l'entrée et disparaître le soir venu, les uns après les autres dans le boyau. Ensuite, nous tournions en procession autour du corridor du sanctuaire avant d'y pénétrer et de nous disposer tout autour du vide central. Alors, venaient de longs chants solennels espacés de méditations approfondies. Tout cela s'accompagnait aussi par moments de gestes et de mouvements en rythme<sup>84</sup>. Puis, ayant conclu, nous émergions alors que la nuit était déjà tombée. Nous descendions de la montagne pour rejoindre la maison à la lumière de nos lampes. L'étape suivante était bien différente, un véritable festin accompagné de bière, de rires et de chants plus légers. Bref, ce que nous appelions une belle fête. Pour les solstices, nous partions le matin avant le lever du soleil qui illuminait le ciel quand nous sortions du sanctuaire pour déjeuner ensemble.

Je tombais éperdument amoureux de cette île, lieu de beauté et de vie. J'aimais tout ce qui s'y trouvait. J'avais conscience de l'immense privilège que nous avions de pouvoir y séjourner, et en aussi bonne compagnie. Nos recherches nous passionnaient mais laissaient du temps pour se promener sur l'île, courir, nager, méditer et le soir faire des soirées musicales avec des narrations et blagues diverses bien sûr...

---

84 Dans les rites Atlantes, les silences alternaient avec les chants et les périodes d'immobilité totale alternaient avec les mouvements parfois rapides.

C'est ainsi que ma vie d'étudiant-chercheur se partageait entre la vie sur cet éden et la vie dans la capitale. Ce furent des années fabuleuses, je me voyais vivre ainsi sans forcément éprouver le besoin de fonder un foyer. Ma vie avec mes collègues chercheurs faisait famille ; d'ailleurs nous étions aussi des militants car nos recherches étaient aussi politiques et spirituelles. Pour le reste, j'avais des aventures intimes diversifiées à Poseidia et n'éprouvais pas le besoin de me marier, au grand désespoir de ma famille et même de mes amis.

Autour de moi, je voyais mes frères et sœurs de vie se mettre en couple, tout comme mes pairs et le cercle des célibataires se resserrait autour de moi. Khea, Ushtar, Ashlem et tous les autres vivaient avec quelqu'un et mon célibat devenait une anomalie pour tous. Ils n'osaient pas m'en parler ouvertement mais j'entendais mentalement leur question « Asraan, quand vas-tu te marier ? » Les paris allaient bon train.





## La question du mariage

Jeune adulte, j'étais devenu ce que l'on appelle aujourd'hui un bon parti. Issu d'une famille de bonne réputation, j'étais instruit et sociable et l'exercice physique avait fait de moi une belle bête fort appréciée. Il n'existait pas en Atlantide de mariages forcés mais dans les castes supérieures, les familles et les réseaux « orientaient » le choix du conjoint, par exemple en favorisant les mises en présence de jeunes célibataires. Il faisait partie du devoir d'un ami de célibataire de le mettre en relation avec des femmes elles aussi célibataires, de sorte qu'il était difficile de résister longtemps à la pression d'être en couple. Les gays exclusifs étaient rares en Atlantide. Dans la société commune, même eux n'échappaient pas à la mise en couple et une fois leur orientation connue, les amis, voire la famille se mettaient en devoir de leur présenter des partis possibles parmi les gays du réseau amical élargi. Il n'y avait pas d'hostilité à leur égard et ils restaient inscrits dans leur parenté respective. Dans les très hautes castes, l'affaire était plus compliquée et ils ne pouvaient généralement pas échapper à des mariages hétérosexuels arrangés par les familles dans des logiques d'alliances politiques ou économiques. Leur relation intime continuait secrètement et il leur était simplement demandé de respecter les apparences et d'assurer la descendance. Le problème n'était pas moral mais dynastique dans ce cas.

Même si au fond je préférais les femmes, ma bisexualité non dissimulée n'était pas une ombre au tableau. La société Atlante ne s'arrêtait pas à ce genre de détail et on me présentait assez régulièrement de charmantes jeunes femmes en espérant me caser comme tout le monde. Cela mit du temps car si je voulais bien flirter avec elles, il n'était pas question de se marier. Certains amis commençaient à se demander s'il ne serait pas plus avisé de me présenter des jeunes gens... Je leur faisais savoir sans ambages que, merci, je me débrouillais fort bien sans leur aide.

Évidemment, ce qui devait arriver finit par se produire. J'étais invité à une autre soirée organisée dans un jardin par mon cousin Enkhan. Beaucoup de personnes de ma famille y étaient présentes et avaient soigneusement préparé le casting des invitées célibataires. J'y revis une jeune femme rencontrée lors d'une autre réception ; c'était Shilin qui terminait ses études de droit tout en travaillant déjà à temps partiel comme juriste. Outre sa beauté, elle avait de l'instruction et avait pour loisir le graphisme, la peinture, la calligraphie si raffinée des Atlantes et l'art de l'enluminure. Autant de formes d'art très estimées en Atlantide. Je n'y entendais rien car ma sensibilité artistique était plus sonore que visuelle. Cela ne m'empêchait pas d'en apprécier hautement de telles créations. Shilin ne ressemblait pas à ces filles superficielles ou mondaines à qui l'on m'avait précédemment présenté si jolies qu'elles puissent être. Non, Shilin c'était plus sérieux. D'ailleurs, elle étudiait le droit chose qui ne me faisait absolument pas rêver mais l'idée d'être avec une femme juriste me plaisait

beaucoup. Je tombais très vite amoureux d'elle. Du reste, je la faisais facilement rire, ce qui était bon signe. Bien sûr en Atlantide il n'était pas pensable de séduire ou de se laisser séduire dès la première rencontre, il fallait se revoir plusieurs fois avant de passer aux choses sérieuses. Contre toute attente, elle considéra que nos entrevues précédentes comptaient comme préalable et elle me fit des avances sans plus de manières. C'était bien plus simple ainsi et je vis que nous nous accordions bien. Shilin était plus libérée que son statut social ne le laissait présager. Car j'oubliais le plus important dans ce contexte, elle était d'une haute lignée et issue d'une famille de bonne réputation. De cela je n'avais rien à faire mais cette réalité était primordiale à Poseidia à l'époque. Mon père appréciait beaucoup Shilin et il me dit un jour :

*-Fils, tu as mis le temps, mais enfin te voici bien engagé.*

Pour moi, le plus important était qu'elle était jolie et gentille et qu'elle me plaisait beaucoup. Et en plus, c'était totalement réciproque. Nous avons même commencé à vivre ensemble à Poseidia mais je sentais que mes séjours sur l'île lui pesaient et qu'elle ne se voyait pas elle-même y séjourner durablement avec moi. Un autre point d'ombre était son peu d'intérêt pour la vie spirituelle qui m'animait au fond. Je sentais qu'un jour cela poserait un problème.

Nous-nous entendions bien et une véritable histoire d'amour se profilait. Sortant de la relation avec Eta-Aram j'étais le premier surpris que mon corps réponde

autant au sien. Je n'avais pas connu beaucoup de femmes et à mon grand étonnement, l'expérience avec Eta-Aram m'avait rendu bien meilleur amant, certes avec les hommes, mais aussi avec les femmes ! Loin d'être en contradiction, ces expériences se consolidaient mutuellement. Après tout, aimer c'est toujours aimer... Shilin avait de l'instruction, de la culture même en plus de sa beauté bien réelle. Là encore, je me sentais bien avec elle mais avais du mal à me projeter à long terme avec elle. Shilin ne se contentait pas de simple calligraphie et enluminure, elle avait le talent d'écrire en utilisant des styles combinant sons et sens. Elle excellait pour écrire des messages sur plusieurs niveaux à la fois. Le fait d'être avec elle me faisait passer dans une nouvelle identité. Quand nous nous promenions en ville ensemble, nous devenions un couple installé, je me sentais être un monsieur à qui on s'adressait différemment. Je découvrais que cela me plaisait. Non sans trouble, je découvrais que j'aimais appartenir pleinement à une haute caste reconnue. Allais-je devenir un bourgeois fier d'appartenir à une élite sociale ? Le prestige social ne me laissait pas indifférent. Tout cela pour en arriver à ce résultat ? Allais-je finalement faire comme mon père ?

Une nuit, je fis un cauchemar dans lequel Eta-Aram tombait dans un traquenard et se faisait arrêter. En me réveillant, j'eus la conviction que sa vie était grandement en danger. Je n'avais plus de contact direct avec lui mais je cherchais en vain à le contacter. Le lendemain, j'allais à son logement mais il n'y avait personne. La

certitude du danger ne me quittait toujours pas. Je ne voyais pas d'autre solution que de me rendre physiquement à leur repère pour m'assurer de ce qu'il en était. Ushtar étant indisponible, je fis l'erreur de m'en ouvrir à Ashlem qui en un premier temps me somma de laisser tomber cette affaire où je ne pouvais avoir que de graves ennuis. Je le remerciais en lui disant sèchement que si je ne laissais pas mes parents régenter ma vie, ce n'était certainement pas lui qui allait me donner des ordres. J'eus le tort de lui dire que j'allais me rendre au repère caché des « protecteurs ». Mal m'en pris car il m'annonça au téléphone que si je faisais la folie de m'y rendre, il m'accompagnerait. Pris de colère, je lui raccrochai au nez. Ce n'était pas la première fois qu'une colère éclatait entre nous car notre relation pouvait être parfois orageuse mais sans violence ni rancune. Cette fois-là fut une de nos principales disputes.

Je montais sur ma barque et me rendit aussitôt à l'embranchement sombre du canal dérobé. Bien sûr, Ashlem était là qui m'attendait. Rien à faire je voulais y aller et rien à faire, il m'accompagnerait. Les deux mules que nous étions s'engagèrent donc dans le tunnel obscur. Nous n'eûmes pas beaucoup de chemin à faire de l'autre côté avant de voir une embarcation venir sur nous. En voyant les silhouettes noires, je reconnu vite les compagnons d'Eta-Aram. L'accueil fut peu Chaleureux :

- *Regardez-moi qui voilà ? Le bel Asraan tout droit sorti de son palais d'en haut !* un autre enchaîna :

- *Il nous fait l'honneur de descendre chez les gueux qui puent.*
- *Salut prince Asraan de la noble lignée des Shelka ; que nous vaut cet honneur ?*
- *Je suis venu voir Taaram, c'est très important.*
- *Voyez-moi ça. On laisse tomber Taaram comme une bouse et on se pointe comme cela en exigeant le voir...*
- *Je sens qu'il lui est arrivé quelque chose, où est-il ?*
- *Et ça nous donne des ordres comme au Nahkron. Tu ne sais pas le mal que tu lui as fait en le jetant comme cela ? Il est bien temps de te soucier de lui !*
- *Et qui est l'autre bellâtre ? Le remplaçant de Taaram, j'espère qu'il baise bien.*

Là ils allaient trop loin, Ashlem était sur le point de bondir sur eux et le risque d'un affrontement violent que nous aurions perdu était imminent. C'est ma colère qui retourna la situation.

- *Bande de cons, pauvres crétins ! Et vous croyez aimer Taaram ? Si vous l'aimiez juste un peu, vous seriez venu tout de suite me dire de faire quelque chose, mais non, vous préférez rester là à nous insulter. Vous savez très bien que j'ai des relations au Nahkron<sup>85</sup> et vous ne me dites même pas ce qu'il se passe pour lui. C'est minable.*

---

<sup>85</sup>Ici dans le sens de gouvernement comme on dirait aujourd'hui le Kremlin.

Un grand silence suivi. Les compagnons d'Eta-Aram se regardaient manifestement très embêtés. L'un d'eux pris la parole :

- *Allez, venez, on va tout vous raconter.*

Nous allâmes tous au petit débarcadère de pierre et nous assîmes en cercle. Le récit commença, les uns complétant les autres. Suite à la défaite de la milice du Taureau, la ligue des Protecteurs entrepris d'attaquer les bases des miliciens fascistes avec l'aide de forces spéciales, pour ne pas dire sous leurs ordres. Eta-Aram et ses compagnons participèrent à une attaque contre une de ces bases Avec l'appui des autorités, la bande participait à la « reconquête » des bastions de l'infra-ville tenus par les milices du taureau. Le contrat était simple ; attaquer et éliminer les miliciens.

Or, ce n'est pas ce qui se passa ; la troupe commandée par Eta-Aram lança l'attaque mais au moment crucial, il interpella le chef des miliciens qu'il connaissait d'ailleurs pour l'avoir plusieurs fois combattu. Il demanda à lui parler directement. Ce dernier répondit et les deux hommes se levèrent et sortirent à découvert, marchants l'un vers l'autre jusqu'à être face à face. Un de nos narrateurs s'enthousiasma me prenant à témoin :

- *Tu aurais vu comme il était beau s'avançant tout seul face aux ennemis. Un autre enchéri ;*

- *Ah oui alors, avec ses yeux verts qui lançaient des éclairs comme des Tuoi<sup>86</sup>. C'est alors que Taaram a dit :*

---

86Cristaux luminescents.



- « *J'aime mes hommes et n'ai pas envie de les voir mourir ; et toi ? Le chef ennemi répondit :*

- *Je n'ai pas envie de perdre les miens, qu'elle est ton idée ?*

- *Un duel entre toi et moi. Deux hommes mais un seul survivant. Les hommes du vaincu auront le choix entre rejoindre le camp du vainqueur ou partir contre la promesse de ne plus combattre les vainqueurs. Les vainqueurs récupéreront les armes.*

- *Voilà qui me va. C'est digne de toi belle ordure. »*

Alors qu'ils racontaient ce face à face, leur animation montait comme s'ils revivaient la scène. Ils reprirent disant que l'officier des forces de sécurité tenta d'intervenir pour rappeler que les ordres étaient formels : affronter les miliciens et les liquider tous. Eta-Aram refusa tout simplement de l'entendre. Il voulait un duel des chefs un point c'est tout.

Le duel à la lance eu lieu, et après une partie d'escrime, Eta-Aram gagna finalement et tua le chef des miliciens devant les deux unités réunies. L'un d'eux dit plein d'enthousiasme :

- *Tu aurais vu comment il l'a tué, il l'a empalé ici, (montrant sur lui-même), et la lame est sortie là ».* Un autre l'interrompit :

- *Tu sais très bien qu'Asraan n'aime pas que l'on raconte ces truc-là alors ne va pas lui dire qu'il n'arrivait pas à récupérer son arme même en tirant dessus et que...*

- *Merci les amis pour ces détails passionnants.* Leur dis-je en fronçant les sourcils.

- *Tu vois, je t'avais dit qu'il n'aime pas qu'on parle de ces trucs.*

Ils reprirent leur récit : En gentleman, Eta-Aram laissa le choix aux vaincus d'intégrer son unité ou de fuir contre la promesse de ne plus nous combattre. Ils déposèrent les armes, certains restèrent et d'autres partirent. Un bain de sang fut ainsi évité. Je reconnaissais bien là Eta-Aram. Je réalisais alors que certains hommes silencieux autour de nous étaient ces ralliés de la dernière heure.

Les responsables de la sécurité ne l'entendaient pas ainsi et quelques jours plus tard, Eta-Aram fut arrêté chez lui par quatre hommes en uniforme gris des forces de sécurité et mis aux arrêts sous l'accusation de trahison pour avoir laissé filer des dizaines de dangereux miliciens. Le risque d'une exécution sommaire et discrète n'était pas négligeable. On trouvait de plus en plus souvent dans l'infra-ville et dans les campagnes autour de Poseidia des corps de personnes enlevées avec le crâne percé par un tir de rayon, les uns par les agents ennemis, les autres probablement par les forces de sécurité de POSEIDIA elles-mêmes. Il fallait agir vite et pendant la discussion apparurent deux pistes d'action possible ; passer par mon cousin Enkhan et l'autre, faire appel à mon propre père. Après ce récit, nous prîmes congé pour commencer les démarches pour tenter sauver Eta-Aram pendant qu'il était temps. Ses compagnons, très sincèrement me firent leurs plus plates excuses. Je les acceptais bien volontiers,

comprenant leur réaction. Par contre je leur fis remarquer qu'ils avaient injustement insulté Ashlem qui n'avait rien à voir avec cette affaire. Ils lui demandèrent alors pardon très humblement, un genou fléchi en avant en inclinant la tête selon l'usage de leur code d'honneur. Surpris, Ashlem me demanda par télépathie ce qu'il devait faire et je lui répondis par le même mode qu'il pouvait signifier son pardon en effleurant la tête de chacun, ce qu'il fit. Il restait en retrait mais je le sentais en train de rire intérieurement tant la scène était cocasse. En même temps, j'étais touché de voir leur sincérité. Puis nous les quittâmes, je devais faire vite. La première étape fut de contacter mon père séance tenante. Il accepta de me recevoir immédiatement à son bureau.

Mon père à l'époque travaillait en relation avec les services de sécurité de Poseidia. Je ne me voyais pas me passer de cette carte. Je n'avais aucune envie de l'impliquer dans cette histoire et encore moins de lui raconter tout. Mais pas question d'abandonner Eta-Aram!

Je parlais donc à mon père de cette affaire sans aborder ce que j'avais à voir avec tout cela. Il m'écouta sans intervenir puis me demanda quel rapport j'avais avec cet Eta-Aram. *Un ami* lui répondis-je. *Quel genre d'ami ?* Je me sentis prêt à défaillir tant j'étais gêné. Rien à faire, cette fois il fallait lui dire. Brusquement, je sentis quelque chose bouger en moi. Je me ressaisis d'un coup, en me disant : Pourquoi avoir honte d'avoir

aimé Eta-Aram et de vouloir le sauver ? Qu'y avait-il de mal à cela ? Je me redressais soudain pour regarder mon père dans les yeux avec une audace qui me surpris moi-même :

- *C'était mon passeur.*

Il y eu un silence puis il dit :

*J'apprécie ta franchise car en fait, j'étais au courant de cette liaison. Je vais voir ce que je peux faire auprès des services de sécurité mais ne te fais pas trop d'illusions. Je ne te promets aucun résultat. Savoir mon père au courant de cette histoire me plongeait dans la plus grande perplexité. Que savait-il au juste ? Jusqu'à quel point était-il informé et surtout comment ? Qui me surveillait donc ?*

La situation était pour moi on ne peut plus gênante vis-à-vis de ma famille mais je fis le choix d'assumer cette relation. Après tout, je n'avais pas à avoir honte d'avoir aimé Eta-Aram et tant pis pour ceux qui s'en offusqueraient. Du reste, personne ne me fit de reproches.

Le coup de fil à mon cousin Enkhan fut bien plus facile. Il m'écouta prenant des notes au téléphone, me confirmant l'urgence à agir. Sa réponse fut sur le fond similaire à celle de mon père ; *ne sois pas trop confiant, mais je te promets de faire ce que je peux.*

Le premier résultat fut une convocation expresse par les services de sécurité. Je dus répondre à de nombreuses questions. Je fis le choix de dire tout ce que je savais sur Eta-Aram et son groupe, en insistant sur leur loyauté à l'autorité légale.

Enfin, Eta-Aram fut libéré sans que je sache laquelle des démarches avait abouti. Par contre j'eus ensuite la confirmation par Enkhan que son sort avait tenu à peu de chose dans cette période de purges et d'éliminations physiques. Bref, Eta-Aram fut libéré, ce qui eut pour conséquence de se revoir et bien sûr de se témoigner mutuellement une affection bien naturelle. Nous fondîmes littéralement dans les bras l'un de l'autre. En l'enserrant, j'eus soudain la perception violente de ce qu'il avait subi. La brutalité, la violence même car il avait été battu. Je perçus la peur et la détresse qu'il avait éprouvé dans sa cellule et pendant les interrogatoires. Il s'était cru perdu et aurait voulu dire adieu à ceux qu'il aimait dont moi. Tout cela m'explosa à la figure en un éclair et je pleurais contre lui. Cela fut à la fois très émouvant mais aussi très pénible car nous prîmes conscience de la force de notre attachement mutuel qui n'était absolument pas réglé.

De manière déroutante, je découvrais que mon désir envers lui était revenu avec la même force qu'avant notre rupture. Nous-nous aimions encore beaucoup trop pour devenir de simples amis. Ces retrouvailles me troublèrent dans ma relation avec Shilin. Que faisais-je avec elle si j'étais encore à ce point amoureux d'un ex ? Je n'avais pas cherché à cacher à SHILIN mon passé avec des hommes mais je m'abstins de lui raconter l'épisode des retrouvailles douloureuses avec Eta-Aram. Inutile de l'inquiéter en vain.

Shilin ne m'interdisait pas de voir mes frères et sœurs de vie ni mes pairs (la chose aurait été vite expédiée)

mais je voyais qu'elle prenait sur elle pour tolérer ces relations si importantes pour moi. Shilin finit par me demander de chercher un poste fixe à Poseidia, donc presque nécessairement un emploi de bureau. Insidieusement, je la voyais me ramener à la vie de la capitale et à ses mondanités. Cela voulait dire aussi de renoncer à l'île du serpent et à sa petite communauté et aux recherches en cours, ce qui me semblait un sacrifice exorbitant. Je réalisais aussi qu'elle n'était pas du tout attirée par une vie communautaire à la campagne et qu'elle aspirait à la vie de la capitale. Je me sentais comme un animal sauvage à qui l'on demande de vivre en cage par amour. Je savais comment une telle chose finirait ; un tel sacrifice se paierait un jour par de l'amertume voire de la haine et il n'en était pas question. De mon côté, je m'abstenais d'aventures masculines mais je voyais à quel point Eta-Aram me faisait encore rêver.

Je voyais peu à peu quel projet de vie Shilin avait pour nous : monter en promotion, faire l'ascension des degrés de l'honorabilité de la bourgeoisie de la capitale. Bref, devenir des notables enviés, des esclaves des conventions. Être un couple dans sa grande maison avec ses enfants qui eux-mêmes devaient réussir. Et quand cette vie « réussie » allait trop me peser, j'irais comme font nombre de bourgeois m'envoyer en l'air avec des mecs ou des filles dans les clubs de rencontre de l'infra-ville. Et nous apprendrions à nous détester tranquillement, mon épouse faisant de même avec des amants. Je connaissais de tels exemples qui étaient

fréquents dans la classe dominante de Poseidia. C'était pour moi étaient le comble de l'horreur ! Plutôt crever que vivre cela et le faire vivre à une épouse que j'aurais aimé un jour.

Voyant l'impossibilité de concilier nos projets de vie, je ne voyais aucun avenir à notre relation. C'est lorsqu'elle commença à parler d'avoir un enfant avec moi que je sentis le piège se refermer. Une fois père, je serais tenu par la culpabilité. Je ne voyais pas d'autre issue que de rompre sans tarder.

Ce fut terrible pour les deux. Le plus dur fut de réaliser à quel point cette rupture était douloureuse pour elle. Il lui était impossible de comprendre qu'on devait se séparer alors que nous étions bien ensemble, ce qui en plus était vrai. Je n'ai jamais regretté cette décision mais notre rupture fut plus totale que je ne l'aurais souhaité. Après cet échec très pénible, j'étais prêt à faire le deuil d'une vie conjugale stable, tout au moins avec une femme. Il y eu d'autres conséquences pénibles. Mon père fut très affecté par cette rupture qu'il vécut comme un profond échec. De ce jour, j'étais la plus grande déception dans sa vie. Il me dit un jour : *« si au moins tu n'avais pas d'intérêt pour les femmes, j'aurais compris mais quitter une femme comme elle quand on l'aime c'est incroyable. Shilin était prête à devenir la mère de tes enfants. Qu'est-ce qu'une femme peut donner de plus à un homme ? Et toi tu la congédie comme cela, sur un coup de tête. On ne traite pas les femmes comme cela ; tu entends ? »*. Ces mots me cinglèrent au visage comme un fouet. Il alla plus loin :

*Il faut que tu sache que ta mère et moi avons fait tout ce que nous pouvions pour toi, pour t'élever, pour que tu aies l'éducation la meilleure. Nous t'avons toujours laissé faire ce que tu voulais. Tu as pu aller dans le collège que tu avais choisi, même quand je n'étais pas d'accord, je t'ai toujours laissé faire en me disant que tu trouverais ta voie. Et maintenant quel est le résultat ? Tant d'années dans un collège de la loi d'Un, tant de formation et d'apprentissages pour se conduire comme un débauché.*

Ce fut la phrase de trop. Je pris congé sur le champ et je récupérais mes affaires. Le soir, je dormais chez un bon copain qui m'hébergea bien volontiers pendant quelque temps, puis j'allais vivre chez mon oncle maternel. Mon père n'était pas un homme sévère ou tyrannique mais là je l'avais vraiment déçu. Il me voyait comme un Donjuan incapable de se fixer à quelqu'un et se jouant des femmes. Il s'en suivit une période de rupture avec lui et j'en souffris beaucoup. Heureusement, les choses se passèrent mieux avec ma mère ainsi qu'avec mon oncle maternel qui était classiquement une autre figure de père en Atlantide. Néanmoins, la cassure avec mon père était bel et bien consommée. Je continuais à être en contact avec ma mère qui finit par me dire :

*- Tu n'es pas fait pour la vie mondaine de la capitale, avec elle tu aurais répété ce qui se passe entre ton père et moi, tu sais bien... Avec un lourd sous-entendu. Bref, elle comprenait même si elle n'approuvait pas vraiment. Je compris après coup que Shilin avait fait un travail de sape dans ma famille. Subtilement, elle avait tissé sa*



toile et je me retrouvais dans le rôle du mauvais bougre et elle de la victime séduite par un Don Juan versatile.

Ces deux ruptures sentimentales, la seconde ayant entraîné une rupture avec mon père, avaient du mal à se cicatriser et je commençais à envier les moines qui se passaient de vie amoureuse et après tout ne semblaient pas en souffrir. Je connaissais le monde monastique par des courtes retraites pendant lesquelles je ne me sentais effectivement pas tiraillé par des désirs ni par des manques affectifs. Mais étais-je capable de passer ma vie ainsi ? Quand je revenais à Poseidia, les tentations du monde reprenaient vite leur force... En tout cas, ces deux cassures successives eurent pour effet de me faire vivre une période de chasteté de fait plus que de choix.

Je n'avais pas envie d'être avec quelqu'un et le sexe n'était plus dans mes préoccupations. J'investissais alors les études, le sport et surtout la musique. Je pense qu'au fond, j'avais plus peur de faire souffrir quelqu'un d'autre plus que de souffrir moi-même. Je ne voulais pas aller de partenaire en partenaire en faisant des dégâts ainsi que mon père me l'avait lancé à la figure. Je vécu ainsi une phase d'abstinence, peut être nécessaire. J'avais besoin de recul.

Ce fut aussi une période d'approfondissement spirituel. En effet, je fis une nouvelle retraite spirituelle au monastère de la « citadelle de la sérénité » dans la cordillère. Ce sanctuaire se trouvait dans des

montagnes peuplées de communautés d'hommes libres mais fréquenté par des pratiquants venus des grandes cités. C'était un site magnifique, juché sur un promontoire entre deux vallons profonds, juste au-dessus de la sombre forêt de grands arbres. Vu de loin, le monastère ressemblait à un vaisseau blanc échoué sur l'éperon rocheux. Il avait effectivement une allure de forteresse de montagne même s'il n'avait jamais eu une fonction défensive. Le contraste avec l'immense forêt de cèdres environnante était saisissant. En arrière-plan, l'horizon était barré par de hautes cimes enneigées formant un amphithéâtre naturel. Un des pans de montagne voisin, bien ensoleillé, était strié de rangées terrasses de cultures où les moines aidés par des laïcs, faisaient pousser quantité de fruits, légumes et tubercules. La citadelle de la sérénité était un magnifique ensemble de petits bâtiments soudés les uns aux autres et formant un vaisseau posé sur la plate-forme. Vu de loin, ce monastère ressemblait vraiment à un dzong du Bhoutan. Vu de près, évidemment les choses différaient. Il était construit en blocs de granite selon la géniale technique Atlante mais comportait à l'intérieur beaucoup de boiseries chaudes qui sentaient bon la résine de cèdre. Ce monastère était organisé autour de deux cours intérieures à colonnes de pierre. La première cour, la plus vaste de forme trapézoïdale, était accessible aux visiteurs et aboutissait au temple. Derrière le temple, s'ouvrait une autre cour à colonnes, plus petite, réservée aux moines et aux retraits. Il s'y trouvait un petit jardin clôt combinant des plantes

aromatiques, des roches naturelles et de l'eau<sup>87</sup>. Les résidents laïcs (y compris les femmes) pouvaient y entrer à certaines heures mais pas y séjourner. Les parties principales du monastère étaient organisées autour de ces deux cours intérieures. Chacune de ces cours comportait une jolie fontaine d'où l'eau venue des ruisseaux voisins jaillissait à profusion. Le jardin des moines disposait en outre d'un agréable bassin de pierre génialement taillé dans un affleurement naturel de la roche mère. Le roc évidé était si compact qu'il retenait l'eau sans artifice. Au milieu de l'ensemble, entre les deux cours, on trouvait un joli temple de pierre en forme de croix composé d'un volume interne circulaire prolongé de quatre branches. Les murs, les plafonds et les colonnes étaient ornées de peintures délicates où dominait le fond bleu profond comme dans la plupart des temples de l'époque. Le bas des murs, constitués de blocs cyclopéens, laissait apparaître les pierres énormes parfaitement encastrées. Le temple lui-même, contrairement aux autres constructions du monastère était dépourvu de fenêtres et la lumière tombait par des puits de lumière ouverts dans le toit plat. En plus du temple, on trouvait les communs, la cuisine et le réfectoire. Les chambres des moines et des résidents se trouvaient à l'étage. Il y avait aussi une bibliothèque et des salles d'étude. Dominant la vallée, derrière le monastère, tout au bout du promontoire rocheux, se trouvait une plate-forme naturelle qui avait été aménagée en terrasse où se trouvait l'autel du soleil<sup>88</sup>.

---

87 Exactement à l'image des petits jardins Japonais.

88Pour ainsi dire l'équivalent des INTI WATANA des Andes (autels du soleil).

Une roche naturelle qui affleurait avait été taillée et polie pour devenir un autel autour duquel étaient pratiqués les rituels des solstices. Le paysage montagneux autour était majestueux et très inspirant pour le recueillement. Éparpillés dans les bois avoisinants, se trouvaient des petits chalets de bois abritant des ermites contemplatifs et de nombreux retraitants temporaires. Ce monastère abritait une soixantaine de moines permanents qui y résidaient, dont des maîtres de haute renommée. Une communauté de femmes se trouvait à deux kilomètres de là dans la même vallée. Elle aussi était réputée.

Le culte solaire avait un rôle central dans le paysage religieux d'Atlantide, est-ce à dire que les Atlantes adoraient le soleil en tant que tel ? En fait, de longue date, les Atlantes avaient découvert que le soleil était finalement une étoile assez banale dans l'espace et nullement le centre de l'univers. Il s'agissait donc bien du soleil en tant que métaphore. En effet, le soleil représentait l'Amour Universel en tant que dispensateur de vie, le principe créateur (dans le sens de création permanente) et vivifiant. Là encore, les Atlantes n'étaient pas à proprement parler créationnistes ; ils n'attribuaient pas le monde ni l'apparition de la vie à l'œuvre d'un dieu, fût-il le soleil lui-même. Là encore les processus d'évolution étaient connus. D'un autre point de vue, le soleil représentait ce qui révèle la nature des choses, ce qui permet le discernement entre la réalité et les illusions trompeuses. Le soleil était donc aussi un symbole de la conscience et de la clarté mentale.

De ce fait, le lever du soleil qui dissipe les ténèbres était synonyme d'éveil ou de prise de conscience, d'où l'importance cruciale du solstice d'hiver, la date où la lumière refait émergence des ténèbres.

Enfin le soleil représente aussi l'amour universel équanime : il brille toujours pour tous et de manière constante. S'il semble faiblir, c'est que nos nuages rendent notre esprit obscur mais le soleil lui, brille toujours autant.

J'avais 15 ans quand je fis ma première retraite de 10 jours dans ce monastère comme le faisaient des gens de ma famille, en particulier le frère de ma mère. Je pris l'habitude de renouveler cela chaque année toute ma vie. Je reçus des initiations auprès de maîtres qui résidaient à la citadelle de la sérénité. Certains venaient périodiquement à Poseidia pour donner des enseignements publics ou parfois plus confidentiels. Suite à cela, je reçus des pratiques que je devais faire chaque jour, au moins quelques minutes. C'était aussi important pour moi que de me laver ou de faire du sport. Ce séjour au monastère fut pour moi l'occasion de m'affilier à un maître et donc de devenir son disciple.

Les journées au monastère commençaient avant le lever du soleil et comportaient des enseignements, des temps de pratiques spirituelles et des travaux communautaires. Nous avions un temps chaque jour pour nous promener dans les bois alentours, notamment pour marcher jusqu'à une cascade, sous le col, au fond de la vallée. Il y avait chaque jour un rituel

collectif obligatoire dans le temple du monastère. En Atlantide, les rituels jouaient avec l'espace et le mouvement. Le plus souvent, il s'agissait d'une disposition en cercle en laissant volontairement un vide au milieu. Il en était de même pour les enseignements ; pour les grandes assemblées, les participants formaient des rangées concentriques. Le vide central, comme dans l'architecture était très important symboliquement ; nul ne devait occuper le centre. De même aucun objet n'était placé au centre, à l'exception rare d'un cristal dans certains cas. Parfois un diagramme était tracé sur le sol, au milieu de l'espace cérémoniel. Le plus souvent, il n'y avait rien. Cette symbolique du cercle se retrouvait aussi dans les danses sacrées, toujours organisées autour d'un vide central. Ceci explique la disposition des temples circulaires, souvent couverts d'un dôme ou parfois à l'air libre. Les officiants des rituels se disposaient selon des diagrammes correspondant au type de rituel, par exemple des pentacles, des octogones ou d'autres figures géométriques plus complexes. Il s'agissait parfois de figures ouvertes comme des U ou des V. Lors des rituels, il y avait une alternance entre les chants et les silences, l'immobilité totale et des mouvements de déplacement, par exemple pour marcher en cercle, mais aussi des mouvements sur place. En général, seul le directeur du rite parlait ou lançait les chants suivis par les autres. Il arrivait parfois qu'une autre personne s'anime et joue un rôle non prévu mais cela faisait partie intégrante de la pratique. Comme en musique, un rituel

avait sa partition mais pouvait connaître des variantes et des improvisations.

Au monastère de la citadelle de la Sérénité, les pratiques en petit nombre se faisaient aussi en cercle, ce qui était préférable pour la concentration mentale, à condition bien sûr de ne pas avoir quelqu'un comme Ashlem pour faire le pitre en face de soi.

Ainsi, les monastères montagnards n'étaient pas des lieux fermés hors du monde mais très fréquentés par les personnes en quête de spiritualité. Malgré les apparences, les lieux les plus isolés étaient extrêmement faciles à atteindre pour des aéronefs capables de traverser l'espace Atlante en un temps record. Contrairement aux avions, les aéronefs pouvaient se poser au centimètre près, à la verticale presque n'importe où sans installations particulières. Un modeste pré à peu près plat ou le toit-terrasse d'un bâtiment faisaient l'affaire s'il était assez solide.

Les seuls lieux interdits aux visiteurs étaient les ermitages réservés à des contemplatifs.

Depuis longtemps, la vie spirituelle avait déserté les villes même s'il y fonctionnait des temples importants. Les grands maîtres spirituels avaient de longue date élu domicile dans une ribambelle de monastères et d'ermitages perchés dans les montagnes ou disséminés dans la poussière des petites îles qui frangeaient l'ouest de la cordillère (et de l'île de Poseidia du même coup). Il ne s'agissait pas pour eux de fuir le monde mais de

s'enraciner là où le monde pouvait aller à leur devant. Ces monastères étaient bien modestes par rapport à la splendeur insolente des grands temples urbains mais ils étaient donc devenus des conservatoires des enseignements et des pratiques spirituelles d'Atlantide. Du reste, il existait quelques monastères plus importants regroupant des centaines de religieux et de religieuses, il s'agissait de monastères-écoles permettant aux moines mais aussi à des laïcs d'étudier dans un système universitaire religieux. C'était la suite des collèges comme celui qui m'avait éduqué. Une fois formés, ils se dispersaient dans les petits monastères disséminés sur le territoire Atlante, voire en exil pour certains. D'autres devenaient des enseignants en ville et enfant d'autres rentraient dans la voie des contemplatifs et se muraient dans la solitude des ermitages coupés du monde.

A l'époque finale, seule une minorité d'Atlantes s'intéressaient à la vie spirituelle et j'appartenais à des cercles qui n'étaient pas représentatifs de la société de l'époque. Il faut savoir qu'à l'époque finale, sans produire formellement un véritable schisme, il existait une véritable coupure entre ce que l'on pourrait appeler les religieux et les spirituels ; c'est à dire entre les personnes ayant de vrais idéaux spirituels et ceux qui avaient surtout les soucis de leur institution cléricale. Cela formait aussi une opposition entre une morale ouverte fondée sur une réflexion dynamique comme de ne pas nuire à autrui ou de pratiquer la bienveillance et une morale fermée énumérant des interdits et des



obligations sur un mode procédural. Dans mon collège, j'avais été formé par une morale ouverte (ce qui ne signifie pas forcément laxiste) mais à Poseidia, je fut aussi confronté à une morale fermée produisant des rigidités dans les classes dirigeantes en particulier. Les pires étaient ceux qui se servaient de la religion pour asseoir un pouvoir comme le firent les adeptes du taureau et leurs complices infiltrés dans l'appareil religieux. Là par contre, il y eu schisme et même une confrontation violente.

Quoi qu'il en soit, les retraites en des lieux reculés regroupaient les personnes sincèrement intéressées par la vie spirituelle, laissant les grands temples urbains aux carriéristes de tout poil.

La forteresse de la sérénité fut pour moi un lieu de guérison et je bénéficiais d'un accompagnement spirituel bien réel. Je me posais sérieusement la question de prendre les vœux de moine pour me raser le devant du crâne<sup>89</sup> et revêtir la robe bleue. Étais-ce là ma voie ?

---

<sup>89</sup>La tonsure des moines consistait à raser le devant du crâne en signe de renoncement aux mirages du monde. Les cheveux étaient gardés longs à l'arrière, attachés en queue de cheval pour les novices. Lors de l'ordination, cette queue de cheval était coupée.



## L'initiation du sceau

Les trois années de préparation s'étaient écoulées et la date de l'initiation approchait. L'initiation du sceau était fondamentalement une graine semée dans l'esprit que chacun devait ensuite cultiver pour en obtenir la transformation. L'initiation seule ne permet pas cette transformation<sup>90</sup> de l'esprit mais le travail qui en est fait ensuite est un puissant véhicule d'évolution spirituelle.

Là encore, l'initiation du sceau n'était pas automatique et devait être demandée. Je ne reviens pas sur toutes les étapes qui durèrent trois années. Cette fois, on nous emmena en groupe d'hommes et de femmes dans un lieu de pèlerinage aussi réputé que Lourdes ou Fatima aujourd'hui, situé dans le piémont de la cordillère. Le lieu était tellement extraordinaire qu'il y a quelque chose à en dire. Imaginez comme cadre les grands lacs des Alpes Italiennes comparable au lac de Côme ou au lac Majeur, donc un lac coincé à la rencontre de deux vallées alpestres et donnant sur le bord de la plaine centrale. Sur une rive du lac (côté plaine) du lac se trouvait une station thermale très fréquentée, comparable par son ambiance à Karlsbad en république tchèque ou Baden-Baden. Bien sûr, tout cela réalisé en style Atlante. Cette ville au bord du lac était pleine d'hôtels, de thermes, et d'équipements divers. Elle était desservie par un aéroport et une gare ferroviaire de surface et une station de tube enterré pour drainer le flux de visiteurs. Elle grouillait de touristes, de curistes

---

<sup>90</sup>Ou transmutation de l'esprit.

et de pèlerins. Pour l'ambiance, il y avait quelque chose (en plus propre) des bords du Gange à Varanasi (Bénarès). Comme dans les stations thermales d'Europe, la ville était riche en bâtiments en pierre et en immeubles cossus rappelant ceux de la cité de Poseidia<sup>91</sup>. Là encore de riches mécènes avaient comblés la ville de leurs largesses, prodiguant des fleurons architecturaux.

Mais nous n'étions pas là pour ces considérations futiles, car juste en face, sur l'autre rive du lac qui s'enfonçait tel un fjord dans la montagne se trouvait d'un des principaux temples à cristaux d'Atlantide. Au milieu du lac, se trouvait sur un îlot, le temple de l'oracle. C'était un petit sanctuaire interdit d'accès aux visiteurs. Y résidait le plus renommé des oracles de l'Atlantide. Le gouvernement le consultait et d'éminents personnages publics dont le chef de l'état et le roi s'y rendaient périodiquement.

Le soir avant d'embarquer, je me promenais avec un Ushtar sur le quai arboré bordant le lac et en face, sur l'autre rive, nous pouvions voir la pyramide couronnée du sanctuaire hémisphérique dont la luminescence était éclatante dans la nuit comme un joyau doué de vie. Tout autour les temples connexes se découpaient devant la masse des montagnes en arrière-plan.

---

<sup>91</sup>La plupart des petites villes d'Atlantide avaient une architecture fonctionnelle assez médiocre, exception faite de quelques bâtiments prestigieux et de quartiers historiques préservés. La capitale était un cas à part. Les villages étaient en général bien plus jolis.

- *Tu vois Asraan, c'est là qu'on va demain. On y va pour mourir et renaître dit-on.*
- *Je sens que c'est très important pour toi, pour moi et pour bien d'autres personnes. Tu as peur ?*
- *Non mais je sais que cela va secouer ; dit-il en souriant.*

Le lendemain, nous prîmes la première navette traversant le lac pour arriver avant le flot des pèlerins. En traversant le lac, on changeait d'univers. Le sanctuaire se trouvait à la rencontre de deux vallées s'engageant profondément dans la cordillère. Adossé à une montagne se trouvait une haute pyramide à degrés qui s'avancait sur trois côtés, le quatrième étant collé à la montagne. Au sommet se trouvait un temple rond encerclé d'un anneau de monolithes imposants couverts de linteaux, formant une galerie pourtournante. Ce temple était recouvert d'un dôme luminescent d'une douzaine de mètres de diamètre (modeste comparé aux cent vingt mètres du dôme principal de Poseidia<sup>92</sup>). Les dômes luminescents restaient néanmoins quelque chose d'exceptionnel en Atlantide.

Au centre de ce temple, sur un piédestal rond était fiché un grand cristal un peu comme une lame dressée vers le centre du dôme. Ce cristal aussi brillait d'une lumière perpétuelle bien que changeante selon les moments.

Il y avait un autre élément remarquable. Dissimulée dans la montagne puis dans la maçonnerie, une grosse

---

<sup>92</sup>Cette pyramide avait la taille des rangées de pyramides qui formaient des couronnes successives sur le NAHKRON de POSEIDIA.

conduite d'eau amenait un flot important qui était capté dans la montagne juste derrière pour jaillir avec force et abondance juste sous le temple sommital. Cela formait une puissante cascade qui rebondissait bruyamment étage après étage de la pyramide formant des rideaux d'eau. J'imaginai avec peine le diamètre du tube caché capable de conduire un tel débit d'eau en haut de la pyramide et la pression colossale qui devait s'y exercer. Il existait une autre source qui jaillissait d'un puits artésien très profond percé sous la pyramide, exactement à la verticale du cristal. Cette eau très particulière, chargée en énergie par la terre et par le cristal lui-même emplissait calmement le bassin rond autour du Tuoi<sup>93</sup> puis filait sous le dallage pour rejoindre le grand flux juste en contrebas du temple. Concrètement, l'eau bouillonnait avec force tout autour du temple et cascadaït d'étage en étage formant un impressionnant escalier d'eau chantant comme un torrent de montagne. Finalement, ce flot puissant tombait dans des bassins-piscines servant aux purifications rituelles avant de rejoindre le lac. C'était à couper le souffle. Pour les Atlantes, l'eau qui passait autour du cristal se chargeait en bénédictions qui venaient se répandre dans le flot qui bouillonnait sous le temple avant de consacrer le lac lui-même qui du coup devenait un lieu saint aussi. Une partie de cette eau sacrée était à disposition dans des fontaines à la base de la pyramide où les pèlerins venaient boire ou remplir des bouteilles pour les ramener chez eux. Il était interdit de la vendre. D'autres personnes se baignaient dans les

---

93« Pierre de feu » ou cristal luminescent.

bassins en contrebas, tant pour la pureté rituelle que pour les vertus de guérison du corps et de l'esprit attribuées à cette eau.

J'avais vu toute sorte de choses superbes en Atlantide mais ce temple avec sa cascade puissante dépassait en splendeur tout le reste. Il y avait aussi d'autres bâtiments, en particulier un monastère de femmes d'un côté et un monastère d'hommes de l'autre.

On nous fit faire le tour du sanctuaire selon l'usage, boire l'eau sacrée, nous baigner dans un bassin lustral puis monter les degrés avec des rites spécifiques jusqu'à nous mener autour du dôme dont nous fîmes trois fois le tour par la galerie pourtourante en marche pleinement consciente. La méditation marchée était très pratiquée en Atlantide, ce qui donnait aux processions une intensité spirituelle inouïe. Les non-initiés n'avaient pas le droit de rentrer dans le sanctuaire mais aux heures de visite pouvaient regarder furtivement le cristal lumineux en passant devant la porte du dôme (une grille interdisait l'accès par sécurité).

Rien qu'en tournant autour, je sentais la puissance phénoménale de la bête, pour moi quelque chose de plus profond que celui du Nahkron de Poseidia. Du moins, cela me touchait bien plus.

Après tout cela (qui prit tout de même une journée), nous fûmes emmenés dans un temple secondaire en contrebas de la pyramide et utilisé pour la première phase de l'initiation. Pour y entrer, nous dûmes nous dévêtir, traverser le rideau d'eau glacé qui masquait le

seuil du temple inférieur et nous revêtir à l'intérieur des tuniques blanches de l'initiation.

A l'intérieur, un rituel collectif eu lieu, on nous fit des impositions de mains sur la tête et au-dessus de certains points du corps pour activer des centres énergétiques de manière à nous « imprimer le sceau ». L'image était celle de semer une graine dans la terre. Une fois la graine semée à nous de la faire lever.

L'étape suivante fut de nous emmener à pied dans les montagnes en amont du temple pour faire la retraite correspondante.

Chacun fut isolé dans une hutte dans les bois contrairement aux autres retraites où nous étions toujours en groupe. La hutte avait le volume interne d'une tente igloo de deux ou trois places. Ma hutte était petite et trop basse pour y tenir debout. Elle se composait d'un faisceau de branches recouvertes de paille et de joncs. Il y avait une seule ouverture face à l'est mais pas de fermeture. Pour tout vêtement, nous portions un pagne et un grand et chaud poncho servant de vêtement le jour et de couverture la nuit. Pour tout meuble, une souche de bois et une litière de feuilles servant de matelas avec la fameuse couverture. Un ruisseau voisin fournissait la boisson et servait à faire sa toilette. Notre nourriture était végétarienne, simple mais correcte. On nous l'apportait une fois par jour en silence. Le seul « luxe » était un dispositif permettant d'éloigner les insectes, chose précieuse pour éviter les moustiques. Le but n'était pas de nous faire souffrir car au fond, nous n'étions exposés ni au froid ni à la faim mais de nous faire interioriser, si nous en étions



capables, la puissance de l'initiation. Pour cela, il fallait quelque jour d'isolement dans des conditions bien particulières. Étant seul, nous ne parlions pas mais nous ne devions pas non plus utiliser la télépathie. Néanmoins, à notre insu, nous avions tout de même la perception de ce qui arrivait à nos confrères de retraite.

Nous avons un programme très chargé de méditations et de pratiques psychophysiques. Nous étions sensés rester constamment en méditation quoi que nous fassions (ce qui était loin d'être toujours mon cas). Plusieurs fois par jour, je faisais des pauses en marchant dans les bois mais je ne devais pas m'éloigner au-delà d'un certain périmètre. J'étais habitué à camper dans les bois, parfois seul, dans des conditions certes moins ascétiques. Pour la première fois depuis l'enfance, je connus la peur. Le jour, tout allait bien. Souvent, j'allais m'asseoir en tailleur sous un arbre dominant la vallée et je contemplais le lac magnifique en contrebas. La nuit était une autre affaire. Une angoisse diffuse montait à la tombée du jour et la peur venait par à coup pendant la nuit. Elle était d'autant plus forte qu'elle était dépourvue d'objet. Ces accès de peur parfois soudains me mettaient sur la défensive et me maintenaient dans une vigilance de tous les instants. Je sentais parfois autour de moi des présences hostiles prêtes à me fondre dessus. Au bout de quelques jours, je compris que ce que je craignais n'était pas un danger extérieur ou quelque puissance hostile mais bel et bien les forces telluriques qui travaillaient dans mon inconscient en pleine ébullition. Cette prise de

conscience ne me rassura pas plus car je craignais que mes mouvements internes ne viennent rompre la digue de l'entraînement mental et de la connexion à l'Un que l'initiation avait activée. Autrement dit, les grenouilles qui dormaient dans la vase de mon esprit s'excitaient brusquement et je n'étais pas sûr de pouvoir contenir l'agitation de ce zoo interne. On dirait aujourd'hui s'agiter comme un troupeau de diables dans un bénitier. Quel cirque ! Etais-je capable d'affronter tout cela ? Ne mettais-je pas en jeu ma propre santé mentale ? Pourtant en fond, quelque chose me rassurait. J'étais physiquement seul mais je sentais bien que la pratique me reliait à quelque chose de protecteur. Cette situation connut une nuit une sorte de paroxysme puis, vinrent les premières lueurs de l'aube.

J'étais assis en tailleur à l'entrée de ma hutte et bien qu'il fasse encore nuit cela vint.

Comme une certitude tranquille.

Cela vint.

J'étais là confiant, souriant sans doute, heureux peut-être.

C'était.

Le jour se leva et on vint me chercher et nous ramener dans le petit bâtiment servant de logistique aux retraites. Douche chaude, repas, retrouver les collègues et leur donner l'accolade chaleureusement sans se parler. Je n'éprouvais pas un manque mais je me sentais déborder d'amour envers tout le monde. Puis, chacun eu un entretien individuel avec le maître de retraite. Il

n'y eu pas d'échange. Il me regarda en silence, me fit m'allonger et passa la main au-dessus de moi.

- *Relève-toi. Tu as le sceau gravé en toi, la greffe a pris. Tu pourras recevoir l'initiation finale.*

Il sourit en me serrant par les épaules et me congédia. Ce fut tout. Nous étions tous porteurs du sceau. Le lendemain, le jour se levait à peine quand nous gravissions de nouveau la pyramide du cristal nous étions venus le premier jour.

On ne rentrait pas aussi directement dans un sanctuaire à cristal. Nous fîmes d'abord le tour par la galerie à colonnes, ouverte sur l'extérieur, puis la première porte s'ouvrit et nous entrâmes dans la galerie incluse dans le mur circulaire du sanctuaire, une sorte de boyau d'un mètre de large pour refaire un tour complet dans l'épaisseur de la muraille. C'est alors que coulissa dans le mur la seconde porte, celle qui ouvrait sur la salle du cristal. Nous entrâmes enfin.

La meilleure image que je pourrais donner est l'impression de rentrer dans une énorme coquille d'œuf. Le dôme était lisse et d'une clarté uniforme, un peu comme ce que doit voir un fœtus lorsque sa mère expose son ventre au soleil. Tout baignait dans cette lumière diaphane venant de partout mais sans source claire. Il n'y avait ni motif ni inscription ni ornement d'aucune sorte sur les parois. Au milieu de la salle ronde comme un four mais très spacieuse, se trouvait une pièce d'eau au raz du sol. Malgré le courant l'eau avait un aspect solide comme un cristal transparent. Au milieu, tel un lotus érigé, se dressait le fameux cristal, un peu plus grand qu'un homme, planté telle une lame

aux faces étincelantes, translucides et surtout luminescentes. C'était la première fois que je me trouvais en présence d'une chose pareille et c'était bouleversant car cette chose était animée d'ondulation lumineuse comme une créature vivante. Nous en fîmes le tour avant de nous disposer tout autour ainsi que le maître de l'initiation qui nous accompagnait et menait le rituel. La porte massive se referma derrière nous en coulissant puis sembla se fondre dans la paroi. Nous n'entendions plus le bruit de la cascade à l'extérieur et un silence impressionnant s'installa. Nos semelles en latex ne faisaient aucun bruit sur les dalles de mica qui couvraient le sol.

Nous fîmes les offrandes correspondant à ce rituel : l'offrande de chant<sup>94</sup> rompit le silence lourd. Le maître d'initiation lança sa belle voix et nous nous superposâmes les nôtres dans un ensemble vivant. La mélodie était si émouvante que j'en avais la chair de poule sur tout le corps. L'offrande de danse<sup>95</sup> suivit avec des mouvements très lents, comme dans le taï-chi-chuan. Il faut imaginer des mouvements très amples qui devaient s'enchaîner de manière fluide avec une concentration mentale très profonde. Je percevais plus que je ne voyais réellement les mouvements de mes compagnons et ils étaient parfaitement synchronisés puis notre respiration étant redevenue normale, vint l'offrande de la présence, c'est à dire l'offrande purement mentale.

---

94Les prières étaient chantées ou scandées en rectotono.

95Il s'agissait d'une prière dansée dont chaque mouvement avait un sens précis.

Nous récitâmes alors la prière qui unit qui commençait par :

*« Ne formons qu'un seul corps, n'ayons qu'une même parole<sup>96</sup>,*

*Ensemble dans le même mouvement nous agissons pour Un.*

*Puissè-je être le roseau creux dans lequel vibre le souffle perpétuel ;*

*Le souffle de l'amour qui unit l'infinité<sup>97</sup> des êtres. »*

Cette formule était reprise à plusieurs reprises dans le rituel de l'union. Elle pouvait aussi être chantée isolée comme mantra et reprise à l'infini.

L'intensité de ce qui se passa ensuite n'est pas accessible au langage mais nous bouleversa tous. Puis vinrent les vœux, le plus important était l'engagement à ne pas nuire (la non-violence) la fidélité à la Loi d'Un, l'amour du prochain. Nous sortîmes à la queue-le-le sonnés comme après une chirurgie. Cette cérémonie me parût très longue, en fait en dehors du temps conventionnel. Dans la réalité, cela se déroula en quelques minutes car il était dangereux de rester plus longtemps à côté d'un grand cristal. S'ils n'émettaient pas de radiation mortelles comme le radium, il rayonnait d'eux une telle puissance énergétique que ce n'était pas sans effet sur le corps comme sur le mental. En redescendant les escaliers, je pleurais sans savoir si

---

<sup>96</sup>Ici, parole ou voix.

<sup>97</sup>Ou encore la multiplicité ou les êtres innombrables.

mes larmes exprimaient de la douleur ou de la joie. Sans doute les deux à la fois ; la douleur d'éprouver une telle joie. Nous restâmes en silence le restant de la journée et le soir, nous regagnâmes nos chambres pour tomber épuisés dans un sommeil lourd de rêves puissants. Il nous fallut plusieurs jours pour retrouver notre état habituel. Puis nous rentrâmes chacun dans nos lieux de vie.

Cette expérience m'apporta un certain nombre de certitude dont la réponse à des doutes sur la voie à suivre. Devais-je m'orienter vers la prêtrise et prendre des vœux de moines ? Demeurer laïc dans le monde ? Il m'apparût que ce n'était ni l'un ni l'autre mais une troisième voix : un mode de vie spirituel mais pas clérical, dans le monde mais en marge de la société urbaine. En fait, ce cadre n'existait pas, il était à créer.

J'eus aussi l'intuition de désastres à venir prêts à fondre sur nous tous. C'était terrible au-delà de tout ce qui peut être imaginé mais j'eus l'intuition que la vie reprendrait ensuite. Donc, j'avais eu mon oracle même si ce n'était pas le but de ce singulier séjour.

Je rentrais donc à Poseidia me sentant convalescent comme après une maladie. Je retrouvais mes amis avec beaucoup de bonheur et repris mes études et mes recherches. Je réalisais alors à quel point que, s'il m'était possible de vivre sans relations amoureuses, je ne pouvais me passer d'amis affectueux.

Je m'étais donc fait à l'idée de rester célibataire et mes sens me laissaient à peu près tranquilles, et pourtant...







## **Abécédaire Atlante :**

### **A**

**Alimentation :** La plupart des Atlantes avaient un régime omnivore avec une importante consommation de légumineuses comme les fèves, les graines de lupin, les lentilles et poids-chiches, des céréales sous forme de semoule ou de boulgour mais aussi des tubercules. La consommation de produits animaux était assez limitée et consistait surtout en produits de la mer comme le poisson. La viande proprement dite était assez peu consommée et le plus souvent sous forme de ragouts. Comme crudités, on trouvait des fruits frais et des salades.

Une partie minoritaire de la population était végétarienne pour des raisons religieuses. La cuisine était riche en condiments et épices et ressemblait à la cuisine libanaise moderne avec des équivalents des mezzé.

**Architecture :** Il n'est pas possible de faire une présentation valable de dizaines de millénaires d'art de bâtir. Pour ne parler que de l'époque finale il peut être donné quelques notions. Il existe des constantes comme les toits plats et l'inclinaison des murs à l'intérieur.

L'architecture sacrée : Bien des édifices Atlantes ressemblaient à des constructions antiques, en particulier à l'Égypte pharaonique. Ainsi, les hautes

salles à colonnes, les colonnades extérieures, les obélisques taillés dans un seul bloc, les pylônes d'entrée ou encore des statues de lions couchés gardant la porte des temples. Les édifices avaient des toits plats en terrasse, souvent sur plusieurs niveaux. Il existait quelques pyramides lisses comme en Égypte mais c'était exceptionnel. Il existait d'innombrables pyramides à degrés coiffées de temples très comparables à celles d'Amérique centrale. Les murs des édifices prestigieux étaient systématiquement inclinés vers l'intérieur. Certains avaient la silhouette d'une pyramide tronquée. Les portes et fenêtres étaient en principe de forme trapézoïdale.

Il existait cependant des choses sans équivalent dans l'antiquité dont les dômes hémisphériques. Ils étaient lisses et parfois d'une portée inconcevable, même aujourd'hui. On aurait pu faire tenir une grande cathédrale sous certains dômes. Ces dômes n'étaient pas maçonnés ni assemblés mais produits par un procédé très particulier. Un puissant champ de force était généré et servait de support à l'agrégation d'atomes de silice et de divers minéraux qui venaient former une masse qui en s'épaississant formait un dôme d'un seul bloc minéral. Ces dômes étaient parfois translucides et pour certains luminescents.

Les sanctuaires les plus sacrés étaient aménagés avec un plan concentrique à symétrie centrale, exactement comme les temples *mandala* d'Asie.

L'architecture officielle : Au cœur des villes Atlantes se trouvaient des édifices énormes avec de multiples

étages. Ils étaient bien moins hauts que les grattes ciels d'aujourd'hui mais leur volume pouvait être comparable. La grande particularité était qu'ils étaient construits dans un magnifique appareil de pierre de taille alternant avec des grandes façades vitrées comparables à celles des immeubles actuels. Les aménagements internes étaient le plus souvent fonctionnels voire hautement technologique. Les bâtiments publics les plus prestigieux étaient coiffés de toits maçonnés formant une crête faitière très caractéristique. Ces bâtiments avaient des fonctions administratives et politiques. Les Atlantes faisaient un grand usage de pierres reconstituées ayant l'aspect de roches naturelles et permettant de faire des blocs gigantesques, outre les pierres naturelles taillées.

- Les maisons d'habitation étaient construites en matériaux bien plus légers. Bien souvent, elles étaient réalisées en pisé blanchi à la chaux. Elles étaient le plus souvent fonctionnelles et équipées de tout le confort « moderne ».
- Il existait une architecture technique en métal comme les ponts suspendus. Les gares souterraines alliaient les technologies de pointe à une esthétique monumentale. Les infrastructures techniques diverses comme des usines et des entrepôts équipaient les villes, systématiquement en sous-sol.

**ATL** : Eau. Un des rares termes atlante transmis jusqu'à nos jours (en Nahuatl). Par définition, l'Atlantide était le pays de l'eau du fait de l'omniprésence de la mer, de la forte pluviométrie, des fleuves et des innombrables aménagements hydrauliques. Plus qu'ailleurs, l'eau y était synonyme de vie. Les Atlantes avaient pour norme de se baigner tous les jours, non pas tant pour se laver que pour nager, activité que tout le monde pratiquait quotidiennement. L'eau faisait aussi partie du culte religieux, qu'il s'agisse de purification, d'offrande ou de bénédiction. Dans la culture Atlante, la voie navigable symbolisait la route et le bateau était le véhicule par définition. L'eau représentait aussi le commerce et le voyage, même lorsque furent inventés des aéronefs. La navigation ludique pris alors le relai sur l'utilitaire. Du reste, le terme pour aéronef était « bateau du ciel ».

## **B**

### **BAAL-ILLAL :**

Ce nom désigne au départ un culte associé à un protecteur de la loi d'Un, représenté par un taureau. Au fil du temps, ce culte pris une tournure sectaire devenant un mouvement à la fois politique et religieux. Ce mouvement devenu politique revendiquait la pureté religieuse et raciale, prônant la domination des Atlantes sur les autres peuples, alliée à un sectarisme religieux et politique. Ce mouvement, remonte aux débuts de la civilisation Atlante et constituait au départ une confrérie spirituelle qui a graduellement, mais tout de même de bonne heure, été pervertie par la quête de pouvoir et de domination. Au cour de cette longue histoire, est à noter

une récurrence de la pratique des sacrifices animaux et surtout humains qui bien qu'interdits furent pratiqués en particulier dans des périodes de guerres et de troubles, en totale contradiction avec la doctrine de la Loi de Un.

A la fin de l'époque Atlante le mouvement BAAL-ILLAL était devenu un exact équivalent du fascisme racial qui avait infiltré la société de bas en haut, même s'il existait de puissants mouvements s'y opposant dont la puissante confrérie du Trident, elle-même sujette à caution.

A l'époque finale, ce mouvement des BAAL ILLAL prônait un normativisme rigide dont le rejet du métissage considéré comme un crime. Dans une moindre mesure, l'homosexualité, pourtant très ancrée dans la culture Atlante était vue comme une « pollution de la race ». En même temps, cette rigidité morale très dure masquait des conduites de débauche effrénée. A toutes les époques, le puritanisme et la débauche ont toujours fait bon ménage...

### **Beauté :**

Pour les Atlantes, la beauté était la manifestation du divin. Il y avait un lien très fort entre le beau et le bon. Cela se portait absolument pour tout. Il était impensable que le cadre de vie ne soit pas beau, qu'il s'agisse de la nature, des lieux de vie. Les villes devaient être belles, non seulement les édifices prestigieux mais aussi l'ensemble des aménagements utilitaires ou non. L'urbanisme était particulièrement soigné, même dans le détail. Ce n'est qu'à l'extrême fin de l'histoire atlante que l'on vit apparaître des

constructions sans charme et encore, de manière très discrète. L'Atlantide ou du moins l'île de POSEIDIA ne connut jamais la laideur des zones industrielles, celle des abords de nos agglomérations modernes.

La beauté des temples était considérée comme inséparable de leur sacralité. De la même manière, la beauté des musiques, des chants et des danses liées au culte. Très tôt, les Atlantes établirent des rapports de proportions de la beauté. Ces rapports de proportion se retrouvaient dans l'architecture, la musique, la peinture et jusque dans les objets du quotidien et enfin dans le corps humain, exactement comme dans la Grèce classique.

La beauté des femmes et des hommes était valorisée de manière égale. Les Atlantes soignaient leur apparence et l'élégance en toute chose était un devoir. Lors des fêtes, les hommes comme les femmes pouvaient se maquiller et se parfumer, même si cela restait très discret. Ils apportaient un souci à l'élégance tant dans les vêtements que la coiffure. C'est sur le corps lui-même que se portait le souci de la beauté. La pratique des sports par toute la population ainsi que l'équilibre alimentaire maintenaient la population dans une vitalité insolente et une allure athlétique surprenante. Les Atlantes ne pratiquaient pas de musculation visant à les faire gonfler ni de chirurgie esthétique. Ils n'en avaient tout simplement pas besoin. Il y avait bien plus, la pratique généralisée de la régénérescence cellulaire maintenait les Atlantes dans un aspect de 25 ans la plus grande partie de leur vie. Cette même pratique permettait de « reprogrammer »

les cellules et de faire disparaître les maladies génétiques ou immuno-acquises. De la même manière, des manipulations génétiques avaient orienté le génome en activant certains caractères pour en désactiver d'autres. Au départ, il s'agissait de rectifier des anomalies génétiques graves, ensuite, le bricolage génétique continua, y compris pour des raisons esthétiques. Le phénotype en fut sensiblement modifié. Il existait en Atlantide un véritable culte du corps qui n'était pas sans poser des problèmes. Pour les adeptes de la Loi d'Un, cela poussait au narcissisme et à des préoccupations futiles. Pour les adeptes de la loi d'Un, ce qui comptait était les qualités d'une personne et non sa seule beauté physique. Ce culte du corps avait encore un autre effet ; exclure. En effet, la laideur ou la difformité ne faisait plus partie du quotidien et générait un sentiment d'horreur plus que de solidarité. Cela alimentait aussi le racisme. Les autres nations n'avaient pas accès à la régénérescence cellulaire ni à des soins comparables. Les autres peuples de la terre étaient donc soumis au vieillissement précoce, aux infirmités de toutes sortes, au manque d'hygiène et à la misère sous toutes ses formes. Pour des Atlantes, voyager à l'étranger était s'exposer à la vision de corps abimés, au dénuement et à la saleté. Le culte du corps contribuait à maintenir la représentation selon laquelle les Atlantes étaient les « vrais » humains et les autres peuples des primates disgracieux. A cela se rajoutait le vertigineux écart technologique.

## C

**Caste** : La société Atlante était organisée en hiérarchie de castes héréditaires et endogames. Au départ, les castes correspondaient à des corps de métiers qui se structurant devinrent des catégories de plus en plus étanches. Au départ, la société Atlante était égalitaire mais elle devint de plus en plus hiérarchisée. La disparition de nombreux métiers manuels avec la mécanisation ne supprima pas le système des castes, elles continuèrent à exister en tant que groupes sociaux où le sectarisme remplaça l'identité professionnelle. Des groupes se définissant les uns contre les autres sans s'appuyer sur une pratique professionnelle. Loin de s'atténuer, les tensions sociales flambèrent. Comme dans l'Inde moderne, une partie de la population refusait le système des castes et des associations souvent religieuses travaillèrent à recoudre le tissu social déchiré. C'était en particulier le cas de la Loi de Un.

**Cordillère** : Aujourd'hui la dorsale médio-océanique de l'atlantique nord. C'était véritablement la colonne vertébrale de l'Atlantide qui formait une chaîne de montagne escarpée traversant l'Atlantide du nord au sud. Il y existait une activité volcanique permanente, d'où un thermalisme très présent. De tous temps, des populations menacées s'y réfugièrent et y établirent des communautés à tendance autarcique. Ces communautés devinrent majoritaires dans un important district montagneux qui devint presque un état dans l'état. La forêt pluviale couvrait l'essentiel de ces



montagnes. Seules les Açores émergent encore de cette chaîne puissante.

**CORNE (nord) :** Prolongement nord de la cordillère se terminant par une péninsule montagneuse frangée d'îles à l'image de la Patagonie Chilienne ou du nord de l'Ecosse. Cette presque île était peu peuplée et dotée de paysages magnifiques. A part quelques villes minières, les « hommes libres » formaient l'essentiel de la population.

**CORPORATION :** En Atlantide, les métiers formaient des corporations très cohésives. Tout le monde n'avait pas un métier et ceux qui en avaient un en réglementaient l'accès en défendant leurs prérogatives. Les corporations étaient à la fois des syndicats, des chambres professionnelles et des confréries de métier. Les corporations assuraient la formation professionnelle par apprentissage, elles assuraient aussi le logement et les loisirs. C'étaient aussi des réseaux de solidarité très efficaces. En général, les gens se mariaient au sein de la corporation et souvent les enfants entraient dans la corporation des parents (au moins un des enfants). Les fonctionnaires échappaient à ce système par les concours ouverts à tous, y compris aux basses castes. Les corporations étaient au fondement du système des castes qui n'avait rien de religieux.

**Cristaux :** Ces fameux Tuoai, les pierres à feu à l'éclat unique. Il s'agissait de cristaux de taille, forme et couleur variées et aux propriétés multiples. Ces pierres

étaient artificielles. La technologie permettant de les créer s'était en partie perdue et à la fin de l'Atlantide, on ne savait plus faire des cristaux aussi puissants que ceux d'époques antérieures. La luminescence se produisait quand les cristaux étaient exposés à un champ de force d'une certaine intensité, ils semblaient alors s'allumer de l'intérieur. L'intensité lumineuse était proportionnelle à l'intensité du champ de force et pouvait donc varier. Ils ne produisaient ni chaleur ni radioactivité.

Concrètement, les cristaux jouaient plusieurs rôles :

- Amplificateurs d'énergie pouvant générer de quoi mouvoir un aéronef, alimenter en énergie une usine ou une ville.
- Concentrateurs d'énergie, capable de réunir des énergies dispersées et de la concentrer en un seul point de manière très puissante. On imagine la puissance destructrice des « rayons de la mort ». Il existait des armes portatives (comme un PM) qui pouvaient envoyer un rayon mortel comme dans plus mauvais films de science-fiction. Il en existait d'autres portés par des véhicules et des aéronefs encore bien plus destructeurs.
- Pouvoir de guérison sur le corps et l'esprit. Ou pouvoir de tuer à distance et de rendre fou. Les cristaux agissent directement sur les centres énergétiques du corps et à travers eux sur le mental comme sur le corps physique. D'où

l'importance de ne pas rester à proximité trop longtemps.

- Connecteurs ; les cristaux permettaient de communiquer à distance entre humains, y compris vers d'autres planètes et d'autres niveaux de réalité. En quelque sorte, un téléphone psychique universel.
- Le stockage de donnée ; les cristaux pouvaient conserver et restituer des masses d'informations plus vastes que la bibliothèque d'Alexandrie. D'autant plus que les cristaux ont la possibilité d'entrer en résonance et d'aller prendre ailleurs (dans un esprit ou dans un autre cristal une information, vision, émotion). Le réseau des cristaux est donc sans limites et constituait donc une forme de réseau internet universel. De la même manière, l'énergie des cristaux peut se mettre en réseau ce qui la démultiplie de manière exponentielle. C'est ce qui explique la puissance phénoménale du cristal central du Nahkron.
- Certains cristaux (comme celui du Nahkron) étaient habités par des entités subtiles et étaient en quelque sorte vivants. D'autres non mais pouvaient par moment « inviter une entité » qui devenait présente à travers le cristal, ici aussi pour le meilleur ou pour le pire. Il y avait des cas « d'invasion mentale » à travers des cristaux.
- Les cristaux sont en rapport direct avec les énergies telluriques et cosmiques et ont pu provoquer la première période de destruction de

l'Atlantide par surcharge. C'est un peu les aiguilles d'acupuncture de la terre, en lien avec les astres.

- L'atmosphère énergétique de certains temples et villes comme Peos et Poseidia étaient complètement imprégnées par un halo énergétique produisant du bien être chez tous les êtres vivants. A Poseidia, la croissance des plantes était très favorable. On disait que les gens qui y étaient nés et y vivaient depuis longtemps étaient en meilleure santé, vivaient plus longtemps, étaient plus vigoureux et plus beaux.

## D

**Danse :** Tous les atlantes apprenaient à danser dès l'enfance. Danser était aussi naturel que marcher, courir ou nager. Cela faisait partie de la vie quotidienne. La danse n'avait pas pour but d'affirmer le narcissisme (regarde comme je danse bien) mais de coopérer à un ensemble et à entrer en relation.

Il existait de nombreuses formes :

Les danses sociales : lors de fêtes privées ou publiques, les danseurs (c'est-à-dire tout le monde) formaient des lignes parallèles, des cercles ou des figures plus complexes en synchronisant leurs mouvements. Dans un style évidemment différent, c'était l'équivalent des Festou Noz bretons ou des Céilidh irlandais. Les danses populaires du Tibet ou du Kurdistan pouvaient aussi ressembler à cela. Il existait des danses de femmes,

d'autres d'hommes et mais les danses sociales étaient massivement mixtes. Il existait partout des lieux de rencontre où les gens dansaient mais en général, il s'agissait de danses sociales dont le but était la rencontre entre les gens et non la surdité précoce.

Les danses de couples appartenaient plutôt à un niveau « professionnel » en nécessitant un haut niveau d'exécution. Il s'agissait alors de danse de couple « ouvertes » c'est à dire où les danseurs évoluaient en se rapprochant et en s'éloignant sans jamais se coller ; un peu à l'image du patinage artistique aujourd'hui. Il n'existait pas de danse où des couples se frottaient les uns comme les autres. La valse comme les slows ou le tango seraient apparus comme vulgaires. Idem pour certaines danses convulsives actuelles qui auraient beaucoup d plut.

### **Les ballets :**

Cela correspondait aux musiques classiques. Il existait des spectacles composites comportant la musique, le chant et des ballets. Ces spectacles pouvaient durer des heures. Ils étaient l'équivalent de nos opéras. Ces danses spectaculaires nécessitaient un très haut niveau de performance artistique et sportive, comme la danse de ballet classique aujourd'hui. Par ailleurs, cela faisait moins mani rer. Les danses baroques et par certains côtés la danse moderne s'en rapprochent davantage.

Des danses sacrées étaient exécutées lors de certaines cérémonies, pas uniquement par des religieux. Il s'agissait d'offrandes par la danse. Ces danses étaient

hautement codifiées avec beaucoup d'hiératisme et de majesté. Il existait en général tout un langage de la danse à savoir que les figures renvoyaient à un sens et que l'enchaînement des figures était le déroulement d'un discours. Dans le cas des danses sacrées, il s'agissait d'une prière dansée renvoyant à un texte précis. Imaginez les chrétiens dansant le nôtre père ! Cette codification existait aussi dans la musique et était liée à l'écriture. Le fait d'écrire par idéogramme permettait de symboliser le signe par un son ou par une figure de danse et rendait possible de danser le texte pour qui possédait le code. Lors des rituels, la musique, la danse et le texte convergeaient dans la prière.

Il existait des danses liées à une corporation, par exemple, les clubs sportifs avaient leurs propres danses qui étaient exécutées avant les compétitions. L'armée de même, cela pouvait relever de spectacles (comme des défilés) mais aussi d'occasions au quotidien de pratiquer la danse pour renforcer la cohésion des unités. Il existait en particulier des danses liées à la pratique des arts martiaux. C'était une vieille tradition atlante restée très populaire chez les jeunes. Un peu comme au Karaté ou au Tai-chi, les mouvements de combat pouvaient être mis en musique et transformés en danse extrêmement esthétique qui nécessitait une excellente condition physique et un entraînement rigoureux. De même le maniement de certaines armes (des bâtons mais aussi des dagues, épées ou lances) pouvait être savamment chorégraphié. Des combats à plusieurs (armés ou à main nue) pouvaient rentrer dans ce cadre

et être mis en rythme et en musique dans une synchronisation extrêmement exigeante.

Cet art était accompagné de série de tambours assez semblables aux tabla (percussions Indiennes) et souvent par des flûtes voire des hautbois et des cornemuses. Les danses d'arts martiaux véhiculaient des valeurs de maîtrise de soi, de respect et de sublimation de sa propre violence.

Détourner sa propre violence sans nuire, faire du combat, même armé, un objet d'art sans verser le sang ni agresser. Coopérer avec l'autre dans la beauté du mouvement sans porter le coup ni le recevoir et tout en restant en rythme. La pure énergie sans la violence.

Cela n'avait donc rien à voir avec la castagne même si les mouvements étaient tous issus des techniques de combat et pouvaient être utilisés pour cela.

## **E**

### **Economie**

Il existait de fait la coexistence de deux systèmes économiques :

1. une économie de type capitaliste marchand avec une classe d'affaire qui investissait et montait des entreprises. Cette classe capitaliste ou simplement entrepreneuriale réalisait des profits et pouvait s'enrichir, exactement comme dans le monde actuel. Il leur était aussi possible d'embaucher des salariés, et même un grand nombre. Il existait aussi des activités en libéral.

2. En même temps, il y avait un système étatique collectif. Par exemple, les terres étaient un bien public inaliénable. Il existait un droit d'usage héréditaire mais pas la possibilité de vendre ou d'acheter des terres. Un cultivateur qui n'utilisait pas tout ou partie de ses terres pouvait au bout d'un certain temps les voir être confiées à un autre qui en avait l'usage. Les terrains à bâtir étaient concédés par l'état au constructeur. Ce dernier pouvait posséder le bâti, le vendre et le louer mais le terrain restait propriété de l'état.

La production de biens et de service était encadrée sur certains points : tout ce qui était produit devait être réparable et recyclable. Il était interdit de produire des biens jetables. Par exemple, les équipements ménagers, les appareils, meubles et outils étaient coûteux mais duraient de nombreuses années et se transmettaient souvent d'une génération à l'autre. Devenus hors-d'usage, tout devait être recyclé, par exemple les métaux étaient refondus et réutilisés. Les bâtiments étaient très rarement entièrement démolis, mais plutôt réaménagés et reconvertis. Dans ce qui était démolit, tout devait être trié et récupéré. De ce fait, la société Atlante bien qu'ayant un niveau de vie très avancé n'était pas réellement une société de consommation. Les Atlantes prélevaient relativement peu de matières premières dans l'environnement et ne rejetaient pas de déchets qui auraient fini en décharge.

Une partie de la population ne trouvait d'emploi ni dans l'économie privée ni par l'état et vivait de subsides



publics. En fait, l'état ne versait pas d'argent mais fournissait le logement, des bons alimentaires, des vêtements et les équipements nécessaires.

Ces personnes avaient ainsi accès à des produits de base mais pas à tout ce qui pouvait être superflu ou luxueux. Par exemple, les assistés de la capitale avaient accès gratuitement aux transports publics urbains. Par contre, les trains vers la province étaient payants pour eux. Il existait toute une économie parallèle composée de trafics divers, de troc et d'échanges de services permettant aux assistés d'avoir accès aux biens et services non-nécessaires comme aller au spectacle ou passer quelques jours de « vacances » dans une station balnéaire.

## **G**

### **Genre :**

A l'époque finale, les identités d'hommes et de femmes était aussi marquée qu'aujourd'hui. La grande différence est qu'il n'existait pas de hiérarchie des genres. D'une part, on ne peut pas dire que les hommes dominaient les femmes ni les possédaient mais de plus, le genre masculin n'était pas supérieur au genre féminin. Par conséquent, les femmes n'avaient pas pas à prouver une égalité vis à vis des hommes et ces derniers n'avaient pas à lutter entre eux pour posséder les femmes. Ils n'avaient pas non plus à s'amputer de ce qui aurait pu être considéré comme féminin en eux-mêmes. De ce fait, les hommes Atlantes avaient le droit d'être sentimentaux ou tendres sans devenir des sous-hommes. Ils pouvaient dès lors s'occuper d'enfants de

manière très affectueuse sans que cela surprenne. Ils pouvaient aussi s'aimer entre eux sans déchoir de leur statut d'homme. La pudeur physique et émotionnelle concernait les deux sexes de manière semblable. En résumé, le machisme était inconnu, tout comme le mépris des femmes et la haine du féminin.

Dans la société Atlante, l'identité sexuelle était nettement distinguée de l'orientation sexuelle. Les orientations homosexuelles n'étaient pas considérées comme une confusion de l'identité sexuelle, par exemple, une femme très féminine pouvait préférer les femmes sans que cela ne choque.

La religion Atlante ne s'était pas emparée de ces questions en les figeant. Les Atlantes n'en faisaient pas des considérations morales. Tout ceci était vu avec pragmatisme sans discours idéologiques.

La société Atlante n'a jamais connu le patriarcat. La théorie anthropologique sur l'échange des femmes, chère à Levi-Strauss n'y aurait eu aucune pertinence. A l'époque finale, la notion de matriarcat n'aurait pas eu plus de sens, sauf chez les communautés d'« hommes libres » de la Corne et de la Cordillère qui avaient des traits matriarcaux assez prononcés mais pas au point de soumettre les hommes au pouvoir des femmes. Autant la société Atlante finale était marquée par des rapports de domination de castes, autant elle échappait à la domination des sexes.

**GEOGRAPHIE** : A l'époque de ce récit, les îles Atlantes s'ordonnaient de part et d'autre de la chaîne médio-

océanique de l'Atlantique nord, entre les Antilles (exclues) et les Açores (incluses). Le climat dominant était océanique tempéré. L'extrême nord virait au péri-arctique et les paysages de la corne (la presque île la plus au nord) ressemblait à l'Islande. L'extrême sud était nettement tropical, à l'image de la Floride aujourd'hui. Dans la cité de Poseidia, les hivers étaient très doux sans gel mais les étés torrides avec une humidité tropicale. Ceux qui en avaient les moyens passaient la période la plus chaude à la montagne ou sur le littoral plus au nord. Les montagnes à l'ouest de l'île de Poseidia ressemblaient énormément à la nouvelle Zélande (montagnes très boisées chutant sur l'océan et frangées d'une multitude d'îles rocheuses habitées ou non), c'étaient les restes de la Cordillère atlante d'avant la 1<sup>ère</sup> destruction.

A l'origine, l'île-continent atlante était zébrée de part en part d'une puissante cordillère. A l'ouest, un fleuve majeur traversait alors une vaste plaine, à l'image du bassin du Mississippi. Cette plaine fut immergée près de 40000 ans avant ce récit pour devenir la mer intérieure autour desquelles subsistaient les principales Îles dont Poseidia et Aryan. A l'époque finale, l'île de Poseidia possédait à l'est une riche plaine agricole un peu plus grande que l'Islande et bordée par des montagnes. Cette plaine était drainée par un fleuve au débit comparable au Rhin.

Le volcanisme était très répandu sur l'ensemble du territoire même s'il y avait de vastes plaines sédimentaires, des plateaux calcaires ou de grès. On

trouvait aussi des montagnes cristallines (granites), et métamorphiques (schistes gneiss, quartzite). Autrement dit, une grande variété géologique mais un volcanisme bien actif, d'où l'abondance de sources chaudes utilisée pour le thermalisme.

L'île d'Aryan concentrait les plaines agricoles ou était pratiqué une agriculture industrielle de masse comme aujourd'hui. Sur l'île de Poseidia, la cité de Poseidia était au bord d'une importante plaine irriguée extrêmement fertile combinant sur un même terrain la culture des arbres et des céréales ou légumes. On y pratiquait la permaculture, la biodynamique et bien des techniques qui sont redécouvertes aujourd'hui.

L'île de Poseidia était largement autosuffisante en dépit de la présence d'une métropole dépassant les 2 millions d'habitants à la veille de la destruction finale. L'île de Poseidia seule avait une surface comparable à celle de l'Espagne avec des régions densément peuplées comme la plaine centrale, les côtes sud et est, et des zones très peu habitées comme la corne ou les montagnes de l'ouest. Plus à l'ouest, Aryan était moins accidenté et plus densément peuplé. C'est là qu'étaient concentrées les plus grands sites industriels un peu comme la Ruhr. Industries lourdes, chimie, complexe militaro industriel, agro-industrie l'île d'Aryan ne faisait pas rêver avec ses chapelets d'agglomérations tentaculaires aussi déprimantes que nos agglomérations modernes, triomphe du productivisme et du business.

L'île de Poseidia, ainsi que la ville du même nom avaient aussi une industrie, principalement manufacturière et les hautes technologies, un peu comme les industries de pointe de la Silicon valley en Californie mais les infrastructures étaient bien moins envahissantes. On avait peine à croire qu'il s'agissait du même état fédéral.

## H

**Habitat :** Il existait une grande diversité de types de logements individuels ainsi que des immeubles collectifs. Les logements étaient surtout utilisés pour dormir et pour prendre les repas du matin et du soir. Le reste du temps, qu'ils travaillent ou non, les Atlantes vivaient et se rencontraient principalement à l'extérieur. Les cours des immeubles étaient par beau temps les lieux de vie, c'était souvent là que les gens se recevaient. Idem pour les terrasses végétalisées et les jardins. La vie sociale se faisait aussi beaucoup dans les thermes. Il existait dans toutes les localités des « maisons communes » qui servaient de tavernes et des lieux où les gens écoutaient de la musique dansaient et assistaient à des spectacles les plus divers. C'étaient des lieux de vie très importants.

Les logements étaient avant tout fonctionnels et peu meublés hormis des tables et des chaises. Les éléments étaient encastrés dans les murs, y compris les lits qui pouvaient être remontés contre le mur le jour et descendus la nuit. Les appartements aisés avaient des salons garnis de sofas très bas permettant de s'étendre. Il existait peu de bibelots, tableaux ou décorations, la

sobriété fonctionnelle régnait dans les intérieurs Atlantes de l'époque finale.

## **Harpe**

Instrument emblématique de l'Atlantide classique. Il s'agissait d'instruments de formes et de tailles variables. Ces harpes étaient un assemblage de trois pièces de bois massifs, dont la caisse de résonance taillée dans un seul bloc. Les pièces de bois étaient assemblées et encastrées sans colle ni clous. Certaines harpes avaient à la base des cordes des coupelles qui altéraient et amplifiaient le son. D'autres étaient sonorisées comme des guitares électriques modernes. On serait très surpris aujourd'hui d'entendre les sons que pouvaient produire ces harpes si éloignées des harpes classiques modernes. Les Atlantes utilisaient la harpe comme instrument mélodique plus qu'harmonique et plutôt que de plaquer des accords, préféraient intercaler des arpèges et des ornements. La harpe avait une importance particulière dans la mesure où cet instrument « parlait ». En effet, il existait des séries de notes formant des formules exprimant directement un idéogramme. Il était donc possible de jouer un texte en le rendant intelligible pour qui connaissait le code. Aucun autre instrument ne permettait cela.

Dans l'histoire Atlante, les harpes jouaient un grand rôle dans la religion mais aussi dans la poésie profane. A l'époque finale cet instrument était confiné dans des confréries spirituelles et des communautés rurales. La complexité du jeu et la difficulté de l'apprentissage

expliquait la rareté des personnes capables d'en maîtriser tout l'art.

**Hommes libres** : Le terme homme désigne ici autant les femmes que les hommes. Libre signifie affranchi des contraintes de la société globale, menant leur propre mode de vie, conformément à leurs valeurs et indépendants du pouvoir central. Trente mille ans avant ce récit, à la suite d'une série de cataclysmes particulièrement destructeurs, apparût un mouvement revivaliste dans la Loi d'Un : une vie communautaire ; le retour à la nature ; un mode de vie sobre et une autarcie rurale pour ne plus dépendre d'une société industrielle vulnérable.

Il s'agissait d'une remise en cause de ce qui ressemblait à une société de consommation. Il s'agissait de remettre en cause la vénalité et de la course technologique. Une vie plus saine, plus solidaire, délivrée des artifices et des mirages techniques. Le retour à une vie spirituelle authentique.

Ces communautés existèrent pendant plusieurs dizaines de millénaires et se disséminèrent dans l'ensemble de l'aire culturelle Atlante et au-delà. C'était en quelque sorte des « communautés » mixtes accueillants pour des séjours non les touristes mais les chercheurs de vérité sincères. C'était aussi des exploitations agropastorales, voire de pêche et d'artisanat. Ces communautés autarciques étaient capables de produire tout ce qui était leur était vital. Ils acceptaient les technologies qui les rendaient

indépendants mais refusaient celles qui les auraient fait rentrer dans la dépendance industrielle.

Ils étaient en principe non-violents. Certaines communautés pratiquaient un végétarisme strict, d'autres consommaient les produits de la pêche et de l'élevage. La guerre civile mit à mal cette non-violence. Des communautés furent attaquées et un certain nombre de communautaires s'engagèrent dans la résistance armée, en rupture flagrante avec les idéaux.

A la fin de l'époque Atlante, ces communautés appartenaient à deux familles bien distinctes : les anciens, concentrées dans la corne nord, les montagnes côtières de l'ouest de Poseidia et certains archipels secondaires. Dans ces régions vastes mais peu peuplées, les anciens étaient nettement majoritaires. Ils descendaient de communautés remontant plus de 30 000 ans en arrière et avaient fini par développer une culture et des langues tout à fait distinctes du reste de la société Atlante. Ils se caractérisaient par un grand conservatisme même si ils absorbaient assez facilement les étrangers.

La seconde famille était les nouveaux hommes libres qui étaient alimentée en permanence par un flux de personnes fuyant les villes et à la recherche de modes de vie alternatifs. Ces communautés étaient plus ouvertes et plus proches de la culture dominante. On y faisait plus de compromis aux technologies et aux innovations. Les nouveaux hommes libres se dispersaient dans les réserves naturelles de l'ensemble de l'espace Atlante, notamment dans des étendues



marécageuses au sud de la capitale, constituant une réserve naturelle dont ils étaient les gardiens. Ailleurs, la pression urbaine et industrielle les avait réduits à des indiens dans leurs réserves, l'alcoolisme en moins.

Les anciens « hommes libres » étaient aussi une sorte de conservatoire des arts et traditions populaires. Ils cultivaient un nombre considérable d'espèces végétales anciennes, élevaient des animaux oubliés ailleurs, pratiquaient des savoir-faire artisanaux uniques dans tous les domaines. Ils étaient presque les derniers atlantes à savoir travailler de leurs mains sans machines ; monter des murs de pierres sèches, assembler des charpentes, sculpter la pierre et le bois, tisser des vêtements de tous les jours et les broder. Il n'y a jusqu'à l'orfèvrerie et la céramique qu'ils ne maîtrisaient

Parmi les concessions à la technologie, se trouvait le recours aux systèmes antigravitations qui leur permettaient de mettre en œuvre des blocs imposants comme soubassements à leurs maisons ou aux terrasses de cultures. De sorte que les pluies les plus violentes ne pouvaient emporter les terrasses de cultures, les aqueducs de montagne ou les diverses constructions. Il y avait aussi la lumière artificielle pour les maisons. Par contre, ils refusaient les véhicules dont l'entretien leur échappait et qui les aurait fait entrer dans le cycle industriel.

Les « hommes libres » étaient dépositaires d'un immense répertoire de musique, de chant, sans oublier

la musique instrumentale. Chants de travail, chants de marche, leur quotidien était baigné dans la musique qu'ils produisaient eux même sans artifices. Bien sûr s'ajoutait la poésie, la danse et l'art du conte.

Au fil des dizaines de millénaires, les « hommes libres » développèrent des langues héritées de l'Atlante ancien mais de plus en plus éloigné des formes standard des grandes villes. Cela finit par produire des langues extrêmement éloignées. Des linguistes venaient étudier ces bizarreries mais aussi des religieux voulant apprendre à réciter les textes sacrés anciens avec une prononciation fiable disparue ailleurs depuis des milliers d'années.

De même, leur littérature orale comme écrite n'avait pas d'équivalent ailleurs.

Pour des musicologues, archéologues, ethnologues voire anthropologues physiques, ces populations étaient une vraie mine d'or inépuisable. En effet, leur patrimoine n'était pas que statique, ils composaient et créaient sans cesse de nouvelles formes comme dans toute tradition vivante.

Certains habitants de la cité de Poseidia faisaient des séjours prolongés dans les communautés des anciens. La dernière dynastie Atlante était originaire de la Corne et il était d'usage à la cour d'envoyer les jeunes vivre plusieurs mois, voire une année dans la rusticité chaleureuse des communautés du nord. Ils y découvraient le travail manuel (avec des corvées

quotidiennes), la rudesse des <sup>98</sup>éléments et un mode de vie spartiate par rapport au confort de Poseidia. Ils y allaient aussi pour se frotter à des réalités prosaïques et vivre les valeurs de leurs ancêtres sans télé ni jeux vidéo ni internet. Ils découvraient aussi un peuple chaleureux sans détour pour qui l'amitié n'était pas feinte. Passer un hiver dans la Corne vous changeait un homme ou une femme... Il arrivait que certains, captés par la chaleur communautaire refusent de rentrer à la capitale et s'installent à demeure dans ces communautés, s'y marient et y fassent des enfants. La plupart revenaient mais étaient physiquement comme psychologiquement renforcés et souvent plus sociables et moins arrogants.

## **L**

**Loi de Un** : Voir religion.

## **M**

**Médecine** : L'art de soigner était plus dans la prévention que dans la guérison. La première des préventions était la régénérescence cellulaire qui permettait de rajeunir les cellules du corps et de prévenir la survenue de la plupart des maladies chroniques. De ce fait, l'espérance de vie dépassait les 120 ans avec une stabilisation de l'état du corps autour de 25 ans jusqu'à un âge très avancé. De ce fait, les structures de soin étaient rares et peu utilisées. Il

---

<sup>98</sup>Couper le bois, le charrier, débroussailler, travailler la terre, planter, moissonner, laver le linge...

existait une chirurgie, par exemple en cas d'accident et des médications chimiques par exemple en cas d'infection. Les démarches de soins se faisaient aussi par des massages et des soins énergétiques variés. La phytothérapie était aussi très développée.

### **Monde :**

Le monde de l'époque de ce récit différait beaucoup de ce que nous connaissons aujourd'hui. La planète était nettement plus froide avec des calottes polaires bien plus massives. Par conséquence, le niveau des mers était de plus d'une centaine de mètres inférieur. La plus grande partie de l'Amérique du nord et de l'Europe avaient les conditions de l'Alaska. Le Sahara était alors couvert de savanes arbustives. La terre n'était peuplée que de quelques centaines de millions d'habitants. La plus grande partie des terres étaient parcourues par des chasseurs-cueilleurs largement disséminés dans les immensités sauvages mais des zones de peuplement plus dense existaient en certains points de la planète comme l'Égypte et l'Éthiopie pour l'Afrique, l'Inde, l'Indochine et une zone incluant la Mandchourie et la Mongolie pour l'Asie. En Europe, la Grèce (débordant largement sur le territoire Turc actuel) constituait une aire culturelle spécifique. Une terre bien peuplée existait au centre du Pacifique. Ces zones avaient des cultures et des langues variées et étaient en contact les unes avec les autres même si les échanges étaient bien moins développés qu'aujourd'hui. Ces civilisations n'avaient pas toutes le même niveau scientifique et technologique. Certaines technologies s'étaient tout de

même diffusées et par exemple des Aéronefs relient les principales villes de la planète où existaient des équipements technologiques et des infrastructures comparables. En dehors de ces villes « phares », le sous-développement était la règle et l'Atlantide conservait une avance scientifique considérable.

La plupart des zones habitées et surtout les grandes cités se trouvaient à proximité des rivages de sorte que la montée des mers à la fonte des glaces les a fait disparaître sous les eaux. De la même manière, les comptoirs Atlantes comme Thar-Sis qui se trouvait au large de l'estuaire du Guadalquivir en Andalousie disparurent.

**Musique** : Art majeur en Atlantide. La musique faisait partie du quotidien. Seule une minorité d'Atlantes étaient capable de jouer de la musique mais tous apprenaient à chanter. Il existait plusieurs formes de musiques, les unes visant le seul divertissement, d'autres visant à élever l'esprit. Entre ces deux pôles s'étaient développées une variété extrême de styles et de genre musicaux avec des gammes des intervalles et des rythmes différents.

Les musiques liturgiques : le modèle est le plain chant monodique et modal sans accompagnement. En général, les musiques liturgiques sont pentatoniques (les touches noires du piano) ou dans des modes bien déterminés. Des instruments pouvaient toutefois être utilisés comme la flûte en roseau, voire en pierre dure (identique à la kena andine), la lyre et la harpe ainsi que

des timbres métalliques (carillon, cloches, gongs...). Les musiques rituelles étaient très impressionnantes et solennelles tout en restant assez nues pour éviter la dispersion mentale. On ne peut les séparer de l'architecture. Les temples et halls d'assemblée avaient des acoustiques extraordinaires, spécialement étudiées pour les résonances de la voix humaine. Il n'y avait jamais de sonorisation à l'intérieur, y compris pour les discours.

Les musiques classiques : Aussi sophistiquées que les musiques classiques Européennes avec une grosse différence ; pas de chromatisme ainsi qu'une tendance à la monodie. Ces musiques sont restées modales sans altération contrairement au piano. La musique la plus proche de la musique classique atlante me semble être la musique classique de l'Inde dont les règles sont très comparables dans des styles évidemment différents. On trouvait comme dans le Ràga Indien ou le Piobaireachd Écossais le genre musical le plus noble consistant à partir d'un thème de base plus ou moins long puis à le développer avec des variations de plus en plus complexes selon un certain ordre jusqu'à revenir à la fin sur le thème de base dans toute sa nudité. La musique Atlante faisait un grand usage de l'ornementation qui venait « habiller » la mélodie. La polyphonie à contrepoint existait mais était réservée à certaines musiques profanes. D'un point de vue sacré, il s'agissait là de dispersion et de divertissement mondain. La musique symphonique au sens 19<sup>ème</sup> siècle n'était donc pas concevable. Le plus grand art musical était le

traitement d'un thème au moyen de variations et d'ornementations sophistiquées. Il n'était pas pensable de superposer des thèmes. Il pouvait néanmoins exister des quintes parallèles et des bourdons formant un tapis sonore plus ou moins riche. Des accords étaient aussi possibles. On jouait aussi beaucoup sur le mariage des timbres, associant cordes pincées aux cordes frottées, les flûtes et les percussions.

La musique classique a été sérieusement malmenée jusqu'à menacer de disparition face à la concurrence massive des musiques synthétiques. Elle se maintenait dans certains cercles ou dans certaines régions.

Les instruments principaux étaient la harpe et la lyre (qui accompagnaient la poésie tout en étant aussi jouées pour elles-mêmes) mais aussi un « orgue à lamelles ». Cet instrument présentait des rangées de tubes de verre de tous les diamètres et longueurs qui étaient mises en vibration par la main. Le son ressemblait au synthétiseur avec des notes longues et des sons extraordinaires. Les flûtes, les violes, des percussions métalliques (gongs et carillons) et de grands tambours plats (semblables au bodhran Irlandais). Il existait des ensembles instrumentaux formant des orchestres. Il y avait bien sûr dans ces musiques un répertoire de danse avec différents niveaux de complexité. Chez les « hommes libres » existaient aussi des clarinettes, hautbois et cornemuses ; instruments presque disparus ailleurs.

Les musiques de temple faisaient un grand usage de percussions métalliques de toutes sortes.

Le reste, c'est à dire les musiques synthétiques les plus variées finirent par s'affranchir de toute règle, partant dans toutes les directions, menaçant de faire disparaître toute autre forme de musique vocale ou instrumentale par une inondation sonore. Il y eu des équivalents des musiques techno et autres bourrages de crânes. Ces musiques synthétiques permettaient de reproduire absolument tous les sons et ceci à la perfection. Il y eu des compositeurs virtuoses qui surent composer des œuvres à la mesure de l'outil acoustique produisant des musiques d'une puissance et d'une diversité phénoménale, au point d'éclipser tout le reste. A l'époque finale, une partie de la population ne connaissait rien d'autre.

## **N**

**Nah-Kron** : Le terme est une abréviation désignant un centre cérémoniel en général. Les grandes cités historiques ayant des fonctions politiques en étaient toutes pourvues. Par extension les Nah-Kron étaient aussi des centres politiques, administratif et culturels. A l'origine le Nah-Kron de Poseidia était un ensemble de plusieurs sanctuaires circulaires disposés en cercle sur la colline primordiale. Le tout s'organisait autour d'un terre surmonté d'un monolithe symbolisant, l'omphalos, c'est à dire le centre du monde Atlante, appelé « nombril du monde ».



A partir de cette modeste origine, se succédèrent plus d'une douzaine de reconstructions intégrales. Dans la tradition Atlante, il est impossible de détruire un sanctuaire, même pour l'agrandir. La seule solution consistait à l'englober dans la nouvelle structure, le plus souvent en l'enfouissant dans la masse du nouveau bâtiment. L'ancien temple devenait ainsi la crypte du nouveau. C'est ainsi que les terrasses du Nah-Kron s'élevèrent de plus en plus au-dessus de la plaine et que les pyramides étages formant des couronnes grandirent et s'élevèrent jusqu'à des hauteurs surpassant celles de Tikal en pays Maya, chaque reconstruction englobant l'ancienne. Cela finissait par faire des « temples gigognes », les sanctuaires précédents intacts et reliés les uns aux autres par des escaliers et des corridors interminables.

Les salles hypostyles se superposèrent de la même manière formant des forêts de colonnes les unes sur les autres, idem pour les galeries pour tournantes formant des colonnades à étages. Bien sûr, du fait du poids cumulé des étages, les colonnes inférieures ont dû être doublées ou renforcées de contreforts de manière à résister aux formidables poussées. Certains volumes devaient être remblayés pour pouvoir supporter de plus en plus de charges. A l'image d'une termitière, le Nah-Kron croissait dans toutes les directions. Jouez à ce petit jeu pendant quelques dizaines de milliers d'années et vous obtenez le monstre architectural qu'était devenu le Nah-Kron à l'époque finale. Un improbable labyrinthe en trois dimensions qui s'élevait à des hauteurs impressionnantes mais surtout semblait s'enfoncer

indéfiniment dans le sol tant les strates architecturales s'y étaient accumulées verticalement. Cependant, la croissance n'était pas anarchique, les proportions étaient toujours respectées et le plan d'ensemble en forme de MANDALA restait implacablement respecté. En particulier la symétrie centrale qui faisait que tout s'organisait autour du dôme central, en particulier la disposition des pyramides et des dômes secondaires. A l'époque de ce récit, la colline primordiale était entièrement englobée dans le bâti et sa forme d'origine n'était même plus visible. La silhouette de l'ensemble était devenue aussi régulière que le profil des temples Khmers ou de BOROBUDUR. Par contre, l'échelle était incomparablement plus grande, puisque le diamètre de l'ensemble était de plus de 900 mètres pour une hauteur de près de 250 mètres depuis le niveau du canal central jusqu'à la cime du grand dôme.

Les fonctions du Nah-Kron et sa structure :

- Le cœur était formé du plus vaste complexe cérémoniel d'Atlantide. Tout le centre était réservé aux cérémonies ; C'est là que se trouvaient les cristaux et différentes reliques précieuses ainsi que la gigantesque coupole centrale. Une couronne de pyramides encerclait le cœur.
- Un second cercle était un monastère avec une imposante bibliothèque et un vaste musée ; c'est là que se trouvaient les 4 salles hypostyles « forêts de colonnes » disposées en croix. Elles servaient de halls d'assemblée pour des foules nombreuses. Le second cercle comportait 4 coupoles imposantes, de

nombreuses coupoles secondaires et une couronne de pyramides.

- Le cercle extérieur était le siège de l'état fédéral avec le parlement, les ministères, le palais royal. On y trouvait l'incroyable galerie des rois et des reines, un couloir haut et large comme une nef de cathédrale d'une longueur phénoménale où s'alignait les grandes statues de tous les souverains Atlantes depuis les rois mythiques des origines. Il y en avait plusieurs milliers ainsi alignés avec une plaque commémorative. Nombre d'entre eux étaient momifiés dans des niches murées. On y menait tous les enfants Atlantes qui découvraient ainsi physiquement l'immensité de leur histoire car l'interminable galerie étant courbe on n'en voyait pas les limites. Après avoir vu cette galerie inoubliable, il était difficile de se considérer comme une nation ordinaire. Toujours dans le cercle extérieur, on trouvait aussi des entrepôts, une station de métro et une gare enterrée de « tube » reliant de lointaines destinations. On y trouvait aussi la troisième couronne de pyramides.

Les couleurs du Nah-Kron.

Les extérieurs étaient recouverts de belles pierres de parement de couleurs claires : des marbres blancs éclatants et des granites clairs.

Par contraste, certains éléments étaient réalisés en basalte noir ainsi qu'en porphyre rouge du plus bel effet. Néanmoins, le blanc éclatant dominait à l'extérieur.

A l'intérieur, les couleurs des salles dépendaient de leur disposition dans le mandala. En fonction des orientations symboliques, les murs et les plafonds étaient tapissés de pierres semi-précieuses ou de mosaïques composées de carreaux brillants, l'image de petits miroirs colorés, rouge, vert, bleu, jaune doré, blanc argenté. Incidemment, d'après la couleur dominante et les motifs il était possible de savoir dans quelle aile on se trouvait malgré la perte de repères que créait la circularité de l'ensemble. Les mosaïques extrêmement brillantes renvoyaient merveilleusement la lumière et semblaient donner vie aux surfaces. Les murs, les piliers et les plafonds semblaient se dématérialiser comme s'ils étaient de la nature de la lumière. L'effet était absolument magique. Les sols étaient dallés de granit. La base des murs internes était réalisée en blocs de granite parfaitement assemblés et laissés apparents sur 3 ou 4 mètres de hauteur, parfois plus. Les surfaces de mosaïques recouvraient le reste des surfaces des hautes salles et des halls d'apparats où les mosaïques de couleur alternaient avec les mosaïques à l'or, exactement comme à Byzance.

Les cinq portes du Nah-Kron :

Classiquement, on disait que le complexe avait cinq portes ouvertes sur le monde :

- La porte terrestre, un vaste arc triomphant qui ouvrait sur l'avenue axiale traversant la ville.
- La porte maritime, un arc de triomphe ouvrant sur le canal axial permettant à des navires de rentrer dans l'enceinte en passant sous les édifices extérieurs.
- La porte céleste, c'est à dire un aéroport (version Atlante donc minuscule)
- La porte souterraine, en l'occurrence la station de tube.
- La porte cosmique, c'est à dire un vortex secret alimenté en énergie par le cristal principal et permettant de communiquer avec divers points sur terre mais aussi d'autres planètes et d'autres dimensions. Inutile de dire qu'exceptionnels étaient ceux qui l'empruntaient. Ce vortex secret était gardé par un très petit nombre d'initiés qui seuls en connaissaient l'emplacement exact dans ce dédale gigantesque dont de larges parts étaient fermées au public.

## **P**

**Parcours :** Dans la religion Atlante existaient des textes appelés « parcours » qui retraçaient les étapes du cheminement spirituel. Ces textes compilaient les méditations successives à faire pour avancer vers la

réalisation ultime. En lien avec ces textes, les grands temples étaient aménagés en parcours à accomplir pour accéder au saint des saint avec des étapes intermédiaires où certains rites devaient être accomplis. Ces parcours existaient aussi dans le cadre de pèlerinages à pied permettant de circuler d'un temple à l'autre comme les perles sur un collier. Enfin, ces parcours pouvaient se trouver dans un parc ou en forêt. Dans tous les cas, le pratiquant passait d'une étape à l'autre en méditation marchée ou courue. A chaque étape il devait méditer sur un point précis du texte. Lors de cérémonies, les pratiquants parcouraient d'un pas rythmé le tracé sur le sol de figures géométriques symbolisant le cheminement spirituel. C'était à la fois une procession, une danse et une méditation marchée. Ces figures sur le sol ou sur le toit des temples prenaient la forme de labyrinthes géométriques très complexes.

### **Physique** (aspect physique des Atlantes).

A quoi ressemblaient les Atlantes ? La question mérite d'être posée. Le phénotype des Atlantes a pu évoluer au fil des temps et n'était ni fixe ni nécessairement homogène. A l'époque finale, le peuplement sur l'île de Poseidia était de type nordique, c'est à dire des population de grande taille, au physique élancé. Les cheveux étaient majoritairement blonds paille ou roux, souvent très clairs. Les yeux étaient souvent bleus mais plus fréquemment noisette, tirant parfois vers le vert ou le bleu. Contrairement aux nordiques actuels,

les Atlantes avaient le plus souvent le nez légèrement busqué et surtout le teint naturellement halé. Même protégés du soleil, ils n'étaient pas complètement blancs. Quand elle était exposée au soleil, leur peau prenait une coloration curieusement orangée et leur pilosité un éclat presque métallique, surtout sur les membres. Les Atlantes étaient bien des homo-sapiens, donc des hommes modernes mais leur génome avait fait l'objet de rectifications volontaires pour en faire disparaître certaines maladies génétiques. Il est bien possible que leur aspect ait été aussi modifié par cela. Ces bricolages ne les empêchait pas de pouvoir se reproduire avec d'autres peuples de la terre et n'en faisait pas une race en soi contrairement à d'autres souches humaines de l'époque qui n'étaient pas inter-reproductibles. Autrement dit, les Atlantes étaient manifestement un peuple à part par son apparence (phénotype) plus que par son génotype. Ce point a eu une importance par le développement des idéologies racistes à la fin de l'Atlantide. Ce fut un des moteurs de la guerre civile et des vellétés coloniales.

### **Poseidia (cité de):**

La cité tirait son nom issu du Dieu de la mer. Selon la mythologie Atlante, un rocher émergea de l'océan primordial. Puis une terre émergea mais cette colline rocheuse demeurait à la frontière de la terre et de la mer, au milieu de lagunes disputées entre la terre et

l'eau. Pour en défendre la possession, le dieu de la mer le frappa le roc de son trident. Le roc se fendit à la base et une source d'eau miraculeuse en jaillit. C'est sur ce rocher volcanique que s'installèrent les premiers Atlantes. Ils y élevèrent le premier temple et la première agglomération qui devait bien plus tard devenir une puissante capitale.

Les quatre cités :

1. La première cité se limitait à la colline rocheuse formant une île dans les marais. La présence d'une source potable, la vue sur la plaine et l'accès à la mer et au fleuve en faisait un site exceptionnel. En plus des sanctuaires mégalithiques, des maisons rondes en bois formèrent la première agglomération.
2. La seconde cité fut une cité lacustre sur pilotis avec des maisons de bois à étages. Cette ville de bois se développa autour de la colline primordiale. La colline devint un ensemble fortifié de temples de pierre avec un palais imposant.
3. La troisième devint la capitale de toute l'Atlantide. C'est alors que furent réalisés d'immenses travaux de terrassement avec le creusement de dizaines kilomètres de grands canaux larges et profonds. Des centaines de kilomètres de canaux secondaires furent aussi aménagés. Les masses colossales de remblais extraits furent utilisés pour créer des îles plusieurs mètres au dessus



du niveau de l'eau. Ces îles furent encadrées par des enrochements titanesques formant des murs extérieurs et des digues particulièrement massives. Le sol de ces îles fut stabilisé par des millions de poteaux de bois enfoncés dans le sol. Ces poteaux servirent de fondations à des immeubles à étages mêlant la pierre et la brique. Cette ville correspondait à une époque industrielle avec des trains, des usines et des bateaux à moteur. Les premiers aéronefs sillonnaient le ciel. Cette ville était surnommée la ville des ponts car à l'image de Venise, des myriades de ponts arqués enjambaient gracieusement les canaux.

4. La quatrième cité fut créée après une remontée du niveau de la mer qui arriva au niveau des rues. La décision fut prise de construire au dessus des immeubles une gigantesque forêt de piles de béton pour porter une dalle surélevée entre 12 et 16 mètres du sol. La cité précédente fut préservée mais recouverte par cette dalle. Une nouvelle ville fut construite au dessous en respectant le style architectural, y compris les façades en pierre. Cette cité était celle des aéronefs antigraevationnels du métro et des grands ponts suspendus.

A certaines époques, Poseidia fut certainement la plus grande ville de la planète et la plus développée.

**Poseidia** (île de) :

Terre principale de l'archipel Atlante où se trouvait la cité du même nom. Son étendue était comparable à celle de l'Espagne moderne avec des millions d'habitants. L'île de POSEIDIA regroupait plusieurs états fédérés (la capitale en constituait un) qui s'ajoutaient à d'autres états sur d'autres îles.

**Proportions** : Pour les Atlantes, tout était nombre et proportion. De très longue date, des rapports chiffrés régissaient les rythmes musicaux mais aussi les hauteurs de son, c'est à dire les fréquences sonores. Les mêmes rapports régissaient les peintures, la sculpture et surtout l'architecture. Les temples étaient systématiquement construits à partir de proportions mathématiques rigoureuses. Ces chiffres (dont le nombre d'or) avaient un sens symbolique et donnaient aux édifices un équilibre et harmonie, même pour les plus massifs. A cela s'ajoutait la géomancie, c'est à dire l'orientation des bâtiments et leur alignement sur des champs de force terrestre. Les rapports de proportions étaient en correspondance avec les proportions du corps humain idéal. Il en résultait que l'art Atlante présentait une grande unité quel que soit son application. Les mêmes règles se retrouvaient partout. Ces règles n'interdisaient pas la créativité ni l'originalité mais l'artiste devait créer dans le cadre ainsi donné, c'est même ce qui lui donnait sa liberté.

**R**

**Religion :** Le terme de loi d'Un est une traduction possible. Le mot loi était réellement employé, mais il s'agit plus de la loi qui unit que d'une loi unique.

Les concepts de monothéisme ou de polythéisme ne sont pas adaptés pour expliquer les conceptions religieuses Atlantes. Il y avait certes un panthéon bien fourni de dieux, déesses, demi-dieux et déités les plus diverses pour tous les usages possibles. Il y avait aussi une mythologie considérable. Au milieu de tous ces cultes aussi baroques que dans le brahmanisme, le culte solaire était central. Le dieu soleil était-il le dieu des Atlantes au sens biblique du terme ?

A un autre niveau, les dieux étaient des métaphores, des qualités ou des allégories, soleil compris. Ainsi le soleil était-il le pourvoyeur de vie, mais aussi celui qui éclaire et permet de dissoudre les ténèbres de l'erreur. Cultiver son soleil intérieur était synonyme de développer la sagesse qui embrasse tous les phénomènes. Enfin, le soleil était le symbole de l'amour universel et stable, il brille pour tous de manière égale. Ce n'était donc pas au soleil lui-même que les Atlantes vouaient un culte. Les dieux des Atlantes étaient innombrables mais de la même nature ultime. A un niveau profond, la religion Atlante n'était ni monothéiste (dieu créateur central séparé de sa création) ni polythéiste avec des dieux clairement identifiés. La religion atlante était fondamentalement non théiste (si on considère dieu comme une personne ou un être en soi).

La réalité vécue par les Atlantes dépendait donc du niveau intellectuel des personnes ; certaines avaient besoins de plusieurs dieux, d'autres se focalisaient sur un seul, d'autres allaient au-delà de ces notions. Le terme de loi de Un concerne donc avant tout le principe qui unifie tout, c'est à dire l'Amour universel.

Les principes de bases étaient la bienveillance pour tous les êtres humains ou autres, la non-violence (refus de nuire, répondre à la haine par l'amour). De ce point de vue la proximité avec le bouddhisme et le christianisme est flagrante.

On trouvait aussi le principe de causalité (loi du karma), les vies passées et futures et la perspective d'un progrès (voie spirituelle) et d'un accomplissement final.

Les Atlantes avaient des guides spirituels. Ceux qui avaient marqués leur temps pourraient être appelés saints, prophètes ou guru. Ils avaient donné naissance à des lignées de transmission de maître à disciple.

Il n'existait pas d'église centralisée mais les grands temples constituaient des organisations parfois très importantes, y compris sur un plan économique et foncier. Ils avaient des succursales dans tout le pays. Il existait un clergé de prêtres (et prêtresses) faisant les rituels et enseignant. Ils constituaient de fait une caste héréditaire même si on pouvait y accéder autrement. Il y avait aussi des moines (et moniales) vivant en ermites isolés ou en communauté monastique (ils étaient spirituellement supérieurs aux prêtres). Les laïcs, s'ils

en avaient la formation, pouvaient aussi faire les rituels, étudier, voire enseigner.

Il y avait des initiations correspondant au niveau d'évolution des disciples, ces initiations avaient un contenu secret. En fait, c'est précisément le secret qui en donnait la force.

La religion avait un rôle social. Les temples étaient des lieux de soins, de guérison et d'entraide.

Il est arrivé un moment où des factions porteuses de valeurs altruistes et authentiquement spirituelles se sont heurtées à des factions porteuses d'idéologies haineuses et égoïste. Ces idéologies toxiques ont été elles même instrumentalisées par des personnes avides de pouvoir. Le parallèle avec le Nazisme est frappant. Peut-on combattre la haine par la violence ? Le fait que les « Baal-illal » aient réussi à imposer leur jeu (la violence) a été leur véritable victoire quelle que soit l'issue du combat militaire.

La religion atlante avait été pervertie par des gens de pouvoir qui l'ont utilisé comme outil politique. Les effets ont été aussi désastreux que ce que l'on voit aujourd'hui. En Atlantide, cette corruption, n'a pas été totale. Jusqu'au bout de son histoire, il y a eu des maîtres véritables, des communautés monastiques authentiques, des groupes de pratiquants sincères et bienveillants. Le corpus d'enseignements et de pratiques est demeuré vivant et complet jusqu'au tout

dernier moment, et au-delà outre-mer pour un certain temps tout au moins.

## **S**

**Système politique Atlante** : En principe, il y avait un roi mais ses prérogatives n'allaient pas au-delà de celles de la monarchie Anglaise. Son rôle était surtout de garantir la cohésion nationale car la monarchie gardait un grand prestige dans la population. La démocratie avait existé à plusieurs époques en Atlantide mais était perturbée par la hiérarchie sociale qui attribuait de fait mais non en droit les leviers de pouvoirs aux hautes castes.

Le pouvoir central était détenu par un conseil des îles, une petite assemblée de représentant de chaque état qui siégeait à Poseidia. Les fonctions de l'état fédéral se limitaient à la défense, la monnaie et les relations extérieures. Presque tout le reste était géré au niveau des états fédérés. En cas de désaccord entre états, le système pouvait facilement se bloquer, ce qui arriva à la veille de la guerre civile.

Il existait aussi un parlement national composé de sénateurs élus qui édictaient les lois au niveau fédéral.

Chaque état fédéré possédait sa propre administration et son parlement élu par l'ensemble de la population de l'état.

Dans la réalité, le pouvoir glissa graduellement auprès de groupes de pressions industriels et économique, en particulier, le complexe militaro-industriel qui finit par dicter la politique extérieure d'Atlantide devenant de plus en plus impérialiste. A la fin, les instances légales devenaient des fictions masquant la confiscation du pouvoir réel par les puissances économiques.

État ou empire ?

La question n'est pas si simple. A l'origine, l'Atlantide fut un royaume très homogène sur le plan ethnique. Quand les «vieux atlantes» se démarquèrent peu à peu du reste de la population, ils continuèrent à se revendiquer comme Atlantes avant tout. Les choses se compliquèrent avec la fondation de nombreux comptoirs commerciaux et stratégiques outre-mer. Il n'y eut jamais de colonie de peuplement systématique mais des populations assez limitées d'atlantes exilés vivaient disséminées outre-mer. D'autre part, des états signèrent des traités avec l'état atlante et certains prirent le statut de protectorat tout en restant largement indépendants. A l'époque finale, avec l'avènement d'un parti impérialiste, ces états furent menacés d'annexion ou de vassalisation pour devenir des colonies qu'ils n'avaient jamais été. Il s'en suivit des guerres impérialistes qui annoncèrent la guerre civile finale car une partie de la population s'opposa à cette volonté d'hégémonie. Néanmoins, en comparaison des Européens, les Atlantes émigrèrent peu et ne cherchèrent jamais à diffuser leur civilisation ni leurs croyances et encore moins leurs technologies. Rien à voir avec les empires

coloniaux du XIX -ème siècle ni avec la conquête des Amériques.

Economie et politique :

Le système économique n'a pas d'équivalent actuel et présente des aspects d'un capitalisme libéral comme d'un système socialiste étatisé. L'état contrôlait fortement l'économie et empêchait la constitution d'un capitalisme sauvage. Par exemple, les ressources comme les gisements étaient publiques. De même les terres étaient propriété de l'état mais étaient attribuées à des cultivateurs qui les cultivaient à leur guise et pouvaient en transmettre l'usage à leurs enfants. Cependant, ils ne pouvaient les vendre. De même, les terrains attribués à des entreprises pouvaient être récupérés par l'état en cas d'abandon. Par contre, la liberté d'entreprendre existait dans certaines règles. Ainsi les ressources étaient utilisées avec parcimonie et les inégalités étaient tout de même limitées. Une des causes du putsch à l'époque finale fut de « faire sauter » les obstacles politiques et sociaux qui bridait la rapacité économique de certaines puissances économiques.

**T**

**Technologie Atlante** : La civilisation Atlante a très tôt commencé à accumuler des connaissances et des techniques de plus en plus perfectionnées. Cette accumulation précoce et surtout continue explique que les progrès y furent bien plus rapides qu'ailleurs. Un autre facteur est la continuité ; là où ailleurs les progrès techniques et les découvertes étaient périodiquement



perdus dans des catastrophes variées, en Atlantide, les périodes de destructions n'abolirent jamais l'état ni l'histoire écrite. Il n'y eu jamais de complètes ruptures civilisationnelles ni d'effondrement culturel. Il y eu des régressions mais jamais de chute à la case départ comme cela arriva ailleurs.

Par conséquent, la civilisation atlante était sur la plupart des points plus avancée que la nôtre sauf sur certains points comme la téléphonie mobile, l'informatique (en particulier internet) où notre époque est en passe de rejoindre la technologie atlante si ce n'est déjà fait. Pour le reste, il existait en Atlantide des technologies qui nous sont complètement inconnues comme les systèmes antigravitationnels, la technologie des cristaux, la capacité à ramollir les roches sans l'aide de la chaleur, des modes de propulsions infiniment plus performants pour des vaisseaux spatiaux. Néanmoins, les Atlantes n'avaient pas les moyens de quitter le système solaire. En médecine, la science génétique était bien plus avancée et la régénérescence cellulaire très utilisée. Les Atlantes envoyèrent des missions habitées sur Mars (sans s'y établir puisque les conditions y étaient aussi hostiles qu'aujourd'hui). Les autres planètes furent visitées par des sondes non habitées.

### **Transports :**

Un intense réseau de transport maillait le territoire Atlante.

- Des voies ferrées reliaient les villes entre elles et irriguaient les terres Atlantes pour relier les

agglomérations. Il y avait des voies secondaires un peu partout et c'était le mode de transport le plus commun.

- Un réseau de tube souterrain reliait les grandes villes et les îles principales à une vitesse supersonique. Ces tubes étaient sous vide et les rames circulaient en lévitation électromagnétique sans frottement.
- Les transports intercontinentaux se faisaient au moyen de vaisseaux aériens parfois imposants et très rapides. Cela existait aussi pour les transports entre les îles Atlantiques voire entre les métropoles. Il existait également un système de « bus aériens », c'est à dire des vaisseaux circulaires ou tubulaires desservant les îles secondaires et les localités isolées peu accessibles. Le gouvernement subventionnait ce service qui avait remplacé les routes ou les lignes maritimes tombées en désuétude. Les grands aéronefs ressemblaient à des gros avions actuels sans ailes, un peu comme de grands sous-marins. Certains étaient aussi gros que des ballons Zeppelin et pouvaient transporter du matériel comme des centaines de passagers.
- Les transports maritimes. Ils étaient utilisés pour convoier des marchandises massives comme du minerai, du sable ou des gravats. Des gros cargos assuraient ce transport exactement comme de nos jours mais à une échelle infiniment moins grande.

- Les véhicules routiers. Les véhicules individuels étaient rares et réservés à certaines fonctions comme les médecins, la police ou les secours. Ils ne circulaient en ville que sur des roades perchées sur des viaducs suspendus. Les rues leurs étaient interdites. Il existait par contre des véhicules de livraison et de transport utilitaires pour les sociétés et services.
- Des sortes de « scooter » à deux places existaient pour des déplacements individuels sur des distances limitées. Ces engins étaient surtout présents dans les campagnes ou les petites villes mais d'un usage très limité dans les grandes villes.

## **V**

### **Vêtements :**

Au quotidien, les Atlantes des deux sexes portaient des chemises amples descendant sur les hanches par dessus le pantalon. Ces tuniques étaient serrées à la taille par une large ceinture de tissu renforcé. Ces chemises étaient le plus souvent blanches mais pouvaient avoir des couleurs spécifiques en fonction du statut de la personne. Par exemple, les serviteurs de l'état central portaient des chemises violettes dans le cadre de leurs fonctions.

En dessous de la chemise, les gens portaient des pantalons plus ou moins serrés. Les pantalons étaient le plus souvent blancs. Les chaussures ressemblaient à des mocassins modernes avec des chaussettes ne couvrant que le pied. Les sous-vêtements étaient

comparables à ceux de notre époque, sauf qu'ils aussi étaient portés comme tenue sportive.

Il existait des sortes de vestes, surtout portés par les hommes. Ces vestes avaient des hauts cols rigides relevés, en particulier pour les vêtements de fête, ainsi que des épauettes. Les costumes de fêtes des hommes comportaient devant deux larges bandes de tissu coloré allant du col jusqu'en bas de la veste.

La principale parures des hommes comme des femmes étaient des boucles de ceinture en métal ouvragé, parfois serti d'une pierre de la taille d'un jaune d'oeuf. Il existait aussi des pierres portées autour du cou (sous la chemise). Il était mal vu de porter des bijoux ostensibles.

De manière spécifique, les femmes pouvaient porter des diadèmes autour desquels elles arrangeaient leur chevelure.

Pour les fêtes, les femmes se drapaient dans des robes longues aux couleurs chatoyantes. Les effets étaient particulièrement impressionnants pour les danses.

Pour les grandes occasions, les femmes comme les hommes se portaient des capes de couleur claire dont la couleur, la longueur et les motifs indiquaient le statut de l'individu comme pour les chemises.

La plupart des femmes portaient des cheveux très longs qu'elles laissaient le plus souvent flotter librement sur les épaules. Pour les cérémonies religieuses, elles

attachaient leurs cheveux ou les arrangeaient sur un diadème en signe de respect.

La plupart des hommes portaient les cheveux mi-longs. Les jeunes gens portaient typiquement les cheveux relativement courts devant mais très longs à l'arrière. L'usage était souvent de glisser les cheveux dans le col ou de les attacher en queue-de-cheval. Avec l'âge, les hommes portaient les cheveux plus courts en signe de modestie.

## Sommaire

<a href="#">Note de l'auteur.....</a>	<a href="#">3</a>
<a href="#">Préambule.....</a>	<a href="#">9</a>
<a href="#">La fête du solstice d'hiver.....</a>	<a href="#">13</a>
<a href="#">Une enfance à POSEIDIA.....</a>	<a href="#">23</a>
<a href="#">La confrérie du Cerf.....</a>	<a href="#">75</a>
<a href="#">L'arrivée au collège du dieu-cerf.....</a>	<a href="#">85</a>
<a href="#">Retour à POSEIDIA.....</a>	<a href="#">124</a>
<a href="#">Télépathie Atlante.....</a>	<a href="#">141</a>
<a href="#">Les années d'université.....</a>	<a href="#">165</a>
<a href="#">Séjours dans la Corne nord.....</a>	<a href="#">169</a>
<a href="#">L'île du serpent.....</a>	<a href="#">314</a>
<a href="#">La question du mariage.....</a>	<a href="#">329</a>
<a href="#">L'initiation du sceau.....</a>	<a href="#">354</a>
<a href="#">Abécédaire Atlante :.....</a>	<a href="#">368</a>

